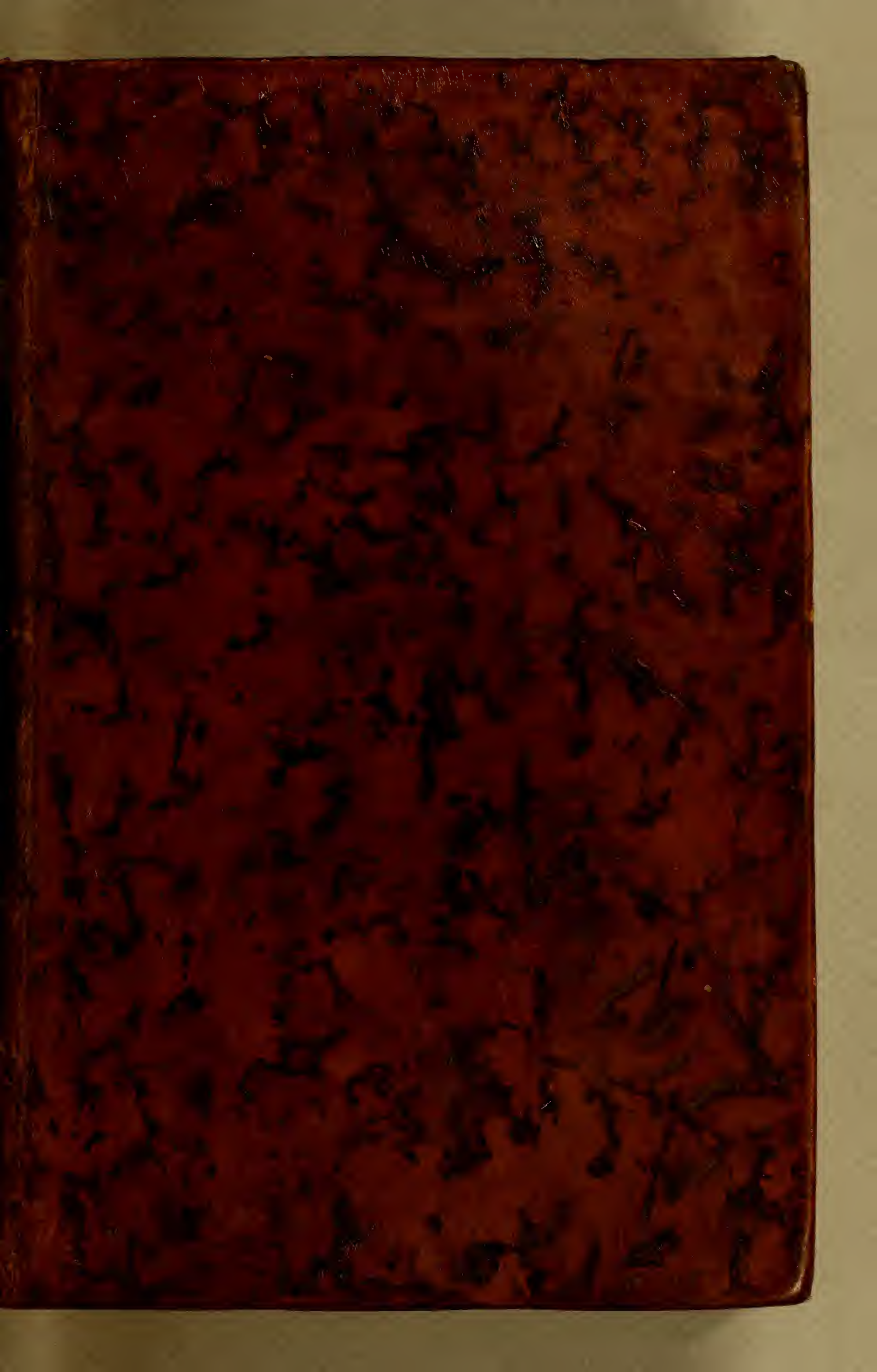
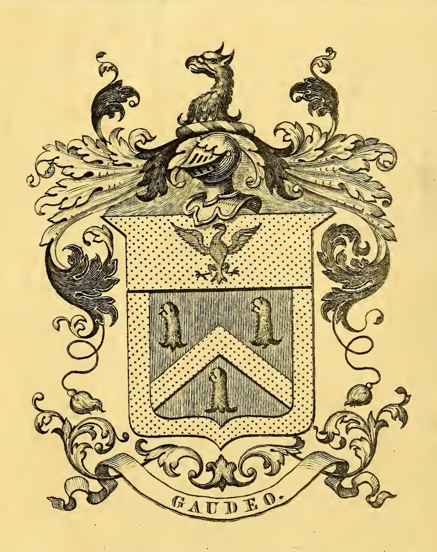
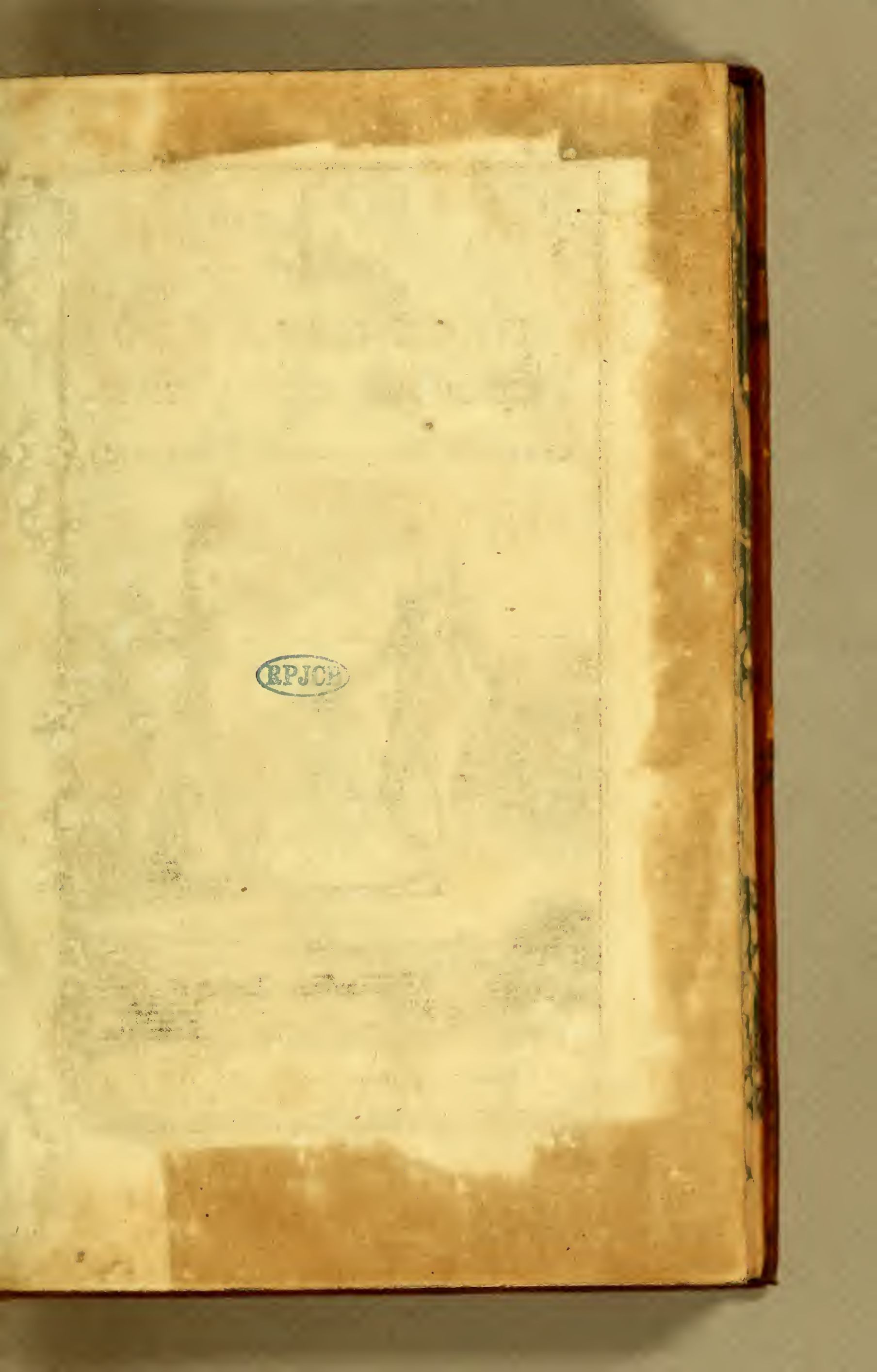





GAUDEO.


RPJCB



Entrevue de Biron avec les Patagons.

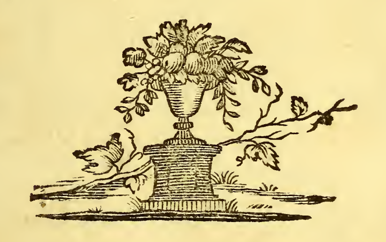
COLLECTION
DE
TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

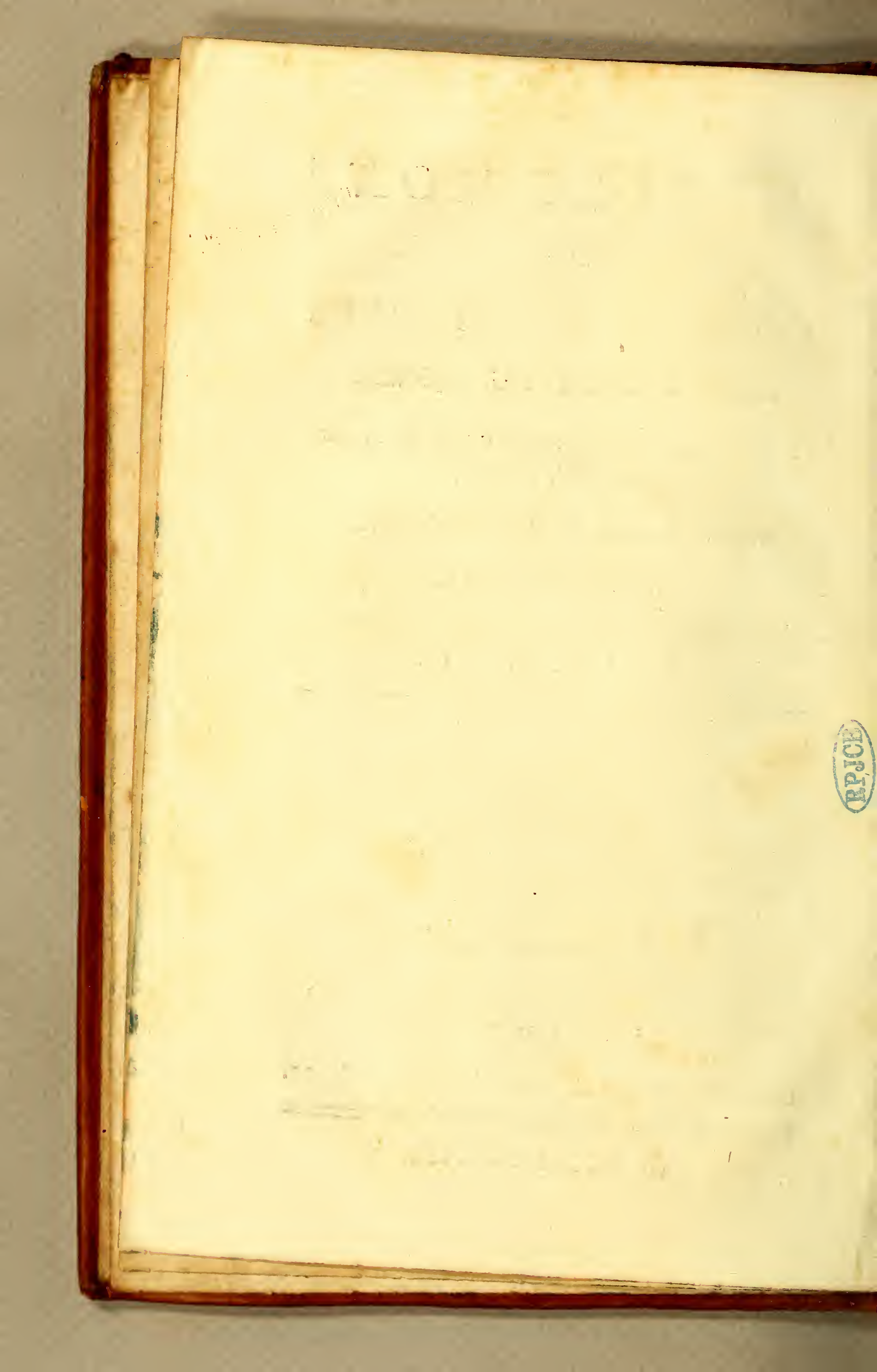
AVEC FIGURES.

TOME II.



A PARIS,
Chez POINÇOT, rue de la Harpe, N°. 135.

M. DCC. LXXXVIII.


RPJCB



COLLECTION DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE, *PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.*

VOYAGE DE GEMELLI CARRERI.

Ce voyage eſt intéreſſant par ſa ſingularité, l'abondance de ſes deſcriptions, & leur variété. Il y a des faits qui nous paraiſſent fort douteux; il en eſt qui ont été mal vus: le lecteur pourra les trouver en comparant ce voyage à d'autres, faits dans des tems poſtérieurs. Nous l'abrége-

rons ſur-tout dans les deſcriptions de choſes qui ne ſont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient alors, ou dans les parties qui ont été vues avec plus d'exactitude & de ſoin par des hommes inſtruits. Laiſſons parler notre voyageur.

Des déſagrémens éprouvés dans ma famille, joints à une inclination naturelle pour les voyages, me firent quitter ma patrie, malgré les ſollicitations de mes amis & la faibleſſe de ma conſtitution : je m'embarquai ſur une felouque Napolitaine le 13 Juin 1693, pour me rendre dans le Levant. Après une navigation d'environ 16 lieues, nous mouillâmes dans la rade d'*Amalfi*, ville bâtie en 829 par des familles Romaines qu'une tempête y jeta : elle eſt ſituée ſur des rocs eſcarpés qui leur ſervit d'aſile contre les barbares : elle fut d'abord une république ; aujourd'hui elle dépend de la couronne : l'air y eſt très-ſain ; ce qui la rend le ſéjour de pluſieurs nobles, & y a fait élever de beaux édifices. C'eſt là que nâquit *Flavio Gioia*, inventeur de la bouſſole, & le premier fondateur de l'ordre de Malthe. De cette ville nous vinmes ſurgir à la pointe de *Licoſa*, autrefois *Leucoſia*, & le lendemain à *Palinure*, qui doit ſon nom au pilote d'Enée ; nous y fûmes fort mal logés & très-bien volés. *Scalea*, ſituée ſur un rocher,

au pied de hautes montagnes, eſt ſituée à 13 lieues de-là; nous y touchâmes, ainſi qu'à *Paola*, berceau du fondateur des Minimes, & théâtre de ſes premiers miracles: un château la commande. Nous vinmes enſuite à *Pizzo*, bourg dans une petite plaine qui eſt au ſommet d'un roc, d'où l'on découvre les fertiles champs de la Calabre, & la vaſte mer. *Tropea* eſt dans la même ſituation; les nobles en ſont les ſeuls magiſtrats. Après être ſorti de la plage de Gioia, je me rendis chez mon frere à *Redicina*. Je m'y délaſſai à la chaſſe dans des campagnes abondantes en gibier: j'y fis mon teſtament, & les préparatifs de mon voyage: mon frere me vit partir avec douleur; il craignait de ne plus me revoir, & cependant il croyait que mon voyage ſe bornerait à parcourir la Terre-ſainte.

Je m'embarquai à *Palmi*, d'où je me rendis à *Meſſine*, ville qu'on nomma autrefois *Zanclé*, du nom de ſon fondateur. Les montagnes qui la commandent, la rendent étroite & longue: ſon port eſt un des plus beaux du monde par ſon étendue & ſa ſûreté: ſon rivage eſt bordé de palais embellis de beaux balcons de pierre: l'ancrage y eſt bon, & les vaiſſeaux des diverſes nations de l'Europe le fréquentent. Elle a un archevêque, une académie, & un hôtel des

monnaies : les églifes y font belles, les rues larges, les fauxbourgs grands : les dames y font belles & fpirituelles ; le climat y eft tempéré, le terroir fertile, & la mer abondante en poiffons.

Je fis prix avec une tartane pour paffer dans l'isle de Malthe : elle était prète à mettre à la voile ; je me hâtai d'y faire embarquer mes hardes, & de finir une affaire importante. Lorfque je l'eûs terminée, je courus fur le rivage ; la tartane était partie avec mes valifes, & je ne favais ni le nom du patron, ni celui du bâtiment. Je m'embarquai fur une felouque qui fe rendait à *Agoufte*, efpérant y apprendre des nouvelles de la tartane : mon inquiétude ne m'empècha pas de remarquer les charmans jardins de *Catone* & de *Reggio*, & le fauxbourg de *Drommo* qui préfente de jolies maifons de plaifance dans une étendue de plufieurs milles. Je vis le monaftere de S. Placide, bâti fur une éminence : mes yeux s'attachaient au rivage pour y chercher ma tartane : je crus la voir dans la rade d'*Ali*, mais on me foutint que ce n'était pas la mienne, & on paffa au-delà. Je vis *Taormina*, fituée fur une colline à 10 lieues de Meffine ; puis les reftes de *Catane*, détruite par une éruption du mont Etna : ce qui échappa de fes

habitans demeure dans de petites cabanes à la porte de Jaci. Nous arrivâmes au port d'Agoufte. Cette ville fut d'abord nommée *Xiphona :* Frédéric II la mit en état de défenfe : elle a eu le même fort que Catane, & on n'y voit plus que des efpeces de huttes : fon château qui avait deux ponts vers la terre & quatre portes fur la mer, a été fort endommagé : fon port eft grand, commode ; il était défendu par quatre forts. De-là j'allai fur une autre barque à Syracufe, ébranlée par la même fecouffe : fa fituation eft avantageufe. Là, une chaloupe d'un vaiffeau que nous voyons en mer, nous fit fuir, parce que nous le croyons un pirate Africain ; c'était un bâtiment de Trapani. Nous arrivâmes au cap *Paffaro,* où l'on pêche des thons ; nous nous y regalâmes de fardines : mais on ne m'y apprit rien de ma tartane. Je vins aux Scoglietti, dans le comté de Modica, d'où je partis pour Malthe. La crainte des corfaires nous tourmenta dans le paffage, & la vue d'un vaiffeau de Malthe nous fit jeter avec précipitation dans un efquif ; mais ne nous voyant point pourfuivis, nous revinmes dans notre barque. Un bon vent qui fe leva durant la nuit, nous conduifit vis-à-vis du port de Malthe avant le jour ; mais pour y entrer, il nous fallut attendre, felon la coutume,

jusqu'à deux heures après le lever du soleil. Cette isle a la figure d'une tortue, & est longue de 7 lieues, large de 4; elle en a 20 de tour: le climat y est bon. Le port de Malthe est fort grand, & forme plusieurs grandes baies, au fond desquelles sont des bourgs: son entrée est bien gardée; le fort *St. Elme*, la vieille Baraque, & la porte d'Italie, le défendent d'un côté; le nouveau fort de l'Isle, le château St. Ange du Bourg, & le château Recasoli, le protégent de l'autre: ces ouvrages rendent le port inaccessible à un ennemi; & la ville, située sur un haut rocher qui ne présente que des précipices vers la mer, & qui est fortifiée avec soin vers la terre, bordée de canons dans un espace d'une lieue qui forme son enceinte, est presque imprenable: ses murs offrent une promenade agréable. Le port du *Lazaret*, destiné pour les navires du Levant, est très-profond: l'isle en a d'autres encore, & tous protégés par des forts. La ville est belle: elle offre une perspective charmante depuis la mer, & de la terre elle est agréable dans tous les tems: la chaleur de l'été y est seule incommode: son plan a la forme d'une main; le sol en est inégal; ses rues sont droites, bien pavées & toujours propres. Elle a trois portes; la plus fréquentée est celle du Môle, dans le

foſſé de laquelle eſt un grand jardin rempli d'orangers & de limoniers. La vieille ville n'a pas aujourd'hui plus de 2000 habitans.

Près de l'isle de Malthe ſont celles de *Comona*, qui a trois lieues de tour & un fort; & de *Gozo*, la plus fertile de toutes, défendue auſſi par un bon fort. Ces trois isles peuvent renfermer 60,000 ames, réunies en une trentaine de villages. Les hommes y ſont guerriers, & ont encore des coutumes qui annoncent leur origine Africaine.

J'entendis chanter beaucoup d'eunuques dans les égliſes; je vis le grand-maître aſſiſter à la meſſe dans l'égliſe de St. Jean: il était aſſis à droite de l'autel dans la baluſtrade, ſur un trône couvert de velours violet bordé de franges d'or: vis-à-vis étaient ſeize de ſes pages, ſur des bancs couverts de drap rouge avec des galons d'argent: deux autres étaient derriere lui aſſis ſur le pavé de l'égliſe: les grands-croix ſont ſur des bancs couverts de cuir: devant eux étaient des pulpitres couverts de tapis: ſur les côtés & dans le vuide on voyait dix anciens: au-deſſous étaient répandus les autres chevaliers.

On dit que le grand-maître a 6000 écus pour ſa table, que ſon revenu eſt de 20000, & qu'il peut aller à 60000, par le revenu des douanes

& des commanderies vacantes. L'église de S. Jean eſt très-belle : elle a trois nefs ; l'or brille ſur les murs, le marbre forme ſon pavé. On y voit les mauſolées des grands-maîtres Cottonier & Caraffa : elle a des chapelains pour toutes les nations, qui chantent tous les jours au chœur. Le palais du grand-maître eſt orné au dehors de beaux balcons de fer : devant deux de ſes faces ſont deux grandes places ornées d'une magnifique fontaine : l'intérieur en eſt magnifique. Les auberges des différentes langues, ſont de beaux bâtimens ; mais les chevaliers que leur pauvreté oblige de s'y nourrir, y font très-maigre chère. L'hôpital eſt un des plus fameux de l'Europe, par le grand nombre des malades, par le bon ordre qu'on y obſerve, & par une oſtentation peu convenable à de tels établiſſemens : les malades y ſont ſervis en vaiſſelle d'argent.

Les femmes de Malthe portent un voile à la Moreſque, avec une longue pointe de carton qui s'étend en forme de couvercle ſur le front : les femmes diſtinguées portent ce voile orné de dentelles. En général, elles ſont agréables, & ont le teint auſſi beau qu'aucune femme d'Europe.

Enfin ma tartane arriva, mes valiſes rentrerent ſous mon pouvoir, & je pus profiter de la

protection que trois vaisseaux Français donnaient au commerce, pour partir sans crainte & me rendre à Alexandrie.

Un vent favorable nous fit avancer pendant quelques jours; mais un calme ennuyeux lui succéda; ce désagrément ne fut pas le seul: notre pilote était jeune & ignorant, & il dirigea la tartane non vers Alexandrie, mais à Rosette; il fallut franchir l'espace qui sépare ces deux villes à force de rames & par un vent contraire. Nous jetâmes l'ancre à *Bichier*, petit château gardé par 200 Turcs, & environné de cabanes d'Arabes pauvres, fainéans & sales: on n'y trouve que du poisson. Nous arrivâmes enfin au port d'Alexandrie, & pour y échapper à l'avidité des douaniers Turcs, je me soumis à celle d'un Juif chez qui j'allai vivre. Je parvins à la ville, après avoir parcouru un espace de 400 lieues depuis Malthe.

Alexandrie ou *Scanderie*, est située au bord de la Méditerranée, sur un sol sablonneux: la vieille ville bâtie par Alexandre, sur le plan de Dinocrate, est aujourd'hui inhabitée; la nouvelle est mal peuplée: elle s'étend l'espace de deux milles le long du rivage: son mauvais air l'aurait fait abandonner, si la commodité de son port & la liberté du commerce n'y attiraient les

négocians qui y trouvent encore l'avantage d'un transport facile des marchandises de l'Inde & de l'Egypte par la mer Rouge & le Nil. Elle a eu près de cinq lieues de tour, & fut célebre par ses richesses, ses obelisques, & ses savans. Aujourd'hui on n'y trouve rien de grand : son bazar n'est formé que de deux rues étroites, bordées de boutiques misérables & mal couvertes : on y compte 15000 habitans : le port est circulaire : une mauvaise tour en défend l'entrée au levant, un château le protége au couchant : près de celui-ci est une mosquée que je voulus visiter ; mais les enfans Mores m'en chasserent à coups de pierres ; je ne pus même échapper à leurs couteaux qu'avec de l'argent dont ils sont très-avides. J'y perdis en fuyant la perruque que je portais. Vers le nord on voit encore un bon port formé par une langue de terre qui est entre la ville & la mer.

Pour visiter la colonne de Pompée, je me fis accompagner par un janissaire : elle est située sur une hauteur & n'est que d'un seul morceau de marbre rouge, excepté le chapiteau, le piédestal & la base sur lesquels on a tracé quelques hiérogliphes Egyptiens : sa hauteur est de 100 pieds, & sa circonférence de 85. Les colonnes de Cléopâtre sont auprès du port ; l'une est de-

bout, l'autre eſt renverſée ; le marbre en eſt mêlangé, les hiérogliphes en couvrent les faces. Beaucoup d'autres monumens ſont répandus dans les environs.

Le conſul de France m'obligea de venir loger chez lui ; il m'y regala ſplendidement. On ſervit le ſoir juſqu'à cent oiſeaux de Chypre, eſpèces de bec-figues ; on en mange tout, excepté les plumes : c'eſt un mets délicat. Les Français me firent jouir de leurs privileges, & facilitement mes obſervations : ſur leurs avis, je m'habillai à la mode du pays, pour n'être pas inſulté des Arabes Bedouins, peuple paſteur qui vit ſous des tentes. Je réſolus de remonter le Nil ſous la protection d'un capigi, qui craignit cependant de pénétrer dans l'embouchure de ce fleuve, redoutable pour les Arabes & les Turcs qui diſent que, qui ne le craint pas, ne craint pas Dieu. Je n'en fus pas moins ſur le point de faire naufrage à la bouche du Media, golfe formé par la mer, juſqu'à ſept lieues dans les terres. Nous parvinmes à *Ethco*, où nous prîmes les voitures du pays : le chemin juſqu'à Roſette eſt couvert de ſable, on n'y voit point d'herbe, & les palmiers y ſont les ſeuls arbres qui peuvent y proſpérer : avec leurs feuilles on fait des paniers, avec leurs branches, des cages

& des jalousies, avec le tronc, des poutres, & le fruit est un bon aliment. Mon capigi me rendit honnêtement chez le vice-consul de France; mais il se fit bien payer.

Rosette ou *Raschet* fut le séjour favori de Cléopâtre, parce qu'elle est située sur la plus belle branche du Nil, près du rivage : on compte de-là jusqu'au Caire environ 300 villages. Elle est à 5 lieues de la mer; ses maisons lui donnent l'air d'un village; son enceinte circulaire a 2 lieues d'étendue & n'a point de murailles. On dit qu'elle a 80000 habitans; ses environs sont couverts de jardins remplis d'orangers, de citronniers, de cassiers, de palmiers rangés sans ordre; son bazar est couvert de vignes qui produisent d'excellent raisins.

Je m'embarquai pour le Caire avec un cordelier Allemand, dans une grande barque à trois mâts où l'on trouva des chambres séparées. Un vent frais facilita notre voyage : j'aimais à voir les rives du Nil bordées de belles maisons, d'agréables prairies & de champs féconds en ris, en froment & en fruits. Parmi les villages qui le bordent est *Zendigon*. On dit que c'est dans cette partie de l'Egypte qu'on tire le meilleur sel ammoniac du monde, à cause de l'humidité du terrain & de l'urine des chameaux. Ce bras

ſur lequel nous navigions, n'a qu'environ 200 toiſes de large; l'eau y coule lentement, & avec deux voiles nous faiſions plus de deux lieues par heure: les eaux en ſont bourbeuſes; mais lorſqu'elles ſont repoſées, elles ſont excellentes à boire: il fait tant de ſinuoſités que le chemin en eſt très-allongé: on l'eſtime de 50 lieues par terre. Je n'ai vu que deux bras au Nil; mais il en eut davantage autrefois: le limon qu'il dépoſe ſur les champs lorſqu'il les inonde eſt ſi gras qu'on eſt quelquefois obligé d'y mêler du ſable. Sur le ſoir le vent tomba, le Nil devint calme, nous avançâmes peu, mais ſes beaux villages nous occupaient; nous n'y vîmes point de crocodiles, parce qu'ils ne viennent jamais au-deſſous du Caire. Des matelots deſcendirent & tirerent le bâtiment après eux en ſuivant le rivage. La terre en ce lieu nous parut dépouillée d'arbres; mais des bœufs & des bufles en cultivaient les champs; çà & là on y voyait des moutons très-gros, très-gras, d'une chair aſſez dure, & qui traînent une queue qui peſe pluſieurs livres. Plus loin, nous découvrîmes des arbres qui reſſemblent au meurier blanc: ils produiſent un fruit d'un goût aſſez doux, qu'on bat avant qu'il ſoit mûr, pour lui ôter un mauvais ſuc: on le nomme *figue de Pharaon*. Dans

le village de *Terrana* où nous nous arrêtâmes ; je remarquai un grand morceau de terre qu'on appelle Natron, tiré d'une montagne voiſine, & qui ſert à blanchir le linge & à enlever les taches. Là commence une colline qui continue juſqu'au Caire. Nous mîmes pied à terre à Bulac, bourg où s'arrêtent les barques qui viennent de la haute & de la baſſe Egypte. Le pays me parut une mer, parce que le Nil le couvrait ; je le parcourus ſur des ânes juſqu'au Caire. C'était alors la fête du Bairam ; il y avait dans les cimetieres un nombre infini de perſonnes qui allumaient des lampes ſur les tombeaux des morts ; les places étaient remplies de beſtiaux, ce n'était par-tout que feſtins. Je traverſai le nouveau Caire pour me rendre dans le vieux. Proche de là habitent les reſtes des Cophtes, anciens poſſeſſeurs du pays ; ils menent aujourd'hui une vie miſérable, ne ſe nourriſſent que de pain & d'eau, & quelquefois d'un peu de légumes.

Le vieux Caire eſt preſque dépeuplé ; une partie de ſon enceinte eſt couverte de ruines diſperſées : on y montre les greniers de Joſeph, entourés d'un mur qui a un mille de tour : les grains y ſont à découvert, parce qu'il pleut rarement en Egypte. On me montra le lieu où

Moyſe fut trouvé flottant ſur les eaux: auprès ſont des jardins, des maiſons & une moſquée. Je ne pus viſiter les fermes où les Arabes font éclorre des poulets en 14 jours par la chaleur du feu; mais j'entrai dans la maiſon où la ſainte famille demeura pendant ſept ans pour fuir la cruauté d'Hérode: elle eſt ſupportée par ſept colonnes, & l'on y montre un endroit creuſé dans le mur où dormaient Marie & l'enfant Jeſus; le lieu où ce dernier s'aſſit en entrant, la pierre dont la vierge ſe ſervait pour laver ſon linge, la table ſur laquelle ils mangeaient. On m'y fit voir auſſi une piece de l'arche de Noé.

Après ces obſervations importantes pour des moines, je remontai ſur mon âne. Je remarquai la vaſte étendue que le vieux Caire avait eue, & ſes aquedues remplis de l'eau du Nil par des machines, ouvrage qui me parut admirable. Je rencontrai le pacha accompagné de quatre tambours, précédés de deux derviches ornés de leurs bonnets coniques; parmi eux était un ſanton preſque nud, paré d'un bonnet fait de lambeaux d'étoffes; il fallut les laiſſer paſſer en ſilence: j'étais avec des moines qu'ils inſulterent, & ils me frapperent d'un bâton, parce que j'avais gardé mon chapeau ſur la tête. Il fallut recevoir en ſilence ces politeſſes. Les

Arabes étaient montés ſur des beaux chevaux, monture interdite aux Chrétiens. Ici, je voyois les janiſſaires parader avec leurs armes, là des mendians jeter de l'eau de fleur d'orange ſur les paſſans, pour en obtenir de l'argent : plus loin paſſaient des femmes maſquées qui heurlaient, en allant inviter à un feſtin les parens d'un nouveau couple.

Le Caire eſt proche de la rive droite du Nil; ſon enceinte eſt triangulaire & peut avoir trois lieues : la peſte la dépeuple tous les jours; l'on dit cependant qu'elle renferme 5 millions d'ames, ce que je ne puis croire; il eſt vrai que les rues en ſont fort étroites, & que de petites maiſons y renferment vingt ou trente perſonnes. Ses maiſons ne ſont que de briques cuites & de terre : elles n'ont point d'ornemens; mais cette ville n'en eſt pas moins le magazin des marchandiſes les plus précieuſes : les commodités de la vie s'y trouvent auſſi abondamment que les néceſſités, & on y peut faire un bon repas pour ſix ſols.

Les invitations de M. Maillet, conſul du Caire me déterminerent à m'établir chez lui. Le premier jour que je m'y fixai, je vis paſſer un mort ſur une biere fort haute; pluſieurs prêtres chantaient autour, & des femmes ſuivaient en pleurant :

pleurant : dans ces circonſtances les gens aiſés font diſtribuer des viandes aux pauvres. Un Mahométan porta ſa charité juſqu'aux oiſeaux, auxquels il ordonna en mourant, qu'on diſtribuât chaque jour une certaine quantité de bled ſur le haut d'une tour.

On me conduiſit au château, ſitué dans la partie la plus élevée de la ville ; nous vîmes diverſes rues aſſez-belles, puis une enceinte fermée de hautes murailles, où l'on me dit qu'autrefois Joſeph donnait ſes audiences : ce qui en frappe encore, ce ſont 38 groſſes colonnes de marbre fort élevées qui le décorent. Au-delà, eſt une place unie, terminée par deux portes qui conduiſent dans la cour du donjon où l'on tient les deniers publics, dont on paie 40000 janiſſaires qui ſont dans ce royaume. J'achetai du pacha la liberté de voir le puits de Joſeph, & je trouvai auprès quatre bœufs, qui tournant une roue, en tiraient de l'eau par le moyen de très-longues cordes : je deſcendis avec un flambeau par des degrés taillés dans le roc juſqu'à une enceinte où je trouvai encore des bœufs qui faiſaient monter l'eau dans une citerne d'où les premiers la tiraient. J'y jetai de l'étoupe enflammée pour en voir le fond, & en meſurai la hauteur totale : elle eſt de 282 pieds : les mar-

ches en ſont gâtées en pluſieurs endroits : elles ſont taillées comme le puits même dans le roc vif. Du haut de ce puits on peut contempler la ville entiere ornée de ſes places & de ſes magnifiques moſquées.

Le château eſt lui-même une ville d'une lieue de tour : il eſt ceint de vieilles tours & de murs ruinés qui ſoutiennent à peine quelques pieces de canon. Je viſitai auſſi le palais d'un des plus grands ſeigneurs de la ville : ce qui m'en plut davantage fut une galerie, où l'on parvient par un eſcalier couvert de vignes en pyramide, & qui était décorée de ſofas, couverte de nattes très-fines, de beaux tapis & de couſſins : on y jouiſſait de la fraîcheur & de la vue d'un jardin rempli de vignes, de cyprès, d'orangers, de palmiers & d'autres arbres. Les chambres du palais ſont peintes & dorées : le plancher en eſt couvert de riches tapis : dans la cour paiſſaient des daims & des chèvres ſauvages. Le palais de l'amiral m'offrit une cour plus grande dont le milieu étoit orné d'un grand meurier blanc ſous lequel était un ſofa : j'y vis une chêvre de la Meque dont le poil blanc eſt auſſi doux que la ſoie : celles du Caire ont les oreilles pendantes, & leur poil reſſemble à celui des levriers.

Dans un jardin, à 4 lieues du Caire, eſt un an-

cien obélisque : c'est près de-là qu'était *Heliopolis :* on voit quelques restes de ses antiquités : tel est cet obélisque qui a 58 pieds de haut, & est orné d'hiérogliphes sur toutes ses faces. En revenant de ce lieu, je vis plusieurs bazars dont les boutiques étaient remplies de diverses curiosités, & d'étoffes fines de soie fabriquées par d'excellens ouvriers du pays. Il y a de plus beaux obélisques dans la ville de *Chak* dans la Thebaïde, où l'on voit encore diverses belles colonades, de grandes idoles, un vaste château, des ruines de temples & de théâtres, & un petit lac long d'un quart de mille, rempli d'une eau salée & verte, qui augmente quand le Nil diminue, & nettaie sur le champ le linge sale qu'on y trempe.

Je partis avec quelques Français curieux pour visiter les pyramides : nous étions montés sur des ânes que nous quittâmes à Boulac, pour nous embarquer sur le Nil encore débordé : nous arrivâmes avant midi vers les objets de notre curiosité. Je grimpai jusqu'au sommet de la premiere, d'où je vis un vaste désert de sable s'étendre autour de moi. Nous visitâmes aussi un sépulcre voisin où l'on entre par un trou à moitié bouché par les sables.

La grande pyramide qui est la plus voisine du

Caire, a 208 degrés de pierres de différentes hauteurs, qui paraiſſent avoir été couverts de marbre : ſa hauteur perpendiculaire eſt de 520 pieds, la largeur de chaque côté eſt de 582 ; au ſommet eſt une petite place formée de douze pierres, qui ſont 16 pieds & demi en quarré : on monte à la porte par 16 degrés ; là on trouve un conduit quarré dans toute ſon étendue, haut de 3 pieds & demi, large de 3 pieds 3 pouces, long de 76 pieds, & qui deſcend dans une place de 10 pieds de large, d'où l'on entre dans un nouveau conduit de la même longueur que le premier, qui aboutit à deux chemins, l'un horiſontal, l'autre ſe dirigeant en haut & long de 162 pieds, & aboutiſſant dans une ſalle aſſez vaſte où l'on voit un tombeau vuide de marbre blanc, rouge & noir. Entre ces deux chemins eſt un puits qui a 77 pieds de profondeur, il eſt ouvert par une fenêtre quarrée qui donne entrée dans une petite grotte creuſée dans la pierre tendre : car la pyramide eſt bâtie ſur la roche vive : 15 pieds plus bas eſt un chemin oblique taillé dans la pierre, & qui deſcend à 123 pieds plus bas, où on le trouve bouché par les ſables & des rocailles. On dit qu'il communiquait à la tête creuſe d'une grande idole voiſine, qui s'éleve encore des épaules au ſommet de la tête,

dans un eſpace de 26 pieds. Les autres pyramides ſont moins grandes. Nous allâmes vers celles des *momies*, qui en ſont à deux lieues, & nous paſſâmes la nuit auprès d'elles ſous des tentes. Elles ſont au nombre de onze : la plus grande avait 643 pieds de large : on y entre au nord vers le quart de ſa hauteur : un chemin long de 267 pieds conduit en deſcendant à une ſalle voutée, longue de 27 pieds & demi, large de 11, à l'extrêmité de laquelle eſt un chemin parallele à l'horiſon qui conduit dans une ſalle moins grande que la premiere, ouverte au couchant par une fenêtre quarrée, où l'on trouve un autre chemin terminé par une ſalle dont le pavé eſt la roche même. Les autres pyramides ſont d'un travail un peu différent, & quelques-unes ſont conſtruites de pierres de taille d'une grandeur prodigieuſe ; il en eſt plus de trente éparſes dans le déſert. Les Arabes diſent que ces maſſes furent élevées pour échapper à un déluge qu'on craignait. On dit encore que le calife Almamoun ayant pénétré dans l'une d'elles, y trouva des corps morts, enveloppés dans de la toile, & de grandes richeſſes ; qu'au ſommet était une pierre creuſe qui renfermait une ſtatue qui contenait un homme, portant une plaque d'or ſur l'eſtomac, beaucoup de pierreries, un

escarboucle grosse comme un œuf, & une riche épée. Le plus grand nombre croit qu'elles furent bâties pour servir de tombeaux.

On nous conduisit dans les sépulcres ou puits des momies, que les Arabes cachent, afin qu'on ne puisse se passer d'eux pour les visiter : on dit quelquefois que ce sont les corps de ceux qui furent étouffés dans les sables du désert ; mais on se trompe : ce sont les corps des anciens Egyptiens embaumés : on les trouve dans des grottes souterraines près des ruines de Memphis : on y entre par des puits quarrés, taillés dans une pierre blanche & tendre ; les moins profonds ont 42 pieds : au fond on trouve des passages qui conduisent à des chambres quarrées & voutées, bordées de ces corps embaumés, les uns dans des coffres de meurier noir, les autres dans des tombeaux creusés dans la pierre même : sous leur langue, on trouve ordinairement une piece d'or : sur leur tête sont de petites idoles, & à leurs pieds des figures d'oiseaux. Les murailles sont pleines d'hiérogliphes. Plusieurs chambres communiquent entr'elles à chacun de ces puits qui les éclairent toutes.

De là, nous allâmes dans une espece de labyrinthe souterrain où les Egyptiens déposaient le corps des oiseaux qu'ils adoraient. Un passage

étroit nous conduisit dans une chambre, d'où en nous traînant sur le ventre, nous entrâmes dans des especes de rues où l'on peut marcher debout, bordées de chaque côté d'urnes où l'on renfermait les oiseaux. Ces rues sont taillées dans une terre nitreuse & s'étendent l'espace de plusieurs milles.

Je partis du Caire bientôt après, & rencontrai sur le chemin de Boulac, le convoi d'un Turc distingué: un grand turban était sur le cercueil; il était précédé de prêtres qui chantaient, & suivis de femmes qui pleuraient montées sur des ânes. Je m'embarquai sur le Nil & descendant au gré du courant, j'entrai dans le bras qui conduit à Damiette, & qui reçoit moins d'eau que celle sur lequel j'avais navigé en allant au Caire: un grand nombre de maisons assez petites bordent ses rivages; j'arrivai en moins de 3 jours à Damiette, après avoir fait près de 35 lieues.

Cette ville est sur la rive droite du Nil, l'air mal sain qu'on y respire fait qu'elle n'est pas habitée; mais la commodité de son port la rend très-commerçante: elle peut avoir un mille de long & autant de large: sur le sommet d'une montagne voisine est le sépulcre de Pompée, rétabli & orné par les soins d'Adrien.

Je m'embarquai pour Jaffa, après avoir satisfait à l'avidité d'un janissaire, d'un More douanier, des bateliers fripons & de leur patron plus fripon encore. Nous cotoyâmes un pays sablonneux & désert, où je n'entendis que les cris confus des barbares qui conduisaient notre navire. Nous parcourumes 80 lieues en deux jours.

Jaffa, *Joppe* ou *Artuzo*, est le port où arrivent tous les pélerins qui vont visiter les lieux saints à Jérusalem, le lieu où l'on dit qu'Andromede fut exposée, & celui où St. Pierre vit descendre le drap plein d'animaux. J'y étais à peine arrivé, qu'une tempête furieuse brisa les barques qui se trouvaient dans le port. J'en partis sur un âne, accompagné d'une trentaine de chameaux: je vis d'abord un pays plat, planté d'oliviers & en partie inculte; puis la ville de *Rama* ou *Ramla*, petite, ouverte, habitée par des Arabes, des Juifs, des Chrétiens, située dans des campagnes fécondes en froment & en fruit, & qui fut, dit-on, la patrie de Joseph d'Arimathée. A une lieue de-là, je vis le lieu où St. George fut mis à mort, une mosquée qui fut une église élevée par St. Helene, & près d'elle la maison de Nicodeme. Après avoir fait 4 lieues dans une plaine, & 6 dans des montagnes ombragées d'oliviers, nous passâmes dans le vil-

lage où le bon larron était né, ſitué ſur un mont, puis dans celui de Jérémie, voiſin du hameau où nâquit Jean Baptiſte. Au-delà eſt une vallée de térébinthe, théâtre de la victoire de David ſur Goliath, & d'où l'on voit le mont ſur lequel eſt placé encore le mont d'Emmaüs.

J'entrai dans Jéruſalem par la porte de Damas, & je fus logé dans le couvent de St. Sauveur, bâtiment plus commode que grand; ſon égliſe eſt petite, pavée de marbre blanc & noir, & décorée de cinq autels. Cinquante religieux y font le ſervice.

Jéruſalem, nommée autrefois *Salem*, *Solima*, *Capitolina*, eſt appellée par les Turcs *Cuzumobarech* & *Leucoſt*, & par les gens du pays *Chute* & *Godtz*. Bâtie entre le Calvaire & le mont des Olives, par Melchiſedec, conquiſe par David, brûlée par Nabuchodonoſor, rétablie par Eſdras & Nehemie, ſoumiſe par Pompée, ſaccagée par Titus; elle exiſte encore, mais ne reſſemble plus à ce qu'elle était. Son circuit eſt d'une lieue, & renferme 20000 habitans. Ses murailles ſont faibles, ſans baſtions, ſans canon, ſans foſſé, mais elle a des tourelles. On n'y boit que de l'eau de citerne qui cauſe la diſſenterie : une ſource d'eau pure coule dans le palais du cadi; mais il faut l'acheter chere-

ment. Un ſangiac, dépendant de Damas, y commande.

J'allai viſiter les ſaints lieux. Je commençai par le calvaire : on y trouve diverſes égliſes ; celle qui fut bâtie au lieu où Abraham voulut immoler ſon fils Iſaac ; celle où l'on montre la place où náquirent S. Jean & S. Jaques ; une voûte qui ſert de priſon & où S. Pierre fut renfermé ; les maiſons de S. Marc & de Thomas ; l'égliſe de S. Jaques bâtie par les Eſpagnols au lieu où il fut décapité. Dans la petite égliſe des femmes on fait remarquer 3 pierres tachetées, ſur l'une deſquelles Moïſe rompit les tables de la loi.

J'allai enſuite dans l'égliſe des Sts. Apôtres, qui n'a qu'une large nef & ſert aujourd'hui de moſquée ; au-deſſous eſt une égliſe ſouterraine plus longue que celle du haut : c'eſt ici où Jeſus célébra la pâque, où il apparut à ſes apôtres après ſa réſurrection, où le S. Eſprit deſcendit en langue de feu. On y trouve la colonne à laquelle Jeſus étoit attaché, lorſqu'il fut flagellé, le ſépulcre de David long de 16 palmes, le lieu où Manaſſé fut enſeveli, & auprès, la citerne d'où les apôtres partirent pour annoncer la foi dans l'Univers.

On voit encore des veſtiges du palais de

David ſur le mont de Sion : c'eſt là qu'on montre la maiſon de Caïphe, la cuiſine où S. Pierre renia ſon maître, le lieu où le coq chanta. On a ſcellé ſur l'autel de l'égliſe des Arméniens la pierre du St. Sépulcre ; c'eſt-là que Judas reçut les 30 pieces d'argent. Je ſortis de la ville par la porte Sterquilinia à cauſe de ſon voiſinage des immondices ; c'eſt celle par où Jeſus entra quand on le mena chez Anne : elle eſt voiſine de la caverne où S. Pierre vint pleurer ſa faute.

Dans la partie inférieure de la ville, eſt une moſquée qui fut l'égliſe de la Préſentation : la ſtructure en eſt magnifique ; elle eſt grande & a 7 aîles, compoſée de 6 ordres, chacun de 3 colonnes. Tout eſt dans cette ville un objet de curioſité : là, diſent les moines qui vous conduiſent, eſt l'hôpital de Ste. Helene ; ici la Piſcine : c'eſt par cette porte que Jeſus entra au temple diſputer avec les docteurs, & qu'on vint le préſenter à Siméon : c'eſt ici que demeurait le Phariſien, chez lequel Marie Magdeleine répandit ſon baume précieux ſur les pieds du Sauveur : là nâquit la Ste. Vierge ; ici elle fut enterrée : vous voyez la citerne où l'on jeta le corps de St. Etienne, lapidé dans le champ voiſin : c'eſt à quelque diſtance que repoſe le corps de St. Joſeph, non loin du lieu où Jeſus ſua du ſang,

Voici le jardin de Gethſemané, dont le fond eſt preſque d'un roc pur, & où l'on recueille d'excellentes figues : cette rue eſt celle où Jeſus porta ſa croix; cette maiſon eſt celle de Pilate; c'eſt dans cette chambre obſcure que Jeſus fut couronné d'épines : ici était le prétoire. De-là on découvre le temple de Salomon : on y voit une grande place quarrée d'environ un mille de tour, où l'on entre par douze portes, & qui eſt environnée de petites chapelles, de logemens de prêtres & du palais du cadi. Au-delà eſt une place ronde enfermée de murs, qui ont de belles portes & des colonnes de marbre : c'eſt dans ſon centre qu'eſt le temple, de figure octogone, revêtu d'une eſpece de porcelaine juſqu'au dôme qui eſt couvert de plomb. Auprès eſt une gallerie où l'on montre la pierre ſur laquelle les pieds de Jeſus repoſaient lorſqu'il monta au Ciel: c'eſt plus bas qu'on voit la cour de juſtice où il fut interrogé, la gallerie où Pilate le préſenta aux Juifs, le lieu où Ste. Véronique lui eſſuya le viſage, & celui où l'on afficha ſa ſentence de mort.

Dans une promenade, on me fit voir la vallée du mauvais conſeil, parce qu'on y réſolut la mort de Jeſus : à ſon extrêmité ſont des tombeaux de Juifs, & le champ qui fut acheté pour

30 pieces d'argent : c'eſt là qu'on enſevelit les pelerins, dans un ſouterrain creuſé dans le roc. Près de ce lieu, me dit-on encore, Néhémie cacha le feu ſacré, & Eſaïe fut ſcié par le milieu du corps ; on a planté un meurier blanc à la place du cédre qui s'ouvrit, & cacha le prophête dans ſon tronc : ici eſt le lavoir de Siloé, dont l'eau aſſez mauvaiſe, ſe rend à la fontaine où la Ste. Vierge lavait les linges de l'Enfant Jeſus. Nous parvinmes enſuite dans la vallée de Joſaphat, où l'on voit la maiſon des concubines de Salomon : ſur le mont qui la domine, eſt le palais de la fille de Pharaon : au pied d'un autre, où ſe pendit Judas, ſont des tombeaux Juifs, près deſquels ſont ceux de Zacharie, (tué entre le temple & l'autel), & d'Abſalon ; derriere celui-ci eſt encore le tombeau du roi Joſaphat. Au milieu du Cedron deſſéché, on voit une pierre ſur laquelle Jeſus marqua l'empreinte de ſon pied, lorſqu'on le menoit garotté. On me montra la porte dorée, par où il entra en triomphe ſur un âne ; & ſur le chemin de Béthanie, le lieu où était le figuier, maudit par le Seigneur. Au-deſſus de Béthanie, eſt le château de Lazare, ſous lequel eſt un ſépulcre creuſé dans le roc ; ce fut celui du Meſſie, & l'on dit la meſſe ſur le même lieu où il reſſuſcita : auprès ſont les

restes des maisons de Magdeleine & de Marie. Sur le mont des Oliviers on voit une seconde empreinte du pied de Jesus, lorsqu'il monta au Ciel. Cet endroit est enfermé dans une chapelle ronde, dont un santon Mahométan tient la clef. (*)

Les courses des Arabes ne me permettant pas de satisfaire ma curiosité en visitant le Jourdain, je me contentai de le voir du haut du mont des Oliviers : de-là on voit encore la montagne où Jesus jeûna 40 jours, & une partie de la mer Morte, qui a près de 20 lieues de long & 5 de large. En sortant par la porte de Damas, on visite le sépulcre des Trois-Rois, où l'on entre par un passage étroit & bas dans une chambre commode de 15 pieds en quarré, qui a plusieurs petites portes; chacune conduit à une chambre plus petite, où l'on trouve diverses portes qui conduisent à autant de sépulcres, dont chacun renferme deux ou trois tombeaux : trois sont des tombeaux de roi ; le marbre qui les couvrait, en est peut-être le seul indice. Ceci est

(*) C'en est assez pour montrer les contes que la crédulité & la friponnerie, également avides, savent ajouter aux faits. Nous ne nous y appesantirons plus dans la suite de cet extrait.

peut-être ce qu'on trouve de plus ſingulier dans Jéruſalem.

J'allai à cheval viſiter la ville de Bethléem : avant que d'y entrer, on me fit remarquer la citerne dont David avait envie de boire de l'eau; mais de laquelle il ſe priva, pour ne point exposer ſes capitaines. La ville eſt médiocrement habitée ; elle eſt ſituée ſur une colline agréable, où l'air eſt ſain & la vue belle. Sa principale égliſe eſt une des meilleures de l'Orient; elle a 5 nefs, formées par 4 rangs de colonnes de marbre : le pavé en eſt beau ; la hauteur de l'édifice eſt dans une belle proportion. C'eſt hors de ſon chœur qu'eſt le lieu où nâquit le Sauveur : on y deſcend par deux eſcaliers, vis-à-vis l'un de l'autre, & de 16 degrés chacun : la créche eſt au fond de cette cave, couverte d'une grande table de marbre, ſur laquelle on a gravé une étoile; elle ſert d'autel pour y dire la meſſe. La grotte eſt noire, pavée de marbre, ornée de colonnes vers le fond où eſt la créche. Les capucins, les Grecs, ont chacun une petite égliſe qui communique à celle-là.

A deux milles de cette petite ville, on voit ſur le haut de la montagne la maiſon de plaiſance de Salomon, & une fontaine abondante, qui ſans doute contribuait à ſes plaiſirs : au-deſſus eſt

un jardin enclos par la Nature, autrefois cultivé & fécond, aujourd'hui abandonné : entre lui & la maiſon, on trouve trois réſervoirs, dont les plus élevés ſe vuident dans celui qui eſt au bas. La *Fons Signatus* les rempliſſait autrefois; elle eſt ſur le chemin d'Hebron, dans un lieu ſemé de débris de colonnes, qui annoncent un palais détruit.

A mon retour, je paſſai dans la vallée qu'on nomme le *champ de Sennacherib*, parce que ſon armée y était campée lorſque l'Ange la déconfit; mais elle eſt petite, & pour contenir une armée auſſi nombreuſe, il fallait que les hommes y fuſſent les uns ſur les autres. Plus loin, eſt une fontaine excellente, qui fut, dit-on, celle où l'eunuque de Candace fut baptiſé. Au-delà eſt encore le déſert où vécut Jean-Baptiſte; on m'en indiqua la grotte, on montra l'aube-pine dont les fruits le nourriſſaient, la maiſon de ſon pere, devenue un monaſtere à moitié enfoui, le lieu où il nâquit, & ſept arcades du tombeau des Maccabées. Je vis de loin le champ de Gabaon, où Joſué défit cinq rois & arrêta le ſoleil. L'égliſe du S. Sépulcre n'a rien d'éclatant; elle eſt obſcure & ne reçoit de jour que par le haut du dôme qui eſt ouvert, & pendant l'hiver, il pleut ſur la chapelle. Elle eſt de figure ronde

&

& ſes voûtes ſont ſoutenues par des colonnes & des pilaſtres fort anciens. Les Grecs ont auprès une très-belle égliſe : les capucins ont la leur à côté de celle du S. Sépulcre : un chemin voûté y conduit à différens lieux célèbres par diverſes actions de l'homme-Dieu qu'on y adore. La chapelle de l'égliſe du S. Sépulcre a 24 palmes de circuit ; elle eſt au milieu de l'égliſe, ſurmontée d'un petit dôme ſoutenu par 12 petites colonnes : à la clarté de 17 lampes toujours allumées, on voit la pierre que l'ange enleva de l'entrée ; on entre dans le ſépulcre par une entrée étroite : 47 lampes y brûlent ſans ceſſe, & y répandent une chaleur inſupportable, quoiqu'il y ait dans le haut trois ouvertures par où la fumée s'échappe. On y cache avec ſoin les dons que les princes ont fait au S. Sépulcre, dans la crainte que les Turcs ne les enlevent. J'y vis les ornemens donnés par Philippe II, la lampe d'argent peſant 300 livres qu'y fit porter ſon fils ; les dons que Louis XIV y envoya, le calice qu'y fit offrir Catherine, reine d'Angleterre,&c. Les Grecs conſervent auſſi des reliques précieuſes. Cette contrée vénérable eſt ſans ceſſe expoſée aux déprédations des Turcs & des Arabes qui la dévaſtent plus qu'il ne la poſſédent : le chrétien n'oſe s'y défendre : un

Mahométan tué allumerait leur vengeance contre les chrétiens, & ce n'eſt qu'à force de patience, de dextérité & d'argent qu'on y paſſe ſes jours en paix.

Je partis de Jéruſalem après avoir reçu des bénédictions, des reliques & du chocolat du pere gardien, & je montai la montagne de S. Jérémie qui eſt preſque couverte de figuiers, d'oliviers, de grenadiers, de ſeps de vigne & autres fruits. J'y fus expoſé aux inſultes de deux payſans preſque nuds qui voulaient me dépouiller. Près de la maiſon du bon Larron, je fus fouillé comme un brigand ; & comme on ne me trouva rien, on ſe contenta de ma promeſſe de donner une piaſtre, quand je ſerais à Rama. Tous les receveurs y ſont de hardis voleurs & toujours impunis. Ce peuple eſt pareſſeux & cependant avide & ſenſuel ; ce n'eſt que par des pilleries qu'il peut ſe ſatisfaire. Le payſan y eſt vexé & pillé par les Arabes, les marchands le ſont par eux tous. Souvent ils en viennent aux mains. Les Arabes mêmes, diviſés en banniere blanche & en banniere rouge, s'attaquent & ſe tuent entr'eux. Tous menent une vie miſérable, couchent ſur la terre & ne mangent que du mauvais pain cuit ſur la cendre. Pour échapper à leurs vexations, je quit-

tai une robe rouge qui avait attiré leurs regards & enflammé leur cupidité, & je me revêtis d'une mauvaise robe noire.

Arrivé à Rama, je vis une cavalcade de ces Arabes qui conduisaient au son des flûtes, deux enfans pour être circoncis. La cérémonie finit par un festin d'un grand nombre de plats de pilau, de ragoûts de mouton, de poules, de pigeonneaux bouillis avec du beurre & du ris. Bientôt après, j'arrivai à Jaffa d'où j'étais parti; la visite des saints lieux me couta 70 écus.

De Jaffa, je m'embarquai pour Alexandrie: un vent favorable me fit parvenir en un jour à *Ptolomaïs* ou *S. Jean d'Acre*, ville aujourd'hui ruinée & presque déserte, aux environs de laquelle sont divers lieux célebres & des couvens. Après une navigation rapide, j'arrivai au *Bogas*, proche de l'endroit où S. Louis fit bâtir un fort que l'on voit encore aujourd'hui. Mon activité me fit éviter les avanies du douanier d'Hisba, mais je ne pus échapper aux voleries d'un janissaire qui m'extorqua de l'argent & m'en prit dans ma vallise. Arrivé dans la ville, je me flattais qu'une nuit paisible me fortifierait contre les fatigues du jour précédent, & me ferait supporter plus facilement celles qui allaient suivre; mais des animaux nocturnes, & une femme en

travail d'enfant près de moi, éloignerent le sommeil, & me tourmenterent plus que les travaux du jour. Un bras du Nil me conduisit à Boulac, où je m'embarquai pour Rosette: la descente fut heureuse & rapide; en faisant le sourd, & s'armant de patience, on peut faire son chemin sans s'exposer à des coups. Près de Rosette, nous échouâmes, mais sans danger: nous remîmes la barque à flot en la déchargeant. De Rosette, je vins dans Alexandrie en moins d'un jour. Là j'appris qu'il y avait au Bichier des bâtimens destinés pour Constantinople; je cherchai à m'y embarquer & j'y réussis.

Les modernes Egyptiens sont barbares, grossiers, paresseux, menteurs, traîtres, grands voleurs, très-avares ou plutôt avides, ils haïssent les Chrétiens; leurs chiens même les haïssent & les poursuivent. Les Arabes du commun portent un sac par-dessus leur chemise en guise de mante, & un morceau d'étoffe entortillé autour de la tête en guise de turban. Les femmes y ont le visage couvert d'un masque de toile ou de soie; les riches portent aux pieds des mules de bois si hautes, que les plus petites paraissent de longs fantômes; toutes sont brunes, & leur plus grande beauté est dans la vivacité de leurs regards.

On mange en Egypte des figues & des raisins au commencement de Juin : tous les fruits d'Europe y réussissent, sur-tout les poires, les pommes, les grenades, les dattes. On y voit tous les oiseaux que nous avons, & quelques-uns qui sont particuliers au climat ou au pays. Les bequefigues y sont très-délicats, les tourterelles très-nombreuses & familieres, les perdrix sont petites. En général l'air y est mal sain.

Je m'embarquai le 10 Octobre 1693, & le lendemain le vent contraire nous força de revenir sur nos pas. Ce ne fut que le 12 que nous pûmes nous éloigner; mais bientôt notre patron ignorant & timide tourna la proue vers le Bichier où nous essuyâmes une tempête & une pluie violente. Je ne partis que la semaine suivante, & en moins de trois jours nous entrâmes dans le port de Rhodes.

Cette ville fut autrefois très-florissante; mais elle déchut en tombant sous le pouvoir de divers princes; l'empereur Manuel la céda aux chevaliers de S. Jean de Jérusalem, que les Turcs en chasserent l'an 1522. Elle est située à l'orient de l'isle, a une lieue de tour & des rues larges, droites & pavées de belles pierres, on y reconnaît encore les auberges des chevaliers des différentes langues; ses maisons sont

bâties d'une pierre plus dure que le tuf de Naples ; ses places, ses marchés sont remplis des productions des campagnes voisines : un triple mur, des fossés, de l'artillerie la défendent ; ses cinq portes le sont par divers ouvrages ; ses habitans sont Turcs ou Juifs, les Chrétiens ne peuvent en habiter que les fauxbourgs, ou les environs, & ils y gagnent pour l'agrément. Le palais du grand maître existe encore ; il est sur une hauteur & sert de demeure ou de prisons à des kans de Tartares ou à des pachas disgraciés. Elle a trois ports : celui qui reçoit les vaisseaux est défendu par le fort S. Elme où l'on remarque le fanal. A côté il en est un autre, défendu à gauche par une tour & à droite par le fort enchanté, ou du More : on y remarque une piece de canon dans laquelle un homme peut entrer, & sur lequel sont gravés ces mots : *Opus Francisci Mantuani.* A. D. 1486. On ferme aussi le port avec une chaine ; le mouillage y est mauvais.

De ce port on passe dans le troisieme qui est dans l'intérieur; on y parvient par deux entrées, sur l'une desquelles était le colosse dont on a tant parlé, haut de 105 pieds, qui dans une de ses mains portait un navire qui servait de fanal, & entre les jambes duquel passaient les

vaisseaux. J'allais voir le fauxbourg des Grecs embelli par des jardins abondans en figues & en raisins. C'est une beauté qu'on retrouve dans tout le pays.

L'isle de *Rhodes*, nommée autrefois *Ophiusa*, *Asteria*, *Astrea*, &c. a 13 lieues de long: son climat est agréable & doux; son terroir abonde en fruits & en vin, mais le bled ne suffit pas toujours à sa consommation; la Natolie y supplée abondamment; ses anciennes villes ne sont plus aujourd'hui que des villages; ses habitans vivent dans la misere.

Ma qualité d'étranger, ma curiosité peut-être, me rendirent suspect aux Turcs; on m'en avertit, & j'en fus très-inquiet; car il n'était pas besoin d'un prétexte plus plausible pour m'enlever & me jeter dans les fers: un jour n'ayant pû me retirer à l'heure de la priere des Turcs, je trouvai la ville fermée: ne sachant que devenir, je me cachai dans une tour, & heureusement je m'en échappai au matin, sans être vû des Turcs. Pour mettre un terme à mes inquiétudes, je cherchai en vain à m'embarquer pour sortir de l'isle. Ce ne fut que trois jours après qu'un bâtiment Français qui venait d'arriver, me reçut sur son bord, sachant le danger que je courais, content de laisser la bar-

que qui m'avait amené, en payant à ſon maître comme s'il m'avait rendu à Conſtantinople.

Je partis de cette isle le 11 Novembre : notre vaiſſeau portait ſept paſſagers Turcs, & j'eus le plaiſir de les voir ſans inſolence, ſans hauteur, chercher à nous plaire, éviter ce qui pouvait nous heurter. Nous vîmes pluſieurs isles de l'Archipel ſans y aborder ; nous jetâmes l'ancre dans le port de *Stanchio* ou *Stanco*, anciennement *Meropis* & *Cos*, célebre par la naiſſance d'Apelles & d'Hippocrate. J'y deſcendis pour voir un arbre d'une groſſeur extraordinaire, & viſiter la ville. Celle-ci eſt ſur une colline voiſine de la mer, ceinte de murs & de foſſés que la mer remplit en partie, protégée par un château : ſon port eſt une rade ouverte, ſes maiſons ſont baſſes & bâties en pierres, un beau fauxbourg s'étend au couchant : autour ſont de beaux jardins & des vignes. L'arbre eſt une eſpece de platane ; il eſt entre la ville & le bazar, 4000 hommes peuvent s'aſſembler ſous ſon ombre : ſes branches ſont ſoutenues par 36 piliers ; deux fontaines & pluſieurs bancs invitent à y prendre le frais.

Nous partîmes le lendemain, vîmes les isles de *Carmino*, de *Lero*, de *Lipſo*, de *Nicaria*, de *Samos*, autrefois célebre : le vent nous força

de nous mettre à l'abri, ſous le rocher d'*Artivo* où ſe trouvent pluſieurs bons ports: quelques troupeaux qu'on y envoie paître ſont ſes ſeuls habitans. Nos matelots cherchaient ſur ſes bords des fruits de mer, & trouverent une truſe d'eau.

Un vent plus favorable nous conduiſit jusqu'à *Chio*, autrefois *Ethalie* & *Chyros:* les Turcs l'appellent *Salzizadaci* ou l'isle au maſtic, parce qu'on y en recueille beaucoup. C'eſt une des principales Cyclades, & elle a 26 lieues de circuit: elle eſt diviſée en *Aponomoia*, ou ſupérieure, & en *Catamara*, ou inférieure & méridionale. Son ſol eſt excellent vers ſon milieu où il ne ſert qu'à faire pâturer quelques chèvres. On y compte une ville, 80 villages & 100,000 ames, dont les Grecs ſont les $\frac{4}{5}$. Le lait, le beurre, le vin, la ſoie ſont ſes principales productions. La ville eſt au bord de la mer & s'étend en long au pied des montagnes: elle eſt fermée par de bons murs, par un foſſé large & profond; mais ſes fortifications ſont antiques: deux forts ſemblent pouvoir la défendre. On y compte 40 mille habitans, deux évèques, l'un Latin, l'autre Grec; les maiſons y ont des toits de figure pyramidale & couverts de tuiles: ſes rues ſont étroites & pavées de cailloux: ſes mar-

chés ſont bien garnis : ſon port eſt grand, mais le fond en eſt mauvais : au milieu eſt un canal.

Les femmes y portent une jupe très-courte & qui eſt ornée d'un grand nombre de plis par derriere : elles ſont voilées ; leur voile eſt relevé par une eſpece de chaperon & entremêlé de fleurs différentes ſelon les ſaiſons : elles ſont très-blanches, belles, vives, familieres : toutes les filles y ont la gorge découverte : les religieuſes y jouiſſent d'une liberté égale à celle de nos femmes. Le maſtic de cette isle eſt le meilleur de tous, & le grand ſeigneur ſe le réſerve : on y cultive le coton & on y en fait des étoffes. Je viſitai l'arbre qui donne le maſtic : il eſt petit, ſes branches ſe plient juſqu'à terre, d'où elles ſe relevent : on en retire cette gomme par inciſion : on y fait auſſi de la térébenthine. Je vis à une lieue de la ville un rocher voiſin de la mer, où l'on voit un ſiége taillé dans la pierre, & pluſieurs autres rangés autour de lui. Le peuple l'appelle l'école d'Homere. Les perdrix ſont domeſtiques & très-privées dans cette isle, on les envoye aux champs d'où un coup de ſiflet les rappelle.

De Chio j'allai à Smyrne : ce n'avait pas d'abord été mon deſſein ; mais j'étais ſans paſſeport, & on court riſque de l'eſclavage, quand on

voyage ainſi dans ces contrées : le conſul de Smyrne pouvait me donner de ce qui me manquait & je partis pour m'y rendre. Je vis l'isle de *Spalmatore* habitée par des Turcs & des Grecs : nous paſſâmes la pointe *Kara-bouroun*, & entrâmes dans le golfe de Smyrne, où un vent contraire nous força de louvoyer & de jeter l'ancre à quelque diſtance d'un fort peu élevé, flanqué de deux baſtions, défendu par 20 pieces de canon qui tirent à fleur d'eau. On ne ſort point du port ſans la permiſſion du commandant. Il nous fallut louvoyer encore pour entrer dans celui de Smyrne.

Cette ville, nommée auſſi *Lamira* & *Sarchinia*, eſt ſituée en partie dans une plaine, en partie ſur un mont : on dit qu'elle fut bâtie par les Amazones : elle a un archevêque, & c'eſt la premiere foire du Levant. Elle a plus d'une lieue de circuit ; ſa figure eſt irréguliere, approchant d'un triangle, dont le plus long côté ſuit la direction de la montagne. Ses maiſons ſont commodes & ne ſont pas belles ; pluſieurs ſont très-baſſes & faites de terre. On y trouve cependant des kans ſuperbes où l'on peut loger juſqu'à mille perſonnes, & dont l'un eſt couvert de plomb ; ſes rues ſont ſpacieuſes : toute la ville n'eſt qu'un vaſte bazar où l'on trouve toutes les

commodités, toutes les marchandiſes de l'Aſie & de l'Europe. Son port peut contenir pluſieurs flottes, & on y trouve toujours une centaine de vaiſſeaux de diverſes nations. Dans la partie haute de la ville on remarque un château qu'on dit bâti par Heléne, mere de Conſtantin : on y voit ſa ſtatue, un tombeau de marbre & une ancienne égliſe dont les antiques colonnes ſont couchées ſur la terre ; près de-là eſt un ſouterrain où de grands pilaſtres ſoutiennent quelques voûtes encore ſur pied. Le circuit du château eſt de mille pas : les ſix tours qui regardent la ville ſont les ſeules qui n'ont pas été abattues par le tems : ailleurs il ne montre que des ruines. On trouve trois égliſes dans la ville pour les Latins : les conſuls Français, Anglais, Hollandais habitent des hôtels magnifiques au bord de la mer. Les Européens y jouiſſent d'une grande liberté, s'habillent comme il leur plaît, vont où ils veulent & de la maniere qu'ils préferent.

La chaſſe eſt abondante dans ſes campagnes : on y voit des ſangliers, des cerfs, & autres quadrupèdes ; des perdrix, des francolins, des grives, des canards, &c. La pèche y eſt auſſi riche : les fruits de la terre y ſont délicieux, ſurtout les grenades, & on en charge des ſaïques

entieres pour les porter à Conſtantinople. Le pays y produit auſſi la ſcamonée, l'opium, les noix de galle & autres plantes. On y trouve beaucoup de cameleons: c'eſt un gros lezard dont les épaules ſont relevées, & les pattes ſéparées comme celles d'un perroquet, ayant deux ongles devant & trois derriere. Sa queue eſt celle d'une ſouris, ſa tête eſt immobile; mais ſes yeux ſe meuvent & lui font voir avec facilité deçà, delà, deſſous & deſſus: cet œil eſt couvert d'une peau trouée dans le milieu: ſa couleur eſt verte, plus obſcure vers les épaules, plus claire ſous le ventre: il a quelques petites taches qui ſont tantôt rouges, tantôt blanches. Quelquefois le vert devient brun, ou preſque noir, & ſi on irrite l'animal il devient d'un rouge incarnat. Si on le met ſur un objet blanc ou rouge, il prend la premiere couleur & jamais la ſeconde: ſi l'objet eſt bleu, il ne change point: s'il eſt brun ou noir, il devient brun ou noir. Quand il ſe voit ſur le point d'être pris, il ſifle comme le ſerpent: ſa langue eſt d'une ſubſtance cartilagineuſe & en forme de canule; il la tire hors de la bouche de la longueur d'un pouce, & s'en ſert pour prendre, comme à la glu, les inſectes dont il fait ſa nourriture: on prétend que lors même qu'ils ne ſe nourriſſent

que d'air, il ne laiſſe pas de faire des excrémens: leurs poumons ſont auſſi longs que leur corps & ſont formés d'une peau très-fine, ſéparée comme en deux petites veſſies pleine d'air: leur queue a beaucoup de force.

La ville de Smyrne eſt expoſée à un air mal ſain, à des fievres peſtilentielles, à la peſte & aux tremblemens de terre qui s'y font ſentir très-fréquemment. Après avoir obtenu un paſſe-port du conſul Français, je me préparai à partir: une pluie extraordinaire me renferma dans la maiſon pendant un jour; je fis encore quelques viſites & j'en reçus, telle fut celle de l'aga de Seyda qui avait fait le voyage avec moi, que je voulus regaler de chocolat, & qui après l'avoir bu, s'emporta contre moi, pour lui avoir fait boire une liqueur qui, diſait-il, lui ôtait le jugement.

Je partis de Smyrne à minuit, le dimanche 13 Novembre, dans un bâtiment Turc. Nous vîmes au matin la forteresse de Fokia, bâtie ſur une péninſule qui ferme au nord le golfe de Smyrne: elle défend le port de ce nom, eſt petite, mais eſt fermée de bonnes murailles. Sur le ſoir nous mouillâmes à Metelin.

Cette isle eſt l'ancienne *Lesbos*, qui eut les noms d'*Homerte*, *Macaria*, *Lalia*, *Pelaſgia*,

&c; elle a 120 milles de circuit; ſa ville capitale eſt au levant, ſituée ſur un rocher qui s'avance dans la mer & forme deux ports ſéparés; l'un ſert pour les galeres, l'autre pour toutes ſortes de navires. Deux forts les défendent; l'un d'eux eſt ſur la montagne; l'autre à ſon pied. Les maiſons de la ville ſont baſſes: elle a un bon bazar: ſon terroir eſt fertile en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & ſur-tout en vins, célébrés par Horace & Virgile.

Nous partîmes le lendemain, & paſſâmes le détroit de Baba, formé par l'isle & le cap de ce nom dans la Natolie: il a deux lieues de large: delà nous vînmes à *Molova*, bourg dépendant de Mitilene, & nous y paſſâmes la nuit. Dès le matin nous nous trouvâmes près de l'isle *Tenedos* ou *Boskiada*; le calme nous y ſurprit, & je deſcendis ſur le continent, parce que je deſirais viſiter les ruines de Troye qui étaient voiſines du lieu où nous nous trouvions. Je vis le rivage bordé de marbre blanc, de colonnes debout ou abattues, & dans les terres d'antiques bâtimens de terre tombant en ruines: on me dit que ces ruines couvraient une lieue de chemin; mais je ne pus les voir; un bon vent me força de me rembarquer: on y a trouvé des fragmens d'inſcriptions romaines,

qui ſans doute, n'appartenaient pas à l'ancienne Troye. (En effet l'ancienne Troye eſt plus au nord : ce lieu eſt l'Eski-Stamboul des Turcs.)

Le vent nous conduiſit rapidement dans le port de Tenedos, isle nommée autrefois *Leucophrys* & *Lyrneſſos ;* les Turcs l'appellent *Boſkiada.* Elle a été riche & peuplée : le milieu en eſt plat ; les extrêmités ſont fort élevées & ſont couvertes de vignobles : elle a 16 lieues de tour & renferme pluſieurs villages : ſa capitale eſt au pied d'une montagne, dans l'angle oriental de l'isle qui regarde les Dardanelles. Elle a été célebre par un temple de Neptune : aujourd'hui elle eſt toute ouverte. Ses maiſons ſont baſſes & s'étendent de la mer au pied du mont dans un aſſez grand eſpace. Le château bâti ſur le ſommet du rocher eſt lui-même une petite ville. Le port en eſt très-ſûr.

Près de-là eſt l'isle de Taſſi ou d'*Imbro,* habitée par des Grecs qui payent tribut aux Turcs & aux Vénitiens. Un vent favorable nous fit entrer dans le détroit des Dardanelles, & nous y abandonna : il fallut le ſecours des rames pour aborder devant la fortereſſe de Natolie, nommée *Anadol-Iſſar :* vis-à-vis eſt celle d'*Yrmali-Iſſar.* Elles ont été bâties il y a peu de tems pour défendre l'entrée du canal ; mais elles

ſont

ſont à 4 lieues l'une de l'autre, ce qui les rend peu redoutables pour ceux qui voudraient forcer le détroit. Celle d'Aſie eſt dans une plaine, & a 4 baſtions chargés d'un grand nombre de pieces d'artillerie ; ſa garniſon ordinaire eſt de 200 hommes : ſur le mont voiſin eſt un bourg Grec. La fortereſſe de Romelie eſt ſur le penchant de la colline : elle eſt ſemblable à celle d'Aſie.

Il s'éleva un vent frais, qui le lendemain, nous fit parvenir avant midi devant les deux châteaux, nommés autrefois *Seſtos* & *Abydos* : le détroit n'eſt ici que de deux milles, & il ſerait dangereux de le vouloir forcer. Celui d'Aſie eſt le plus fort ; il a 6 baſtions dans la partie qui commande le canal avec beaucoup d'artillerie : un donjon eſt au centre, un foſſé profond l'entoure ; diverſes maiſons l'environnent : l'air y eſt mal ſain & les eaux mauvaiſes. Celui d'Europe eſt moins régulier, parce qu'il eſt bâti ſur un ſol inégal : le haut de la montagne eſt orné de belles maiſons, l'eau de ſource y eſt bonne, le terroir fertile & l'air très-bon.

Plus loin nous vîmes *Maidos*, grand bourg dans une campagne abondante en vins ; & ſur le ſoir, nous arrivâmes à Gallipoli. Ce détroit long de 100 lieues, préſente des perſpectives

les plus variées. J'allai voir le consul Français de Gallipoli pour qu'il me procurât une voiture qui me menât à Andrinople : c'était un Rabin qui me reçut bien, & me fatigua par des cérémonies minutieuses.

Gallipoli ou *Gabbolé* a une lieue de circuit ; elle est sans murs ; ses maisons sont très-basses, mais construites de pierres de taille ; elles ont de beaux jardins. Sa forteresse est tombée en ruines : elle a deux arsenaux, un môle, une bourse couverte de plomb. On y compte 6000 habitans occupés à faire des flèches : sa situation la rend fort commerçante. Son sol fut autrefois celui de la promenade de Lamsaque dont vis-à-vis on voit encore des ruines, à une extrêmité desquelles s'est élevée la petite ville de Lapsic. Gallipoli abonde en grains, en vins, en fruits, sur-tout en excellens melons : les cerfs, les liévres, les perdrix, les canards y sont nombreux. Le bazar en est grand & bien fourni de marchandises.

On me cherchait en vain une commodité pour me rendre à Andrinople ; & tout faisait craindre de rencontrer sur le chemin des janissaires débandés, qui assassinaient ceux qu'ils rencontraient : j'augmentai le zele du vice-consul en lui persuadant que j'étais porteur de lettres

importantes pour l'ambaſſadeur de France ; menſonge qui m'était utile ſans nuire à perſonne, & pardonnable dans un pays où l'on eſt entouré d'ennemis ſoupçonneux. Cependant une occaſion heureuſe ſe préſenta : un carroſſe retournait à vuide à Andrinople, & j'y pris une place.

Nous traverſâmes un pays plat, bien cultivé, interrompu par d'agréables collines, ayant toujours le canal à notre droite : après une courſe de 4 lieues, nous nous trouvâmes dans *Buloyr*, grand bourg, & le ſoir nous arrivâmes à *Cava*, où nous logeâmes avec nos chevaux, car les kervanſéras ne ſont que de longues écuries dont les chevaux occupent le milieu & les maîtres les extrêmités, où ils mangent les proviſions qu'ils ont apportées à une mangeoire plus élevée de deux palmes que celle des chevaux. On ne diſpute point avec l'hôte, parce qu'il n'y en a point. Le lendemain nous vîmes le village de *Juligia-Muſſurma*, ſitué entre des montagnes couvertes d'arbriſſeaux inutiles : la vallée finit par une plaine qui conduit à *Malgara*, ville ſur le penchant d'un mont, habitée par environ 10000 ames, gouvernée par un pacha dont la juriſdiction comprend encore 300 villages. On y compte 7 moſquées couvertes de plomb, & on y remarque une grande place fer-

mée, sur laquelle s'éleve 6 coupoles couvertes aussi du même métal. J'étais fatigué, parce que dans notre voiture sans siége, il faut être assis à plat, les jambes croisées; cependant il me fallut poursuivre sans m'arrêter. Nous traversâmes encore des plaines, des villages, un pont de 164 arches élevé sur le fleuve Coghiné, puis un beau pays inculte & désert, enfin nous entrâmes dans Andrinople.

Cette ville nommée *Oreste* & *Viscoudama*, est nommée *Edriné* par les Turcs: elle a plus de deux lieues de circuit; mais on y trouve plusieurs jardins; ses maisons sont basses, bâties en terre & bois, ou en briques, séparées par des rues très-sales; l'ancienne ville est fort petite: l'une & l'autre sont ouvertes; les environs en sont fort beaux & arrosés par 3 rivieres. Des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Valaques, des Turcs l'habitent: communément on n'y compte que 100,000 ames; mais quand le grand-seigneur y réside, elle est bien peuplée; les vivres y sont chers; elle est en partie sur la plaine, en partie sur des hauteurs & des fonds.

Après m'être assuré de la protection de l'ambassadeur de France, j'allai visiter la Bourse: c'est une voûte longue d'un demi mille, où l'on entre par six portes, & dont les côtés sont garnis de

365 boutiques où ſont étalées les marchandiſes les plus rares & les plus précieuſes. Ceux qui les tiennent, payent le loyer aux deſcendans des fondateurs. Proche de-là eſt la rue *Serachi*, remplie de belles boutiques; elle eſt couverte de planches. La moſquée du ſultan Selim eſt ſituée au centre de la ville, ſur une colline : elle eſt ornée de deux grandes cours entourées de coupoles ſoutenues par des colonnes de marbre ; dans le milieu de la ſeconde eſt une belle fontaine. La moſquée même a 5 portes : elle eſt formée d'un vaſte dôme, entouré de 8 coupoles ſoutenues par 12 arcades : une galerie qui repoſe ſur des colonnes de marbre régne tout autour : le pavé eſt couvert de beaux tapis, & le tout eſt éclairé par une multitude de lampes. La tribune du grand-ſeigneur eſt élevé de huit palmes & fermée de jalouſies : vis-à-vis eſt une belle chaire de pierre ; quatre ſuperbes tours ſont élevées à ſes quatre coins. Toutes les coupoles ſont couvertes de plomb : ceux qui ſont attachés à cette moſquée demeurent dans de beaux bâtimens qui l'entourent. La vieille moſquée n'eſt pas ſans magnificence : près d'elle eſt le *Biſiſten*, lieu couvert & ſoutenu par de gros pilaſtres qui forment deux rues dans le milieu, où l'on trouve 200 boutiques remplies de draps d'or &

d'argent, de cimeterres, de piſtolets, de ſelles, de brides, d'étriers, de harnais d'or ou d'argent, garnis de pierres précieuſes. La rue des orfèvres en eſt peu éloignée. La moſquée d'Ouccerſeli eſt très-belle par ſes cours, ſes tours, ſes galleries ſoutenues par 12 colonnes de marbre verd; le haut eſt fermé par 15 coupoles. Le palais du grand-viſir n'eſt qu'une maiſon commode. Vers le midi, j'entendis une muſique aſſez agréable: c'était une priere qu'on faiſait pour le grand-ſeigneur. Je rencontrai dans la rue une nouvelle mariée que l'on conduiſait à la maiſon de ſon époux, 50 Turcs à cheval le précédaient; l'épouſe le ſuivait dans un carroſſe fermé: deux autres lui ſervaient de cortege. Le Juif qui me ſervait de guide, me conduiſit dans une de leurs écoles; j'en vis ſortir les écoliers que leurs meres menaient par la main: autour de la ſalle je vis un grand nombre d'habits ſuſpendus, & l'on me dit que tous les ans, la communauté Juive en diſtribuait 500 aux pauvres qui ſont parmi eux.

Je cherchai à voir le ſultan Achmet qui régnait alors: il était dans la moſquée: un carroſſe de bois doré, fermé de jalouſies, l'attendait à la porte: il était couvert de drap rouge, doublé de ſoie jaune avec des feuillages d'or, ſurmonté

de 32 pommes d'argent doré : on y montait par une échelle d'argent à trois échelons : ſix chevaux blancs le traînaient : au-dedans étaient quelques matelats, 200 janiſſaires l'entouraient : ils avaient de longs bonnets de laine blanche qui tombent ſur le dos en deux pointes : ils ont ſur le front une plaque d'argent bien travaillée & dorée. Avec eux on voyait une vingtaine de chiaoux à cheval, dont le turban eſt orné d'une plume rouge ; une trentaine de baltagis auſſi à cheval, parés de bonnets pointus couleur canelle, & cinquante autres gens de cour très-bien habillés ; les boſtangis étaient à pied : chacun porte l'habit qui lui plaît ; mais le bonnet indique l'office & le grade où l'on eſt parvenu ; ainſi ces boſtangis ont un bonnet rouge ; les odabachis en ont un petit & blanc garni d'or, décoré d'un beau panache blanc, auquel un panache noir ſert comme de baſe. Je remarquai encore les ichioglans habillés preſque à la Romaine & d'étoffe de ſoie & d'or : leur veſte de deſſous eſt bordée de franges d'or ; leur haut de chauſſe eſt de ſatin cramoiſi : leur bonnet était d'argent & fait comme un pot de chambre, avec un panache noir & doré qui était ſur le devant. Le ſultan parut : il était petit & gros, il avait le viſage brun & rond, ſa barbe noire commençait à

blanchir: ſon turban était orné de plumes de héron, enrichies de gros diamants: il était habillé de blanc: il entra dans le carroſſe avec le ſelictar qui en chaſſe les mouches pendant l'été: le peuple le ſalua par une eſpece d'hurlement. Ce ſultan aimait à jouer d'un petit inſtrument qui l'avait diſtrait dans ſa longue priſon.

Je viſitai auſſi une grande place toute voutée & couverte de plomb: elle a 200 toiſes de long: j'allai voir danſer les dervis dans la Mouradie; & en chemin, je trouvai un cheval qui venait de mourir, & des Turcs qui le déchiraient & ſe diſputaient à qui en aurait les meilleurs morceaux. La Mouradie eſt un couvent élevé ſur une colline dans la ville: il a une petite moſquée dont l'intérieur eſt orné de baluſtrades & de tribunes; le pavé y eſt couvert de beaux tapis & les murs incruſtés de belles porcelaines. On fait beaucoup d'aumônes dans cette maiſon: les religieux y prêchent, y liſent, y chantent; ils portent l'habit qu'ils veulent; mais leur bonnet doit être blanc & fait en pain de ſucre. J'y vis le ſupérieur habillé de verd expliquer un verſet de l'Alcoran: il parlait avec gravité, on l'écoutait la tête baiſſée: puis il s'aſſit: un dervis placé ſur un échafaut ſe mit à lire & à chanter dans un petit livre avec

un ton mélancolique & traînant ; il se tût, puis on entendit des flûtes & des tambours au son desquels le supérieur avec deux vieillards, l'un rouge, l'autre verd, firent une danse ridicule : ils s'assirent, & huit dervis saluant très-bas leur chef, ôterent leur robe, firent de nouveau la révérence à leur supérieur, puis tournerent rapidement, les bras étendus, les pieds placés l'un sur l'autre : cette pirouette dura pendant 7 minutes, après quoi leur chef les salua deux fois, & ils recommencerent : enfin le supérieur avec le vieillard verd vinrent au milieu de la salle d'un pas lent & grave, il tourna joliment sur un pied, mouvement auquel les houpes de sa ceinture donnaient quelque agrément : ses dervis l'imiterent : ce quatrieme tour fut accompagné d'instrumens, & suivi de révérences. Puis un vieillard lut quelques phrases dans un livre, le chef les répéta, & toute la compagnie y répondit par des acclamations épouvantables : alors on se retira.

Au logis je trouvai un Turc qui voulait me faire déloger d'une bonne chambre, parce qu'un homme de la bonne religion devait vivre plus à son aise sur la terre que l'homme de la mauvaise. Je défendis ma propriété, & l'homme fidele passa la nuit au froid avec ses argumens &

ſes prétentions. Je ſortis malgré la neige qui couvrait la terre & rencontrai dans mon chemin le kan de Tartarie monté ſur un cheval bai. C'était un vieillard de belle taille, dont le viſage était baſané, & le port fier: il était habillé de verd: ſur ſon bonnet étaient deux grandes plumes qui ſe croiſaient. Je vis encore le ſultan ſe rendre à la moſquée; il avait un habit très-riche; il rendit le ſalut au peuple par une inclination de tête, & ſortit le premier de ſa voiture, contre notre uſage. Le grand-viſir, homme d'environ 54 ans, était habillé de rouge quand je le rencontrai: c'était un homme de belle taille, grand chaſſeur; 30 Chiaoux & 60 Turcs de diſtinction le précédaient; 60 domeſtiques le ſuivaient. Je voulus auſſi viſiter le palais du muphti; c'eſt un bâtiment tout ſimple: j'en vis ſortir ce pontife des Turcs avec un cortége d'une douzaine de perſonnes: il était tout habillé de verd; mais dans les ſolemnités ſon habit eſt blanc: il paraiſſait avoir quatre-vingt ans.

Je vis une partie du ſerrail: on trouve d'abord les écuries dont chacune renferme 50 chevaux: près-delà on voit entaſſés des ſelles, des brides, des targes, tous les harnais d'un prix prodigieux par l'or & les pierreries qui les enrichiſ-

ſent; au devant du palais eſt une place d'un mille d'étendue ; c'eſt là qu'on arbore le grand étendart de Mahomet, quand il s'éleve quelque ſédition. Le ſerrail même couvre une étendue de deux milles, & ſes jardins s'étendent au loin dans la campagne. J'en ai vu les cuiſines : les cuiſiniers coiffés de bonnets blancs & pointus étaient tous occupés. J'y remarquai les confiſſeurs faiſant des ſorbets & toutes ſortes de ſucreries. Au-delà étaient de longues ſalles, des balcons, des terraſſes & rien de plus ; car on ne peut pénétrer plus avant (*).

Ce palais eſt rempli d'eunuques : les noirs ſont choiſis parmi les plus difformes de l'Afrique : ils veillent ſur l'appartement des femmes ; leur chef a les clefs de tous les appartemens, il parle au ſultan quand il lui plaît, & par-là ſon autorité eſt très-grande. Les eunuques blancs viennent de l'Inde ; ils ont ſoin des appartemens du ſultan ; ils ſont en grand nombre dans tout l'Orient ; leur chef eſt toujours auprès du grand-ſeigneur ; il eſt introducteur des ambaſſadeurs, ouvre les appartemens de ſon maître ;

(*) Nous omettons le détail des officiers de la couronne, de la religion, &c. des Turcs, parce qu'on trouve tout cela en d'autres livres plus modernes, dont les auteurs étaient & devaient être mieux inſtruits.

ſeul il porte le turban & peut aller à cheval dans le ſerrail.

Parmi les eſclaves élevés pour exercer les premieres charges de l'empire, on trouve les plus beaux hommes du pays: ils ſont les pages, les gentils-hommes de ſa hauteſſe: ils ſont diviſés par chambres, & traités durement. On y voit auſſi 40 ſourds & muets: on leur apprend à parler par ſignes. On y voit encore des nains. On croit que les filles qui ſont dans le ſerrail peuvent monter au nombre de 5 à 600.

Après avoir fait mes obſervations à Andrinople, je me préparai à partir pour Conſtantinople. Je partis à cheval avec une caravane de 40 perſonnes. Nous fîmes 6 lieues dans des plaines couvertes de neige, & nous repoſâmes dans Hapſa, pêle-mêle avec nos chevaux; nous partîmes le lendemain avant le jour, dans un pays ſemé de collines, au travers des glaces & dans les neiges, & après avoir fait 11 lieues, tranſis de froid, nous nous arrètâmes dans le bourg *Bergaſi*, où l'on paſſe la riviere ſur un pont de pierres de taille à pluſieurs arches. Il tomba de la neige durant la nuit, le lendemain on ne put faire que cinq lieues, & le lendemain qu'un peu plus de ſix. Enfin nous découvrîmes le canal; le pays nous parut plus habité, mais la route n'en était

pas moins pénible. Nous arrivâmes à *Sivirly* (Selybria), grand village qui a un petit port, & un beau pont de 32 arches, qui s'étend ſur la riviere & un marais voiſin. La neige avait diſparu ; notre voyage fut plus agréable ; nous vîmes un petit golfe entouré de 4 villages, & qui n'a que 8 milles de tour, on le paſſe ſur quatre ponts : ſon entrée, large d'un mille, eſt fermée de pieux : au milieu eſt une maiſon de bois où l'on va prendre du poiſſon. Plus loin, on trouve un ſecond golfe, auſſi poiſſonneux, mais plus petit ; enfin j'entrai à *Conſtantinople*, & me logeai dans le fauxbourg de Galata. Dans ce voyage, je n'admirai point les commodités qu'on trouve en Turquie, & tous les jours je donnais 10 ſols pour des faſcines que je mettais à terre, afin de n'être pas dans la fange.

Cette capitale de l'empire Ottoman eut autrefois le nom de *Biſance :* elle eſt ſituée avantageuſement ſur le canal de la mer Noire : ſa figure eſt triangulaire, & la mer qui en baigne deux côtés, y forme le plus beau port de l'Europe. Elle renferme ſept collines dans ſon enceinte, comme l'ancienne Rome, & peut avoir quatre lieues de tour ; elle en a cinq ſi l'on y comprend le ſerrail. On y compte un million d'ames ; ſes maiſons, la plupart de bois, ſont

presque toutes basses ; ses mosquées sont de superbes édifices ; ses palais, ses bâtimens publics se font remarquer par leur magnificence : de longs aqueducs fournissent des fontaines dans tous ses quartiers : ses rues sont étroites & tortueuses, mais pavées de cailloux. Le fruit y est abondant toute l'année ; le pain y est excellent ; la viande, le poisson n'y sont pas chers.

Le grand seigneur y a deux serrails ; l'un, au centre de la ville, est le vieux, celui que le conquérant de Constantinople habita : l'autre situé à l'orient de la ville est celui que les sultans habitent aujourd'hui : le canal baigne une partie de son enceinte, qui est formée d'un simple mur flanqué de vieilles tours où veillent les azamoglans pour en défendre l'approche. Vers l'une de ces tours qui regardent l'Asie, le sultan a fait bâtir un belvedere où il va se recréer. On n'y remarque aucun ordre d'architecture : ce sont des appartemens confusément entrelassés entr'eux & des jardins remplis de cyprès : mais les couvertures de plomb, les minarèts dorés, les mosquées qu'on y a renfermées, présentent un aspect imposant, surtout lorsque le soleil les éclaire.

Vers la mer on y voit des galeries revêtues de marbre au dehors, peintes & dorées par dedans ; c'est là que le sultan vient prendre le

plaiſir de la pêche. Cette pointe qui regarde *Scutari* eſt chargée de pieces de canon, & près de là, ſont un grand nombre de petits brigantins dorés. Les trois grandes portes du ſerrail conduiſent à trois grandes cours; la premiere eſt entourée des appartemens des azamoglans & de l'infirmerie; la ſeconde, ombragée de cyprès, a dans ſon enceinte les cuiſines, les écuries, le divan, la chambre du tréſor, & les odas ou chambre des icoglans: la troiſieme eſt ornée de la grande ſalle où le grand-ſeigneur donne audience aux ambaſſadeurs.

Si l'on regarde cette ville du grand canal, ou de la terre, on eſt étonné de voir cet amas de maiſons ſur des hauteurs différentes, leurs toits ſuperbes, leurs façades peintes de différentes couleurs: les plus belles campagnes l'environnent, deux mers qui ſemblent s'y joindre; au-delà ſur les bords de l'Aſie, on voit les ruines de Calcedoine, & le beau terroir de Scutari, ombragé par un beau bois de cyprès, rempli de beaux vergers, & le canal bordé de pluſieurs villages. On voit le rivage de la mer Noire dans un eſpace de 6 à 7 lieues, couvert d'arbres d'une hauteur prodigieuſe. En Europe on découvre une multitude de bourgs, de villages, de palais & de jardins, répandus dans la plaine & ſur les

collines qui bordent le canal. Les yeux éblouis ne ſavent où ſe fixer.

Au-delà du petit canal eſt *Galata*, ville longtems poſſédée par les Génois, qui a deux milles de tour & renferme d'aſſez beaux bâtimens ; elle eſt ſituée dans la plaine & ſur la pente d'une colline dominée par une vaſte tour élevée par les Génois. C'eſt dans ce lieu que demeurent la plupart des Francs. *Pera*, bâtie le long de la petite montagne qui tient à Galata, ſur un terrain étroit & inégal, eſt le lieu où réſident les ambaſſadeurs des princes chrétiens, & l'on y trouve deux couvens, & de belles maiſons qui, placées ſur des hauteurs, jouiſſent de la plus belle vue du monde.

Je revis à Conſtantinople des dervis ; j'aſſiſtai encore à leur danſe près d'un village au-delà du petit canal, dans une belle chambre peinte. Un Turc qui m'en vis ſourire, me dit : ceci reſſemble à la diſcipline que vos religieux ſe donnent. Près de-là, au bord de l'eau, eſt un palais couvert de plomb, magnifique autrefois, bâti par Mahomet II, mais tombant aujourd'hui en ruines. On y entre avec facilité, parce qu'il eſt abandonné. J'y vis une confuſion d'appartemens dont la plus grande partie eſt de bois : plus loin eſt un grand jardin : ſes murs ſont

abattus : on y voit un bois de cyprès qui au milieu renferme un cabinet.

Le village de *Fondocli*, du même côté du canal, n'a rien de magnifique : mais ceux qui l'habitent, jouiſſent de la beauté de la vue & de l'abondance de la pêche : on y prend du thon toute l'année : on y a pour un prix très-modique des anguilles de huit livres ; pour cinq ſous, vous y avez cent groſſes huitres.

Topana eſt le village où l'on fond les canons : on y voyait une coulevrine qni avait 30 palmes de longueur, & un canon qui, par trois bouches différentes, lançait trois boulets à la fois.

Revenons à Conſtantinople. J'y allai voir Ste. Sophie ; cette moſquée n'eſt qu'une partie de la ſuperbe égliſe élevée par Juſtinien. Les Turcs n'en ont conſervé que le dôme qui eſt le chœur de l'égliſe, & dont le diamètre eſt de 113 pieds. La moſquée qu'ils en ont fait a deux rangs de galleries, ſoutenues par quantité de colonnes. Le dôme eſt porté par quatre pilliers incruſtés de marbre, & par autant de ceintres merveilleux, entre les eſpaces deſquels, ſur les deux côtés, il y a quatre magnifiques colonnes de marbre & deux plus en arriere. Les voûtes & une partie du corps de la moſquée ſont en mo-

ſaïque preſque détruite par le tems & le mépris des Turcs. Les voûtes, les galleries, les colonnes, les tribunes diſtribuées ſur une grande étendue, éclairées par une multitude de lampes, en impoſent au voyageur étonné. On y garde, dit-on, la pierre ſur laquelle la vierge Marie lavait le linge de ſon enfant; les Turcs y montrent le tombeau de Conſtantin. Cette moſquée eſt la ſeule où on laiſſe entrer les femmes. On y entre par deux longues voûtes: ſes angles ſupportent quatre minarêts ou tours avec leurs balcons, & c'eſt de-là qu'on appelle les Muſulmans au Nahama, ou à la priere. En général le bâtiment eſt ſi prodigieux, les murs en ſont ſi épais, qu'on croirait y voir une fortereſſe plutôt qu'une égliſe.

Les logemens des imans qui la ſervent, ſont autour d'elle, ainſi que les tombeaux de pluſieurs ſultans: ce ſont ceux de Mahomet II, de Selim, d'Amurath, de ſes 120 enfans, des ſultans Muſtapha & Ibrahim: ils ſont faits en forme de coupoles, couverts de plomb & peints en dedans à la maniere du pays: le marbre en revêt les dehors; le dedans eſt incruſté d'un marbre plus fin, mêlé de porcelaine: de beaux tapis en couvrent le pavé: chacun d'eux eſt gardé par des imans, eſt éclairé par deux grandes tor-

ches de cire, du poids de 300 livres: un grand turban repoſe ſur chaque tombeau. Il y a auſſi divers tombeaux de ſultanes. Auprès eſt une ménagerie qu'on montre aux curieux.

La moſquée du ſultan Achmet eſt moins grande & plus belle que Ste. Sophie: les richeſſes y ont été prodiguées: ſes côtés extérieurs ſont deux galleries où l'on voit pluſieurs centaines de colonnes, & tout autour pluſieurs fontaines. On y entre par des cours pavées de marbre, ornées de fontaines, entourées de periſtiles ſoutenus par des colonnes de marbre & des coupoles couvertes de plomb.

L'*Amreidan* (Atmeidan) qui fut l'ancien Hippodrome, eſt le lieu où les ſoldats font l'exercice: dans le milieu on voit trois ſerpens de bronze entortillés, & la gueule ouverte: au-deſſous eſt un obéliſque rongé par le tems; à côté une pyramide poſée ſur quatre pilaſtres de bronze, qui repoſent ſur un piédeſtal quarré, d'un ſeul bloc de marbre, chargé d'inſcriptions: elle fut élevée à Théodoſe. Proche de cette place eſt le tombeau d'Achmet & de ſes enfans.

J'allai voir le marché aux eſclaves, ou *Jaſir-Bazar*: c'eſt un lieu fermé, garni d'arbres au milieu, avec des galleries autour, ſous leſquelles ſe tiennent les marchands & les eſclaves; les mar-

chés s'y font de la même maniere qu'on achète des chevaux & des ânes. Le *Bikiſtein* eſt un lieu couvert, rempli de riches boutiques où l'on vend les choſes les plus précieuſes pour l'armement d'un cavalier, & la parure d'un cheval. La voûte eſt ſoutenue par huit piliers qui forment de longues rues en croix. Sur le bord du canal eſt le *Janiſarki*, bâtiment formé par deux grandes voûtes où ſont réunis les droguiſtes & les marchands de toile : on dit que c'eſt toujours par ce lieu que la peſte commence à Conſtantinople, peut-être parce que l'air y eſt mauvais, humide, & rempli par l'odeur des drogues.

La moſquée de la ſultane Validé, mere de Mahomet IV, eſt magnifique dans l'intérieur ; on en peut faire le tour ſous des voûtes : ſur ſes quatre angles, il y a quatre demi dômes aſſez bien pris. Toutes les moſquées, celle de Soliman qui eſt une des plus belles, celle du ſultan Bajazet, &c. ſont ornées de cours, de fontaines, de bâtimens pour les imans, & d'autres pour les pauvres qui ſont entretenus avec les revenus aſſignés à ces édifices religieux.

Je ſatisfaiſais ma curioſité, malgré les craintes qu'inſpirait le caïmacan, ou gouverneur de Conſtantinople, homme ſévere, dur, ennemi des chrétiens, qui, tous cherchaient à le faire

dépofer, & furent enfin y parvenir. Ayant loué une barque, je navigeai le long du canal qui va de la mer Noire aux Dardanelles, & qui eft large de deux milles. J'arrivai à *Scutari*, grand village ouvert qui s'étend dans la plaine & fur le penchant d'une colline : il a de bons bazars, & l'été fur-tout, il eft très-agréable par fa verdure & fes arbres fruitiers. De-là, j'allai à la tour de Léandre ou *Kifcoulafi ;* elle eft dans le milieu du canal, fur un rocher de cent palmes en quarré, qui fournit de l'eau douce. On y a placé de l'artillerie, & c'eft tout ce qu'elle offre de remarquable. En revenant, le courant nous emporta vers la pointe du ferrail, ce qui nous força de revenir en longeant la rive.

Un autre jour j'allai voir dans la place d'Auret-Bazar, pour y voir la colonne hiftorique élevée en l'honneur des empereurs Arcadius & Honorius : elle eft de plufieurs pieces fur lefquelles il y a un grand nombre de figures en relief qui paraiffent repréfenter un triomphe : elle eft prefque ruinée & creufe en dedans ; on y montait autrefois par un efcalier, & on fe promenait autour de fon chapiteau fur lequel il en eft un fecond : trois cercles de fer qui l'environnent, font qu'elle fe foutient encore ; elle paraît avoir 147 pieds de haut, comme l'affure un

auteur. J'allai voir aussi l'aqueduc nommé *Chemer;* il est long d'un demi mille, composé d'un grand nombre d'arcades de briques, quelquefois à double étage: à une lieue de-là, on en trouve un plus grand nombre & mieux faites. Je parcourus plusieurs milles de chemin le long du canal, au travers des décombres à moitié consumés par l'incendie qui avait ravagé Constantinople, il y avait peu de tems: ses habitans vivaient sous de méchantes baraques de bois, en attendant qu'on eût rebâti des maisons.

Dans une autre sortie, je visitai le *Visir-Xan*, grand bâtiment quarré, plein de boutiques en haut & en bas, & où l'on fait des toiles peintes. Près de-là est une colonne de marbre rouge sur laquelle fut placée la statue de Constantin, aujourd'hui détruite. Je passai près du palais d'Ibrahim, gendre & favori de Solyman II, on dit qu'il renferme 600 chambres. Je vis aussi les sept tours, prisons d'état de l'empire Turc; j'entrai dans la premiere cour; mais tout ce que j'y pus observer, fut une espece de château quarré avec sept tours en dedans, & couvertes de plomb; l'air y est fort sain & fort bon. On y garde les revenus des mosquées, dont quelques-unes ont jusqu'à cent mille écus de rente. Ce trésor est destiné pour faire la guerre aux chrétiens.

On voit près de la porte d'Agri-Capſi, les veſtiges d'un palais de Conſtantin, dont les fondemens montrent encore la grandeur: il y en avait un autre près de Ste. Sophie, comme on le voit par les reſtes de colonnes de marbre qui ſont dans le jardin du ſerrail: on trouva, il y a ſept ans, ſous ces ruines, un diamant, qu'on vendit d'abord 3 ſols & demi, puis 25 ſous, puis le ſultan en ayant entendu parler, l'acheta, le fit tailler, & on l'eſtime valoir 100,000 écus. Je viſitai la moſquée de Cheſade Giamiſi; les imans ſont logés dans la première cour; la ſeconde eſt entourée de 22 coupoles ſoutenues par des colonnes de marbre, & a au centre une fontaine magnifique. Dans l'intérieur eſt un beau tombeau, & dans la premiere cour j'en vis deux autres dans une eſpece de chapelle: ces ſultans y étaient aſſis à la turque ſur des eſpeces de lits de ſatin à doſſier, avec des turbans à aigrettes. Comme j'en ſortais, je fus appellé, pourſuivi, arrêté, fouillé par deux janiſſaires, qui m'accuſerent d'être un eſpion, chez une eſpece de juge devant lequel ils me traînerent. Mais celui-ci m'excuſa d'avoir viſité les tombeaux, parce que j'étais étranger. Il m'interrogea en Italien qu'il parlait mieux même que moi. J'entendis ſa voix comme celle d'un ange tute-

laire, & je m'en retournai bien vîte à Galata que j'avais craint de ne pas revoir de long-tems.

Je visitai le canal d'un autre côté. La promenade y est charmante ; par-tout on y jouit de l'aspect majestueux que la ville présente : j'allai vers l'arsenal où sont les galeres ; j'y vis travailler à des brigantins, à des galiottes, dans un lieu couvert par 14 arcades. Proche de-là est la maison du capitan-bacha, que la mer baigne de trois côtés. Près du village de Divanana étaient 20 vaisseaux de guerre qu'on avait construits sur la mer Noire. Le canal est si profond en cet endroit, qu'on va facilement du vaisseau à terre avec une planche. Plus loin, est le fameux palais & le jardin de Seraï-Badicha, orné de quantité de cyprès, & de galleries différemment dorées & colorées. Tout le rivage est bordé de maisons, & il en est beaucoup de flottantes. Plus loin encore, on voit une machine sur la riviere qui par le moyen d'une roue, fait agir cinq soufflets qui correspondent à autant de fourneaux où l'on fond du fer qui coule dans des canaux & se rend dans des moules à bombes.

Je passai en Asie pour voir les restes de l'ancienne Calcedoine, & n'y trouvai que le lieu où elle fut ; il est à deux milles de Scutari, & voisin

d'une maiſon de plaiſance du grand-ſeigneur, ornée d'un jardin de cyprès. Peu ſatisfait de ma recherche, je revins à Conſtantinople voir la colonne de l'empereur Marcian qui eſt dans la cour d'un particulier : elle a 15 palmes de haut, & eſt toute entiere d'un morceau de granite : ſon chapiteau eſt d'ordre corinthien ; la crainte d'être arrêté comme je l'avais été, m'empêcha de bien chercher les vers latins qu'on dit y être, & je me hâtai, de m'éloigner comme ſi j'euſſe eu les janiſſaires à mes trouſſes.

Je me propoſais de partir pour la Perſe : il s'en offrait quelques occaſions ; mais elles étaient lentes, & l'impatience me fit embarquer ſur un bâtiment turc qui partait pour Smyrne. Notre voyage fut long : d'abord un vent faible nous laiſſa deux jours devant les isles Marmora, qui ſont au nombre de cinq, & où l'on compte environ 14 villages : le terroir y eſt ſi fertile en vins, que ces isles en fourniſſent Conſtantinople. Un vent violent qui ſuccéda, nous força de nous mettre à l'abri derriere l'une d'elles & d'y demeurer quelques jours. Puis nous arrivâmes à Gallipoli, d'où je voulus viſiter le château d'Aſie ; mais le vice-conſul Français, homme groſſier, me reçut mal, & ſi l'aga chez lequel il me força d'aller, n'eût été plus honnête, j'étais en danger

d'être arrêté. Je me hâtai de revenir à notre bâtiment, puis nous vinmes à Tenedos, où nous restâmes encore quelques jours. J'allai à terre, & y trouvai deux Français & un Vénitien avec sa femme qui le suivait déguisée en homme: nous parcourumes ensemble la campagne qui était belle & remplie de vignobles bien cultivés: leur vin est léger & à très-bon prix. Enfin nous partîmes, & nous parvinmes bientôt au détroit de Baba. Nous vîmes la petite ville de Fokia, les forts qui défendent le golfe, & enfin Smyrne: je quittai la mer avec plaisir, & tout chrétien qui la traverse avec des Turcs ou avec des Grecs, éprouvera l'impatience que j'avais d'arriver. Les Arméniens sont des hommes plus doux & plus honnêtes, & c'est avec eux que l'on doit préférer de voyager.

Je partageais les plaisirs des Européens à Smyrne; les consuls de France, d'Angleterre & de Hollande donnaient des bals, & quoique ces deux nations fussent en guerre, ils se réjouissaient ensemble dans une terre étrangere; elles faisaient diverses parties pour se divertir dans les villages voisins. J'y sentis un tremblement de terre qui ne causa aucun dommage, & ne m'empècha pas d'aller à la chasse dans les vignes où l'on trouve beaucoup de grives & de bécasses.

Il arriva de Perse une caravane de 120 chameaux chargés de soie ; je crus que je pourrais partir avec elle, mais elle demeura à Smyrne, & j'eus recours à un autre moyen. Dans l'intervalle, il m'arriva une avanture désagréable. Un commerçant me prit pour un de ses commerçans Messinois, & voulait qu'en cette qualité je lui donnasse une décharge d'un envoi ; il me fit solliciter, me sollicita, me fit appeller deux fois devant le consul, & ce fut avec bien de la peine que je parvins à le désabuser.

Cette avanture me fit encore hâter mon départ, & je partis pour *Burse* à cheval, avec une caravane de 110 mulets ou chevaux qui part tous les quinze jours. Après avoir fait 10 lieues d'abord dans la plaine, puis dans les montagnes, nous arrivâmes à *Manasia*, autrefois *Magnesie*, grande ville au pied d'une haute montagne où l'on voit un vieux château ruiné. Les maisons en sont de terre & fort basses ; on y voit plusieurs mosquées. Là je ne trouvai d'autre lit que la terre, où il fallut me coucher tout botté, & couvert de la tête jusqu'aux pieds ; car il faisait très-froid. Je me réveillai tout transi, & je me ranimai à prendre du chocolat auprès d'un grand feu. Nous continuâmes notre route par une plaine & des marais que traverse une chauf-

ſée de terre terminée par une grande riviere : je voyageai déſagréablement : les Turcs ne donnent pas aux chevaux le tems de ſe repoſer, ni aux hommes celui de manger, & je prenais mes repas à cheval. Je couchai dans une mangeoire : d'ailleurs je n'eus pas lieu de me plaindre des manieres de mes compagnons, excepté que pour exciter leurs chevaux ; ils leur donnent les mêmes épithetes qu'aux chrétiens, comme inceſtueux & infidele. Nous traverſâmes des montagnes fort rudes où la neige nous incommodait beaucoup, où la glace nous offrait ſouvent des obſtacles à ſurmonter. Les kans ſont dans les plaines fécondes, & ſi l'on y eſt mal, au moins on y vit à peu de frais, parce que les vivres ſont très-abondans. Quelquefois on trouve de très-beaux kans dans des amas de cabanes enfumées. Nous traverſâmes des rivieres à gué, & des marais fangeux dont nous avions peine à nous tirer, & qui nous forcerent de décharger les chevaux, de mettre nos hardes dans un bateau, & de leur faire remonter la riviere qui conduit à *Loubat* ou *Lubats*, ville ancienne dont les murs tombent de vieilleſſe, & le pont de pierres détruit : nous fimes ſur la riviere, qui eſt large de 300 pas, une partie du chemin qui nous reſtait à faire juſqu'à *Bruſe*, où nous arrivâmes deux jours après.

Cette ville ſituée au pied du mont Olympe, bâtie par Annibal, ou par Pruſias, roi de Bithynie, fut quelque tems le ſiége de l'empire Ottoman, & on y voit les tombeaux de pluſieurs ſultans. Elle abonde en marchandiſes, en ſoie, & on l'y travaille avec l'or & l'argent : le Rhidaque l'arroſe, & eſt l'une des plus grandes rivieres qui ſe jetent dans la Propontide : il ſort du mont Olympe qui eſt très-haut, & dont le ſommet ſtérile eſt toujours couvert de neige : le milieu de ſa pente eſt ombragé par des grenadiers ; il y naît des ſerpens monſtrueux, & l'on y trouve pluſieurs monaſteres de caloyers Grecs. On peut appeller cette ville le *Pouzzolo* de Bithynie, à cauſe de ſes bains : ſa figure eſt irréguliere, parce qu'étant au pied de deux montagnes, une partie s'enfonce dans les vallées, & une autre s'éleve ſur les hauteurs eſcarpées ou ſur des pentes douces. Le ſerrail du grand-ſeigneur fermé de murs couronnés de tours, commence à y tomber en ruines : c'eſt un palais ſimple & mal conſtruit. De la pente du mont, on voit une belle campagne à perte de vue, où l'œil contemple des vignobles, des jardins, des villages ſemés çà & là ; une grande prairie y offre une promenade charmante en été, & une ſource abondante qui l'arroſe, en augmente les

agrémens. Les bazars y ſont remplis d'ouvriers de toutes les ſortes ; les rues y ſont paſſables, & les maiſons mieux bâties qu'à Smyrne, qui renferme autant d'habitans dans une étendue moins vaſte.

J'allai voir le plus grand des bains de Pruſe : la premiere ſalle a deux coupoles, une fontaine agréable d'eau fraîche & des ſofas pour s'aſſeoir ; c'eſt où l'on ſe déshabille : deux portes conduiſent aux bains : il y a des chambres pour y paſſer la nuit, & une fontaine froide pour tempérer à ſon gré la chaleur des bains. Plus avant eſt une chambre à ſoupiraux pour laiſſer exhâler la chaleur ; la fontaine chaude eſt au centre, trois qui ſont tiédes ſont ſur les côtés. Plus loin ſont d'autres chambres ; toutes ont des fontaines : le bain enfin eſt de forme circulaire, terminé en haut par une coupole à jour ; il eſt profond de 7 palmes, & on y deſcend par deux eſcaliers : ſept ſources chaudes ſont autour. J'y vis pluſieurs Turcs qui ſe baignaient, ſe lavaient, ſe raſaient : je les imitai. Ces eaux qui viennent de la montagne, ſont ſi chaudes que les œufs s'y cuiſent bientôt, & l'on ne peut s'en ſervir qu'après l'avoir tempérée avec de l'eau froide.

A quelque diſtance ſont des étuves dont l'eau

a des qualités différentes de celles des bains : elles ſont bonnes pour les maux invétérés ; quelques ſources ſont tiédes, il en eſt une d'une chaleur inſupportable. Vers Montagna, on trouve encore des bains d'une eau différente. Le grand-ſeigneur afferme le grand bain 800 piaſtres par an : celui des étuves appartient à un pacha, qui en tire un bon revenu : le dernier, nommé *Eski Capiglia*, ou le vieux bain, eſt abandonné gratis à la multitude.

La ville eſt gouvernée par un cadi que l'on change tous les ans ; mais un pacha commande dans le pays qui l'environne. L'air n'y eſt pas ſain à cauſe des marais voiſins, d'où il s'éleve des brouillards qui obſcurciſſent le ciel pendant une partie du jour. Les vivres n'y ſont pas chers ; le pain, la viande, le poiſſon, les fruits y ſont excellens & hâtifs. J'y vis tourner les dervis, & y viſitai la moſquée d'Uli-Giami, dans le milieu de laquelle je remarquai une fontaine entourée de baluſtrades.

Je partis de Pruſe le 20 Mars 1684, & dans ſix heures j'arrivai à *Montagna* ou *Moudania*, lieu ſitué ſur un golfe aſſez conſidérable : ſes maiſons ſont baſſes ; mais ſon kan a des chambres commodes, & une fontaine au milieu d'elles. Là, je m'embarquai pour Conſtantinople,

ſur un bateau à rames : j'avais pour compagnon un ſanton Turc, vrai vagabond qui affectait des mœurs auſteres, couvert de deux peaux de chèvres & d'un jùpon de la même étoffe ; il avait un bonnet blanc, un mauvais mouchoir était entortillé à ſon cou, ſa ceinture était garnie de petits morceaux d'agathe, qui lui formaient auſſi un bracelet ; il avait une baguette dont le bout était d'ivoire taillé en ſcie, pour ſe gratter les épaules aux endroits où ſa main ne pouvait atteindre ; il portait une maſſue & un cornet qui lui ſervait de trompette. A peine fumes-nous hors du golfe, qu'un vent contraire nous força de débarquer dans un lieu où nous n'eumes de lit que le ſable; mais le vent changeant avant le jour, nous nous embarquâmes & vinmes à midi au bourg de *Caterli* ou *Katirli :* j'admirai les cheveux des femmes de ce lieu, ils leur deſcendent juſqu'aux talons ; mais leur viſage dépare cet ornement. Le vent nous força de reſter en cet endroit, puis il nous pouſſa ſur la rive oppoſée, où il fallut que je paſſaſſe la nuit dans un moulin ; & le lendemain, laiſſant mon valet pour garder mes effets, je me rendis à Galata, où le bateau arriva le jour ſuivant.

Je retournai à Conſtantinople, malgré les craintes que m'avait inſpirées l'affaire avec

les

les janiſſaires : j'y vis préparer une galere deſtinée à un pacha, qui allait à la Mecque avec ſes gens viſiter le tombeau de Mahomet : les uns portaient des bâtons entourés de myrthes, & un turban de diverſes couleurs ; les autres tenaient des lances dont le fer était garni de plumes différentes. Après avoir examiné deux colonnes de marbre blanc dans une maiſon particuliere, je me hâtai de revenir à Galata.

Là, je m'arrangeai pour ſuivre le plan que j'avais formé à Smirne : il était de m'embarquer ſur la mer Noire avec les peres jéſuites qni allaient dans leurs miſſions, parce qu'ils prennent le chemin le plus court, le plus ſûr, & le moins coûteux. J'arrêtai donc mon paſſage avec le patron d'une ſaïque qui tranſportait 4 jéſuites & un dominicain, qui ne m'admirent à partager leur chambre que parce qu'ils ne purent s'en diſpenſer. Le bâtiment était amarré près des châteaux qui défendent l'entrée du canal, large d'un mille en cet endroit, & qui y eſt traverſé par deux courans rapides qui obligent les mariniers à tirer leurs barques avec des cordes.

J'allai encore à Conſtantinople : j'y revis la colonne de Marcian ; mais je n'y remarquai au lieu de l'inſcription, que trois lignes effacées ſur une de ſes faces, & un bouclier ſur cha-

cune des autres : aux quatre angles du chapiteau étaient des oiseaux ſculptés ſemblables à des aigles, & au bas du piédeſtal deux victoires ſoutenant un bouclier : mais ma curioſité devait me devenir funeſte. Je voulus voir un armement de brigantins & de galiotes, qui étaient deſtinés à remonter le Danube, pour s'oppoſer à la flotille de l'empereur. Je conſidérais cette flotte qui était pourvue d'une bonne chiourme & de 8000 ſoldats ; & m'avançais vers deux quilles de Galeaſſe, lorſque je m'entendis appeller par un Turc qui m'atteignit & me conduiſit dans la baraque d'un renegat Français ; celui-ci me queſtionna, & me conduiſit au capitaine Mezzo-Morto, qui me fit de nouvelles queſtions & m'envoya au capitan pacha que je ne pus voir, & l'on m'envoya dans la priſon des eſclaves, où je fus inſulté, fouillé, déchauſſé comme pour recevoir la bâtonnade à laquelle j'échappai je ne ſais comment. On ſe borna à me mettre aux pieds une chaîne peſante à 14 anneaux, & à me conduire dans la maiſon d'un boulanger Arménien qui, me voyant coucher la nuit ſur une planche, me prêta un ſac : là, les heures s'écoulerent tourmenté par le bruit continuel qu'on faiſait dans cette maiſon, par les chants déſagréables qui s'y faiſaient entendre,

par la morſure d'animaux nocturnes, & ſur-tout par mes inquiétudes & mes craintes. Je paſſai là deux nuits ; on me donna un matelas & un manteau rempli de vermine, pour adoucir mon ſort. Je fus mis enſuite avec des capitaines corſaires, à qui l'on refuſait la permiſſion de ſe racheter. Ce lieu me paraiſſait un enfer, quand j'entendais le bruit épouvantable des chaînes que traînaient mille eſclaves, qu'on envoyait dès la pointe du jour travailler aux vaiſſeaux. J'en ſortis enfin à la ſollicitation de deux députés de la nation Françaiſe qui affirmerent que j'étais de leur nation. Il m'en coûta une veſte de brocard que je donnai au capitan pacha. Cependant la ſaïque où j'avais arrêté ma place, était partie avec mes hardes qu'elle était convenue de dépoſer à Trebiſonde, & je les ſuivis auſſi promptement qu'il me fut poſſible ſur une autre ſaïque. J'étais impatient de m'éloigner de cette ville qui m'avait été ſi malheureuſe, & je couchai ſur la ſaïque en attendant mon départ, qui fut le jour de Pâques.

Nous entrâmes dans le boſphore avec un petit vent qui fut ſuivi d'un calme, & il nous fallut remorquer le bâtiment en le tirant avec des cordes le long du rivage. Je deſcendis à terre & montai ſur le ſommet d'un mont pour voir

de-là l'embouchure de la mer Noire ; un bon vent nous y fit entrer deux heures après : les rives entre les châteaux ſont agréables & peuplées : on y voit différens villages, & l'eſpace qui les ſépare eſt embelli par de jolies maiſons de campagne. Les ſeconds châteaux n'ont que deux tours avec une mauvaiſe courtine ſans canons. Sur les deux pointes oppoſées du canal ſont deux fanaux avec quelques petites maiſons : un rocher y portait la colonne qu'on prétendait être de Pompée.

Nous cotoyâmes la Natolie, & arrivâmes à *Engeli* ou *Erkli*, où eſt un bon port ; le pays que nous vîmes enſuite était montueux, abondant en châtaignes, en noix, en pommes, dont il fournit Conſtantinople & les provinces voiſines. Nous prîmes terre au Cap de *Sinope* ou *Sinub*, pour faire aiguade. La ville eſt ſituée ſur une langue de terre proche d'une haute montagne : un brouillard épais ne nous permit pas de voir le rivage & le coup d'œil riant que le pays préſente ; une tempête retarda notre courſe, un bon vent vint l'accélérer. J'étais content de mes compagnons Turcs, ils furent honnêtes & je le fus avec eux. Nous arrivâmes enfin à Trebizonde, après avoir fait près de 300 lieues dans une mer peu expoſée aux grandes

agitations, mais dépourvue de bons ports. Je trouvai mes hardes que les peres de la miſſion d'Arménie avaient retirées, & nous nous congratulâmes ſur notre arrivée ; car c'était là qu'étaient venus les jéſuites avec qui je devais faire le voyage.

Trebizonde, ou *Taraboſſan*, ou *Terabeſoun*, eſt ſituée au bord de la mer, au pied d'une montagne ; elle n'a qu'un mille de circuit ; mais elle a de grands fauxbourgs, & renferme 20000 habitans. Les Moſcovites la raſerent en 1617, & c'eſt ce qui lui donne de la reſſemblance à un village, ou à une forêt habitée ; car toutes les maiſons ont un jardin ſpacieux rempli d'oliviers & d'arbres fruitiers : elle eſt défendue par deux petits forts, l'un ſur la montagne, l'autre dans la plaine, tous deux mal pourvus d'artillerie. Les fauxbourgs ne ſont gueres habités que par des Arméniens & des Grecs.

J'y vis des femmes de Mingrélie, d'une beauté ſurprenante ; mais adonnées à une débauche outrée. Les vivres y ſont chers ; le pain y eſt mauvais ; on n'y a jamais de poiſſon, parce que la ville n'a qu'une plage ſans ceſſe expoſée aux inconſtances de la mer, & qui rend la pêche difficile & dangereuſe : l'huile eſt ce qu'on y trouve de meilleur : on y apporte des fruits des

villages voiſins. L'huile & le vin s'y conſervent dans des vaſes de terre.

Les Arméniens & les Grecs y ſont ſujets à des vexations fréquentes & languiraient de miſere, s'ils n'étaient très-laborieux & ne s'aidaient de beaucoup d'induſtrie.

Les peres jéſuites & moi, nous nous diſpoſâmes à partir pour *Arzerum* ou *Arz-roum:* nous louâmes des chevaux ſur leſquels on met demi charge avec le cavalier: ces chevaux coûtent peu, & en général, s'il eſt incommode de voyager en Turquie, on le fait du moins à peu de frais. Nous étions trois jéſuites, un dominicain & moi, & nous nous joignîmes à une caravane.

D'abord on trouve un chemin montueux, fangeux, puis un karvanſerai ruiné où l'on paſſe la nuit à découvert, ſur le bord d'un torrent, dont le bruit ſe mêle aux hurlemens des chiens ſauvages qui errent en troupes dans les environs. Nous paſſâmes enſuite par des montagnes eſcarpées, la plupart couvertes de neige; elles abondent en pins. Le vent eſt violent ſur ces monts, & ſa véhémence jointe aux neiges qu'il fait deſcendre, étouffe quelquefois les paſſans. Un de nos bons peres ſe plaignait des peines qu'il eſſuyait, & qui lui ſemblaient bien

mal payées. Nous defcendîmes enfuite pendant deux jours, par un chemin qui eût été facile, fi les fapins, les hètres & les noifetiers ne le hériffaient. Nous logeâmes au pied de ces montagnes, dans le village de *Guimis-Xar*, *Guimikaneh* ou maifon d'argent, nom qui lui vient des mines de ce métal qui fe trouvent dans fes environs, abondans encore en pommes, en noifettes & en mauvais vin.

Il y a des mines de divers métaux dans ces contrées, furtout de cuivre; auffi ce métal eft-il ici très-commun & fert à faire toutes fortes d'uftenciles étâmés. Nous nous arrètâmes dans le village de *Balaxos*, fitué dans une plaine fertile; fes maifons font des grottes ou des écuries: ce font des creux avec des poutres portés par la terre qui fert de murs, & fur laquelle le toit repofe: il eft de niveau avec le chemin; au milieu eft une grande ouverture pour recevoir le jour & faire fortir la fumée; les hommes y vivent pèle-mèle avec les animaux. Une foffe profonde de deux pieds, enduite de terre détrempée, délaiée en façon de mortier, y fert à cuire le pain & à d'autres ufages: on l'emplit de bois, on la traverfe d'une barre de fer qui porte 5 ou 6 marmites: quand on les en a ôtées, on nettaie la foffe & on y place la pâte. Lorfqu'elle

eſt cuite, on y dreſſe la table, & l'on y fait ſon repas bien chaudement. S'il reſte des viandes, on les y dépoſe, elles s'y conſervent chaudes. Ce village eſt peuplé d'Arméniens, & un de nos miſſionnaires les inſtruiſit des ſaints myſteres en les faiſant jouer à une eſpece de jeu de l'oie, où ces myſteres étaient marqués. Ces bonnes gens accourent avec zèle pour entendre les miſſionnaires, ils les écoutent avec ferveur; mais les ouvriers manquent, & la moiſſon ſe perd.

Cependant nous eûmes le déſagrément de nous voir enlever deux de nos chevaux par les Turcs, qui dirent en avoir beſoin pour leurs troupes, & il nous fallut faire une partie du chemin alternativement à pied & à cheval. Comme ce pays eſt abondant en pigeons & en oiſeaux de riviere, j'en tuai pluſieurs. Nous arrivâmes à *Beibourt* ou *Baibourdi*, ville ſur un rocher, entourée de murs & de quelques canons: on y fait des tapis de laine: le fauxbourg s'étend de la pente du mont juſques dans la vallée. A deux lieues de-là nous trouvâmes nos chevaux devenus inutiles aux Turcs. Quoique le printems fut avancé, on ſemait ici le froment qui croît rapidement & rend beaucoup.

Nous trouvâmes enſuite d'affreuſes montagnes, couvertes de neige, & où je vis une belle

carriere de marbre blanc. Nos Turcs craignaient les voleurs qui se cachent dans leurs retraites, & mon adresse à me servir des armes à feu que je portais, leur donnait de la confiance. Nous ne fûmes point attaqués ; nous parvinmes dans une vallée profonde qui conduit près de l'Euphrate. Ce fleuve était enflé, & nous devions le passer à gué ; mais sachant qu'il y avait un pont une lieue & demi plus haut, plusieurs se séparerent avec moi de la caravane pour le passer plus sûrement. Nous suivîmes ensuite la gauche du fleuve au travers de la plaine d'Arzerum qui est bien cultivée, remplie de bourgades, terminée par de hautes montagnes couvertes de neige. Bientôt nous vîmes Arzerum : nous entrâmes dans cette ville, & j'y louai une chambre auprès de M. Prescot, consul Anglais, qui me fit mille honnêtetés.

Arzerum, est dans l'Arménie mineure, au lieu même, dit-on, où Adam fut créé & placé dans ses jardins délicieux ; elle est à l'extrêmité d'une plaine longue de 10 lieues, large de 4 : ses doubles murs ont deux milles de circuit : elle est encore défendue par un fossé & des tours munies de fauconneaux. Vers le levant, on voit un château & un fort commandé par une colline. Ses portes sont de fer, & on y

voit 20 pieces de canon prises à Tauris : les maisons sont basses & mal construites en bois & en terre ; les rues y sont étroites & sans pavé : on compte 22 karvanseras dans ses fauxbourgs ; les neiges qui couvrent sans cesse ses montagnes, y rendent l'air froid, & font que les fruits y meurissent tard. Les vivres y sont à bon marché.

L'Euphrate vient du mont Afrat ou Mingol, à 6 lieues d'Arzerum ; on prétend qu'il venait de plus loin autrefois : ce gouvernement rapporte beaucoup. Les femmes y sont vêtues de drap, portent des bottines & ont un bandeau noir qui leur cache le visage, & un long voile qui leur descend jusqu'aux genoux. J'y courus le danger d'être assassiné par un Turc qui m'appella ; mais ne l'entendant pas, je continuai mon chemin. Le Turc y vit du mépris, mit le couteau à la main & m'aurait percé, si M. Prescot ne l'eût embrassé par le milieu du corps : il fallut lui donner de l'argent pour l'appaiser. Le lendemain, je dînai avec les Jésuites qui avaient été mes compagnons de voyage, & nous nous réjouissions, lorsqu'il nous vint un ordre du lieutenant du pacha de sortir de la ville le jour même, & de nous en retourner : ce ne fut qu'avec de l'argent que nous obtinmes de pouvoir continuer notre voyage en Perse, & cha-

cun s'empressait de m'en demander. Exposé à toutes sortes de voleries, nous prîmes la résolution de partir tout de suite sans attendre une caravane, & ayant loué des chevaux, nous sortîmes avec précipitation, laissant un des peres qui s'était chargé de faire une carte de l'Asie en langue Turque.

Nous avions fait deux lieues, quand les gardes du douanier sortis d'une tente, vinrent exiger des droits: nous les avions déja payés, mais nous crûmes devoir leur faire encore un petit présent. Nous traversâmes une vaste plaine où l'on semait sans avoir labouré. Le pays est abondant en vivres; mais il l'est aussi en gens avides. Nous fûmes encore arrêtés par un janissaire qui voulait nous faire rebrousser pour payer un droit à un fort situé à quelque distance du chemin: ce fut avec peine que nous le fîmes consentir à le recevoir lui-même. Plus loin, nos conducteurs voulurent prendre le meilleur chemin, & nous y fûmes poursuivis par les gardes de la douane de Talichi auxquels il fallut donner deux piastres. Je n'ai jamais vu plus de sobriété, même au milieu de l'abondance, que dans ces contrées: l'eau, le lait caillé & des galettes sont les seuls mets des habitans. Nous arrivâmes ensuite à *Korason*

ſur les bords de l'Araxe, village dont les maiſons ſont ſouterraines : nous y reſtâmes un jour, & y trouvâmes un douanier honnête ; les femmes de ce lieu ſe couvrent le viſage de petites pieces d'argent enfilées l'une à l'autre : les côtés de leurs robes ſont garnis de deux rangs de gros boutons, & ont auſſi des pendeloques d'argent.

Nous continuâmes notre route par un chemin montueux, bordé de campagnes ornées de très-belles tulipes ſauvages : là nous rencontrâmes encore des janiſſaires qui exigerent des droits que nous ne devions pas ; mais pour n'être pas obligés de retourner ſur nos pas, nous les payâmes, & arrivâmes près du village de *Meſinghirt*, ſitué dans une vallée au pied d'un rocher. Nous paſſâmes la nuit en plein air, & le lendemain, des oiſifs nous épouvanterent par des hiſtoires de voleurs pour avoir notre argent, en paraiſſant nous ſervir d'eſcorte : elle était trop mal armée pour être utile, cependant je payai ſans croire à leurs contes ; ils nous abandonnerent, après avoir reçu notre argent qu'ils demanderent dès qu'ils furent las de nous ſuivre, mais non quand le danger des voleurs fut paſſé. Bientôt en effet nous en rencontrâmes une troupe à cheval, & armée ſeulement de piſtolets. Je deſcendis du mien avec mes armes,

& me plaçant derriere un tas de pierres, je les attendis. Cette résolution en imposa aux voleurs qui continuerent leur chemin. Nous sortîmes d'une vaste forêt de pins, & nous reposâmes dans une plaine entourée de bons pâturages, & voisine d'un village de Kurdes. Nous vinmes coucher à *Cotanlo*, village habité par les Arméniens qui venaient en foule à nous pour des remedes que les peres portent toujours. Tout ce pays est beau, mais inculte & désert.

Nous parvinmes à *Kars*, ville située dans une plaine fertile, & cependant mal peuplée comme elle. Elle est le siége d'un pacha, & on y entretient une forte garnison, parce qu'elle est voisine de la Perse. Sa forme est allongée, un double mur l'entoure; deux portes, deux ponts y conduisent; un fort, bâti sur un roc inaccessible du côté de la riviere, la défend.

Là, le Georgien qui nous conduisait, voulut être payé avant le terme, & menaçait de nous abandonner si nous ne cédions pas à sa demande. Le douanier arrangea cette affaire; mais s'en fit bien payer. Il semble qu'on ne fasse rien ici qu'avec l'argent, que pour en avoir, justement ou non. Nous continuâmes notre route, & rencontrâmes diverses troupes de Kurdes avec leurs maisons portatives qu'ils chargent sur des bœufs:

ils vivent avec les animaux qu'ils nourriſſent & leur reſſemblent, errans toute l'année dans les campagnes pour trouver de bons pâturages pour eux & leur bétail. Leur pays était ſemé de ruines qui me firent déplorer les malheurs de la guerre. Il eſt de ces lieux qui conſervent des veſtiges de leur ancienne magnificence : telles ſont les ruines d'Ani-Kagaë, bâtie dans une ſituation agréable, quoique marécageuſe, par un roi de ce nom : telles ſont encore les ruines de pluſieurs monaſteres. Nous voyons de loin la montagne d'Ararat, & nous marchions dans une vallée qui offre par-tout l'agréable décoration de quantité de pyramides que l'eau a taillée dans le roc : nous vîmes enfin la forteresſe d'*Arpaſuy*, la derniere que les Turcs poſſédent, & placée ſur un rocher eſcarpé qui lui ſert de murs. On paſſe ſur un pont la riviere qui ſépare la Turquie de la Perſe, & je le traverſais avec joie : j'étais ſi las des avanies des Turcs que je deſcendis de cheval pour baiſer cette terre tant ſouhaitée qui m'en délivrait; le plaiſir que je reſſentais m'empêcha de ſentir la fatigue d'une montée pénible, & après avoir marché gaiement pendant plus de 3 lieues, je trouvai des Kurdes campés ſous des tentes qu'ils dreſſent en un moment avec un pieu fiché en terre qui porte une

grande roue que des perches courbées viennent joindre en ſe repoſant ſur le ſol. Nous leur payâmes le paſſage, & nous ſuivîmes un chemin étroit & pierreux qui nous conduiſit à *Talen*, premier village de Perſe, & nous nous y arrètâmes. Il n'eſt preſque peuplé que de Chrétiens Arméniens qui y ont une belle égliſe qu'ils laiſſent tomber en ruines. Un Vertabiet ou prêtre Arménien qui paraiſſait ignorant & groſſier, vint nous y viſiter. Il bénit l'eau d'un de nos chevaux malades en y plongeant trois fois une éguille, y faiſant des ſignes de croix & des grimaces ſuperſtitieuſes.

On apporte dans ce village & ſur des ânes bâtés beaucoup de ſel foſſile qu'on coupe dans une montagne éloignée d'une journée de chemin : j'y trouvai une belle fleur ; ſa tige a un peu moins de 5 pouces ; elle eſt terminée par 9 corolles, trois ſont droites, blanches & faites en caſque ; trois ſont renverſées, figurées en triangle, violettes avec une roſe noire au centre ; trois autres d'une couleur plus claire que les dernieres, les entourent toutes.

Le lendemain, nous arrivâmes à *Trois Egliſes*, ou *Eghimiaſen* ou *Ekmiazin*, du nom de la principale des trois, commencée, dit-on 300 ans après Jeſus-Chriſt, à la conſtruction de

laquelle le diable s'oppoſa longtems, en défaiſant la nuit ce qu'on avoit élevé le jour: elle eſt dédiée à S. George, & eſt en forme de croix avec un dôme au milieu. On y entre par trois portes; le pavé eſt couvert de beaux tapis: on y voit trois autels; les cloches ſont dans une des tours des quatre angles; on remarque par-tout des croix, ce qu'on ne permet point en Turquie. A côté eſt un couvent où demeure un patriarche & plus de 70 moines: il renferme un beau jardin: autour ſont d'autres jardins & des vignes fermées de grandes murailles de pierres.

Le patriarche tient un des premiers rangs parmi les Arméniens; il croit pouvoir excommunier le pape, & en a uſé quelquefois.

La ſeconde égliſe avec ſon monaſtere eſt à une portée de fuſil du premier, & fut bâtie en l'honneur d'une princeſſe d'Italie qui vint dans le pays avec 40 filles pour voir S. Grégoire. Le roi en devint amoureux; elle le mépriſa, & pour l'en punir, il la fit jeter dans un puits rempli de ſerpens: elle y reſta 14 ans ſans en recevoir de mal, & le tyran la fit mourir avec ſes 40 filles: l'architecture de l'égliſe eſt ſemblable à celle de l'autre, ſeulement elle eſt plus petite & n'a qu'un autel. Le couvent eſt peu conſidérable. La troiſieme eſt plus petite encore que la ſeconde.

La

La plaine d'Erivan que nous voyons devant nous, eſt fertile, abondante en vignes & en arbres fruitiers, en froment, ris & légumes : les eaux de l'Araxe la traverſent & on en tire des canaux qui l'arroſent : on applanit le terrein avec un large inſtrument de bois qu'un homme tire avec une corde & qu'un autre ſoutient par un manche. Ces ſoins font moiſſonner en Perſe bien plus tôt qu'en Turquie.

Le mont Ararath n'eſt pas à 3 lieues de ces couvens : le fleuve Araxe en baigne le pied ; près d'elle eſt une montagne moins haute que la premiere.

En trois heures nous arrivâmes à Erivan, ſituée ſur un roc près duquel paſſe le fleuve Zanghi : ſon circuit eſt d'un mille, & eſt défendu par un double mur, un foſſé profond & des baſtions de terre qui craignent la pluie autant que le canon. Les maiſons ſont auſſi de terre : la ville a des portes de fer ; elle a peu d'artillerie ; le bazar eſt médiocre, le palais du gouverneur eſt auſſi bien que peut l'être un bâtiment de terre ; mais cette terre eſt aſſez dure, & ſupplée à la pierre qu'on n'a pas : on la mêle à la paille & on la fait ſécher au ſoleil en pieces longues de 4 à 5 pieds, épaiſſes de 3 pouces. Les riches embelliſſent le dehors de leur habitation

avec un enduit brillant fait d'un mêlange de chaux, de verd de Mofcovie & de gomme; toutes font faites fur le même modele : au milieu de l'édifice eft un petit étang entouré de tapis; les chambres voifines font garnies de tapis, d'oreillers & de matelas. Les plus riches ont 4 grandes falles aux 4 points cardinaux de la maifon, entourées de chambres ; mais le milieu eft toujours occupé par une grande falle: toutes ont deux étages, peu en ont trois; elles font couvertes de carreaux faits de terre, de paille broyée & de chaux bien battues pendant 7 à 8 jours ; quelquefois elles le font de briques cuites au feu. Il faut avoir le foin d'en ôter la neige, quand elle tombe. Les murs font ornés au-dedans de peintures de fleurs , d'oifeaux ou autres chofes : les portes font faites de bois de Tchinar, affez bien travaillées , & prefque toujours ouvertes : les fenêtres garnies de jaloufies en bois ou en pierres, ont des vitres de différentes couleurs ; chaque chambre a une petite cheminée : lorfqu'on veut fe coucher, on étend fur les tapis un matelas ou une couverture dont on s'enveloppe : l'été , on paffe la nuit fur les terraffes, & les Mollahs ne montent point fur les minarets pour appeller le peuple aux mofquées , de peur qu'ils ne voyent fur ces terraffes des dames le vifage découvert.

Le gouvernement d'Erivan rapporte annuellement 200000 écus à ſon chef: la riviere ſe jette dans l'Araxe & vient du lac de Gigaguni. Le fauxbourg eſt 20 fois plus grand que la ville: il eſt habité par des marchands, des ouvriers, des Arméniens, & rempli de métairies & de jardins dans une étendue de dix milles: on y voit un beau bazar & un maidan; mais pluſieurs de ſes maiſons ne ſont qu'un amas de ruines, effet de la guerre entre les Perſans & les Turcs. Elle eſt entourée de remparts de terre & de montagnes très-voiſines. Le terroir produit abondamment d'excellens vins & des fruits exquis; les campagnes y ſont bordées de ſaules & de peupliers.

J'allai voir l'égliſe de Kiekart, à 8 lieues d'Erivan: elle a près d'elle un couvent pratiqué dans le roc; les piliers qui ſoutiennent l'égliſe ſont taillés dans le roc même: on dit qu'on y conſerve le fer de la lance qui perça le côté de Jeſus. Auprès, on voit 5 autres couvens & un lac. (C'eſt ſans doute celui de Sevan.)

Je réſolus de partir avec des Géorgiens qui ſe rendaient à *Nakeivan*, & je les joignis avec le pere Dominique. A une heure de nuit, nous vîmes les éclairs ſillonner les nuages qui couvraient le mont Ararath, & nous trouvant près

du fleuve profond de Gavouri-Ciny, nous attendîmes le jour dans un village de Kurdes. Le mont dont je viens de parler, eſt à découvert le matin; mais le ſoir il ſe couvre de vapeurs qui ſe diſſipent la nuit en pluies, précédées d'éclairs & de tonnerres. Il me paraît plus haut que le Caucaſe & le Taurus, & le ſommet en eſt toujours couvert de neige: toute ſa pente eſt nue, & les couvens qui y ſont diſperſés, ſont très-expoſés au froid. Les Arméniens la nomment *Meſeſuſar* ou montagne de l'Arche, & les Perſans *Agri.*

Le pays de Tocat à Tauris n'eſt preſque habité que par des Chrétiens, la plupart ouvriers en ſoie, que les caravanes y apportent d'une province voiſine. Je paſſai le Gavouri, & marchai enſuite dans une grande plaine, cultivée, arroſée en partie par des canaux tirés des rivieres voiſines: les grains qu'on y recueille, ne s'y conſervent, dit-on, qu'une année. On paſſa la nuit dans le village de Satarach, où chacun veilla ſur ſes hardes au lieu de dormir, parce que les Perſans ſont très-voleurs. Nous marchâmes enſuite 5 lieues dans une vallée dangereuſe pour les étrangers, infeſtée de voleurs; mais nous n'y trouvâmes que les Rattars ou gardes de chemin qui voulurent nous rançonner &

que nous ne pûmes rendre plus raiſonnables qu'en mettant le piſtolet à la main. Nous paſſâmes enſuite deux rivieres qui coulaient dans un pays bien cultivé : la derniere eſt l'*Arpaſou*, qui ſe diviſe en 3 bras, & cependant eſt d'une rapidité extrême ; le paſſage en eſt dangereux. Au-delà les campagnes ſont incultes, & l'on y trouve le karavanſerai de *Karaba* qui eſt quarré, & l'un des plus beaux, des plus vaſtes qu'il y ait en Aſie. Près de lui eſt une ſource d'une eau pure & abondante qui ſort d'un rocher, creuſé, dit-on, par Sem, fils de Noé.

Avant d'arriver à Naeſivan, je fus encore expoſé aux avanies des rattars dont je ne me tirai qu'en payant, car ces hommes ſont hardis & d'une inſolence extrême. On dit que cette ville fut la demeure de Noé, & que ſon nom ſignifie *Habitation de Navire* : ſes ruines prouvent ſon ancienneté, ſon étendue & ſa magnificence. On n'y voit plus qu'une rue étroite & longue avec un beau bazar & 4 karvanſeras : Les maiſons de ſon fauxbourg reſſemblent à des grottes. On y remarque un grand édifice de briques, octogone, haut de plus de 50 pieds, terminé par une aiguille ; un eſcalier en limaçon y conduit à deux tours fort élevées : il fut, dit-on, conſtruit par Tamerlan. Un kan y gouverne la ville & le pays.

Afin d'éviter les avanies des Rattars, je partis de nuit pour joindre un envoyé Perſan qui portait des préſens au roi : je paſſai à une petite lieue de Naeſivan, une riviere qui ſe rend dans l'Araxe, ſur un beau pont de 12 arches, puis une belle plaine entrecoupée de canaux. Nous arrivâmes à *Zulfa*, ville devenue preſque déſerte : ce qui en reſte n'eſt qu'un amas de boue & d'antres : ſes deux karvanſeras ſont ruinés : un terroir fertile y fixe quelques Arméniens. On y paſſe l'Araxe ſur un bateau mal conſtruit ; il y eſt profond & reſſerré entre deux montagnes. On croit qu'il eſt le Gihon du Paradis terreſtre, parce qu'il prend ſa ſource dans la même montagne que l'Euphrate ; on paye le paſſage à des Rattars auſſi méchans, auſſi inſolens que les autres. C'eſt au-delà qu'eſt la province d'Adirbeitzar : d'abord le pays qui borde le chemin eſt plein de collines cultivées, puis on trouve une vallée profonde infeſtée de voleurs : le pays eſt inculte preſque juſqu'au village de *Marant*, où l'on dit que la femme de Noé eſt enſevelie. Ce lieu eſt agréable par ſes jardins : il eſt grand, & ſitué dans une plaine fertile, longue d'une lieue, remplie de villages. On y trouve un grand kervanſerai qui a une tour à chaque angle & une fontaine d'une eau excellente. Avant d'y arriver,

après en être ſorti, je fus aux priſes avec les Rattars; ils n'ouvrent point les malles; mais auſſi ils font payer pour des bagatelles, comme pour des choſes précieuſes, & leur avidité n'eſt jamais ſatisfaite.

Après avoir parcouru un pays uni & ſablonneux, nous arrivâmes à *Sofian*, qui paraît moins une ville qu'une forêt, par les jardins & les arbres qui l'entourent. Enfin, nous parvinmes à *Tauris*.

Cette ville ſituée dans l'Adirbeitzan, ne conſerve plus qu'une ombre de ſon ancienne ſplendeur: bâtie à l'extrêmité d'une plaine, environnée de trois côtés par des montagnes, l'air y eſt variable: ſon circuit eſt d'environ dix lieues; mais une partie de cet eſpace eſt occupé par des places étendues & par des jardins. Ses maiſons ſont laides, ſes bazards & ſes karvanſeras ſont beaux; le commerce y attire des négocians de toutes les nations; on y travaille la ſoie du Ghilan: elle peut renfermer 250,000 habitans.

On y montre la tour de *Scham-Caſan*, qu'on dit être celle de Babel. C'eſt un bâtiment de briques qui a 200 pas de tour: ſes murs ſont épais de douze pieds; un eſcalier en limaçon conduit au ſommet; ſes murs ſont couverts de chiffres & de caracteres: au fond eſt une grille

qui couvre le tombeau de ſon fondateur ; elle tombe en ruines. L'*At-Meidan* eſt une grande place toujours remplie de marchands & d'ouvriers : on y vend de beaux chevaux : on y fait un grand commerce de peaux de chagrin dont on fait des bottes & des ſouliers, & qui ſe fabrique avec la peau de la croupe de l'âne, du mulet & du cheval. La moſquée d'haſſan-pacha eſt remarquable par ſa façade de briques travaillées avec art, enrichie de bas-reliefs de marbre ſculptés à la maniere d'Italie, repréſentant des oiſeaux, des fruits, des fleurs. La premiere porte eſt un ſeul morceau de marbre blanc : l'intérieur eſt un grand dôme incruſté du même marbre avec des peintures en or & azur ; on y voit auſſi des galleries, des balcons, des tribunes : derriere eſt un beau jardin. Le Meidan eſt terminé par un grand palais que les Turcs y ont bâti, & tous les ſoirs, d'une de ſes terraſſes, on entend un concert de trompettes & de tambours, ſignal de fermer les boutiques, & ordre aux gardes de s'emparer des bazars.

Je me promenai vers la ville, & y rencontrai des religieux Perſans qui portent un turban pointu & couvert de drap rouge : je paſſai pluſieurs fois le fleuve Schienkaye qui traverſe la ville & l'inonde quelquefois : ſon eau eſt ex-

cellente : les maiſons ſont ſéparées par des champs couverts de moiſſons & ombragés d'arbres : çà & là on trouve des tombeaux, terminés en pyramides, couverts de belles porcelaines bleue & noire. J'allai voir la maiſon royale nommée *Chiun-Evi :* rien n'eſt plus ſimple ; le premier appartement n'eſt compoſé qne de trois chambres avec une galerie d'où l'on entre dans les jardins : là eſt un marbre rond révéré des Perſans, parce qu'il a ſervi à Mathuſalem : on y voit deux jardins remplis d'amandiers , d'abricotiers , &c., & où l'on trouve un cabinet pour prendre le frais. La moſquée d'Oſmanlu eſt quarrée, ſa façade eſt travaillée en moſaïque de petites briques bleues, violettes, noires & blanches : elle eſt ornée de deux hautes tours dont le faîte eſt en forme de turban : l'intérieur eſt peint à la moreſque : le dôme eſt rempli de peintures inimitables, douze hauts pilaſtres le ſoutiennent en-dedans, ſeize en dehors : ceux-ci ont des niches pour mettre les ſouliers qu'on ôte avant d'y entrer : autour regne une baluſtrade : à côté eſt un autre dôme dont le pavé eſt d'un marbre tranſparent : l'intérieur en eſt violet & ſemé de fleurs d'or ; ils ſont couverts de tuiles vertes & noires, ſemées d'étoiles & de fleurs blanches. On y voit des

pierres blanches & tranſparentes qui paraiſſent rouges, quand le ſoleil les éclaire, eſpèce d'albâtre qui ſe forme des dépôts d'une eau qui coule à une journée de Tauris: on en fait des tombeaux, des vaſes & autres qui ſont fort recherchés.

J'y ai remarqué deux temples de Payens ſéparés par la rue: le plus grand eſt ſemblable au petit, ſa forme eſt quarrée: deux pilaſtres d'une grandeur extraordinaire ſemblent avoir ſoutenu un troiſieme temple qui a diſparu: les façades ſont faites de pierres diverſes, & tout y annonce leur antiquité.

Aux environs de la ville ſont de belles mines d'un ſel blanc: au-dedans ſont de belles ſources d'une eau très-fraiche: çà & là on trouve différentes glacieres: à une lieue de la ville eſt une mine d'or que la dépenſe a fait abandonner: plus loin il en eſt une de cuivre très-riche.

Je viſitai le palais d'un grand: ſimple au-dehors, on trouve au-dedans un beau jardin orné de jets d'eau, de fleurs & d'arbres fruitiers. Les appartemens d'été étaient ornés de marbre & de peintures: de chaque côté on voyait deux baignoires enfoncées dans la muraille & d'un marbre égal à l'albâtre: une grande fontaine était au milieu: les appartemens, les pavillons,

les fenêtres, les toits, les peintures ſont diſtribuées avec beaucoup de ſimétrie. L'appartement d'hiver peint & doré avec des arabeſques : ailleurs on voyait de petits jardins, des cabinets décorés de glaces : les planchers étaient couverts de beaux tapis de Perſe : les chambres renfermaient des fontaines d'albâtre. Du côté d'Iſpahan, on trouve deux maiſons de plaiſance ſéparées par un jardin curieux où l'on trouve tous les meilleurs fruits d'Europe.

Je paſſai un jour dans la place où ſont les fourches patibulaires ; & je remarquai que des femmes allaient & revenaient trois ou quatre fois ſous les malfaiteurs ſuſpendus. C'étaient des femmes ſtériles qui croyoient voir là un moyen de ceſſer de l'être : pour la même raiſon, je les vis traverſer pluſieurs fois le canal où s'écoulaient les eaux des bains des hommes.

En me promenant à cheval, j'apperçus un beau pont long de 50 pas, ſur un eſpace où il n'y a point d'eau & ne peut y en avoir. On dit qu'un Moullah le fit élever, afin que le roi frappé de l'inutilité de ce pont demandât le nom de ſon auteur.

Je partis de Tauris avec un commandant de cent hommes, qui en entretenait douze & gardait la paye des autres pour lui : nous marchâmes

toute la nuit par un pays plat entre des montagnes arides : au lever de l'aurore, nous arrivâmes au karvanſeras de Schah-Sofi, qui a une charmante façade & peut contenir cent cavaliers. J'y trouvai des rattars ; mais le commandant leur en impoſa. Après avoir traverſé une haute montagne, nous paſſâmes un étang rempli d'oies ſauvages : au-delà nous trouvâmes un pays bien cultivé : le jour était fort chaud, mais la nuit eſt très-fraîche en Perſe : auſſi attendions-nous que la nuit vint pour partir.

En général le pays eſt plat ; en divers lieux il eſt très-bien cultivé ; les terres y ſont fortes, & il faut quatre ou ſix bœufs pour labourer : on met un enfant ſur le joug des premiers, & il les fait avancer avec un bâton. Quelquefois le pays devient inégal, mais il eſt toujours beau. Je fis ce voyage avec agrément. Le commandant en agit avec nous honnêtement, il nous invitait à ſa table, & manquant de cuillere, il prenait le riz bouilli à poignée dans ſon plat pour en garnir nos aſſiettes. Près du bourg de *Turcoman*, on nous avertit d'être ſur nos gardes, parce que les habitans de *Miana* avaient quitté leurs maiſons dans l'impoſſibilité où ils étaient de payer les taxes, & s'étaient répandus ſur les grands chemins où ils détrouſſaient les paſſans : mais ils

étaient ſans armes, & je les craignis peu. Ce ſoir, le ciel s'obſcurcit, & pour ne point s'égarer, il nous fallut prendre un guide & une lanterne : vers le matin, nous marchâmes dans des montagnes & des vallées ſtériles qui nous conduiſirent à Miana, lieu ſitué dans des lagunes : nous le trouvâmes en effet ſans habitans ; il n'y avait que des Rattars. Le pays cependant n'eſt pas mauvais. Plus loin on traverſe la riviere de ſon nom, diviſée en quatre bras dont le dernier eſt très-profond. On y voyait autrefois un pont de 30 arches dont il reſte encore ſix entieres. Au-delà eſt la haute montagne de *Kaplantu* : ſa deſcente roide & longue conduit à une riviere ſur laquelle eſt le pont de *Caſiloran*. Ces deux rivieres ſaignées par divers canaux, arroſent la province de Chilan & ſe jetent dans la mer Caſpienne. Près du dernier pont eſt un rocher qui préſente des reſtes d'anciennes fortifications & d'un château bâti ſur le ſommet qui, dit-on, était imprenable. Après avoir marché pendant onze heures au travers d'un pays ſtérile en tout, excepté en régliſſe & en voleurs, nous parvînmes au karvanſera de *Sin-Malava*, ſitué ſur une montagne & flanqué de ſept tours : on y trouve beaucoup de perdrix, différentes des nôtres par leur couleur & leur dureté. Tout n'eſt

pas agréable dans la Perſe comme je l'avais cru : les voleurs, les rattars, les chiappars ou coureurs royaux, en troublent la ſûreté, & vous expoſent ſans ceſſe à être pillé ou démonté.

Le jour qui ſuivit, ou plutôt la nuit, nous marchâmes encore par un pays ſtérile accompagnés de la pluie & des tonnerres, & nous arrivâmes dans le village de *Nuhba* où eſt un Karvanſera. En général, ces édifices ſont en Perſe, grands, bâtis en briques, & tous ſur le même modele : ils ſont réguliers, ſimétriques, ornés de tours ; les chambres & les logemens ſont autour des cours : on peut mettre ſon cheval ou dans les écuries ou à ſa porte. La façade de celui où nous étions & qui s'appellait *Nichbé*, eſt ornée de caracteres Arabeſques qui indiquent le nom & les qualités du fondateur.

Armé d'une lanterne, qui ne nous empêcha pas de nous égarer deux fois, nous arrivâmes à *Zangan*, grand bourg fangeux, dont les maiſons élevées ſans ordre, ſont de terre : on y voit pourtant de beaux jardins remplis de fleurs & de fruits différens, & d'arbres dont les campagnes ſont dépourvues ; on n'y en voit aucun pour ſe mettre à l'abri, ni pour faire du feu ; la fiente des animaux y ſupplée bien imparfaitement. Nous reſtâmes dans un café, jouiſſant du

frais au bruit d'une fontaine abondante qui coule dans le milieu. Un pays plat & ſec, un ciel ſerain, nous permit d'arriver au point du jour à *Sultanie*.

Les rois de Perſe l'habiterent ; mais leurs palais y tombent en ruines. Tamerlan la détruiſit, ſes rois la négligerent, & elle n'offre preſque plus que des décombres : elle eſt dans une vallée large de 3 lieues; ſon circuit eſt grand encore, mais il renferme des champs, des jardins, des maiſons ruinées : celles qui demeurent ſont mal bâties, ſon bazar n'eſt qu'une longue rue, ſon karvanſera eſt plus incommode qu'utile ; les marais y rendent l'air mal ſain. Un kan y commande.

Nous en ſortîmes, après nous être munis contre les voleurs qui infeſtent ces lieux. Le pays eſt uni & cultivé, ſemé de karvanſera : il nous conduiſit à *Habar* ou *Ebher*, ville ancienne qui ne préſente plus qu'un vaſte labyrinthe de grands & beaux jardins entourés de murailles & de hauts peupliers : on y trouve les meilleurs fruits & les plus belles roſes du monde ; ce lieu déſert fut pour nous un ſéjour délicieux. La ville a, ou avoit un vaſte circuit. Les campagnes qu'on traverſe enſuite dans un eſpace de 6 lieues, ſont ſtériles. Au village de *Parſſein* on

trouve de beaux jardins, des champs fertiles & peuplés; mais bientôt, le terroir devient inculte jusqu'à *Xoaré:* entre ces villages, nous rencontrâmes une caravane de mille chevaux. Le dernier n'a que de mauvaises eaux; mais son terroir produit de bons vins & d'excellens fruits.

Nous allâmes ensuite au clair de la lune & par des campagnes désagréables jusqu'à *Sexava*, village célebre par ses bonnes noix; ses environs nourrissent un grand nombre d'animaux sauvages nommés *geirans*, ou *garcelles*, qui ont le poil du daim, & courent sans sauter comme le chien: la nuit ils viennent en troupes paître dans la plaine: le matin ils rentrent dans les montagnes. Nous vinmes ensuite goûter le frais sous de grands arbres qui bordent un ruisseau près du village de *Karasanch.* Les rattars y vinrent; mais le voisinage d'Ispahan les rend moins insolens, & nous leur fimes des contes qui nous divertirent sans leur nuire.

Nous arrivâmes dans le karvansera de *Rhegioup*, situé en pleine campagne, grand, bien bâti; tel est encore celui de *Koschkeria*: celui de *Dongh* ou *Dang*, n'est qu'une suite d'arcades percées où les voyageurs sont au frais dans toutes les saisons: près de lui est une excellente source d'eau vive. Les stupides habitans

de

de ce village ont d'excellens raiſins & n'en ſavent pas faire du vin, ni conſerver le peu qu'ils en font mal adroitement. Nous y rencontrâmes un courier qui venait d'Iſpahan : il avait 6 ſonnettes à ſa ceinture : ceux du prince en mettent juſqu'à 12 : c'eſt un moyen de les faire reconnaître & de les exciter.

Sur le ſoir, nous en partîmes pour atteindre *Sava*, ville dans une plaine ſtérile où l'on voit cependant pluſieurs villages ; ſes maiſons ne ſont que de terre, & elle paraît belle ; ſes murs ont 4 milles de circuit & ſont ruinés en pluſieurs endroits, de même que la fortereſſe bâtie ſur le haut de la colline : on y commerce en peaux d'un poil hériſſé dont on ſe ſert dans le Levant pour faire des fourrures. A 2 lieues de là, on trouve un fort ruiné avec une bonne citerne ; car dans ces lieux on ne ſe ſert que d'eau de pluie, quoiqu'il y ait des ſources. Neuf lieues plus loin encore eſt le Karvanſera de *Giavar-Abad*, qui était le plus grand & le plus commode de la Perſe, & qui aujourd'hui eſt à moitié détruit : on en a bâti deux autres auprès ſur le bord d'une fontaine où les voyageurs ſe repoſent. La montagne qui porte ſon nom, eſt dans un pays ſtérile, & l'on dit que *celui qui y va n'en revient pas*, opinion qui empêche qu'on y

monte. Sans la nuit j'aurais fait mentir le proverbe. Nous approchions de *Kom*, & la lune s'étant cachée, nous attendîmes le jour pour y entrer.

Kom a 3 lieues de tour, mais les pluies en détruisent les murs & les maisons : ses places sont mesquines, ses bazars & ses boutiques peu riches ; quelques-unes de ses mosquées sont belles, mais les anciennes sont négligées, & la vanité de passer pour fondateur en fait bâtir de nouvelles qui ne les valent pas : ses karvanseras sont commodes ; la fertilité de ses campagnes y fait abonder les grains & les fruits excellens. On y fait de beaux chagrins de toutes les couleurs, mais sur-tout des verds pour les babouches & les souliers.

J'allai voir une mosquée vénérée à cause des tombeaux de *Schah-Abas II* & de *Sidi-Fathime*. Une grande porte conduit à une longue place remplie de boutiques de chaque côté, qui est terminée par une longue cour qui ressemble à un jardin par le nombre des pins qui la bordent : une muraille basse y préserve les roses & autres fleurs qui l'ornent : on y trouve d'abord de petites chambres où les pauvres vont manger la portion de viande, de ris & de pain que la mosquée leur distribue tous les jours. Il y a

aussi des asyles pour les débiteurs insolvables. Au-delà est une cour plus grande, remplie d'arbres & bordée de logemens pour les bas-officiers de la mosquée. Une grande porte y conduit à une cour quarrée, au milieu de laquelle est une grande fontaine, & autour sont les chambres des moullahs & des prêtres. Là, est la façade ornée de diverses couleurs & décorée de trois portes: celle du milieu conduit à la mosquée couverte de lames d'argent; la gauche, à une salle où l'on distribue des aumônes, la droite aux tombeaux. La mosquée est octogone, construite en briques peintes, ornée de belles arabesques d'or & d'azur; un moullah qui lisait, me fit signe d'avancer, & me conduisit civilement par-tout. Le tombeau est quarré, couvert de soie & d'or, fermé de grilles d'argent, hautes de 16 palmes avec des pommes de même métal: tout autour pendent des lampes d'or & d'argent: le cercueil est élevé de 4 palmes & ressemble à un autel couvert d'étoffes d'or. Le tombeau de Sidi Fathime est fermé.

Nous partîmes de Kom pour Ispahan, au son du tambour & des flûtes qu'on entendait dans le Meidan, & nous vinmes nous reposer dans le grand village de *Kassum-Abad*, au-delà duquel nous trouvâmes des terres sablonneuses &

ſtériles juſqu'à *Abchirim*, ou *Eau douce*, parce qu'on y en trouve un réſervoir unique dans un eſpace de plus de 5 lieues : j'y ſentis un vent ſi chaud qu'il ôtait preſque la reſpiration, & nous trouvâmes ſur la route un chien expirant de ſoif.

Nous traverſâmes *Sinſin*, & enſuite *Naſſar-Abad* : ce dernier n'a plus que des veſtiges de maiſons. Nous nous y repoſâmes au grand air, & partant au point du jour, nous arrivâmes à Caſchan après une marche de 8 heures, faite en grande partie au travers de campagnes ſtériles.

Caſchan eſt gouvernée par un kan, ainſi que Kom, & leur enceinte a la même étendue. Celle de Caſchan eſt marquée par une double enceinte de murs ruinés : cependant il lui reſte encore de bons édifices. Ses bazars ſont bien éclairés, aſſez bien bâtis : deux ſur-tout ſont pleins d'ouvriers & d'artiſans, qui la plupart travaillent en cuivre. Les rues ſont belles, ſes karvanſeras commodes : l'un d'eux a un réſervoir d'eau auprès duquel les marchands ſont porter leurs lits pour jouir de la fraîcheur. Son plus grand commerce conſiſte en étoffes de ſoie qui y attirent des commerçans de divers endroits de l'Aſie. La maiſon qu'y a le roi eſt ornée d'un jardin qu'un ruiſſeau arroſe & partage ; il a de grandes allées de pins, de cyprès & d'autres arbres,

avec des eaux en abondance; tout y eſt ſimétrique; la maiſon ſert d'aſyle aux criminels; ſa façade eſt de briques peintes: j'y vis là une compagnie de cavaliers à bonnets ſimples, ou pyramidaux, ou entourés de plumes, ou ceints d'un turban; tous avaient des habits différens. Je voulus m'approcher pour lire les caracteres qui étaient ſur la porte, & l'un d'eux, indigné de ce que je n'avais pas fait la revérence devant ce palais, ſelon la coutume, me la fit faire à genoux & toucher du front le ſeuil de pierre.

En ſortant de Caſchan, on trouve un terrein brûlé & ſtérile: le vent était ſi ardent que j'étais obligé de mouiller de tems en tems un linge pour mettre ſur mon viſage. Nous entrâmes enſuite dans des vallées, & vinmes nous repoſer au karvanſera de *Guiaour-Abad* ou *Deiza-bad*, placé au milieu de ces ſolitudes. Deux lieues plus loin, nous vîmes des réſervoirs deſtinés à fournir de l'eau à Caſchan, quand le gros ruiſſeau qui la traverſe viendrait à tarir. Nous nous arrêtâmes au village de *Corou*, ſitué entre des montagnes ſtériles, dans une vallée abondante en excellens fruits qui y meuriſſent avec lenteur. Il y a beaucoup de noix exquiſes: les jardins y ſont clos de murs de pierre: divers ruiſſeaux y coulent.

La lune nous facilita la marche de nuit, & traverſant un pays plat, ſtérile, nous ne trouvâmes pas un village dans un eſpace de dix lieues. Nous y rencontrâmes une compagnie de marchands Arméniens qui allaient dans le Ghilan, & devaient traverſer un déſert de ſel, long de 12 lieues. Il nous fallut grimper des montagnes incultes & arides pour arriver au village de *Gaſi* où eſt un beau karvanſera. De-là juſqu'à Iſpahan, le pays eſt abondant en grains & riche en fruits ; on y voit beaucoup de villages & de maiſons de plaiſance. Après trois lieues de chemin, nous arrivâmes dans la capitale de la Perſe qui ſemble de loin une forêt. J'allai loger chez les Auguſtins Portugais, afin d'en apprendre la langue très-répandue dans les Indes. Ces moines y vivent voluptueuſement & dans la bonne chere, ſe font ſervir par douze valets, & recréent leur vue dans un jardin rempli de fleurs & de fruits.

Iſpahan, ou *Spahon*, eſt dans la province d'Hierak, au milieu d'une grande & fertile plaine, ceinte de trois côtés de montagnes qui s'élevent en amphithéâtre. Elle s'eſt formée de l'union de deux villages dont les habitans étaient ſans ceſſe armés les uns contre les autres ; & ils ſe reſſentent encore de cette ancienne haine. Les

rois en ont fait leur capitale à cause de la commodité de sa situation & de la fertilité de son terroir,arrosé par une infinité de canaux remplis par le Zenderoud qui fournit des eaux à la plus grande partie de la ville.

Son circuit est de quatre lieues; mais si l'on y comprend ses fauxbourgs, il sera d'environ dix lieues : elle est défendue par un mur de terre flanqué de petites tours, & un fossé plein d'eau, mais peu profond. On y entre par dix portes petites, mal faites, couvertes de fer; mais ses murs éboulés permettent d'y entrer partout. Ses rues sont étroites, inégales, la plupart obscures, à cause des voûtes qui couvrent les bazars; la vivacité de l'air y empèche l'effet des amas d'immondices dont elle est pleine. Devant chaque maison est une fosse d'ordures que les jardiniers viennent nettaier de tems en tems. Chacun satisfait ses besoins où il se trouve; les places sont empestées des charognes qu'on y dépose; l'été y est incommode par la poussiere qui s'y éleve, l'hiver par la boue profonde qui en couvre les rives. Toutes les maisons y sont de terre mêlée de quelques briques cuites au soleil, & enduites de chaux: elles coutent cependant beaucoup à élever. Voici leur disposition générale: au milieu est un portique avec une fon-

taine ou un réſervoir ; des trois côtés elles ont des fenêtres élevées, & plus bas ſont des voûtes pour amener le frais dans des chambres en enfilade. Plus avant eſt une grande chambre couverte de matelas & de carreaux de coton qui ſervent de lits ; le plancher eſt couvert de tapis : le deſſus eſt fait en terraſſe, & l'on y couche l'été. Les appartemens où l'on entre ſont très-décorés ; les autres le ſont peu.

Iſpahan eſt très-peuplé : les bazars en ſont remplis de richeſſes immenſes ; les boutiques de marchandiſes précieuſes. J'en parcourus d'abord les dehors. Je vis la tour de Monar-Kalé, haute de 80 palmes, bâtie avec les os des animaux que Shah-Abas tua dans un jour, & ſurmonta, dit-on, de la tête de l'entrepreneur. Je viſitai l'agent de la compagnie de Hollande qui ſe divertiſſait à tuer des tourterelles dans un jardin embelli de fontaines & de *Tſchinars*, arbre qui eſt une eſpece de platane. Il me montra ſes ſuperbes chevaux, ſa petite maiſon de chaſſe, ſes pipes d'or & d'argent. Il vivait en prince.

On arrive à Zulfa par une longue avenue dont l'entrée eſt un beau pavillon orné de balcons peints qui communiquent au palais ; on voit enſuite un beau canal de pierre dont l'eau

remplit quatre grands réſervoirs où l'on nourrit beaucoup de poiſſons. Quatre rangées de platane ombragent des allées & un parapet où l'on peut ſe promener à pied : les Perſans y fument, & s'y divertiſſent ſous des cabanes fort propres : puis on paſſe le *Zenderoud* ou *Routconna* ſur un pont de trente-cinq arches, ſous leſquelles on peut venir prendre le frais au murmure de l'eau : il eſt bordé de deux parapets où paſſent les gens à pied. Au-delà, dans l'eſpace de deux milles, on ne voit qu'une ſuite de beaux jardins, de maiſons agréables avec des canaux & des viviers pour le plaiſir de la pêche. Là eſt le jardin du roi, ou *Azar-Gerib*, qui a une lieue de long ſur le tiers de large. On voit d'abord une belle façade avec un double rang de balcons du côté de l'avenue & du jardin ; ils ſont peints d'or & d'azur en figures à l'Européenne. Les quatre angles ont chacun une tour ou colombier : un ruiſſeau y coule tantôt avec lenteur, & tantôt y forme de riantes caſcades ombragées d'arbres : ailleurs on voit des pavillons peints à la moreſque & ſoutenus par des colonnes de bois dorés, des canaux & des réſervoirs où l'on peut aller en bateau. Le parc eſt rempli de lions, de tigres & autres bêtes : on y voit des *pars*, animal de la groſſeur d'un chat,

qui ſert à la chaſſe du cerf & de la gazelle.

On me fit voir dans le couvent que j'habitais, un morceau de racine ſur laquelle on me fit ce conte. La diſette était très-grande dans la province de Meyrvou, ſur-tout près du village de Ciaſe : une femme de bien, vint accompagnée du peuple implorer avec larmes la miſéricorde divine, & pendant tout un jour & une nuit, il tomba de cette racine dans l'eſpace d'une lieue.

Le *Meidan*, bâti par Shah-Abas, eſt le plus bel édifice de la ville ; ſa longueur eſt d'un quart de mille, ſur la moitié de largeur : ce lieu eſt bien diſpoſé. Ses arcades, ſes boutiques, ſes fenêtres ſont ſimétriques ; il eſt bâti en briques : le bas ſert de boutiques ; le haut, de logemens : il eſt entouré d'un canal de pierre où l'eau croupit quelquefois : il était bordé d'arbres qu'on a laiſſé périr.

Le palais a différentes portes ; l'une d'elles donne dans une longue rue où ſont de petits logemens qui ſervent d'aſyle aux délinquans : à ſon extrêmité eſt une autre porte ſur le ſeuil de laquelle eſt une pierre ronde & venérée des Perſans : plus loin eſt un pavillon quarré, ouvert de trois côtés, ayant un plafond magnifique, doré, peint, & ſoutenu ſur vingt colonnes : dans le milieu eſt une belle fontaine où

l'on fait monter l'eau à force de machines: au fond eſt le trône, & de-là le ſophi ſe plaît à voir les fêtes publiques.

La porte ordinaire qu'on nomme *Daulet-Luna*, porte de juſtice, eſt gardée par pluſieurs compagnies de ſoldats à pied & à cheval, & munie d'une centaine de pieces de canon, priſes à Ormus. Vers le nord eſt placée l'horloge que les Perſans prirent dans la même isle. La moſquée royale eſt au midi: ſa belle façade eſt ornée de deux tours qui ſe terminent comme un turban: l'une de ſes portes eſt couverte de lames d'argent, l'intérieur eſt peint d'arabeſque, or & azur; les voûtes le diſputent pour la richeſſe, au pavé qui eſt couvert des plus beaux tapis du pays; de la moſquée au milieu de la place, on voit les marchands de bois & de charbons, puis de la vieille ferraille, de vieux tapis, de vieux harnais, puis de la volaille & de la viande apprêtée. Cette place ſert quelquefois à des combats de taureaux & d'autres animaux féroces. Là ſe raſſemblent les bateleurs, & autres baladins; plus loin on étale diverſes marchandiſes: on y voit des boutiques de libraires & de relieurs, des verreries, &c. Sous les voûtes qui regnent juſqu'à l'angle du midi, on prend le café, on fume, on y écoute

les dervis, en jouiſſant d'une vue magnifique & de la fraîcheur de l'eau qui y coule. Près delà ſont des karvanſeras de fondation royale où l'on n'eſt point reçu gratis; mais qu'on préfere d'habiter, parce que leur gardien doit répondre des effets qu'on y dépoſe. Chaque face du palais répond à des bazars, ou à des places qu'il ſerait long de décrire, il le ſerait plus encore de parler de toutes les marchandiſes qu'on y étale.

Je vis le château où le roi renferme toutes les raretés qu'il achete, toutes celles qu'il reçoit en préſent: il a deux milles de tour; l'intérieur renferme des bazars & des demeures pour les eſclaves du roi: ſes tours ſont de terre comme ſes murs.

J'allai voir courir un homme qui voulait être reçu coureur, ou chattar. Il avait un petit caleçon ouvert, trois petites ſonnettes étaient ſuſpendues à ſa ceinture; ſes jambes & ſes cuiſſes étaient nues & graiſſées d'une certaine huile qui prévient la laſſitude: il devait, d'une porte de la ville courir juſqu'au haut de la montagne qui était à une lieue, & faire ſept fois ce chemin ſans manger; mais il lui était permis de boire: il remplit ſa courſe & fut reçu.

Un autre jour, je vis les cérémonies nuptiales qui ſe font en Perſe pour les eſclaves. Après

s'être remplis de ris bouilli chez le marié, une nombreuse compagnie d'hommes & de femmes, portant des chandelles allumées, alla prendre la mariée, qui vint au milieu de deux femmes couvertes d'un drap blanc de la tête jusqu'aux pieds, & semblables à des fantômes ; elles étaient suivies de plusieurs autres femmes ; les hommes venaient après, & l'un d'eux portait sur son dos un cierge qui coûtait dix écus. Le marié fit quatre pas au-devant de son épouse. Les riches font toutes ces cérémonies en cavalcade avec beaucoup de pompe & des illuminations dans toutes les rues où ils doivent passer.

Pendant que j'étais à Ispahan, le roi de Perse mourut: le vin l'avait rendu stupide: il passait de la langueur à l'ivresse, de l'ivresse à la langueur ; une apoplexie mit fin à ses jours. Les eunuques & leur chef l'annoncerent au peuple en habits déchirés ; ce qui est la marque du deuil. On porta le corps du roi dans un jardin, où il fut lavé dans une fontaine de marbre blanc, puis étendu dans une chambre sur un tapis, & delà porté à Kom dans la sépulture de ses ancêtres. Ordinairement les médecins d'un roi mort sont mis à mort eux-mêmes, ou envoyés en exil: celui de ce dernier roi devait être condamné à une prison perpétuelle. Jusqu'au cou-

ronnement de ſon ſucceſſeur, on diſtribue aux moullahs & aux pauvres, mille plats de pillau ou ris bouilli & autant de confitures pour le repos de l'ame du mort. On fit enſuite ſes obſéques; d'abord parurent cent chameaux ou mulets chargés de ſucreries & d'autres choſes bonnes à manger, pour diſtribuer en chemin à mille perſonnes qui accompagnaient le convoi. Après eux était le corps, couvert d'une étoffe d'or, dans une litiere portée par deux chameaux que conduiſait le grand maître de la maiſon du roi: à côté marchaient deux officiers qui brûlaient des parfums précieux dans deux caſſolettes d'or: des moullahs en prieres les ſuivaient, & précédaient les grands de l'Etat à pied & les habits déchirés: la route rétentiſſait de plaintes & de cris, & la foule groſſiſſant à meſure qu'on avançait, elle fut bientôt de dix mille hommes. On s'arrêta à un mille de la ville pour manger du pillau, puis on continua la marche ſans ordre pour ſe rendre à Kom. Des payſans venaient à la rencontre du mort, & montraient leur douleur en ſe déchirant le corps.

Un jour j'allai voir le ſacrifice d'un chameau qui ſe fait annuellement à Iſpahan. Le peuple attendait en foule ce chameau: il ſortit mené par deux exécuteurs, ſuivi d'un magiſtrat, paſſa par

le pont de Schiras qui a 33 arches bien faites & des galeries couvertes, & fut conduit dans un grand champ nommé *Maſſala* où ſont diſperſés un grand nombre de tombeaux de Mahométans. On lia les jambes de l'animal, on l'étendit ſur la terre, & le magiſtrat, orné d'un bonnet royal, lui donna un coup d'épieu, puis les exécuteurs lui couperent la tête ; on coupa les quatre quartiers pour les grands ſeigneurs, & le peuple ſe diſputa le reſte avec acharnement : chacun voulait en avoir un morceau : le ſoir chaque particulier fit un feſtin. On célebre cette fète en mémoire du ſacrifice qu'Abraham voulait faire d'Iſmaël, ſelon les Muſulmans ; Dieu, diſent-ils, mit en ſa place un chameau.

Je viſitai les *Gaures* ou les reſtes des anciens Perſes ou Guebres. Ils occupent une rue longue d'un mille, ouverte ſeulement à ſes extrèmités, ornée de deux rangées d'arbres & de deux canaux. L'un d'eux me conduiſit à leur temple, fait en forme de croix, éclairées par des fenêtres au bas du mur, & par une lampe ſuſpendue au milieu. Dans une chambre qui lui eſt jointe, ils entretiennent ſans ceſſe du feu avec le bois & quelquefois la graiſſe des queues de moutons : c'eſt-là que ceux qui ont le malheur de le laiſſer éteindre dans leur maiſon, viennent en reprendre.

Ces Gaures ou Guebres ſont cultivateurs, croient au Dieu de l'univers, honorent le feu, mais ne l'adorent pas, ont des prêtres qui béniſſent leurs enfans peu de tems après leur naiſſance, lorſqu'ils les ont lavés dans une eau où l'on a fait bouillir des fleurs, & reçoivent devant des témoins, l'aveu du conſentement de l'homme & de la femme qui ſe marient, & les béniſſent: alors ils ne peuvent ſe répudier ſans cauſe légitime. Ils détruiſent avec ſoin les animaux immondes, & dans un certain jour, ils vont avec leurs femmes & leurs enfans tuer des grenouilles; ils boivent le ſang & mangent la chair du porc qu'ils ont nourris, non d'aucun autre animal: il y a cinq jours dans l'année où ils s'abſtiennent de viande, de poiſſon, de beurre & d'œufs; il y en a trois autres où ils ne mangent qu'après le ſoleil couché. Ils portent leurs morts dans un lieu enfermé de murs, proche de la montagne: ils attachent le corps debout contre un pilier, prient pour ſon ame, & attendent, dit-on, que les corbeaux viennent le manger. Si ces oiſeaux commencent à le bequeter par l'œil droit, les parens l'enſeveliſſent avec joie; ſi c'eſt par l'œil gauche, ils l'abandonnent triſtement.

Près de leur village eſt *Zulfa* ou *Giolfa*, ſéparé

ſéparé comme lui d'Iſpahan par le Lenderoud. Cette ville qui a 3 lieues de tour & une de long, qui eſt remplie de jardins, eſt habitée par une colonie d'Arméniens : les maiſons en ſont belles au-dedans & aſſez laides au dehors; les rues en ſont plus droites, plus nettes que celles d'Iſpahan : elles ſont ornées de Tſchinars & de canaux. Le roi de Perſe y exerce ſévérement la juſtice criminelle ; il nomme un juge de leur nation pour décider les procès civils. Ces Arméniens ſont aujourd'hui les plus riches ſujets du royaume, ils trafiquent en toutes ſortes de marchandiſes, ſur-tout en ſoie, & ſont toujours d'une grande ſobriété. Ils y ont un archevèque qui a quatre évèques pour ſes ſuffragans ; il commerce auſſi des choſes ſaintes, & s'enrichit avec facilité. Quelques-uns d'eux ſont devenus catholiques : mais ils ſont en petit nombre. Leurs femmes ſont belles ; elles couvrent leurs têtes d'une toile blanche & fine qui s'attache ſous le menton ; leurs cheveux en treſſes, ſont rangés dans une bourſe de velours qui tombe ſur leurs épaules : les plus riches cependant ſe diſtinguent par de l'or & des pierreries.

J'ai vu célébrer la meſſe par leur archevêque aſſiſté de deux évèques : pluſieurs cierges étaient allumés à la droite de l'autel, des clercs ſonnaient

de petites clochettes attachées à de longs bâtons, & l'on chanta. Ses prêtres prennent & donnent au peuple le pain trempé dans le vin : ils donnent la communion même à des enfans de trois ans, & ne mettent point d'eau dans le calice, parce que Jefus inftitua la Cène avec du vin pur ; ils fe fervent de pain fans levain ; & ne communient point dans le carême. Leurs quatre grandes fêtes font Noël, l'Afcenfion, l'Annonciation & la S. Georges, qui toutes font accompagnées de huit jours de jeûne, pendant lefquels ils ne mangent ni viandes, ni œufs, ni poiffons, ni beurre, ni huile. Quelques-uns paffent trois ou cinq jours fans rien manger du tout. Les archevêques ne mangent de la viande & du poiffon que quatre fois dans l'année : dans tout autre tems ils ne vivent que de légumes & d'herbes. Tous les Arméniens ont fix mois & trois jours de jeûne dans une année, & alors ils ne vivent que de pain & d'herbes. Ils adminiftrent le baptême le dimanche & par immerfion : le prêtre joint enfuite deux cordons, l'un de foie rouge, l'autre de coton, & les attache au col de l'enfant qu'il oint en prononçant les paroles facramentales. On lui donne le nom qui fe trouve dans le calendrier ce jour-là. Le tout finit par un grand feftin.

Leur huile ſainte ſe fait avec diverſes fleurs, ſur-tout avec celle du paradis, & pluſieurs drogues aromatiques : ils la conſacrent le jour de la nativité de la Vierge & la diſtribuent en diverſes parties du monde. J'ai vu un de leurs mariages : les époux ſe rendirent devant l'égliſe à cheval, ainſi que leur ſuite : là, ils deſcendirent, s'avancerent vers l'autel, ſe mirent le front l'un contre l'autre ; l'évèque mit un livre ſur leurs têtes, y lut quelque tems, puis les bénit au ſon des tambours & autres inſtrumens. Ils retournerent chez eux dans le même ordre.

La crainte de ſe voir enlever leurs filles, les obligent de les marier dès l'enfance ; les meres arrangent le contrat, puis le diſent au pere, & vont accompagnées de deux femmes âgées & d'un prètre chez la mere de la fiancée à qui elles préſentent l'anneau nuptial de la part de leur fils qui arrive bientôt, & le prètre bénit les deux fiancés. Juſqu'à l'âge de puberté, l'époux envoye chaque année un habillement à ſon épouſe. L'âge preſcrit par la nature arrive, & le mariage s'accomplit.

Ils lavent les morts, les vètiſſent d'une chemiſe blanche & d'autres linges neufs, l'enferment dans un ſac de toile neuve & en couſent l'ouverture : on porte enſuite le corps devant

l'autel, on l'environne de cierges; il y paſſe la nuit, & le lendemain les prêtres diſent ſur lui des prieres, & on le met dans la foſſe que l'on comble. Un repas finit la cérémonie. Si c'eſt un eſclave qui meurt, ſon maître lui met dans la main un papier où il déclare qu'il n'eſt pas fâché qu'il ſoit libre, qu'il lui donne la liberté. Le ſuicide ſort de ſa maiſon par une brêche qu'on fait au mur & eſt enterré ſans cérémonie. La veille de Ste. Croix, hommes & femmes ſe rendent au cimetiere munis de proviſions & y paſſent la nuit, tantôt pleurant, tantôt mangeant. Il n'eſt aucun Arménien qui s'en diſpenſe.

Je voulus voir couronner le nouveau roi; je crus que j'allais aſſiſter à des cérémonies auguſtes & à de brillantes fêtes; je fus trompé. Nulle part dans les rues je ne vis de marques de joie; car ce peuple craint plus ſon maître qu'il ne l'aime. Après minuit, on entendit un bruit de trompettes & de tambours qui annoncerent que Schah-Oſſein, ou Huſſein, venait de monter ſur le trône: toute la cérémonie conſiſte alors à recevoir les hommages des grands. Il défendit l'uſage du vin ſous peine de mort, & deux jours après parut en public, vêtu d'écarlate, après avoir fait don de deux mille robes très-riches aux grands & à ſes favoris. J'allai

voir donner audience aux ambaſſadeurs de Pologne & du pape. On entra d'abord au ſon des inſtrumens dans une longue ſalle à plafond peint & doré, ſoutenue de 40 colonnes: elle eſt partagée en trois parties: de la premiere, on va dans la ſeconde plus haute d'un degré, & c'eſt dans celle-ci que ſe placent les grands, la troiſieme eſt occupée par le trône où le roi était aſſis ſur un carreau de brocard: à ſes côtés étaient douze eunuques debout, qui tenaient dans leurs mains la pipe, le cimeterre, & d'autres choſes à l'uſage du prince: ſur la premiere eſtrade étaient les miniſtres, ſur la ſeconde les gouverneurs de province: au bas de la ſalle, on voyait les joueurs d'inſtrumens.

Les ambaſſadeurs entrerent, conduits par un introducteur qui leur fit baiſſer deux fois la tête juſqu'à terre, en approchant du trône. Enſuite le roi leur fit ſigne de s'aſſeoir: ils furent placés parmi les gouverneurs ou kans avec leur cortége; puis le monarque s'informa de leur pays & du motif de leur voyage à ſon *Atmath-Doulet*, ou premier miniſtre. Une heure après, tout le monde s'aſſit les jambes croiſées, & on mit une nappe de ſoie devant chacun avec une peau deſſus: on apporta pluſieurs ſortes de confitures & de fruits dans des plats d'or; enſuite trois

grands baſſins de pilau rouge, blanc & jaune, couverts de poulets & de groſſes viandes, & on les diſtribua auſſi dans des plats d'or. Le roi était ſervi ſur une table de brocard d'or. On dévorait les mets, on but beaucoup de limonade, & d'eau roſe avec du ſucre candi. L'audience finit avec le repas.

Le roi avait une robe de couleur d'or, avec une ceinture & un turban à la Perſane, orné d'une agraffe de diamans. Il paraiſſait âgé de 25 ans, était d'une ſtature moyenne, d'une conſtitution faible, avait le teint blanc, les ſourcils épais, la barbe noire. J'allai un jour dans un jardin qui eſt hors de la ville, & où le roi, lorſqu'il veut faire un voyage, s'amuſe juſqu'au moment que les aſtrologues annoncent être heureux. On y trouve une multitude de fruits, & un ruiſſeau qui coule dans un lit de pierres de taille; au milieu eſt une grande voûte quarrée qui couvre une fontaine d'un beau marbre: à ſes quatre angles ſont quatre petites chambres, & dans le haut il y en a huit: la voûte, les plafonds ſont dorés, & peints de figures obſcènes.

Je vis célébrer la fête *Catl* ou du meurtre; on la célebre en Perſe en mémoire de la mort d'Hoſſan & d'Hoſſein, fils d'Ali, tué par Omar près de Bagdat. Elle dure dix jours, & pendant

ce tems, toutes les places ſont illuminées, & on y arbore un drapeau noir, auprès duquel un moullah, monté dans une eſpece de chaire, prêche en faiſant des cris de poſſédé : tous ceux du quartier, portant des robes rouges & bleues en ſigne de deuil, l'écoutent, & les femmes ſurtout ; elles viennent enſuite lui donner de l'argent, des confitures & de l'eau roſe pour le rafraîchir. Le troiſieme jour, ils promenerent par la ville une figure de paille garottée ſur un âne, & ils lui donnaient tantôt le nom d'Omar, tantôt celui d'Aboumourgian ſon compagnon. Leur rage allumée par la fête, ſe ſatisfait en partie par la mort de l'âne infortuné, & par l'incendie du fantôme de paille.

Le dernier jour de cette fête, le roi fait *Mangalès*, c'eſt-à-dire, mange en public avec les grands & les ambaſſadeurs. Des tigres, des éléphans, des lions ſont rangés devant le palais ; toutes les tentes du meidan ſont enlevées pour faire place à plus de mille chevaux qui appartiennent à ceux des grands qui aſſiſtent à cette fête : des proceſſions vinrent dans cette place de tous les quartiers de la ville ; elles portaient de longues piques avec des étendarts au bout, & conduiſaient des chevaux chargés des armes & des turbans des martyrs dont on célébrait la

fète : le tout était accompagné de danſes & de chants lugubres, mêlés au bruit de deux baſſins qu'on frappait l'un contre l'autre. Quelques-uns portaient les images de ces martyrs ſur des bieres & danſaient à l'entour : d'autres liaient deux enfans ſur un chameau, comme s'ils étaient morts ; deux chevaux ſellés marchaient à leurs côtés ; ils en portaient les armes. Toutes ces proceſſions paſſaient devant le pavillon où était le roi ; les hommes qui les formaient, ſe meurtriſſaient pour repréſenter mieux l'événement qu'on célébrait. Pluſieurs ne s'inquiétaient pas de rentrer chez eux la tête briſée, ou avec des bleſſures mortelles, parce qu'une telle mort, une telle cauſe, conduit droit en paradis : la plus grande partie du petit peuple ſe battait & ſe taillardait. Les maîtres des boutiques tenaient de l'eau fraîche à leur porte, pour en donner à ceux qui avaient ſoif, en mémoire de celle que ſouffrirent Haſſan & Hoſſein après que leur pere Ali eût été bleſſé. C'eſt par cette cérémonie que finit cette longue fète, pendant laquelle tout ſectateur d'Omar courrait riſque de la vie, s'il oſait ſe montrer.

Je ne décrirai point ici la Perſe, ni n'expliquerai au long la religion de cet Etat, ſon gouvernement, ſes mœurs, ſes coutumes : on ſait

que ſa religion eſt le muſulmaniſme : on ſe bornera à citer quelques traits ſinguliers ſur ces différens objets.

Les Perſans regardent Ali comme le légitime ſucceſſeur de Mahomet, & les autres califes comme des uſurpateurs : tous les deſcendans d'Ali ſont pour eux des prophêtes, des ſaints : le douzieme deſcendant de ce gendre de Mahomet, ſe nomma *Muhemanet-el-Mohadi-Saheb-Zaman*, & fut enlevé au ciel dans un char de feu : il en doit redeſcendre un jour, & dans les teſtamens, il eſt ordinaire de lui léguer des maiſons meublées & des écuries pleines de chevaux, afin qu'il en trouve de prêts, quand Dieu le rappellera ſur la terre.

D'autres points de religion ſéparent les Perſans des Turcs : ceux-là ne prient point dans les moſquées, rejettent comme apocryphe un verſet de l'Alcoran, ne ſe lavent point le pied entiérement nud, ne ſe coupent point la mouſtache, mais ſe coupent la barbe, ſe ſervent d'une chauſſure verte & de turbans rouges, &c. toutes opinions qui paraiſſent ſcandaleuſes aux Turcs.

Le chef de la religion chez les Perſans ſe nomme *Nabab :* deux juges ſiégent ſous lui ; ce ſont le *Scheit* & le *Caſi*, ils décident de tout ce qui concerne la religion, reçoivent les divor-

ces, ſont préſens aux contrats & aux actes publics, & ont des lieutenans qui préſident aux mêmes opérations dans les diverſes villes du royaume. Le Nabab ſiége après l'Athmath-Doulet, ou premier miniſtre ; & ce qui ne peut être chez les Turcs, quelquefois il lui ſuccede.

Les Perſans dévots portent communément un peu de terre de la Mequé durcie, & la baiſent de tems en tems : ils portent aux bras de petits tuyaux d'argent,dans leſquels eſt renfermée une ſentence de l'Alcoran.

Ils croyent qu'après que les hommes ſont mis dans le tombeau, deux Anges viennent, les reſſuſcitent juſqu'à la ceinture & leur demandent le bien & le mal qu'ils ont fait, pour les traiter ſelon leurs œuvres juſqu'au jour du jugement où tous paſſeront ſur le pont de Polſerat, plus affilé que le tranchant d'un couteau : les Muſulmans le paſſent légérement comme les oiſeaux ; les infideles tombent dès le premier pas dans un abyme de feu ; ceux qui ont fait injuſtice à quelqu'un ſont arrêtés par la veſte avant de le paſſer : ils croyent que dans le ſéjour des juſtes, ils mangeront des viandes délicieuſes qui ſe diſſiperont par une ſueur agréable, &c.

Les meurtriers ſont remis ſur le champ entre les mains de la famille offenſée, & elle le fait

mourir de ses mains comme elle l'entend : quelquefois il se rachete avec de l'argent.

Les kans, dans la jurisdiction desquels se commet un vol, en sont responsables : ils trouvent moyen d'esquiver souvent cette loi ; le volé en profite peu ou point ; mais aussi il en arrive que les voleurs sont punis cruellement : on les attache à la selle d'un chameau la tête en bas & on leur ouvre le ventre : on les enferme dans un mur qu'on éleve jusqu'au cou avec une pipe à la bouche, ils meurent ainsi misérablement : on les rotit avec du lard enflammé ; on les tourmente par des supplices divers ; mais en Perse, comme ailleurs, les grands voleurs échappent à la peine.

Le royaume est divisé en 118 provinces, dont 81 sont gouvernées par des kans, & 37 par des visirs : il y a cette différence entr'eux, que les premiers sont des commandans dont dépend le militaire, le civil & le criminel ; tandis que les seconds ont un pouvoir borné sur les deux derniers objets & n'en ont point sur le premier ; mais ils perçoivent les revenus de la couronne.

Les Persans sont civils, complaisans, honnêtes, d'une politesse souvent intéressée. Chez eux les Européens peuvent s'habiller comme il leur plaît : les expressions les plus communes

de leurs complimens ſont celles-ci : *Je ſuis votre eſclave. Je me ſacrifie à vos deſirs. Je voudrais que les prunelles de mes yeux puſſent ſervir de ſentier à vos pieds.* Si des égaux ſe rencontrent, ils ſe ſaluent en ſe ſerrant la main droite & la portant ſur la tête : pour les grands, on porte la main droite ſur la tête, puis ſur l'eſtomac, & l'on fait une inclination. Ils ſont coleres & diſſimulés : ſouvent leur fureur s'exhâle en injures : une de celles que je leur ai entendu dire eſt : *Puiſſe ton ame n'avoir pas plus de repos dans l'autre monde, que le chapeau d'un Français n'en a dans celui-ci !* Ils ſont ambitieux, flatteurs, & vains ; ils jouent rarement. Leur paſſe-tems conſiſte à s'aſſeoir auprès d'un ruiſſeau pour en entendre le murmure, à jouir de la verdure d'un jardin, à fumer. On y danſe peu ; la danſe y eſt un métier, & l'on y voit beaucoup de ſaltimbanques. Ils croyent aux préſages, à l'aſtrologie, & chacun achete un *Tacuium* ou livre qui marque quel tems eſt le plus favorable pour s'habiller, aller au bain, ſemer, avoir des enfans, &c. Ils cherchent l'avenir avec des dez, des ſonges, avec des lames où les étoiles ſont marquées, & par l'ouverture d'un certain livre.

Les gens de lettres y ont le titre de *Mizza* ;

les gens de guerre celui de *Bech*, les defcendans de Mahomet celui de *Sahet:* ils font magnifiques dans leurs feftins, dans leurs habits; n'afpirent la fumée de tabac qu'après qu'elle a paffé dans l'eau, prennent de l'opium à forte dofe, ce qui les rend pâles, ftupides, quelquefois infenfés, boivent du café & d'une liqueur énivrante nommée *Koknar:* ils s'infultent, fe querellent alors; mais ils l'oublient, quand l'ivreffe les quitte. En général ils font fobres: les artifans mangent le matin du pain & du lait caillé, ou des fruits: le foir ils ont le pillau. Les riches mangent de plus de la viande rôtie dans le four, des fruits confits au vinaigre. Leur pain eft un gâteau cuit dans un vafe de cuivre chaud.

Leur année commence à l'équinoxe du printems; elle eft divifée en mois lunaires, & chaque jour en quatre parties qu'un bruit de trompettes annonce au peuple. Ils aiment les fciences, fur-tout la poëfie; ils ont des colleges, mais ils ne connaiffent pas l'Imprimerie. Ils fe fervent de onze différens caracteres d'écriture, & parlent trois différens dialectes. Le roi parle toujours le turc, comme le grand Mogol parle toujours le perfan.

Les arts les plus cultivés font ceux de faire

des étoffes d'or & de ſoie, & d'y appliquer des fleurs, de travailler l'acier, de faire divers ouvrages en chagrin, en porcelaine. Le plus grand objet de commerce y eſt la ſoie: les piſtaches de Casbin, les amandes d'Yezd, attirent beaucoup d'argent dans le royaume: il en eſt de même des maroquins, des fruits ſecs, des toiles peintes, des chameaux, des chevaux, des mules & des agneaux. Il en ſort beaucoup pour acheter de belles femmes & des eunuques.

Quand un Perſan eſt malade, des feux ſont allumés ſur le toit de ſa maiſon, pour avertir de prier Dieu pour ſa ſanté; s'il meurt, on entend autour de lui des cris, des hurlemens épouvantables: un magiſtrat ſigne l'ordre de laver le corps, les moullahs viennent avec des longs bâtons ornés de taffetas & de plaques de métal. Aux funérailles des grands, on voit un grand nombre de chevaux ſellés, dont l'un porte ſon turban, un autre ſon cimeterre, un troiſieme ſon arc & ſes flèches, &c.

Les gens de guerre, les magiſtrats, les financiers ne peuvent pas même faire de legs pieux; le roi eſt leur héritier univerſel: il donne quelque choſe au fils ainé qu'il éléve au poſte de ſon pere, s'il en eſt capable.

On trouve en Perſe un grand nombre de

fleurs; mais les plus belles ſont les tulipes & les roſes : on diſtille ces dernieres. Les fruits y ſont meilleurs que les nôtres ; les melons ſurtout y ſont excellens, & il en eſt de ſix ſortes qui viennent en différens tems : les pêches y ſont délicieuſes, les figues y ont très-bon goût ; on y recueille beaucoup d'amandes ; & il en eſt d'exquiſes, auſſi bien que des noix ; on en trafique dans l'Indoſtan & juſqu'à la Chine. Près de Sultanie & de Casbin, on recueille d'excellentes piſtaches ; dans le Guilan & le Mazanderan, on a des châtaignes, des olives, des oranges & des limons. Les raiſins y ſont très-bons & de trois ſortes ; l'une eſt ſans pepins : le meilleur & le plus délicat vient de Schiras & d'Yezd, & l'on en fait des vins eſtimés que l'on conſerve dans des vaſes de terre vernis en dedans ou frottés avec la graiſſe de la queue de mouton. Les caves y ſont peu profondes, au milieu elles ont un baſſin plein d'eau & autour des tapis pour s'aſſeoir.

Il y a en Perſe des mines de cuivre, de plomb, de fer & d'acier. On trouve des turquoiſes de grand prix dans la montagne de Piruskou ; on pêche des perles à Baharem.

Les chameaux muent en trois jours dans le printems ; on dit que leur lit eſt très-bon pour

les hydropiques : on les habitue à plier les genoux peu de tems avant leur naissance ; ils sont très-commodes pour les transports, s'abaissent eux-mêmes pour recevoir la charge ou la déposer, vont chercher dans la campagne, des broussailles & des chardons qu'ils aiment beaucoup, & reviennent avant le coucher du soleil. Il est étonnant qu'un animal de si haute stature mange si peu, deux balles de pâte de farine d'orge, grosses comme les deux poings suffisent pour sa journée, & il souffre la soif pendant vingt jours. Il y en a de deux especes, l'une pour les pays chauds, l'autre pour les pays froids : les premiers sont petits, délicats, mais supportent la faim & la soif avec une patience incroyable ; leur charge est d'environ 600 livres ; ils glissent facilement sur la terre mouillée, & se tuent. On se sert de ceux-ci pour voyager à Ormus ; on les laisse libres & les conduit en chantant & sifflant ; plus on crie, plus vîte ils vont : si l'on se tait, ils s'arrêtent.

Ceux des pays froids sont plus grands, plus forts, & servent pour les voyages de Tauris ; ils se tirent facilement de la boue, mais ils tombent, quand le chemin est argilleux & glissant : ils portent ordinairement 1000 livres : lorsque les chamaliers veulent les vendre, on

gonfle ceux qui ſont maigres pour les faire paraître gras.

On trouve en Perſe beaucoup de ſangliers, de cerſs, de daims, de gazelles, de porcs-épis, de liévres, de tigres, de lions, d'ours & autres bêtes ſauvages. On y voit une multitude de pigeons, d'oies ſauvages, de grues, de canards domeſtiques, de tourterelles, de corbeaux, de hérons, deux eſpeces de perdrix, dont l'une eſt de la grandeur de la caille. On inſtruit les pigeons domeſtiques à amener au colombier les pigeons ſauvages; on dreſſe les faucons & autres oiſeaux de proie pour la chaſſe des oiſeaux & pour celle des quadrupèdes: les Perſans ſe ſervent de chiens pour la chaſſe, & auſſi de l'*Once*, animal très-vîte qui eſt de la grandeur du renard, tâcheté comme le tigre, & ſi familier qu'on le porte ſur la croupe de ſon cheval: s'il manque ſa proie, il perd ſa force & ſon activité, il ſe laiſſerait tuer par un enfant.

Les diverſes provinces jouiſſent d'une température diverſe. Dans l'Adirbeitzan il fait très-froid: les marais rendent l'air impur & accablant dans le Mazanderan. A Iſpahan, ſous le 32° de latitude ſeptentrionale, le froid eſt entretenu pendant plus de la moitié de l'année

par des neiges abondantes, & la chaleur même dans le tems de la canicule, n'y produit ni cousins, ni puces, ni insectes incommodes. Il y a quelquefois trois palmes de haut de neige à Ispahan. Près du golfe Persique les chaleurs sont aussi violentes que dangereuses : elles engendrent dans les jambes des vers déliés & longs de 50 à 60 palmes, qu'on tire peu-à-peu, en les dévidant sur un bâton.

Après m'être instruit dans la Perse de ce que j'y désirais apprendre, je résolus de passer dans l'Indostan : je louai douze mules pour un moine Augustin, mon compagnon de voyage, pour moi, & pour nos hardes. Nous partîmes le 1 Septembre 1684, à deux heures de nuit, avec deux autres moines. A quelque distance d'Ispahan, nous trouvâmes un beau chemin que nous suivîmes au clair de la lune, au travers d'un pays plat, mais stérile. *Spaneca*, village où l'on trouve un karavansera de terre, fut notre premier gîte. Nous y attendîmes notre provision de vin laissée en arriere, & j'y chassai aux pigeons. Le lendemain, à une heure de la nuit, nous partîmes ; le froid & le vent nous incommoderent dans la route & nous parvinmes à *Mayar*, où est un karavansera magnifique, bâti de briques, embelli de grandes avenues ;

ici les rattars commencèrent à ſe montrer.

Le pays fut ſtérile & plat juſqu'à *Coumouchia* ou *Komcha*, petite ville bâtie en terre, dans une plaine fertile & abondante en excellens fruits. La pareſſe de nos conducteurs nous força d'y reſter un jour; mais nous les forçâmes à notre tour à marcher enſuite avec le bâton. Nous montâmes à cheval deux heures avant la nuit, & nous parvinmes en 6 heures au karvanſera de *Maſſour-bek*, ou *Macſoud-Begui.* Au-delà, nous vîmes le village d'*Aunabat*, défendu par un fort de terre, & 10 milles plus loin le bourg d'*Yeſdcas*, bâti ſur le bord de la riviere & ſur un roc: le pain y eſt meilleur qu'à Iſpahan, parce que ſes habitans ſont plus à leur aiſe: plus loin, dans un eſpace de 10 lieues, on ne trouve que vallées incultes & pleines de voleurs, intimidés, mais non détruits par la garniſon d'une fortereſſe qu'y fit bâtir Schah-Abas II. Nous nous repoſâmes dans une maiſon ſale & ruinée parmi nos mules, dans le village de Deni-Gherdou. Nous ne dormions point le jour,parce que les mouches nous tourmentaient, & la nuit il fallait marcher; mais au moins, nous trouvions par-tout des vivres en abondance & à bon marché; nous faiſions grande chere pour une douzaine de ſols. Quand il n'y

avait pas de karavanſera, mon compagnon ſe ſervait de ſa cuiſine portative, garnie de tous les uſtenciles néceſſaires. Il eut une querelle avec un Arménien qu'il meurtrit griévement à la tète, & cet accident nous fit perdre un jour employé par les uns à panſer le bleſſé, & par les autres à voir paſſer des caravanes ou cafiles de 4 à 500 mules ou chameaux : car cette route eſt la plus fréquentée pour aller aux Indes.

Après 7 lieues de chemin, nous paſſâmes le Routcouna où nous prîmes 50 livres de gros & bons poiſſons avec des filets, & après une marche de 2 lieues, nous arrivâmes à *Couskifar* ou *Kus-Khuſer*, village où eſt un karavanſera & où l'air eſt fort froid à cauſe du voiſinage des montagnes. Ses campagnes ſont arroſées par de nombreux canaux. Nous y vîmes quatre autruches que les Perſans nomment *Tchitor-morgo*, (oiſeau-chameau) & deux vaches ſauvages que le ſultan de Baharein envoyait au roi. Ces vaches ont la taille de nos veaux, mais elles ſont plus graſſes & plus tendres, quoiqu'elles ne mangent que de la paille : elles ſont blanchâtres, leur queue & leurs pieds ſont noirs, leur tête a des taches de cette couleur. Leurs yeux ſont brillans, leurs cornes menues, droites, liſſes, roides, pointues, noires par le bout & longues d'un pied & demi.

Plus loin, nous trouvâmes des marécages incultes & des montagnes effroyables; après les avoir descendues, nous arrivâmes dans le village d'*Aspas* ou *Asoupas* dont les maisons ne sont presque que des cabanes : au-delà est un pays plat jusqu'à *Oudgioum*, où l'on ne voit que quelques maisons de terre : son terroir est fertile en grains, parce qu'une riviere en fertilise les champs. Ici la monnaie de cuivre cesse d'avoir cours. Chaque province a la sienne & ne reçoit que celle-là. Après avoir traversé une montagne, nous vîmes le village de *Moumousada*, & 4 lieues plus loin celui de *Mayn* : sa situation au milieu des montagnes n'empêche pas qu'il n'y croisse des arbres fruitiers, qu'on n'y recueille beaucoup de bonnes figues & de l'excellent tabac. Nous y prîmes beaucoup de poisson. Nous trouvâmes ensuite un pays de plaines qu'arrose une riviere, & nous logeâmes dans le karavansera d'*Abighermé* qu'on réparait. C'est ici qu'Alexandre fit applanir une montagne pour faire passer son armée.

En voulant nous rendre à un village voisin du palais de Darius, nous nous égarâmes, & après de la peine & du danger, nous vinmes loger dans le karavansera de *Poulicor*, d'où, par des montagnes rudes, nous arrivâmes à

Schiras, ville au milieu d'une belle plaine environnée de montagnes qui l'embelliſſent encore. Le chemin qui y conduit eſt pavé : il eſt terminé par un portique qu'on peut fermer en cas d'alarme, & qui eſt facile à défendre : des jardins le bordent, & l'on y voit un grand canal d'eau-vive. On dit que ſon ſol fut autrefois un grand lac, & qu'on y a trouvé encore les anneaux de fer auquel on attachait les barques. Le vin eſt excellent à Schiras, & les femmes y ſont belles. Il eſt difficile de dire ſi ſes jardins plaiſent plus au goût pour la bonté de leurs fruits exquis, qu'aux yeux par leurs longues allées de cyprès, qui couvrent en pluſieurs endroits ſes maiſons diſperſées dans un eſpace de 5 lieues, & ne renfermant que 20000 habitans. Elle a des bazars voûtés, de grandes places, de bons karavanſeras, de belles moſquées. On y apprête les peaux, on y fait des toiles peintes, du verre, des cryſtaux : les fruits ſecs, le vin, l'eau roſe, les grenades ſans pepins, les fruits confits au vinaigre ſont ſes principales richeſſes. Son gouvernement eſt un des plus riches de la Perſe. Le roi y a pluſieurs jardins négligés ; j'en viſitai deux : l'un eſt ſur le mont *Dilgouchi*, d'où ſort une riviere qui l'arroſe, & dont on ſe ſert pour blanchir les étoffes : ſur le ſommet eſt un

ancien fort où est un puit très - profond, creusé dans le roc : l'autre est par sa disposition un des plus beaux de Schiras : tout autour il y a une double allée de cyprès; il ressemble à un bosquet agréable divisé en compartimens réguliers, remplis de rosiers & d'arbres fruitiers.

Je voulus visiter les ruines de l'ancienne *Persepolis* ; j'y allai à cheval, & à 7 lieues de Schiras je trouvai la riviere & le pont de *Polixan* : là on laisse les montagnes, on ne trouve plus que des terres marécageuses jusqu'au village de *Mirxascon*, où le maître du karavansera prononça d'un ton d'oracle à mon valet Arménien, que si je voulais lire une inscription qui est dans le palais, je trouverais un grand trésor, mais qu'autrement, je mourrai en entrant dans la grotte. Mon valet effrayé ne voulut jamais me suivre le lendemain, & m'attendit avec peine près des chevaux à un mille de distance.

Ces vastes ruines sont au pied d'une montagne qui commande à une plaine longue de plus de 10 lieues & large de 7, dans laquelle on croit qu'était située Persepolis. La façade du bâtiment avait 500 de mes pas, & regarde le couchant : sa forme était irréguliere, & on y voit d'espace en espace des angles disposés avec autant de simétrie qu'on aurait pu le faire pour des demi-bastions,

Les pierres ſont d'une grandeur extraordinaire & paraiſſent avoir été taillées dans la montagne : les murs qui y reſtent ſont incruſtés de marbre noir & d'une hauteur qui varie entre 10 & 30 pieds. Vers le midi eſt une inſcription en caracteres abſolument inconnus. Le grand eſcalier eſt au couchant : il eſt double ; chacun eſt attaché au mur & à une baluſtrade de marbre, & tourne également ſur trois quarts de cercle, l'un à droite, l'autre à gauche, ayant chacun une platte-forme : la largeur de l'eſcalier eſt de 30 pieds : il a 95 marches ; & une ſeule pierre en forme pluſieurs : le tout, ainſi que le mur, eſt d'un beau marbre noir. Au haut ſont des pilaſtres de marbre blanc où l'on voit en relief des animaux monſtrueux qui avancent la tête comme pour regarder chaque eſcalier : plus loin ſont des colonnes canelées de plus de 50 pieds de haut que trois hommes embraſſeraient à peine. Ailleurs ſont des pilaſtres où ſont ſculptés des animaux aîlés & à tête d'hommes : ils ont des inſcriptions auſſi indéchiffrables que la premiere. Tout ceci ſe trouve dans le veſtibule du bâtiment. Dans l'intérieur du palais on voit d'autres eſcaliers ornés de bas-reliefs qui repréſentent une ſuite de perſonnages differens par leur habillement & leurs occupations, un char tiré

par des chevaux, un autel allumé, des combats de différens animaux ; des colonnes de marbre blanc & rouge, hautes de 60 à 70 pieds, des murailles épaiſſes de 6 à 7 pieds, des chambres revêtues de marbre, des portes ornées de feuillages, des bas-reliefs où l'on remarque des hommes combattant des lions, ou d'autres animaux, des princes portés en chaiſe, environnés de courtiſans qui les couvrent de leur paraſol, des hommes portant des lances ou jouant avec des flûtes. A telle figure, la barbe deſcend juſqu'à la ceinture & les cheveux couvrent à peine les oreilles ; à telle autre on voit des bonnets ronds & plats, des robes traînantes, des barbes courtes, des ſandales aux pieds. J'y remarquai que parmi toutes ces figures, il n'en eſt point de femmes.

A une portée du mouſquet, vers la montagne, ſont des murs pris dans le roc même, ornés de figures de marbre blanc : le haut montre un homme vénérable, debout, tenant un arc, regardant une autre figure qui a le corps de l'homme & les pieds d'un monſtre : auprès eſt un braſier allumé dans une coquille, & d'autres figures d'hommes : au-deſſous ſont deux tombeaux taillés dans le roc. Il ſerait trop long de parler de toutes ces ruines : les Perſans les nomment *Schalminar :* (*Tehel*, quarante, &

Minar, colonnes.) On ne ſait qui bâtit ce palais : on croit que Darius l'habitât, qu'Alexandre le détruiſit par le feu à la ſollicitation de la concubine Thaïs. Après avoir parcouru ces précieux reſtes, je revins joindre mon Arménien qui me demanda ſi j'avais trouvé le tréſor. Je remontai à cheval & tuai ſur le lac un oiſeau extraordinaire qui avait le plumage blanc, qui rougiſſait en approchant des aîles : il était haut monté, avait les pieds de l'oie, & le bec fort long, & plus délié dans le haut qu'à ſon extrêmité : (c'eſt le *Flamengo*.)

En revenant à Schiras, je rencontrai trois voleurs menés avec un morceau de bois fourchu au col, formé comme un triangle, ayant la main droite à ce même morceau de bois par le moyen d'un autre qui était courbé. Plus loin je vis une machine pour faire monter l'eau dans les jardins, un bœuf la faiſait mouvoir en tirant une corde en ligne droite.

Nous quittâmes Schiras aſſez mécontens du chef de l'hoſpice où l'on nous avait reçus, qui voulut nous recevoir par hoſpitalité malgré nous, & nous traita avec une ſobriété, une avarice qui ne nous rendaient pas ſon hoſpitalité recommandable. Nous marchâmes toute la nuit & arrivâmes le matin à *Bagboun* (Ortolan),

village à 10 lieues de Schiras. Là, mon compagnon fut malade, & on lui appliqua les ventouſes. Une femme vint mettre ſans feu, ſur les épaules du malade, un verre fait comme le chapiteau d'un alembic, & le remuant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, elle en ſuça fortement l'air par le petit tuyau, & continua l'aſpiration juſqu'à ce que le ſang jaillit dans le verre.

De ce lieu, on trouve des plaines abondantes en ſangliers & en gazelles; nous en vîmes cinquante paiſſant ſur les prairies, dans une eſpace d'une lieue; nous rencontrâmes auſſi un chiattar entouré de ſonnettes, & portant à ſon turban un panache de plumes colorées. Après avoir fait huit lieues, le chemin devint pierreux: nous en fîmes huit encore dans une plaine couverte de cailloux; & cinq lieues plus loin nous entrâmes dans le karavanſera de *Gheʒé*, où un dervis couvert d'une longue chemiſe, ayant une peau de mouton ſur les épaules, & une autre ſur ſa tête, nous fit une prédication bouffonne pour recevoir quelque monnaie. C'eſt au-delà de ce lieu que je commençai à voir des dattes; le pays était une plaine couverte de riz, qui ſe termine en une campagne ſtérile. Nous vinmes à *Mokak* ou

Mouchek, lieu où commence l'uſage des citernes, parce que les ſources y ſont rares, & les rivieres imprégnées du ſel qu'elles diſſolvent dans les plaines où elles coulent. On y voit les perdrix béqueter le grain à la porte des maiſons. Un beau chemin nous conduiſit à *Gearon* ou *Dgiaron*, ville qui reſſemble à une forêt, parce que les maiſons en ſont environnées de palmiers touffus, dont les dattes excellentes ſont une des richeſſes de la Perſe. Elle eſt petite, & le ſiége d'un viſir : autour d'elle s'étend une plaine ſablonneuſe entourée de hautes montagnes : des eaux vives arroſent ſes jardins & leur font produire des fruits exquis; des grenades, des coings, des citrons. Les maiſons ſont de pierres & de chaux : ſes environs ſont peuplés de perdrix de deux eſpeces, dont l'une eſt de la groſſeur de nos cailles, & a les plumes colorées comme la gorge d'un faucon. Nous y fumes régalés d'un râble de gazelle, mets délicat & d'un goût excellent. Cet animal ſe nourrit d'herbes aromatiques; il a la tête de la brebis, avec des cornes longues de quatre pouces; ſon corps, ſon poil, ſont ſemblables à ceux du chevreuil.

Au-delà de Gearon, nous trouvâmes des montagnes pleines de précipices affreux, & nous

y marchâmes pendant plus de 6 lieues : ce pays est peuplé de perdrix : sur la route, on rencontre des paysans qui portent des chapeaux de feutre blanc, coupés par les deux bords opposés : ces gens sont simples, de bonne foi, pauvres & intéressés. Après avoir fait 6 lieues encore dans des chemins de plaines & de montagnes, nous arrivâmes à *Mauser*, près duquel est un grand jardin rempli de palmiers, d'orangers & de limoniers : ici les karavanseras sont mieux bâtis & les citernes plus fréquentes. Une plaine nous conduisit au village de *Benarou*, à l'orient duquel on voit la montagne de *Darap*, toute de pierre noire, & d'où découle un baume précieux qui, en s'épaississant, prend la consistance de gomme & une couleur noirâtre : il est excellent pour les fractures : la source n'en fournit qu'environ quarante onces par année, & on la garde pour l'usage du roi de Perse. Dix lieues plus loin est le village de *Beli* ou *Bihri*, après lequel on trouve des montagnes & des vallons pierreux qui conduisent à *Lar*, ville située dans une plaine entourée de montagnes ; les maisons sont de terre, ombragées par des palmiers : la colline au pied de laquelle elle est située, montre à son sommet des restes d'une forteresse avec des maisons dans

ſon enceinte où l'on loge ceux qui ſont payés par le roi. *Lar* a un beau bazar voûté, dont le plan eſt coupé de quatre rues qui ſe croiſent dans un lieu couvert d'un dôme : il y en a un autre garni de belles boutiques. Le climat y eſt très-chaud : on y rafraîchit les maiſons en y pratiquant des cheminées qui font circuler un air frais dans les chambres. Un viſir y commande & étend ſa juriſdiction juſqu'à Congo. Nous nous éloignâmes de Lar par un chemin entre deux montagnes : nous paſſâmes par *Nimba*, par *Kormout*, où les perdrix ne coûtent que trois deniers la piece. Plus loin le pays eſt plat, ſemé de villages ; on trouve enſuite une montagne difficile : puis on traverſe le village d'*Anoé* & celui de *Chicogi*. Dans cette route, les hirondelles ſont d'une couleur cendrée. Pour arriver à *Baſtak*, on traverſe une plaine, puis des montagnes difficiles & roides ; un pays inculte où l'on ne trouve qu'un peu de dattes & quelques champs de froment auprès des habitations : on en fait un pain mince comme des oublies. Nous logeâmes à *Kouxert* ; trois lieues plus loin, nous franchîmes un ruiſſeau d'eau ſalée, puis nous marchâmes ſur un chemin couvert de cailloux d'un ſel fort blanc. Il nous fallut paſſer le mont *Baſſac*, par un che-

min ſi rempli de précipices, qu'il nous fallut 12 heures pour faire trois lieues : nous arrivâmes dans le mauvais gîte de *Banicou* ou *Chiarbouké*, ſitué dans un déſert entre d'affreuſes montagnes : au-delà les chemins, ſur un pays très-raboteux, ſont également horribles ; ils ſont terminés par la rude montagne de *Chiampa*, au ſommet de laquelle eſt le karavanſera de *Serkou*. A quelque diſtance on découvre le golfe Perſique & *Bander-Congo*, où nous nous rendîmes par une plaine ſemée de collines de différentes couleurs où l'on prend de quoi teindre en rouge & en verd. On y voit auſſi des marbres rouges & blancs preſque calcinés par le ſoleil. Pendant la nuit, nous éprouvions une chaleur égale à celle de la canicule en Italie. *Bander-Congo* eſt un bourg ouvert au bord du golfe ; ſes maiſons ſont de terre ; quelques-unes, voiſines de la mer, ſont bâties de pierres liées avec de la chaux : il y arrive des vaiſſeaux de l'Inde, du détroit de la Meque, de Baſſora, & d'autres lieux ; des caravanes nombreuſes s'y rendent, & les douanes y rapportent de grandes ſommes. Les Portugais en retirent 1100 Tomans ; ils y ont une maiſon, y peuvent arborer leur pavillon, exercent leur juriſdiction ſur les chrétiens qui l'habitent, & ſauvent de la

peine de mort le chrétien ſurpris avec une Mahométane. Tels ſont les principaux privileges avec leſquels le roi de Perſe crut devoir acheter la navigation paiſible ſur le golfe, troublée par les Portugais. (Ils n'en jouiſſent plus.)

Le plus grand commerce eſt celui des perles qu'on pêche dans l'isle de *Baharen:* on les achete à bas prix des pêcheurs, on ſépare les rondes de celles qui le ſont le moins, les tâchetées de celles qui ſont d'une belle eau; les Arabes les percent avec tant d'adreſſe qu'on a peine à en diſtinguer le trou: ceux qui les vendent s'arrangent en cercles autour de leurs perles, le vendeur ſe couvre la main avec un mouchoir tandis qu'on les examine, & marque par ſignes ce qu'il veut en avoir; s'il preſſe toute la main, c'eſt 1000; s'il touche ſeulement la paume, c'eſt 500; un doigt, c'eſt 100; une jointure, dix. L'acheteur indique de même ce qu'il veut en donner, & perſonne ne s'apperçoit des offres réciproques. Si l'on ne convient pas avec un vendeur, on paſſe à l'autre, & ainſi de ſuite.

Les avantages qu'on peut trouver dans ce commerce eſt bien compenſé par la malignité de l'air qu'on y reſpire, par des chaleurs inſupportables aux animaux même: les perdrix vont

vont ſe cacher dans les arbres pour s'en défendre; les riches ne ſont vêtus que d'une toile fine, le peuple n'y porte qu'une eſpece de ceinture: il s'engendre dans les muſcles des vers minces & longs; on n'y boit que de l'eau de citerne qui ne peut être bonne, parce que les pluies y ſont rares, l'air mal ſain, le ſol infecté de vapeurs dangereuſes. Plus au midi eſt l'isle *Tombomar*, qui a trois lieues de tour & n'a point d'eau: les gazelles qu'elle nourrit viennent au bord de la mer, & faiſant un creux, elles y boivent de l'eau aſſez peu ſalée pour faire une boiſſon ſupportable. Congo n'a point de port; mais ſa plage eſt ſûre; le cap qui ferme le golfe du côté de l'Arabie, en écarte les vagues violentes. Dans un tems ſerein, on diſtingue, de-là, le bourg de *Julfar* ſur la côte d'Arabie, éloignée de 14 à 15 lieues: des vaiſſeaux de 60 pieces de canon peuvent y jeter l'ancre; le bourg de Congo peut renfermer 10000 habitans Mores ou Indiens, ou Arabes, ou Juifs, ou Arméniens: les bazars ſont ornés de leurs boutiques.

On pêche les perles deux fois l'année dans l'isle *Baharen*: l'une en Mars ou Avril, l'autre en Août ou Septembre: les barques partent de grand matin & vont juſqu'à cinq lieues dans la

mer : chaque plongeur a une pierre de ſix livres attachée au gros orteil, & une corde paſſée ſous le bras : l'une le fait deſcendre fort vîte au fond, il y remplit d'huitres un filet fait en ſac dont l'embouchure eſt ouverte par un cercle de fer : quand il ne peut plus s'empècher de reſpirer, il tire la corde & on le retire : il replonge un moment après : quelques-uns ont de l'huile dans la bouche qu'ils mèlent à l'eau pour mieux voir au fond : ils reviennent au bord dès que le milieu du jour eſt paſſé. La valeur de cette pèche, en général, peut aller annuellement à 110,000 écus.

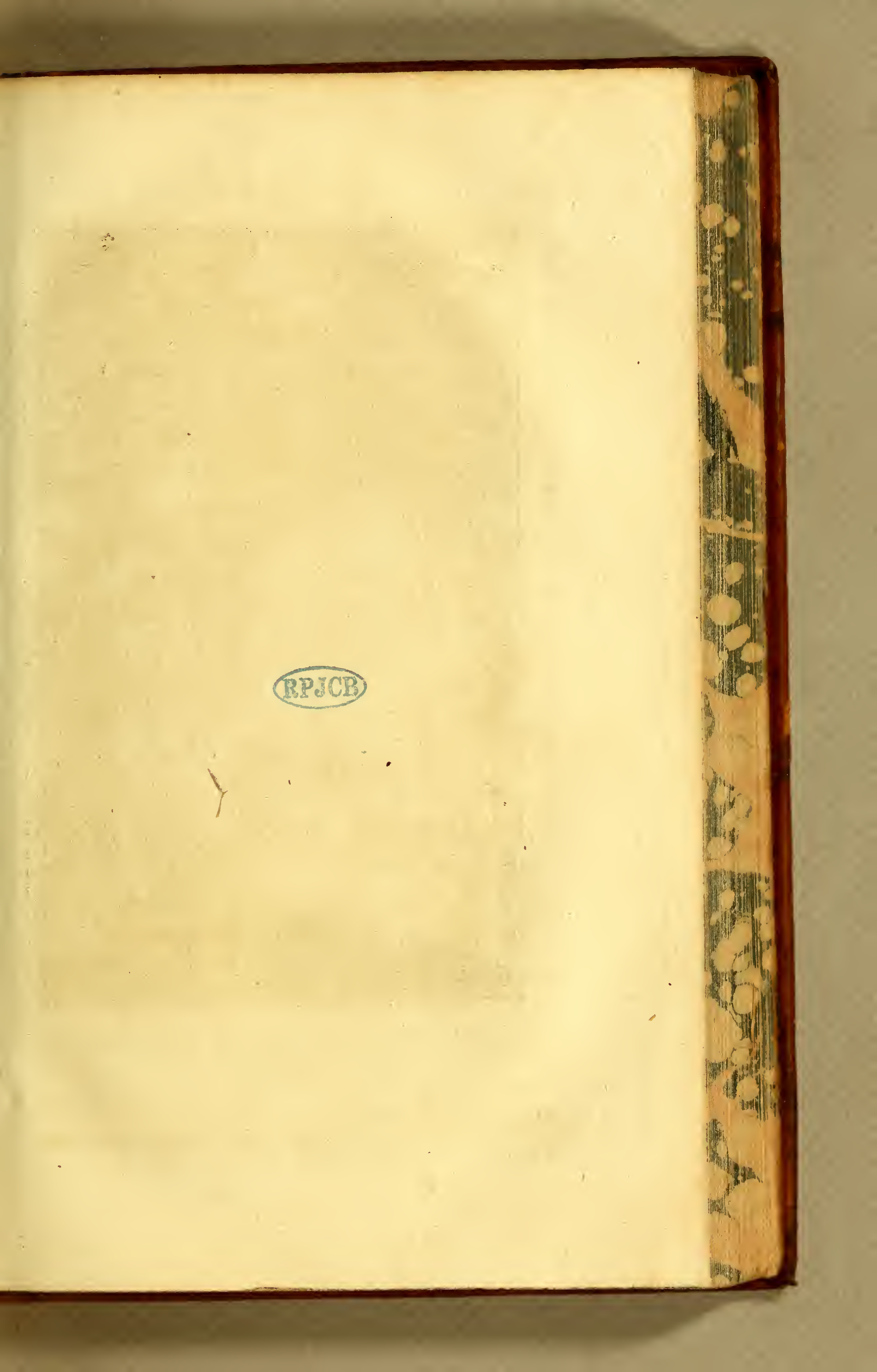
Les plus belles perles ſe pêchent dans l'isle Baharen, & ſur la côte de Catifa dans l'Arabie heureuſe : il y en a auſſi au Japon, mais on les y eſtime peu & la pèche en eſt négligée. On en trouve aux Philippines de fort blanches à l'embouchure des rivieres ; l'oiſiveté empèche qu'on en profite ; il s'en pèche une quantité prodigieuſe ſur toute la côte de Californie : les côtes du Pérou, le golfe de Panama produiſent de groſſes perles; mais inférieures en beauté à celles d'orient : on en a trouvé dans l'isle *Marguerite ;* aujourd'hui la pèche en a ceſſé ; l'isle *Ste. Marthe* en donne qui ſont très-peu eſtimées. (Carreri oublie de parler de celles qu'on pèche vers le Cap Comorin.)

L'isle *Baharen* n'a qu'une eau mal ſaine & ſalée, & ceux qui ne peuvent s'en contenter, en envoyent prendre au fond de la mer à une lieue du rivage: deux hommes plongent avec des vaſes bien bouchés attachés à leur ceinture: arrivés au fond, ils débouchent & empliſſent les vaſes, puis les rebouchent & montent: l'eau ſe trouve fort bonne & douce, elle l'eſt juſqu'à 2 ou 3 pieds du fond.

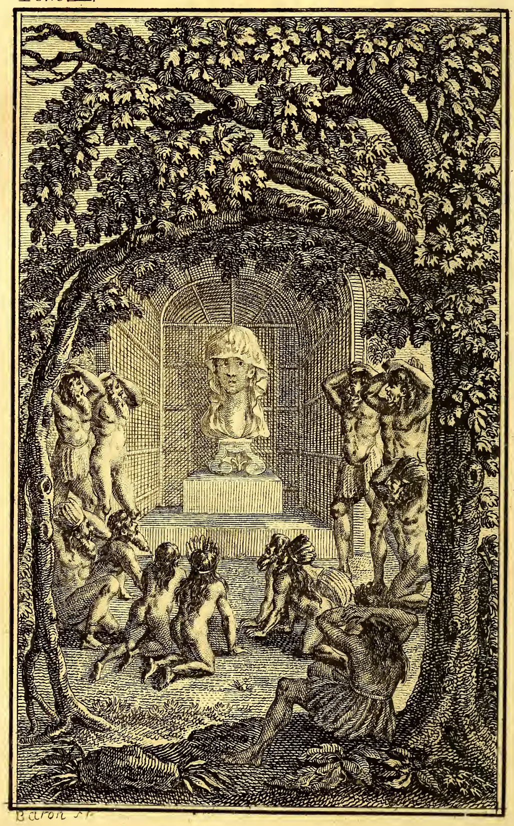
Les barques de Congo n'ont point de fer; des chevilles de bambou tiennent lieu de cloux; les planches ſont liées avec des ficelles de jonc; leurs ancres ſont des pierres percées; leurs rames, un bâton auquel on attache un morceau de planche. J'y ai vu demander l'aumône par des Arabes, les uns pour l'avoir plus tôt & meilleure, ſe mettaient dans la bouche des charbons ardens, comme s'ils étaient des ceriſes: d'autres ſe frappaient la poitrine avec un long clou dont la tête peſait ſix livres, & ſans ſe faire de mal; car ils ne voulaient pas que d'autres les frappaſſent avec le même inſtrument. Les Banianes y célébrerent la fête du *Divali*, un de leurs dieux: cette fête dure trois jours, pendant leſquels tout travail ceſſe. Lorſque je les viſitai, ils me ſeringuerent de l'eau roſe, puis me firent aſſeoir & m'offrirent des confitures du pays. Peu après

parurent des danſeuſes, vètues, les unes à la Perſanne, les autres à l'Indienne; elles chantaient dans les deux langues : les premieres avaient une robe de ſoie rayée, un long caleçon orné d'un cercle d'argent, & quantité d'anneaux d'or & d'argent aux doigts des pieds & des mains qui étaient teints en rouge, ainſi que leurs dents, leurs yeux : leur front l'était de terre noire: leurs longues treſſes ſortaient de deſſous un bonnet de gaze de ſoie & fil: un long voile jaune & rouge leur couvrait les épaules, & venait en tournant ſous le bras: elles avaient des pendans d'oreilles, un anneau d'or aux narines, des pendeloques au front, un clou doré ou d'or qui leur traverſait le haut du nez, un collier de perles, ou un carcan d'or avec des bracelets: elles danſerent au ſon du tambour, de deux morceaux de métal & de ſonnettes qu'elles avaient aux pieds, mêlaient le chant à la danſe, & faiſaient ſouvent des geſtes indécens.

Un jour j'allai à cheval voir la forteresſe ancienne de *Calaleſton*, eſpece de ville bâtie ſur le ſommet d'un rocher élevé qui a une lieue de tour, & où l'on n'arrive que par un ſentier étroit & bordé de précipices. Il y a pluſieurs ſiecles que les maiſons en ſont abandonnées & détruites: on y voit 300 grandes & belles citer-


RPJCB

Tom. II. FRONTISPICE.



Pagode au pied de l'arbre des Banians.

pag. 165.

nes dont la plupart ſont comblées ; l'eau nous en parut bonne.

J'allai auſſi voir la Pagode & l'arbre des Banianes. Cet arbre a autant de troncs que de branches, parce qu'elles ſe plient vers la terre, y prennent des racines qui repouſſent de nouveaux troncs, & rajeuniſſent l'arbre en l'étendant ſans ceſſe au loin : mille hommes peuvent ſe raſſembler ſous ſon ombre : ſa feuille reſſemble à celle du platane ; les Indiens le nomment *Wora*. A ſon pied eſt un petit temple ou pagode de 20 palmes de tour, & derriere il y en a un autre pour recevoir les offrandes. Devant la porte du premier, ſur un tertre, eſt une figure de femme aſſiſe, image d'une ancienne courtiſanne : ſa tête & ſes pieds ſont d'argent ; ſon corps haut de deux palmes eſt couvert d'une étoffe de ſoie, des épaules juſqu'aux talons ; on l'adore en ſe couchant étendu ſur la tête, en reſtant longtems les mains élevées & jointes. Dans leurs fêtes, les Banianes viennent la ſaluer en touchant la terre de leur front : chaque matin leurs prêtres lui frottent le front & les oreilles avec du ſandal, de la terre rouge & de l'urine de vache. Soir & matin, ils vont au rivage adorer la mer, y jeter un peu de ris, & y prendre un peu d'eau pour en laver le viſage & les oreilles à toute la famille.

J'allai voir le jardin d'un Moullah : il eſt petit, mais très-beau : j'y trouvai des figues d'Europe, des raiſins, des oranges, pluſieurs plantes des Indes, l'arbre *Badamos*, qui produit un fruit ſemblable à une amende.

Deux jours après je rencontrai un Cafre, vêtu à la maniere d'un faquir, ayant un bonnet garni de coquilles & de plumes, & à ſa ceinture une quantité prodigieuſe de cornes de pieds de chêvres ; la gravité de ſa marche ſurpaſſait encore l'extravagance de ſes habillemens.

C'eſt-là que je paſſai pour la premiere fois la nuit ſur une terraſſe : la chaleur y eſt ſi exceſſive, que les gens du pays couchent la plus grande partie de l'année dans les cours ou ſur les terraſſes : leur lit eſt fait de cordes, ſur leſquelles ils étendent une couverture piquée en guiſe de matelats ; ils en ont une autre pour ſe couvrir.

Pluſieurs Mahométans aſſiſtent à la meſſe que célebrent les Portugais: ils aiment à voir nos cérémonies myſtérieuſes ; moi, j'aimais à voir leurs danſes. J'ai vu une moreſque dans l'égliſe prier qu'on lui lût l'évangile de S. Jean pour la délivrer de la fievre qui la dévorait. On dit que pluſieurs perſonnes s'étaient bien trouvées de ce ſpécifique. Mon compagnon de voyage s'embarqua ſur un vaiſſeau Anglais ; je ne voulus

pas le ſuivre, parce que cette nation était en guerre avec les Français, & qu'il allait à Surate où la douane eſt d'une rigueur extrême. Je préférai de monter un vaiſſeau Maure qui allait à *Daman*. Nous partîmes tard, & touchâmes à *Angon* pour y faire aiguade; ce qu'on ne permet pas de faire à Congo, de peur que l'eau ne manque à ſes habitans. Mais nous en trouvâmes les citernes déſſéchées, ce qui nous força d'aller à *Kechimi ;* l'eau y eſt un peu ſalée : l'isle eſt preſque inhabitée, & peut avoir 30 lieues de tour : elle produit des raiſins, des figues, des dattes & d'autres fruits; on y mange d'excellentes ſardines, qu'on y fait ſécher au ſoleil pour ſervir de pain : on pêche des perles entre ces isles, & on y voit le village de *Miſar* avec quelques hameaux : il a auſſi une citadelle, bâtie par les Portugais, gardée par les Perſans. Un bon vent ſe leva, & nous dépliâmes toutes nos voiles; nous paſſâmes devant l'isle *Recca* où les Portugais eurent un fort, & nous vinmes à la vue d'*Ormus* qui n'a qu'une lieue de tour, eſt à deux du continent, & où il ne croît ni arbre, ni herbe : elle eſt couverte de ſel : l'eau du ciel eſt la ſeule qu'on y boive : ſon ſable noir & luiſant, ſa terre rouge ſont recherchées des Banians: auprès d'elle eſt une eſpece de bois marin ; il croît dans la mer

& n'y flotte pas; il ne ſe pourrit jamais dans l'eau.

Bientôt nous vîmes la montagne *Daba*, ſituée dans l'Arabie; nous vîmes Moſcate, là ſurvint une tempête qui nous jeta dans la mer des Indes; les Mores avec leſquels je navigeais, s'occupaient à ſe frotter les paupieres d'une drogue noire, ſalutaire, diſent-ils, pour les yeux, à s'arracher les poils de la barbe, à ſe couvrir les ongles des pieds & les mains d'une terre rouge. Ils ſe montrerent honnêtes envers moi. Nous vîmes les isles de *Cocalati*, de *Giabar*, de *Givani*, toutes habitées par les Balouques, corſaires qui ſe tiennent cachés derriere ces isles dans de petites barques & cherchent à ſurprendre les vaiſſeaux: ils occupent un aſſez grand eſpace de pays; leur roi, auquel on donne le nom de prince de *Giaské*, réſide à *Bichian:* ils ont les mœurs & la religion des Arabes, ſont des maîtres très-cruels envers leurs eſclaves, & leur coupent, dit-on, les nerfs du talon pour les empêcher de fuir. Le calme nous laiſſa deux jours devant ces isles, & la chaleur y était exceſſive; mais enfin un bon vent nous porta devant l'isle *Piſſini*, & peu après nous vîmes la pointe de *Diou*. Un vaiſſeau que nous découvrîmes, fit courir les Mores à leurs mouſquetons rouillés; mais le pavillon rouge nous apprit qu'il

était ami, & bientôt il diſparut; une barque qui ſurvint leur fit plus de frayeur encore; ils heurlaient comme des chiens qui aboient: il leur ſemblait que cette barque était remplie de corſaires nommés *Sangans* ou *Ranas*, qui ſont idolâtres, & cherchent à piller les vaiſſeaux ſans faire de mal à perſonne: ils habitent des isles & des marécages proche du Synd & du Guzarates, inacceſſibles par les bois qui les entourent: ils voguent le long de la côte dans de petites barques: le prince eſt tributaire du grand Mogol, & réſide à *Ramora*, ville en terre ferme, & quelquefois dans l'isle *Sanganibet*; ſes Etats confinent au Varel. Nous vîmes une autre barque de ces Ranas, ce qui nous fit préparer en cas de ſurpriſe pendant la nuit, elle diſparut ſans avoir paru faire attention à nous.

Un matelot prit un poiſſon de cinq livres, & comme c'était le premier qu'on eût pris, on l'attacha au grand mât & on le mit à l'encan. Il monta juſqu'à la valeur de 6 écus, ſomme avec laquelle les matelots ſe regalerent. Une bouraſque vint encore effrayer les Mores qui voulaient rebrouſſer; elle ceſſa & nous reprîmes notre route, mais nous avions beaucoup retrogradé, & nous ne pûmes regagner facilement ce que nous avions perdu. Notre pilote était un

ignorant, toujours enivré d'opium ; & le capitaine, jugeant qu'un Européen devait ſavoir tout, me pria de diriger le vaiſſeau : je faiſais donc mettre le cap au ſud pendant le jour ; mais la nuit pendant mon ſommeil, nous perdions autant que nous avions gagné le jour. Nous vîmes le bourg d'*Araba*, qui eſt de la dépendance du grand Mogol. C'était alors la nouvelle lune, qui, dès qu'elle parut, fit mettre les mains ſur le viſage à nos Mores, & leur fit prononcer dévotement des prieres. On tira un coup de canon, on ſe ſerra les mains en ſe ſouhaitant réciproquement un mois heureux. Nous avions perdu la terre de vue, mais des herbes & des ſerpens que les rivieres apportent dans la mer, nous en annoncerent le voiſinage, & la ſonde ne nous donna que 18 braſſes. Deux jours après on crut découvrir *Diou*, & notre capitaine fit donner du *Cacciari* à l'équipage joyeux : c'eſt un mêlange de fèves noires, de ris & de lentilles, qu'ils prenaient à poignée d'une main, tandis qu'ils trempaient l'autre dans le beurre fondu. Diou eſt une fortereſſe bâtie dans une petite isle voiſine du golfe de Cambaye : de gros vaiſſeaux peuvent mouiller dans ſon port ; un ſeul ſentier taillé dans le roc conduit à ſon château : la ville eſt dans la terre ferme & habitée

par des Gentils, des Mahométans & des Chrétiens. Je ne la vis pas; car ce qu'on avait pris pour elle disparut aux yeux des matelots: nous approchâmes de la terre, on crut encore voir le village de Mayn, près de Baçaïm, & notre pilote fier d'avoir si bien dirigé le vaisseau, attendait des récompenses: deux jours après, un esquif alla reconnaître cette terre, & je m'y embarquai: une barque vint du bord au-devant de nous, & nous apprit que ce village était *Mangalor* dans le royaume de Guzarate, éloigné de deux lieues de la ville de même nom. On nous conduisit devant le commandant du lieu, qui nous permit d'y faire provision d'eau que des femmes, couvertes de la tête aux pieds d'une chemise de toile, nous apporterent: leurs oreilles étaient ornées de boucles d'argent, & leurs bras de bracelets de verre.

Nous nous trouvions donc encore à plus de 130 lieues de Daman, & le pilote au lieu des présens auxquels il prétendait, faillit d'être jeté dans la mer. Douze de nos marchands & de nos faquirs descendirent à terre pour faire le reste du chemin à pied. Le vent nous favorisa cependant; trois jours après nous crûmes être entre Daman & *Baçaïm*, & je descendis dans l'esquif envoyé pour le reconnaître; mais nous

ne pûmes arriver à terre ; il fallut que deux matelots gagnaſſent le rivage à la nage : l'un d'eux vint nous annoncer que nous étions encore à deux journées de Daman. Après une navigation interrompue de quatre jours, nous vîmes enfin Daman, où nous deſcendîmes. Nous avions fait 400 lieues en 40 jours, & nous pouvions facilement les faire en vingt.

Ma joie fut grande de me voir dans l'Indoſtan, à l'abri des dangers que je courais dans un vaiſſeau conduit par un ignorant pilote. Daman eſt ſituée ſur la rive gauche de la riviere de ce nom ; elle eſt belle, mais mal peuplée ; ſon plan eſt irrégulier, d'environ deux milles de tour, partagé par trois grandes rues paralleles, traverſées par quatre autres, & toutes tirées au cordeau : les maiſons en ſont iſolées, ornées d'un jardin fruitier, couvertes de tuiles, éclairées par des fenètres d'écailles d'huitres : la plupart n'ont qu'un étage ; l'air y eſt bon ; il y eſt frais le matin ; l'hiver y eſt marqué par des pluies & des tempêtes continuelles. Une bonne garniſon la défend mieux que ſes quatre baſtions & ſon artillerie peu nombreuſe. Un capitaine en eſt le gouverneur ; elle eſt habitée par des Portugais métis, par des Banians & des Mores : on y voit pluſieurs couvens bien

bâtis & cinq égliſes. A la droite de la riviere eſt le vieux Daman dont les maiſons reſſemblent à des chaumieres : elles ſont bâties de terre & couvertes de branches de palmier : des Mores, des Gentils l'habitent & y travaillent à différens arts. Le port eſt entre les deux villes ; mais la marée peut ſeule y amener des barques : le courant y eſt très-rapide au reflux, il eſt défendu par un fort de trois baſtions, muni d'artillerie. Au nord eſt un bourg, & plus loin un village de Gentils, avec un bazar.

Les Portugais qui l'habitent, comme ceux qui ſont répandus dans les Indes, ſont magnifiques dans leurs habits & leurs mœurs : ils ont beaucoup d'eſclaves, les uns deſtinés à les couvrir de grands paraſols de feuilles de palmiers, ou à les porter dans des palanquins, eſpece de brancard peint & doré, dont le rebord eſt bien travaillé. On y met un tapis de Perſe & deſſus un cuir de Moſcovie, pour que le tapis n'échauffe pas les reins, quatre Nègres (il eſt rare qu'on ſe contente de deux) portent ce palanquin ſuſpendu à un bambou : un paraſol mobile met l'homme indolent à couvert du ſoleil. S'il fait de la pluie, on ſe fait porter ſur une *Andore*, qui eſt couverte de feuilles de palmier, qui s'entrouvrent en deux endroits pour qu'on puiſſe voir au dehors. On

ſe ſert à la campagne d'un carroſſe quarré dont l'impériale eſt de toile, & le derriere de cannes entrelaſſées : il eſt traîné par deux bœufs que l'on conduit par une corde paſſée dans leurs naſeaux.

Il n'y a pas de bonne viande à Daman, le mouton y eſt peu commun, les poules y ſont cheres, le poiſſon y eſt rare & mauvais ; mais le pain y eſt très-bon, même celui de riz : auſſi le peuple ſe contente de riz & de *Soura* qui eſt un vin de palme : rarement il mange du pain. On n'y voit aucun fruit d'Europe ; mais il y a beaucoup des plantes qu'on y cultive. Une des productions utiles du pays eſt la *Caſſaras*, ſemblable à la truffe blanche, & a le goût de la châtaigne.

Les environs de Daman ſont remplis de ſangliers, de loups, de renards & de liévres : les montagnes y ſont peuplées de *Baccarcos* qui ont la forme du daim & le goût du porc ; de *Zambares*, qui reſſemblent aux bœufs par le corps, aux cerfs par les cornes, & qui ont les pieds de la gazelle ; de *Dives*, qui different peu des renards ; de *Roſes*, qui ont la taille de la vache ; de vaches & de chevaux ſauvages, de loups cerviers ; de chats ſauvages qui ſont noirs, & ſautent d'un arbre à l'autre, ai-

dés de leurs aîles de chauve-ſouris. Il y a trois eſpeces de tigres diſtingués par les variétés de leurs tâches : pour les tuer, les Portugais ſe mettent à l'affut dans un foſſé près des lieux où ils vont boire ; ou ils ſe placent dans une charette lentement traînée par deux bœufs, & de-là ils tirent ſur l'animal, qui, s'il n'eſt pas bleſſé à mort, s'élance ſur le chaſſeur, & quelquefois le déchire.

On trouve auſſi dans les forêts, des paons, deux ſortes de perdrix, des pigeons, des tourterelles, des canards, des hirondelles, des corneilles & d'autres oiſeaux d'Europe : il en eſt qu'on garde en cage pour ſon amuſement.

La ſobriété peut ſeule nous ſauver aux Indes de maladies incurables : telles ſont le *Mordazin*, qui vient d'une nourriture trop abondante & ne ſe guérit qu'en appliquant un fer chaud ſur les talons ; & le *Bombaraki*, qui ſe guérit par le feu encore. Auſſi mange-t-on peu de viande aux Indes & ſeulement le matin.

L'habillement des Portugais eſt une eſpece de longs caleçons & par deſſus un pourpoint court. Les Gentils portent une longue robe de toile, pliſſée à la ceinture, qui s'attache avec des rubans ſur la poitrine & ſous le bras gauche, un petit turban, & un long caleçon : quelques-

uns ne ſe couvrent que d'une ceinture. Les femmes ont pour tout vètement une grande toile qui laiſſe voir les jambes & une partie du ventre : quelques-unes y ajoutent une demi camiſole : leurs bras nuds ſont ornés de bracelets & de cercles de verre & de laiton ; leurs oreilles le ſont de grands pendans d'argent, & leurs pieds de bagues.

Curieux de voir *Surate*, je m'embarquai ſur une petite flotte marchande. La marée nous mit hors du port, & bientôt nous cinglâmes à pleines voiles ; nous jetâmes à *Souali*, qui lui ſert de port, & nous y allâmes par terre. Cette ville eſt de moyenne grandeur & a des murailles de terre : le château eſt flanqué de quatre tours, au pied deſquelles on paſſe pour entrer dans la ville, ſoit par la mer, ſoit par la terre. Un gouverneur commande à la garniſon ; un nabab préſide ſur le gouvernement : ſes maiſons ſont de fange ſéchée & mêlée à de la bouze de vache : il n'y en a de belles que celles qui appartiennent aux Européens. C'eſt ici où ſe fait le plus grand commerce des Indes. Toutes les étoffes d'or & de ſoie, à fleurs & à oiſeaux, les velours, les brocards, les taffetas y arrivent d'*Amadabat*, la plus grande ville des Indes, & où ces étoffes ſe fabriquent : mais

mais ſes maiſons ſont baſſes, conſtruites de terre & de bambou ; ſes rues ſont inégales, étroites & ſales. *Cambaïs* y envoye ſes toiles très-fines, & ſes ouvrages d'agathe : cette ville autrefois ſi opulente, a perdu aujourd'hui ſon commerce & ſa ſplendeur ; les barques n'y peuvent plus arriver. *Baroche* y apporte ſes belles toiles blanches & peintes, de même que ſon gingembre. Beaucoup d'autres lieux y amenent leurs productions, & ce concours de richeſſes ſerait plus grand encore, ſi ſon port était meilleur, & ſi les vaiſſeaux n'étaient pas obligés de jeter l'ancre à Souali, qui en eſt à plus de trois lieues.

Je vis à Surate un arbre ſemblable à celui de Congo, & ſervant au même uſage ; mais les pagodes en ſont plus grandes. Des hommes y font des pénitences effroyables. Les uns ſont ſuſpendus à une corde qui leur paſſe ſous les bras leurs pieds touchant à terre : ils y demeurent dans la même poſture, pendant des années. D'autres tiennent les bras élevés ſi long-tems qu'il ſe forme des calus ſous les aiſſelles, qui les empêchent de les abaiſſer : il en eſt qui ſont aſſis, tenant leurs mains en haut ſans jamais les mouvoir : celui-ci ſe tient ſur un pied, celui-là eſt couché ; ils y demeurent des années entieres expoſés à la pluye, au ſoleil, aux pi-

quûres des insectes : leurs cheveux & leurs ongles deviennent très-longs : on y en voit d'absolument nuds, à qui les femmes viennent baiser ce qu'on ne nomme pas. Un de ces faquirs se mit dans la tête de mesurer avec son corps toute la longueur de l'empire Mogol. Ses disciples le suivaient & marquaient le lieu où touchait sa tête ; puis il se levait, plaçait ses pieds où fut sa tête & s'étendait de nouveau. Chaque jour il faisait à peine une lieue, mais il fut honoré sur sa route, & des aumônes abondantes le nourrissaient lui & ceux qui l'accompagnaient.

L'idée que l'ame de l'homme sort après sa mort & va se rendre dans des corps d'animaux, fait que le peuple apprête à vivre à tous. On met sur le toit des maisons de quoi nourrir les singes qui courent dans les campagnes. Je vis l'hôpital qu'on y a élevé aux animaux : on y nourrit des quadrupèdes, des oiseaux, des insectes, & on y prend soin de ceux qui sont malades ou estropiés. J'eus pitié d'un pauvre malheureux tout nud, les pieds & les mains liées, servant de pâture aux punaises qu'on avait fait sortir de leurs sales trous.

Un jour je remarquai un homme tenant une poule d'une main, & un coûteau de l'autre,

& je ſus que c'était une maniere d'extorquer de l'argent aux bons Gentils qui ſe hâtent d'acheter la vie de ce pauvre animal. Après quelques jours, je partis de Surate pour revenir à *Daman*, & je m'y embarquai pour Baçaïm.

Nous paſſâmes devant *Trapour*, lieu aſſez peuplé. *Arzeri* eſt trois lieues plus loin, ſur le ſommet d'une montagne, où l'on n'arrive que par un chemin taillé obliquement dans le roc: les Portugais y ont une bonne garniſon. Nous vîmes *Mayn*, & la petite isle de *la Vache*, qui a trois lieues de tour, & nous arrivâmes à Baçaïm dans la nuit. Nous mouillâmes dans le canal qui eſt formé par l'isle *Salſette* & le continent. Baçaïm eſt une ville du royaume de Cambaye; ſon circuit eſt d'une lieue, elle eſt défendue par huit baſtions encore imparfaits: le tiers de la ville eſt ſans habitans; les rues ſont larges & tirées au cordeau: au milieu eſt une grande place décorée de belles maiſons. Son port eſt à l'orient; le général des poſſeſſions ſeptentrionales des Portugais dans l'Aſie, y fait ſa réſidence. J'y vis un monſtre qui m'étonna; c'était un Gentil qui avait un enfant qui lui ſortait du nombril, & dont tous les membres étaient bien formés, excepté la tête qui était enfermée dans le corps: il faiſait ſes

excrémens à part comme un autre animal, & le mal de l'un se faisait sentir à l'autre, comme s'ils n'eussent été qu'un.

La chaleur est si grande dans Baçaïm, qu'hommes & femmes vont presque nuds dans les rues. Les riches sont vêtus d'une toile fine & de larges caleçons: tous ont la narine percée pour y suspendre des anneaux. Près de-là est le village de *Madrapour*, rempli de saltimbanques; j'y vis un homme qui tournait continuellement sur une canne de bambou, longue de plus de 20 pieds, qu'un autre soutenait dans sa ceinture en marchant & sans la toucher: puis après deux sauts en l'air, je le vis sur une poutre qu'on avait élevée exprès. J'allai voir le *Cassabo*, lieu de plaisir, qui dans un espace de cinq lieues, offre des jardins agréables remplis des fruits du pays & de cannes à sucre; les habitans des villages voisins les cultivent, les entretiennent féconds & verds en les arrosant: on y trouve des promenades fraiches où l'on se retire pour éviter l'ardente chaleur, & une espece de peste qui dans ces contrées, dépeuple dans un jour des villes entieres. J'y vis cuire le suc de la canne à sucre exprimé entre deux rouleaux: il se durcit ensuite à l'air.

Je visitai les églises des jésuites, des domi-

nicains, & d'autres : toutes ont des autels très-ornés. J'aſſiſtai à la bénédiction d'un mariage, & j'y remarquai que le fiancé ne donnait pas la droite à la fiancée, coutume qui y eſt paſſée du Portugal où le cavalier doit avoir la main droite libre pour la défenſe de ſa dame. La fiancée était habillée à la Françaiſe, des trompettes les accompagnaient, mais le ſon en était triſte & lugubre : c'eſt tout ce qui attira mon attention dans ce lieu.

Comme il n'y a point d'hommes inſtruits, mais beaucoup d'avocats & de procureurs fort ignorans & fort avides, on voulut m'y arrêter en me mariant à une demoiſelle qui avait 20000 pieces de huit, & me donner un revenu de 600, en me faiſant avocat des couvens & de quelques maiſons nobles. Mais le climat ne me permit point d'accepter cette offre.

J'allai voir la pagode ou temple de Canarin, qui eſt dans l'isle *Salſette*. Une barque me conduiſit d'abord au village de *Gormandel*, dont les maiſons ſont bâties ſur les deux pentes d'un mont, puis je me rendis à celui de *Monopoſſer* pour y viſiter une égliſe ſouterraine qui ſervit jadis de pagodes, & eſt taillée dans le roc : ſa longueur eſt de 75 pieds, ſa largeur de 22 : il y a un autre pagode dans le voiſinage. Le prieur

du couvent ne voulut me procurer ni provisions, ni guides; & au hasard de m'égarer, je grimpai sur une montagne remplie de singes, de tigres, de lions, & d'insectes vénimeux. Je parvins dans un village entouré d'une forêt, composé de cabanes, où je ne trouvai qu'un peu de riz à moitié bouilli dans l'eau claire. Sur cette route on voit des oiseaux tout verds, de la grosseur des grives & d'un ramage agréable; d'autres plus gros, noirs comme du velours, avec une queue d'une longueur prodigieuse, & beaucoup d'especes différentes, inconnues en Europe; les perroquets, les singes, les guenons à longue queue y sont très-nombreux.

Incertain de mon chemin, je rencontrai des femmes nues & chargées de bois qui me l'indiquerent. Arrivé au pied du roc escarpé où sont ces Pagodes, j'y montai: c'est à l'orient qu'est taillé le plus grand; les autres plus petits l'environnent. On approche & l'on voit deux pilastres de 20 palmes de longueur, quarrés à leur pied, octogones au milieu de leur longueur, ronds au sommet: leur diamètre est de 6 palmes; ils soutiennent en guise d'architrave une pierre qui a 44 palmes de long, 8 de large, 4 d'épaisseur: ils forment avec elle & le roc trois portiques qui conduisent à une grande

ſalle taillée dans le roc, à l'extrêmité de laquelle on trouve trois portes inégales, au-deſſus deſquelles eſt une corniche ſurmontée de pareilles portes ou fenêtres. A la même hauteur on voit pluſieurs petites grottes. A droite, j'en vis une ouverte de deux côtés, longue de 18 pieds, dans laquelle était une coupole ronde avec une corniche qui régnait tout autour: on y voyait une idole dans la roche, en demi-relief, qui paraiſſait tenir quelque choſe dans la main, & avait la tête ornée d'un bonnet ſemblable à celui du doge de Veniſe. Près d'elle étaient deux ſtatues qui ſemblaient ſes eſclaves & dont les bonnets étaient coniques, ornées de deux petites figures, comme on peint les anges. Plus bas, étaient deux petites ſtatues qui avaient les mains ſur un bâton; & deux enfans, les mains jointes, en portaient un ſur les épaules. Près de cette coupole, on en voit une autre dont le haut eſt détruit; peut-être ſervaient-elles de ſépulcres; cependant on n'y voit aucun veſtige de tombeaux: autour de cette ſeconde coupole, ſont quatre grandes figures qui tiennent à la main gauche une eſpece d'habillement, & décorées des bonnets dont nous avons parlé: vis-à-vis, on en voit trois petites aſſiſes, puis ſix autres fort grandes & trois moyennes debout,

travaillées dans le roc : celle qui eſt au milieu tient dans ſa main un arbre chargé de fruits. De l'autre côté, on voit ſeize figures toutes aſſiſes, ayant la main ſur l'eſtomac, portant les mêmes bonnets. D'autres grottes offrent des figures ſemblables.

Du même côté eſt la fameuſe pagode de Canarin ; on y entre par une ouverture de 40 palmes, au-deſſus de laquelle ſont trois ſtatues : à côté de la pagode, eſt une grotte ronde de 38 pieds de tour, à l'entour de laquelle ſont des ſtatues, les unes aſſiſes, les autres debout : au centre eſt une coupole taillée dans le roc, où on lit des caracteres inconnus. Le premier veſtibule de la pagode a ſur ſes côtés deux colonnes hautes de 46 pieds, l'une, ornée de la figure d'un lion avec un bouclier, l'autre de deux ſtatues : là auſſi eſt une grotte où l'on voit deux grandes ſtatues qui ſe regardent. Plus avant, ſont encore deux ſtatues d'une grandeur prodigieuſe, avec une troiſieme environnée de plus petites. Une grotte voiſine n'offre que des lions, & deux grands vaſes ſur leurs pieds. On entre enſuite dans un autre lieu par trois portes, hautes de 30 palmes : là on découvre quatre petites colonnes qui ſe trouvent entre les cinq fenêtres qui donnent du jour à la pagode : on y lit des

caracteres inconnus ; on y remarque de grandes ſtatues & de petites figures. Parmi le nombre de celles qui décorent la grande pagode même, on diſtingue une femme qui tient une fleur dans la main, & deux autres qui ont de grands anneaux aux pieds. Elle a 100 palmes de long, & 40 de large : elle renferme 30 colonnes, dont 17 ont des chapitaux qui ſoutiennent des figures d'éle-phant. Le haut eſt taillé en coupole ronde dans le roc. Je ne puis indiquer l'uſage de cet édifice.

Je ſortis de la pagode, & après avoir monté 15 marches taillées dans le roc, je trouvai deux citernes, & plus haut trois grottes, dont la plus élevée conduiſait à deux autres : à quelque diſ-tance une autre pagode, dont la façade eſt dé-corée d'une place entourée d'une eſpece de pa-rapet, ayant au centre une citerne. Cinq portes conduiſent dans ſa premiere voûte : quatre co-lonnes ſont entr'elles : au dehors ſont diverſes ſtatues, au dedans on en compte 400, grandes & petites, aſſiſes ou debout. Chacun de ſes côtés a une grotte.

On monte encore dix marches vers le nord, & on trouve des grottes qui en renferment de plus petites, où ſont une citerne. Plus loin, en deſcendant, puis en montant & deſcendant encore des marches, on voit diverſes pagodes ;

on y remarque comme dans les autres des coupoles, des ſtatues de diverſes grandeurs, dans des poſtures différentes, des grottes & des citernes. Ce prodigieux ouvrage ſut, dit-on, conſtruit à grands frais par Alexandre le Grand. (Il eſt plus facile de le dire que de le prouver.)

Je quittai ces lieux, preſſé par la faim, qui n'empêcha pas cependant que je ne remarquaſſe en mon chemin deux palmiers, hauts de 50 palmes, qui ſortaient d'un gros tronc, & étendaient au loin leurs branches fertiles. Près du village de Canarin eſt encore un roc de 100 pas de circuit, dont le deſſous eſt rempli de grottes & de citernes: à l'entrée de la plus grande on voit une idole aſſiſe, avec ſes mains ſur ſes jambes croiſées. J'arrivai à *Deins* & n'y trouvai rien pour aſſouvir ma faim: je m'endormis de fatigue, le pourvoyeur du couvent entra dans ma chambre & me réveilla en ſurſaut: il voulut me récompenſer du ſommeil qu'il m'avait fait perdre: ſon feſtin conſiſta en un plat de petits poiſſons frits, qu'il aſſaiſonna de queſtions ennuyeuſes, qui heureuſement m'endormirent.

L'isle *Salſette* a 23 lieues de tour; le ſol en eſt bas, mais ſemé de montagnes chargées d'arbres; ſon terroir eſt fertile & produit abondamment des cannes de ſucre, du ris, & divers bons

fruits des Indes. Il y a plusieurs villages, dont les maisons sont faites de claies enduites de terre, couvertes de pailles ou de feuilles; habitées par des hommes & des femmes nues, mais qui cachent leur nudité avec un linge & ornent leurs bras avec des bracelets d'argent & de verre : ils cultivent une terre qui ne leur appartient pas, & fuyent d'un village à l'autre pour échapper à l'avidité de leurs maîtres qui les poursuivent: ces maîtres sont des soldats qu'on récompense de leurs services, en leur permettant d'être les tyrans d'hommes faibles & timides qui ne savent que se cacher, quand ils ne peuvent plus supporter le travail dont on les accable. Cette isle renferme encore la ville de *Bombaim*, séparée d'elle par un canal qu'on passe à sec dans les marées basses, & qui est possédée par les Anglais; & *Tana*, aux environs duquel il y a cinq petits forts bien munis d'artillerie & d'hommes. On y compte aussi trois couvens: on y fait d'excellentes toiles. Les jésuites en possédent une grande partie.

Je partis à l'aurore, & ne trouvai qu'une barque pour me transporter à Baçaïm; mais ceux qui la montaient, ne voulaient pas me prendre, & je fus obligé de les menacer avec mon fusil pour les soumettre à ma volonté. J'arrivai à

Baçaïm & y vis paſſer le vice-roi de Goa, avec une flotte de 14 vaiſſeaux : il défit les Arabes de Maſcate. Son amiral, revenu à Goa, paya de ſa vie quelques propos indiſcrets ; cinquante perſonnes l'attendirent dans des maiſons qu'ils avaient fait percer ; l'amiral averti, mépriſa des avis, qui ſuppoſaient tant de baſſeſſe dans des hommes nobles, & ſortit ſeul dans ſon palanquin. Il reçut d'abord un coup de fuſil, deſcendit de ſon palanquin, & prenant une priſe de tabac, demanda à qui on en voulait. *A toi*, lui répondit-on, en lui tirant un coup de mouſquet : l'amiral eſquiva le coup, mit l'épée à la main, mais ne put percer ſon aſſaſſin revêtu d'une cotte de maille ; il ne put que lui couper le viſage, le prendre aux cheveux & lui mettre le pied ſur la gorge : celui-ci lui demanda la vie qu'il lui accorda par dédain ; mais bientôt il reçut deux autres coups de mouſqueton, qui ne l'empêcherent pas de donner encore la mort à un de ſes aſſaſſins ; puis ſe ſentant affaiblir, il s'approcha de ſon palanquin, s'y étendit & y mourut. On y trouva 30 balles dans l'eſtomac. Il fut regretté de tous ceux qui aimaient la gloire de la nation Portugaiſe qu'il avait ſoutenue dans un grand nombre de combats.

Je m'embarquai pour Goa ſur une flotte de

deux galiottes, quatre manchouques, petits vaiſſeaux de guerre qui vont à rames & à voile, & 36 parangues ; le vent nous fut toujours contraire & nous avançâmes peu ; nous paſſâmes devant Bombaim ; 3 lieues au-delà, je vis un rocher, ſur lequel il y a un fort avec quelques cabanes ; on le nomme *Undrin.* A une égale diſtance nous découvrîmes *Chaul*, où nous mouillâmes. Cette ville eſt dans une plaine, à deux lieues de la mer, au bord d'une riviere où le flux porte les grands vaiſſeaux. Elle eſt ceinte de fortes murailles & de baſtions garnis d'artillerie. Le fort *Morro* défend l'entrée du port du ſommet d'un mont ſur lequel il eſt bâti. Le territoire de la ville eſt peu étendu.

Nous remîmes à la voile ; mais le vent nous laiſſa quelques jours ſur la côte de *Savagi*, prince qui était l'ennemi mortel des Portugais, ainſi que du Mogol. Il ſoutient & étend avec ſuccès la puiſſance nouvelle fondée par ſon pere. Ses ſujets ſont exercés à la rapine ſur terre & ſur mer ; elle leur ſert de paye, & c'eſt ce qui rend ces côtes redoutables. Il y a auſſi des pirates Malabares formés de diverſes nations, qui courent ſur la même mer avec des barques bien armées : ils occupent l'eſpace compris entre le mont *Dobi*, ſur les frontieres du Carara &

Madrafpatan. Ces hommes avides, quand ils ont pris un bâtiment, donnent un purgatif violent aux paffagers dans l'idée qu'ils peuvent avoir avalé leur or, & je craignais beaucoup leur médecine.

Un bon vent nous conduifit à la vue de *Daboul*, ville à 2 lieues de la mer, dont Savagi eft aujourd'hui le maître, ainfi que de *Vifapour*, *Lambouna*, *Maliandi* que nous vîmes enfuite; nous apperçûmes dans la nuit trois écueils que les Portugais nomment *Isleos Quemados*, isles brûlées: elles font à 12 lieues de Goa où nous arrivâmes à la pointe du jour. Je defcendis & me logeai dans le couvent des Théatins.

Goa eft dans une isle de 9 lieues de circuit, formée par la riviere Mandora. Elle s'étend fur un terrain inégal le long d'un efpace de 2 milles, au bord d'un canal d'environ 200 toifes de large. Sous la Zone-Torride, les chaleurs y font tempérées par des pluies continuelles de Juin en Octobre, & qui ne peuvent ceffer quelques jours que l'on ne fente une chaleur infupportable. Son circuit eft de 4 lieues; fon ancienne opulence n'exifte plus, mais elle eft forte encore: le canal fait de main d'homme, fépare les terres des Portugais de celles des Mogols. Ses maifons font les mieux bâties de l'Inde: on y

compte encore 20000 habitans de différentes religions ; mais les métis nés de Portugais & d'Indiennes, forment le plus grand nombre. Les Canarins ſont Chrétiens, & noirs comme des Africains, ils ont le viſage bien fait & de beaux cheveux. Les prêtres, les avocats, les procureurs, les notaires y ſont très-nombreux. Parmi les diverſes nations mêlées qui habitent l'isle, ſont les *Charados*, hommes propres aux ſciences, ſpirituels, vifs, fins & prompts ; & les *Langolis*, hommes vilains, grands voleurs, grands menteurs, mauvais chrétiens, qui vont nuds, labourent, pêchent, rament, portent l'andore, dorment la nuit & le jour ſur la terre, & ne ſe nourriſſent que d'un peu de riz bouilli, parce qu'ils préferent l'oiſiveté à une vie plus abondante. Ils obéiſſent au bambou, & ſont ſi accoutumés à être battus, que cette punition devient, dit-on, une partie de leurs plaiſirs ; on dit, que lorſqu'ils ſe marient, leurs parens aſſemblés les battent juſqu'à les épuiſer.

La plupart des commerçans ſont des Gentils ou des Mahométans ; on y voit encore beaucoup de Cafres noirs qui ſont des eſclaves, & d'une grande laideur ; mais ingénieux & remplis de courage : on en voit, qui avec de faibles armes terraſſent les éléphans & les lions les plus

terribles : ils ſautent ſur les premiers qu'ils ont ſu abattre, & les tuent à coup de poignards ; ils s'y prennent différemment avec les ſeconds. Un noir s'avance au-devant de cet animal avec deux bâtons dans les mains, en met un dans ſa patte, & badine de l'autre avec lui, tandis qu'un autre noir prend le lion par les teſticules, & tous les deux le tuent à coups de bâton. On m'aſſura ce fait à Goa, où il faut que nous revenions. Son port eſt fortifié de tours & d'ouvrages bien garnis d'artillerie, diſperſés ſur le bord de la mer & ſur la montagne qui la domine. Quand on a paſſé les premiers forts, le canal devient plus étroit, il eſt bordé de beaux arbres & de pluſieurs maiſons de campagnes répandues ſur un eſpace de près de 3 lieues : dans une de ſes parties, on a élevé un large mur, le long duquel on ramaſſe beaucoup de ſel. Les vaiſſeaux peuvent venir, après s'être déchargés d'une partie de leurs marchandiſes juſques devant le palais du vice-roi, où commence la ville.

Ce canal qui forme ce fameux port, s'étend encore pluſieurs milles dans les terres, & coupe le pays en diverſes isles & preſqu'isles fertiles, qui fourniſſent d'abondantes proviſions à la ville, & lui donnent la perſpective la plus variée & la plus brillante. Auprès, eſt le port de *Murmugon*,

mugon, formé par un autre canal qui eſt défendu par un fort de même nom, ſitué dans la preſqu'isle de Salſette, ſéparée de l'isle par le canal; & c'eſt là que ſe retirent les vaiſſeaux Portugais, quand l'autre port eſt bouché par les ſables de la Mandora. Ces deux canaux qui ſe joignent à S. Laurent, forment l'isle de Goa, où l'on compte 30 villages. En entrant dans le port, on laiſſe à droite la preſqu'isle de Salſette qui a 7 lieues de long & 20 de circuit, où l'on trouve 50 villages. A gauche eſt la preſqu'isle de *Bardes*, qui a 17 lieues de circuit, 5 de long, & où l'on compte 28 villages.

Je commençai mes promenades par la *Sé*, ou l'égliſe archiépiſcopale : elle eſt grande & bien voûtée, a trois nefs, formées par 12 pilaſtres : toute l'égliſe eſt remplie d'ornemens de ſtuc : la chaire en eſt peu élevée. Le palais de l'archevêque eſt magnifique, a de belles galleries, & de magnifiques appartemens : mais il ne l'habite pas, parce que l'air n'en eſt pas ſalubre. Les couvens ſont très-beaux; les égliſes ont des voûtes dorées, les jardins en ſont délicieux. Celui de S. Auguſtin eſt ſur une éminence qui commande la ville : l'égliſe n'a qu'une voûte, mais on y compte huit chapelles & onze autels : tous ſont richement dorés; ſes jardins ſont om-

bragés par les plus beaux arbres des Indes. L'église des peres de l'obſervance eſt une des plus belles de Goa : l'or y brille de toutes parts, dans les chapelles, ſur les autels ; & le plafond eſt rempli d'ornemens de ſtuc. On voit dans celle de Ste. Monique un crucifix fameux par des miracles. L'hôpital de Goa n'eſt ni grand, ni bien gouverné ; ce qui joint au mauvais air du pays, y fait périr grand nombre de malades.

La puiſſance des Portugais a bien déchu ; elle s'étendait autrefois ſur divers lieux de la côte orientale & occidentale d'Afrique ; ce qui donnait plus de conſiſtance à leur empire en Aſie. Ils avaient *Maſcati* dans l'Arabie heureuſe, le royaume d'*Ormus*, & diverſes isles du golfe Perſique ; *Bahrem*, *Baſſora*, étaient ſes tributaires ; ils commandaient dans le *Canara*, dans *Onor*, *Barſelor* & *Cambolin* ; dans *Cananor*, *Palepor*, & dans l'isle *Manar* ; ils poſſédaient trois provinces de l'isle *Ceylan*, riche par ſa canelle, *Nagaptan* dans le Maduré, *Tamboulin* dans le Bengale, *Macaſſar* dans l'Etat de ce nom. Toutes les côtes leur étaient tributaires, nul vaiſſeau n'y pouvait pénétrer ſans leur paſſeport. Toutes ces conquêtes qui avaient coûté tant de ſang, ne durerent qu'un ſiecle & demi ; l'envie, la crainte qu'ils inſpiraient aux rois de

ces nations, les efforts des Hollandais, les richesses du Brésil, qui firent mépriser celles de l'Inde, ont abattu ce colosse de puissance qui faisait trembler l'Asie, quoiqu'il ne fût appuyé que sur une très-petite base. Ce qui reste aux Portugais de leur ancien empire, leur est plus à charge qu'utile. Ils ont *Goa*, & les presqu'isles de *Salsette*, de *Bardes-Angedive*, & quelques autres sur la côte septentrionale : ils possédent *Daman*, *Baçaïm*, *Chaul* : dans le Guzaratte, ils ont *Diou* ; vers les Moluques, *Timor* & *Solor*, qui abondent en Sandal ; en Chine, *Macao* ; en Afrique *Angola*, *Senna*, *Zofala*, *Mozambique* & *Mombaz*, tous établissemens qui ne sont pas florissans, (& dont ils ont encore perdu aujourd'hui une partie.)

Un vice-roi réside à Goa, & gouverne tous ces lieux, du Cap de Bonne-Espérance, jusqu'à Macao. Il préside dans la cour souveraine composée de six ou huit juges, nommés *Desembargadores*, affublés de robes qui tombent jusqu'aux talons, & ayant de larges manches. Ils forment le tribunal de la *Relacion*, qui administre la justice civile & criminelle ; & président aux tribunaux subalternes. L'inquisition, l'archevêque y sont respectés & craints, le vice-roi vit avec faste ; s'il se promene en bateau, des

trompettes le précédent ; s'il marche en palanquin, des cavaliers le ſuivent. Le roi de Portugal nomme encore dans ces pays pluſieurs généraux, dont la plupart n'ont qu'un titre ſans pouvoir. Les religieux y poſſédent quelques petites isles remplies de bois de palmiers, ſous leſquels les habitans du pays font leurs cabanes : on dit que l'haleine de l'homme rend ces arbres plus fertiles. Les dîmes appartiennent au roi, mais il donne des appointemens conſidérables à ſes officiers.

Preſque toutes les fleurs & les fruits de l'Indoſtan ſe trouvent aux environs de Goa, & c'eſt ici que j'en parlerai. Le *Cocotier*, eſt un des arbres les plus utiles ; il met à la voile & charge la barque. On fait des voiles & du papier avec ſes feuilles, des barques avec ſon tronc; ſon fruit ſert de viande, de boiſſon, de marchandiſe : ſa premiere écorce trempée dans l'eau ſe file & on en fait des cordes ; de la ſeconde on en fait des vaſes pour boire le chocolat ou autres liqueurs; au-dedans eſt une pulpe blanche qui a un goût d'amande ; au centre eſt une eau pure comme le criſtal, très-ſaine & très-agréable pour boire. On fait de ce fruit des confitures & de l'huile : en trempant une de ces branches dans de l'eau, on fait la *Nira* & la *Soura* :la premiere eſt

douce, blanche, a le goût de la piquette : la ſeconde eſt plus nourriſſante, & pour la faire, on ne coupe la branche qu'après le ſoleil levé. Si on la diſtille on en fait du vin, qui ſe gâtant devient vinaigre ; ſi on diſtille ce vin, il devient eau-de-vie ; ſi on le fait évaporer, il dépoſe un ſucre noir : on s'en ſert pour faire lever le pain. Preſſez la moëlle, il en ſort du lait qui ſert à faire cuire le riz, & à faire des ſauces. L'arbre qui le porte eſt droit, haut de 60 palmes, d'une égale groſſeur par-tout ; on en fait des poutres, on couvre les maiſons avec ſes feuilles. Il y a d'autres palmiers, mais leurs bois & leurs fruits ſont moins utiles.

On fait de très-beaux chapelets avec le fruit du palmier des *Bugios* ou des ſinges.

L'*Areque* reſſemble au palmier, ſon fruit reſſemble à la noix muſcade & ſe mâche avec le bétel ; le *Bananier* eſt tendre comme un roſeau, gros comme la cuiſſe, haut de 15 à 20 palmes : c'eſt de ſes feuilles, dit-on, que ſe couvrirent Adam & Eve : elles ſervent aux Indiens en guiſe de plats, ils écrivent ſur elles : il ne donne du fruit qu'une fois, & porte 60 à 70 bananes ſur une branche : on le coupe par le pied & bientôt il donne des rejettons : il y a des bananes groſſes & rondes comme un œuf ;

leur goût est doux: elles sont nourrissantes, rôties avec un peu de canelle & de sucre : il en est de plus petites, mais le goût en est meilleur encore. Il serait long de décrire la *Manguera*, arbre, dont il est de diverses especes ; mais qui tous produisent des fruits délicieux ; la *Carambeleira*, l'*Anoneira*, l'*Ateira*, le *Cajuyera*, dont le fruit porte son noyau en dehors, & dont l'odeur, selon un moine, renforce la mémoire. Ce que nous pourrions dire de tous ces fruits & d'autres encore, ne suffirait pas pour les bien connaître, & il nous rendrait long.

Parmi les fleurs on remarque la *Mogoreira*, ou *Jasmin d'Arabie*, qui depuis Février en Mai porte une belle fleur blanche de l'odeur du jasmin, mais plus douce ; l'*Asafreira*, qui a le pied jaune, les feuilles blanches, & ne s'ouvre que la nuit ; c'est l'arbre qui donne le safran qui le porte ; l'*Omlam* qui est fort longue & d'une odeur agréable.

Nous devons dire un mot du *Beteleira*, plante semblable au lierre, & dont la feuille, nommée *Bétel*, fait les délices Asiatiques ; les femmes, les grands, le peuple ne trouvent pas de plus grand plaisir que d'en mâcher sans cesse : on ne commence, on ne finit aucune affaire, aucune visite sans cette herbe : la meilleure se

trouve aux Philippines ; les Espagnols la mêlent au plâtre, la portent dans des boetes très-propres, & en mâchent à la maison & dans les rues ; elle rend les lèvres belles & vermeilles.

J'avais résolu de voir la cour & le camp du grand Mogol ; &, malgré les fatigues & les dangers qu'on me faisait entrevoir, je partis, laissant mes hardes au couvent des Théatins, avec mon valet ; & suivi d'un Canarin qui portait mes provisions, guidé par un jeune homme de Golconde qui savait le portugais, je passai de l'autre côté du canal. Là, ne trouvant personne pour porter le bagage d'un Arménien & d'un More qui s'étaient joints à moi, nous demeurâmes quelque tems dans une cabane de Gentils : enfin on parvint à faire porter ce bagage jusqu'au village d'*Arcolna*, où nous soupâmes de quelques grains de riz dispersés dans l'eau où ils avaient bouillis, & passâmes la nuit sous un cocotier, ne pouvant dormir au tintamare des Indiens qui saluaient la nouvelle lune. Le lendemain, il fallut engager à coups de bâtons trois Gentils à porter notre bagage ; nous y réussîmes : la chaleur était si violente qu'il fallait se reposer à chaque instant, & se rafraîchir avec des melons & des fruits du pays.

Nous vînmes à *Mardol*, village, où est une

fameuſe pagode : on y entre par un pont de trois arches & couvert : à droite eſt un édifice octogone, entouré de 7 rangs de petites colonnes avec leurs chapiteaux & de petites fenêtres où l'on met les lumieres, lorſqu'on fê e les idoles : à gauche eſt un édifice ſemblable, mais imparfait. Au fond de la cour eſt la pagode : on pénétre dans l'intérieur par deux ſalles ornées de colonnes. On entre dans une chambre peinte de diverſes petites figures qui ont ſur la tête des bonnets en pyramides. On y en voit une qui a quatre mains, dont deux tiennent un bâton, la troiſieme un miroir, la quatrieme repoſe ſur ſa hanche. A ſes côtés ſont des femmes qui portent cinq vaſes ſur la tête, les uns ſur les autres ; autour ſont répandus des chevaux aîlés, des coqs, des paons, &c. La pagode eſt terminée par une petite chambre obſcure où l'on voit une longue pierre ſculptée, couverte comme un tombeau. Je vis près delà le brancard dans lequel on porte les idoles, & une autre pagode, derriere laquelle était un grand arbre, & audeſſous un bain ou étang avec des eſcaliers pour qu'on puiſſe y deſcendre.

Après avoir longtems marché dans un pays inégal, nous arrivâmes à *Ponda*, où était un petit camp de Mogols, qui conduiſait le *Souba*

qui venait prendre poſſeſſion de ſa dignité. Il avait le titre de *Divan*, ou de receveur des revenus royaux. Je le vis inſtaller dans ſa nouvelle dignité. Devant ſa tente étaient 700 hommes en armes, & deux bandes de 16 hommes chacune, qui danſaient confuſément au ſon des tambours, des trompettes, des flûtes & autres inſtrumens de guerre, couraient comme des inſenſés, & ſe jetaient au nez une poudre rouge dont ils ſe barbouillent. Le Divan monta à cheval; il avait 65 ans; des timbaliers étaient à ſes côtés, une confuſion de fantaſſins & de cavaliers tout nuds le ſuivaient comme un troupeau de chèvres, portant des étendards, les uns de toile, les autres de ſoie. Il mit pied à terre devant une tente voiſine d'une moſquée, reçut & fit des complimens, mit l'ordre de ſon prince ſur ſa tête; puis on le revêtit de ſoie verte raiée d'or, & on lui paſſa deux ceintures autour du col. Il mit cinq fois la main à terre & autant de fois ſur ſa tête pour rendre grace à ſon maître; puis il s'aſſit & on vint le congratuler, & il fit des préſens. L'honneur qu'il venait de recevoir, lui coûta 20000 roupies.

Ponda, eſt une ville formée de cabanes & de maiſons de terre : elle eſt ſituée au milieu de pluſieurs montagnes, ſa fortereſſe eſt auſſi de

terre, & défendue par ſept pieces de canon : ſur la montagne eſt un fort bâti par Saragi, qui força les ſujets des Portugais à en porter les pierres. Le Suba de Ponda commande à 700 villages, & en reçoit le revenu qu'il rend conſidérable par ſes extorſions. C'eſt dans ce lieu que je vis une femme ſe brûler ſur le corps de ſon époux : ſes parens en avaient acheté la permiſſion du Suba. Elle vint au ſon de pluſieurs inſtrumens & de diverſes chanſons, très-bien habillée, ornée de pierreries, accompagnée de ſa famille, de ſes amis & de prêtres; arrivée près du bûcher, elle prit congé de tout le monde avec une intrépidité ſinguliere: on l'étendit, la tête ſur un morceau de bois, dans une cabane faite de menu bois abreuvé d'huile, & on l'attacha à un poteau : elle mâchait du bétel, & demandait à ceux qui l'entouraient ce qu'ils voulaient faire ſavoir dans l'autre monde ; on lui confia des préſens, des lettres pour des morts chers encore aux vivans ; puis on mit le feu au bûcher, ſur lequel on verſe pluſieurs vaſes remplis d'huile, afin qu'elle expire plus promptement. Les prêtres vont enſuite en ſecret chercher l'or & l'argent parmi ſes cendres. (Il ſerait affreux de penſer que le deſir de ces richeſſes influât ſur le goût que les prêtres ſemblent avoir pour ces inhumaines coutumes.)

Un nez coupé dans une dispute fit déserter aux Gentils le camp des Mogols; les uns fuyaient, parce qu'ils croyaient le fer & le feu prêts à les atteindre; les autres, parce qu'il fallait faire ce qu'on voyait faire aux autres; & tels sont la plupart des soldats de l'Inde. Pour se donner du courage, ils boivent quelquefois le suc du Banghé, qui mêlé à l'eau, produit les effets de l'opium; ils conservent cette liqueur dans des bouteilles de verre violet qu'on fabrique dans les montagnes de Gates & en Chine.

J'achetai un cheval à *Ponda*, j'y pris un passeport, & renvoyai mon fusil à Goa, parce qu'il m'exposait plus qu'il ne pouvait me défendre. Nous partîmes; arrivés à *Chiampon*, mon porteur voulut prendre une feuille de figuier pour lui servir de plat, ce qui fit faire tant de bruit à une femme idolâtre que nous fûmes obligés de partir; nous traversâmes de grands bois, entrâmes dans le pays d'un seigneur, vassal du grand Mogol qu'il doit servir à la guerre, & nous passâmes la nuit dans le village de *Kakoré* qui a une pagode, où, sous une petite coupole, nous vîmes une espece de pot de chambre de cuivre, soutenu d'une base de pierre, sur laquelle était cloué un masque d'homme aussi en cuivre. Au milieu était une cloche, & au dehors

plusieurs lucarnes. Les singes venaient autour de nous, sautant d'un arbre à l'autre ; les Gentils les nourrissent, & ils deviennent si familiers qu'on les voit se promener dans les villages & entrer dans les maisons. On les croit des especes d'hommes qui ne parlent point, pour qu'on ne les force pas à travailler ; on cite des histoires de singes amoureux de filles & auxquels leurs peres n'ont osé les refuser. On dit qu'une femme échappée d'un naufrage, seule dans une isle, eut commerce avec un babouin qui la nourrit dans une grotte ; mais que la femme ayant pu gagner un vaisseau, le babouin mit en pieces à sa vue les deux petits qu'il avait eu d'elle. On raconte qu'un fait semblable, arrivé dans le Bresil, occasionna de grandes disputes entre les dominicains & les jésuites, pour savoir si le fruit d'un tel amour devait être baptisé : ces enfans ne different des nôtres qu'en ce qu'ils sont couverts de poil & ne parlent point. Les singes sont friands de cocos, & on s'en sert pour les prendre : on n'a qu'à faire un trou dans ce fruit, l'animal y plonge sa patte pour en retirer la pulpe; on le surprend alors, & il ne peut s'enfuir, parce qu'il ne peut retirer sa patte pleine de pulpe.

Je traversai des bois épais, & arrivai au pied de la montagne *Bagalati*, où des douaniers

me déſirent d'une partie de mon argent : j'arrivai au ſommet de la montagne au travers des bois, où je trouvai d'autres douaniers, mais moins avides. Il fallut traverſer pluſieurs autres grands bois, la plupart remplis de fruits qui m'étaient inconnus : j'y vis des poules ſauvages, dont les plumes & la crête ſont noirâtres. Quelques-uns de ces bois ſont agréables ; il en eſt où l'on trouve des mines de fer. Au-delà, nous trouvâmes le village de *Sambrani*, où réſide le prince Karagia dans un fort de terre : Sambrani a un bon marché & un bazar ; le prince en retire 150,000 écus ; ce qui prouve l'excès des impoſitions payées par les ſujets. J'arrivai bientôt ſur les terres du grand Mogol, près du fort de la ville d'*Alcal*, où la crainte des voleurs me força d'attendre une caravanne de bœufs. Il y avait dans ce lieu une pagode, où était une idole à corps d'homme, à tête de ſinge, & qui avait une queue qui lui revenait par-deſſus la tête; une clochette était ſuſpendue à ſon extrêmité : c'eſt, dit-on, le ſimulacre d'un ſinge qui combattit dans ce lieu avec un courage extraordinaire.

Je partis avec la caravanne, & couchai le premier jour à *Etqui*, village dans un terroir excellent, où les cerfs & autres animaux paiſ-

ſent familierement ; & le ſecond à *Tikli*, bourg défendu par un fort : le pays eſt également riche, plein d'arbriſſeaux d'une beauté & d'une verdure enchantereſſe. *Mandapour*, où je vins enſuite, eſt une ville bâtie en terre, ceinte d'une muraille baſſe, ayant ſur une colline un fort bâti de pierres & de chaux. On voyage différemment ici que par-tout ailleurs : on n'y trouve ni animaux pour les voitures, ni karavanſeras, ni vivres, ni ſûreté contre les voleurs. Il faut monter ſur un bœuf, & porter avec ſoi ſes proviſions & ſes uſtenciles pour les accommoder ; on ne trouve du riz, des légumes que dans les grands bourgs, & le pays eſt infecté de brigands qui vous tendent des piéges : tel ſe couche au pied d'un arbre, qui tout-à-coup ſe trouve lié par un nœud coulant, & forcé de ſe laiſſer dépouiller ſans réſiſtance : c'eſt ſur-tout dans le Viſapour qu'on eſt expoſé à ces dangers.

A *Kodelki*, je goûtai des raiſins d'Europe déja mûrs, mais très-chers : *Edoar*, où je parvins, me parut une bonne ville ; ſa premiere enceinte renferme un fort de pierres mal bâti ; ſa ſeconde a encore un fort, autour duquel ſont des maiſons de terre. A 3 lieues delà eſt le bourg *Mouddol*, ſitué au bord d'une riviere, ceint d'un mur de terre, défendu par un fort de terre

aussi ; ses maisons sont des cabanes : j'y tombai de cheval, & me sentis plusieurs jours de ma chûte. Cinq lieues plus loin est *Galgala*, où était le camp des Mogols ; j'y trouvai quelques soldats Chrétiens qui me logerent. Ils y ont la liberté de pratiquer leur culte, & l'un d'eux revètu du titre de leur capitaine, fit battre cruellement des Mahométans qui s'étaient enyvrés, & qui vinrent ensuite l'en remercier.

Le grand Mogol y était ; c'est un homme fourbe & dissimulé qui consulte les gens de loi, ne fait que ce qu'il veut & ne le dit jamais : la confusion m'empêcha de le voir. Ses tentes & celle des princes occupaient un espace d'une lieue de tour, fermé de palissades, de fossés & d'un grand nombre de fauconneaux. L'armée était composée de 100,000 fantassins & de 60000 cavaliers : 5000 chameaux, 3000 éléphans en portaient les bagages ; le nombre des vivandiers, des marchands, des ouvriers, était très-grand, & tout le camp est une ville mouvante de 500,000 personnes, où les provisions étaient en abondance, & où l'on trouvait 250 bazars ; le tout avait 10 lieues de tour.

Parmi ceux qui l'habitaient, on distingue les *Omrahs*, à qui le grand Mogol donne les revenus de telles provinces ou de telles villes, à

condition d'entretenir un certain nombre de ſoldats, de ſervir dans la guerre, d'accompagner leur maître dans la paix: leurs fautes ſont punies par des amendes pécuniaires, & à leur mort, leurs richeſſes paſſent dans le tréſor royal comme en Perſe: chacun commande ſes troupes, obéit à un chef que nomme l'empereur & qui en reçoit les ordres. Les chefs & les ſoldats ſont ignorans & poltrons; ils fuient le danger, & ceux qui ne ſe ſont pas trouvé à une action en ſont quittes pour être privés de leur paye pendant ce jour-là: il n'y a point d'hôpital pour les bleſſés, mais la paye eſt forte; il eſt facile de s'y enrichir; il ne l'eſt pas de même d'emporter ſes richeſſes.

Le pays manque de chevaux, & on en tire de Perſe & d'Arabie: pluſieurs ſont d'une cherté exceſſive: ſouvent on les nourrit en été avec quatre livres de lentilles cuites, par jour; en hyver on y ajoute une demi-livre de beurre, autant de ſucre, quatre onces de poivre & un peu de paille ſechée. Les éléphans coûtent bien davantage: un ſeul mange 140 livres de grain par jour, outre les feuilles, les cannes vertes, le ſucre & le poivre: l'empereur alloue ſept roupies par jour à chacun & en entretient 3000, outre ceux qu'on appelle les trois éléphans généraux,

néraux, à chacun desquels l'empereur alloue 500,000 roupies par mois pour leur entretien, celui de 500 autres éléphans & des personnes qui en prennent soin : chaque Omrah en entretient un certain nombre.

Un jour j'allai pour voir le fils de l'empereur, que 2000 soldats rangés en haie attendaient : je le vis sortir, il était à cheval, mais dès qu'il apperçut son pere, il en descendit par respect : il se nommait *Schialam*, était grand & âgé de plus de 60 ans ; sa barbe épaisse commençait à blanchir : plusieurs milliers de soldats pourront soutenir ses prétentions au trône, si on le lui dispute.

Le lendemain je fus introduit à une audience particuliere du grand Mogol : dans la premiere cour de son quartier, je vis sous une tente des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, & d'autres instrumens qui se font entendre à de certaines heures du jour : il y avait aussi une balle d'or attachée à une chaîne entre deux mains dorées ; c'est l'enseigne impériale portée par un éléphant. La seconde cour & les tentes du prince sont ornées d'étoffes d'or & d'argent : il y était assis sur de riches tapis & appuyé sur des oreillers tissus d'or. Je lui fis la révérence à la maniere des Mogols ; il me

demanda le nom de ma patrie, quels voyages j'avais fait, ſi je voulais le ſervir, où je voulais aller. Je répondis à tous ces points; il me demanda encore des nouvelles de la guerre du Turc en Hongrie: puis me congédia. La tente d'audience était ſoutenue par deux grands mâts; au déhors elle était couverte d'un voile rouge, & le dedans d'un plus fin avec des rideaux de tafetas. Sous cette tente était un échafaut quarré haut de trois pieds, fermé d'une baluſtrade d'argent, & couvert de tapis ſuperbes: au milieu, entre des piques couvertes d'argent s'élevait le trône, qui avait une forme quarrée, & était fait de bois doré; on y montait par un petit eſcalier d'argent. L'empereur en ſortit un inſtant après, appuyé d'un bâton fourchu par le haut, précédé & ſuivi d'omrahs & de courtiſans: il était habillé de blanc: ſur ſon turban blanc entouré d'une étoile d'or, brillait une grande émeraude au milieu de quatre plus petites. Sa ceinture de ſoie cachait ſon poignard, il avait des ſouliers à la moreſque, & point de bas: deux officiers chaſſaient les mouches avec des queues de cheval blanches, un autre le couvrait d'un paraſol vert. Il était petit, voûté, âgé de 80 ans; ſon nez était grand, ſon teint olivâtre, ſa barbe blanche.

Il donnait ainſi audience, & écrivait ſes réponſes ſans ſe ſervir de lunettes.

Il paſſa en revue les éléphans : chacun de leurs conducteurs découvrait devant lui la croupe de l'animal, enſuite il lui faiſait tourner la tête vers le trône, & l'obligeait d'élever & de baiſſer ſa trompe trois fois en ſigne de vénération.

Les grands firent enſuite leur révérence à l'empereur ; les princes du ſang ne la font que deux fois, les autres trois ; elle conſiſte à mettre chaque fois la main ſur la tête, à terre, & ſur l'eſtomac. Au déhors de la tente étaient cent mouſquetaires, & des maſſiers habillés de couleurs différentes, qui avaient ſur les épaules des bâtons garnis de pommes d'argent au bout ; d'autres qui portaient les enſeignes royales au bout de leurs piques : ceux-ci avaient des robes de velours rouge bordé d'or : l'un d'eux portait un ſoleil, deux portaient des mains dorées ; deux des queues de cheval teintes en rouge : plus loin étaient diverſes compagnies à pied & à cheval ; des éléphans qui portaient de grands étendarts. L'audience finie, les princes ſe retirerent, les omrahs s'en retournerent à leurs tentes ſuivis d'éléphans dont les uns portaient des chaiſes, des étendarts dé-

ployés : un More à pied sonnait d'une trompette dont le son ressemblait à celui du cornet d'un vacher, & chacun se retira.

Le nom de l'empereur était *Aureng-Zeb* ; il était monté sur le trône à force de fourberies, de trahisons & de cruautés ; aussi craint-il tout ce qui l'environne. Comme par pénitence de ses crimes, il ne mange depuis long-tems ni pain de froment, ni chair, ni poisson, il ne boit d'aucune liqueur ; le pain d'orge, le riz, les légumes sont sa nourriture ordinaire ; il a cessé d'être sanguinaire, & s'est montré toujours indulgent envers les omrahs, afin qu'ils ne pussent espérer de plus grands avantages de ses fils. Il a beaucoup de femmes dans son haram, mais il ne les voit pas : il travaille à des bonnets qu'il envoye en présent aux gouverneurs de ses royaumes, & il vit de ce qu'ils lui donnent en retour. Il n'a jamais beaucoup dépensé en habillemens. Quand il réside à Dehli, Agra, ou Lahor, vingt mille cavaliers font sa garde ordinaire, & ils sont changés tous les huit jours ; mais presque toujours il est en campagne, & vit sous des tentes au milieu d'une armée nombreuse. Ses quatre fils ont tenté de le détrôner ; il les a prévenus, les a enfermés, ou mis à mort, ou forcés de se retirer chez ses voisins.

Il a quatre miniſtres principaux : le *Bagchi* qui veille ſur les affaires militaires ; l'*Adelet* qui préſide aux affaires civiles & criminelles ; le *Divan* qui veille ſur les omrahs ou poſſeſſeurs de fiefs ; le *Canſaman* qui eſt le tréſorier général. Aureng-Zeb veille ſur tous & s'occupe beaucoup du gouvernement : ſa volonté ſert de regle ; il ôte au ſeigneur ſon fief, au payſan ſa terre comme il lui plaît. On n'eſt point admis en ſa préſence les mains vuides, & chacun de ſes omrahs l'imite, ne fut-ce que pour être en état d'acheter ſa faveur. Ses richeſſes ſont immenſes : il retire de fortes impoſitions aſſiſes ſur tous ſes ſujets : il vend toutes les charges, toutes les audiences ; il hérite de tous ceux qui le ſervent & qu'il paye. Ses Etats ſont d'une étendue immenſe, & la plupart de ſes provinces peuvent être regardées comme les pays les plus riches de l'Aſie. Tout l'argent de l'Europe vient s'y rendre, & une partie de l'Aſie concourt à groſſir ſes richeſſes. Il y a un auteur qui fait monter ſon revenu à 330 millions de roupies ; mais il eſt bien plus grand. Ses ſeuls royaumes héréditaires lui rapportent 820 millions de roupies, & il faut y ajouter ce qu'il retire des royaumes conquis. Auſſi ſes dépenſes ſont énormes. Il entretient 300,000

cavaliers, 400,000 fantaſſins, & un grand nombre d'éléphans, de chevaux, de chiens, de tigres, de faucons, de vautours, d'eunuques, de muſiciens & de danſeuſes.

On célebre la fête de la naiſſance de l'empereur avec beaucoup de pompe : tous les grands lui apportent de l'argent ; il eſt aſſis dans un trône que Tamerlan commença, que pluſieurs de ſes ſucceſſeurs continuerent, que Schah Gehan finit, & qui eſt couvert de diamans, d'émeraudes, de rubis, d'autres pierres précieuſes : douze petites colonnes qui forment les trois côtés, ſurpaſſent tout le reſte en magnificence : il eſt d'or & on en fait monter le prix à plus de 50 millions. On célebre auſſi le *Tol*, qui ſignifie *Poids*, parce qu'on y peſe les dons faits alors au prince qui les diſtribue aux pauvres avec ſolemnité.

Les Indiens ſont bien faits, leurs cheveux ſont noirs, leur teint olivâtre & n'aiment point ceux qui ſont blancs : ils ſe lavent ſouvent ; leurs maiſons ſont baſſes, environnées d'arbres ; ils voyagent dans des charettes traînées par des bœufs, ou ſi la route n'eſt pas longue, ils montent ſur des ânes. Les grands marchent en palanquin ou ſur des éléphans. Ils vont à la chaſſe avec des chiens ou avec des léopards apprivoi-

ſés ; ils prennent les oiſeaux aquatiques en ſe mettant dans l'eau juſqu'au menton & ſe cachant le viſage avec un faux oiſeau, qui n'épouvante point ceux de ſon eſpece, puis ils les prennent par les pieds & les étouffent ; ils les tuent auſſi au vol avec la flèche.

Les voyageurs peuvent voyager ſans crainte avec un Mogol ; mais mieux encore avec un Indien. On parle l'Arabe & le Perſan à la cour : ils eſtiment l'aſtrologie, entendent peu la médecine, aiment la muſique qui y eſt groſſiere encore, dépenſent beaucoup en domeſtiques & en concubines. Les grands ont des bâtimens magnifiques, dont les toits ſont plats, pour y prendre le frais ; ils ont des fontaines environnées de tapis & d'ombrages. Civils envers les étrangers, ils font peu de geſtes : les inférieurs ſaluent en portant la main ſur la tète, & les égaux en s'inclinant : leurs habits ſont étroits vers la ceinture & deſcendent juſqu'à mi-jambe : leurs hauts de chauſſe leur ſervent de bas, & leurs ſouliers ſont plats comme nos pantoufles : ils s'entortillent la tête d'une toile fine : leur ceinture eſt de ſoie. Les femmes ont la tête couverte & les cheveux pendans ; pluſieurs portent à la narine un anneau enrichi de pierres précieuſes ; les femmes du peuple &

les proſtituées paraiſſent ſeules en public.

Lorſque les Indiens ſe marient, ils font en cérémonie un tour de la ville, puis l'époux vient toucher de ſon pied nud le pied de ſon épouſe qui en fait autant à ſon tour, tandis qu'un bramin fait ſur eux quelques prieres : c'eſt à-peu-près en quoi conſiſte toute la cérémonie. Les femmes y ſont fécondes & accouchent avec facilité : les enfans ſont élevés nuds juſqu'à l'âge de 7 ans. Le deuil des Indiens conſiſte à ſe raſer la barbe & la tête : les femmes briſent un bracelet d'ivoire qu'elles portent preſque toujours.

La ſaiſon des pluies y forme l'hiver : elle eſt précédée & ſuivie de tempêtes effrayantes : c'eſt auprès des montagnes que la chaleur eſt la plus forte, & on ne peut la ſupporter qu'avec peine. L'Indoſtan abonde en riz, en excellent bled & en légumes : la terre y eſt couverte de troupeaux ; le vin ne peut s'y faire ; la boiſſon ordinaire eſt la ſoura diſtillée : les fleurs y ſont d'une couleur plus vive & plus odorante qu'en Europe. On y trouve des mines de cuivre, de fer, de plomb ; de riches mines de diamans & d'autres pierres précieuſes : la plus riche eſt dans le Golconde, on la nomme *Gani* ; elle eſt dans une plaine de deux lieues, entre un vil-

lage & quelques montagnes ſtériles. Pour les trouver, on creuſe la terre, on la porte dans une place entourée de murs, & on la réduit en boue claire qu'on fait écouler; le ſable reſte, on y remet de l'eau encore, & quand il eſt bien lavé, on le met dans des paniers qui laiſſent paſſer le plus fin; après quoi on l'étend, & on y cherche les diamans, dont les plus grands appartiennent au prince. On a encore d'autres mines de diamans dans l'Aſie; mais elles ſont moins abondantes.

On trouve dans l'Indoſtan des gazelles, des vaches ſauvages, des chameaux, des dromadaires, des rhinocéros, des éléphans, des cerfs, des lions, des tigres, des léopards, & des chèvres qui donnent le muſc, d'autres qui portent le bézoard: celui des ſinges eſt moins eſtimé; mais le porc épic en porte un plus eſtimé encore que celui de la chèvre. Les forêts y ſont peuplées de paons, de perroquets, de pigeons verds: il y a de très-beaux oiſeaux de cage dont le chant eſt très-agréable. On y trouve des poules ſauvages & domeſtiques.

(*) Je ne pouvais demeurer plus longtems à

(*) Nous omettons ce qui concerne la religion des Indous: on la trouve facilement ailleurs, expoſée avec plus d'exactitude.

Galgala, ſans perdre le tems propre pour me rendre à la Chine, & quoique ſeul & dans un pays infeſté de voleurs, je partis à cheval. Mais après avoir marché trois jours, je rencontrai une caravane au-delà d'Onor, & je marchai avec elle juſqu'à la nuit, pendant laquelle je la perdis. Je me vis le matin ſeul & en pleine campagne; je ſuivis ſes traces & arrivai à *Beligon*, ville dont les maiſons ſont de terre broyée, mêlée avec de la paille, qui a un grand bazar, une bonne fortereſſe entourée d'eau, bâtie en pierres de taille. Je n'y trouvai point de caravane; mais un Mogol me mena dans *Chiapour*, & j'y trouvai celle qui allait à *Bardes:* les Canarins qui la formaient, nés ſujets du Portugal, me reçurent avec amitié; ils me fournirent du riz & des poules, mais point de pain, parce qu'on n'en mange pas dans le pays. J'étais exténué de fatigue, il fallut me ſoutenir ſur mon cheval, & le jour qui ſuivit, nous logeâmes auprès de quelques cabanes où je ne trouvai pas un poulet à acheter. Il nous fallut deſcendre enſuite la roide & longue montagne de Balagate; nous entrions dans les Etats de Savagi; là, les gardes m'arrèterent, & ne me laiſſerent aller qu'avec peine: il nous fallut paſſer la nuit en pleine campagne auprès

d'un étang. Nous rentrâmes enſuite dans les terres du Mogol, & j'y fus encore arrêté, & relâché. Enfin j'arrivai au fort *S. Michel* dont le commandant me retint, parce qu'il vit ma faibleſſe, & envoya chercher un ballon pour me conduire à Goa, mais je n'en pus avoir, & ſoutenu par un ſoldat qu'il me donna pour guide, j'arrivai enfin dans cette métropole des Portugais. J'y reçus des Théatins tous les ſecours que j'en pouvais attendre & je fus bientôt rétabli.

J'allai quelques jours après à *Pumbourpa*, avec des amis qui m'en rendirent le ſéjour agréable. En me promenant parmi les palmiers dont la campagne eſt remplie, je fus touché de compaſſion en voyant de pauvres hommes, gentils ou chrétiens, habiter de chétives cabanes ſous ces arbres pour les rendre plus féconds, ſans eſpérance d'en pouvoir jamais ſortir, eux ni leurs familles; s'ils le tentaient, la Juſtice, ou l'Injuſtice en titre les y ramenerait à la voix de leur maître: leur condition eſt pire que celle des eſclaves. Ailleurs je vis pêcher les huîtres dont l'écaille amincie ſert de vitre aux fenêtres; la chair en eſt moins bonne que celle des nôtres.

Je me préparais à mon départ pour la Chine; je congédiai mon valet Arménien qui refuſait

de m'y ſuivre, & je pris un eſclave noir; j'obtins le paſſage ſur le vaiſſeau le *Roſaire*, dont le capitaine Jérôme Vaſconcellos, ne put ou ne voulut pas me nourrir; mais je m'arrangeai pour cet objet avec le pilote. Après avoir pris congé de mes amis, & m'être recréé quelques jours encore à Pumbourpa, je me rendis ſur le vaiſſeau qui avait appareillé; j'y trouvai dix religieux qui paſſaient à la Chine; un autre vaiſſeau partait avec nous: on leva les ancres, nous fûmes remorqués hors du canal; mais un vent violent nous arrêta, & deux jours après nous fit échouer. La crainte que la marée ne fit ouvrir les vaiſſeaux, nous fit deſcendre à terre avec notre bagage, & je retournai à Goa, tandis qu'avec beaucoup de ſecours & d'efforts on remit les vaiſſeaux à flot. Ils rentrerent dans le port pour faire de nouvelles proviſions, parce qu'on en avait conſommé & jeté une partie. On avait jeté à la mer mes trois paniers de fruits; mais comme je l'ignorais, je ne pus remplir ce vuide dans mes proviſions. Nous nous rembarquâmes de nouveau, & un bon vent nous conduiſit bientôt à la hauteur de *Cochin*, puis à celle du cap *Comorin*, qui ſépare l'hiver de l'été ſur cette côte; car tandis que des pluies orageuſes inondent la côte occidentale de cette

presqu'isle, la côte orientale jouit d'un beau tems, & des agrémens que peut donner l'été.

Nous parvînmes heureusement à la hauteur de *Galle*, dans l'isle de Ceylan ; ce qui nous réjouit en nous ôtant la crainte d'être forcés de rebrousser, comme il arrive quelquefois avant qu'on ait atteint cette latitude. Ceylan est une isle de 400 lieues de tour, séparée du Continent par un détroit qui manque de fond. C'est la plus riche des isles d'Asie : ses forêts fournissent des fruits délicieux ; là, croît sans soins le canelier, arbre dont le fruit est semblable à l'olive, & la feuille à celle du laurier : sa fleur est blanche : il a trois écorces, la seconde est la meilleure. On y trouve aussi des oranges & des limons excellens, des grenades, des cocos, des ananas, &c. Là, encore, naissent les plus beaux éléphans des Indes, & l'on en tire des rubis, des jacintes, des saphirs, &c. & du beau cristal de roche. Le poisson y est abondant. Les peuples en sont idolâtres : les hommes sont grands, noirs, laids, fourbes & poltrons. Une ceinture leur tient lieu d'habillement ; ils savent travailler l'or, l'argent, l'acier & l'ivoire. On la divise en dix provinces. Candi est la capitale, & est située au milieu de l'isle sous un air tempéré.

Les roulemens du vaisseau nous firent con-

naître que nous étions parvenus vis-à-vis des bouches du Gange, & du Bengale, royaume le plus abondant de ceux que possede le Mogol, & où l'on commerce en soies, toiles & toutes sortes d'étoffes. Nous avions laissé derriere nous les *Maldives*, qui occupent un espace de 200 lieues, & dont le roi prend le titre de prince de 13 provinces & de 12 mille isles. Elles sont en effet divisées en 13 provinces, ou Atollons: fortifiées par les rochers qui les environnent, par le peu de fond qu'il y a entr'elles, l'air y est malsain, & ardent; le terroir n'y produit ni bleds ni riz; des racines y suppléent: les cocos & les figues des Indes y sont a bon marché; les poules sauvages ou domestiques & le poisson y sont communs. Il n'y a point de bêtes de somme; le roi y fait venir des vaches pour son usage. On y voit épanouir la *Fleur du Soleil*, qui s'ouvre au lever de cet astre & se ferme à son coucher, & la *Plante triste*, qui étend ses feuilles au coucher, & les replie au lever du soleil. Il y a toute l'année des fleurs différentes, plus belles, plus odorantes qu'ailleurs, des grenades, des figues d'Inde: on y voit le *Wora*, dont les feuilles ressemblent à celles du noyer, & dont le fruit donne une huile noire, qui sert pour enduire leurs barques: on dit que la ra-

cine, qu'on y mange, ne pouſſe ni feuilles, ni ſemences ; mais coupée en morceaux, elle végéte & groſſit. Les maiſons y ſont de bois de cocos & couvertes de ſes feuilles; quelques-unes ſont bâties en pierres qu'on tire du fond de la mer. Les habitans en ſont Mahométans, & les deux ſexes y nagent également bien : l'un coupe ſes cheveux, l'autre les conſerve ; l'eau de cocos leur ſert de vin ; quelquefois ils y laiſſent fermenter du poivre & du miel. Des coquilles blanches & polies qui ſervent de monnaie dans le Bengale, ſont une de leurs richeſſes : les belles nattes qu'on y fabrique en ſont une autre.

Nous apperçûmes l'isle de *Nicobar*, qui, dit-on, paie à celle d'*Andemaon* un tribut d'un certain nombre de corps humains pour régaler ſes habitans. Les Hollandais en tenterent la conquête, attirés par le bruit qui ſe répandit qu'il y avait un puits, dont l'eau changeait le fer en or ; mais ils ne purent y réuſſir ; ce peuple ne fait de commerce avec aucune nation du monde. Peu après nous vîmes la pointe d'*Achom*, pointe la plus avancée de l'isle de Sumatra, qui a 300 lieues de long & 25 de large, qui renferme pluſieurs Etats, diverſes religions. On dit que les habitans du mont *Bata* jouent leur vie les uns contre les autres, que le gagnant lie le perdant

& attend un jour qu'on vienne le racheter, mais que s'il attend en vain, il le tue & le mange. On trouve dans cette isle beaucoup d'or en poudre, de l'étain, du fer, du ſoufre, du camphre, du ſandal & du poivre qui eſt petit & préférable au commun qui vient du Malabar. L'air y eſt mal ſain pour les étrangers : l'eau y eſt impure, mais ſouvent on trouve de l'or au fond des ruiſſeaux. Achem, ſa plus grande ville, eſt ſituée à une petite lieue de la mer ſur le bord d'une riviere large, mais peu profonde, qui environne un fort élevé au milieu de ſes eaux.

Près delà le vent manque ordinairement aux vaiſſeaux, les courans s'oppoſent à leur courſe, & l'on n'y avance qu'avec beaucoup de lenteur : il fallut nous approcher de terre pour jeter l'ancre, quand le courant ou les vents nous étaient contraires. Cette lenteur me rendit plus ſenſible la diſette que je commençais à éprouver. De 30 poules que j'avais embarquées, je n'en avais mangé que ſept ; les autres s'étaient envolées, diſait le pilote ; un paſſager doit s'attendre à ces friponneries. Nous vîmes *los Degradados*, la *Reina*, pouſſés par un bon vent qui ſouffla deux jours. Il ceſſa, & nous jetâmes l'ancre. Trois jours après il s'éleva de nouveau. La derniere isle nourrit des hommes preſque ſauvages,

ges, ayant de petites cabanes cachées ſous les arbres épais & verds qui les entourent. Dans ces climats on éprouve des chaleurs preſque inſupportables, parce que les pluies y ſont rares. Nous apperçumes la pointe de Tarjapour où ſe dégorge une belle riviere, au-delà de laquelle les courans perdent leur rapidité : mais les calmes étaient fréquens. Nous abordâmes à l'isle de *Polvereira*, qui n'a pas une lieue de tour, eſt couverte d'arbres, & arroſée par un beau ruiſſeau : mais elle eſt déſerte. Deux jours après, nous vîmes l'isle *Arou*, qui eſt environnée de rochers, & le lendemain, nous nous trouvâmes devant le mont *Poulpo-Selar*. Nous ſuivions la côte de Malacca, toujours couverte de bois, & où regne un roi qui s'y cache plutôt qu'il n'y commande. C'eſt là que nous rencontrâmes des barques Chinoiſes, dont la proue eſt auſſi large que la poupe, & qui portent quatre voiles de nattes, dont deux ont la figure d'aîles d'oiſeaux.

Enfin, nous entrâmes dans le port de *Malacca*, ville dont les maiſons ſont de bois, les murs & les toits de pluſieurs ſont des nattes ; des palmiers & autres arbres les couvrent. Des Portugais, des Gentils, des Mores, des Chinois l'habitent au nombre de cinq mille ; les Hollandais y commandent, & forcent les Portugais à

faire l'exercice de leur religion dans les forêts voisines, & à payer des taxes excessives. La forteresse est sur la droite en entrant dans le canal : elle a six tours garnies de canon, & un fossé l'entoure : 120 soldats la défendent : l'église est sur une colline qui s'éleve au centre. Le climat y est tempéré & le terroir fertile ; il est rare qu'un jour y passe sans pluie. Les fruits y sont les mêmes qu'à Goa, mais les cocos y sont trois fois plus gros. On estime le *Durion* qu'on y cueille ; l'odeur en est désagréable ; mais le goût en est excellent ; il croît sur un grand arbre ; sa figure est assez semblable à celle de la pomme de pin. On y recherche le *Mangoustar*, le *Jamboa*, l'*Assampaia*, &c. On y trouve aussi le sagu, moëlle d'un arbre ou d'une racine que l'on confit au sucre, que l'on cuit dans le bouillon, & qui est fort nourrissante ; le *benjoin* est encore une de ses richesses.

On paie à Malacca le droit d'ancrage & de passage ; mais les Anglais en sont exempts : le port est bon, & il s'y fait beaucoup de commerce : la ville a dans ses basars les plus belles marchandises du Japon, de la Chine, du Bengale & de Perse. J'y ai trouvé des perroquets, dont le corps & les aîles étaient de couleur incarnate & les cuisses vertes : d'autres, dont le

corps eſt rouge, la tête azurée, les aîles & les cuiſſes d'un bleu clair : les *Catacuas*, qu'on prend dans les isles Moluques, ſont blancs, avec une touffe ſur la tête : ils ſont plus petits qu'en Amérique. J'y vis le *Caſouar* qui eſt deux fois plus gros qu'un coq d'Inde ; les os de ſes aîles ſemblent élaſtiques, ſes pieds & ſon bec reſſemblent à ceux de l'autruche, ſes œufs ſont verds & blancs. J'y mangeai du *Balanca*, poiſſon qui par deſſous reſſemble à l'écreviſſe, par deſſus à la tortue, dont la tête eſt armée d'une épée. Le territoire de la ville ne s'étend pas à plus d'une lieue, parce que les habitans du pays vivent errans & ne veulent point ſe ſoumettre à leur joug, auquel leur genre de vie les fait échapper. On les appelle *Manancavos ;* ils ſont grands voleurs, & n'épargnent pas les Européens qu'ils trouvent diſperſés. Leur chef réſide à *Nani*, village conſtruit de nattes dans une forêt. On y voit des hommes ſauvages nommés *Salittes*, qui vivent dans des barques & des maiſons portatives ; gens robuſtes occupés à la pêche, à la piraterie, & ont un chef nommé *Palimajatti.*

Nous remîmes à la voile & ſortîmes de Malacca : nous nous trouvâmes le ſoir vis-à-vis d'une montagne au pied de laquelle coule le

Rio Formoſo, riviere profonde qui vient de loin dans les terres, & dont les bords ſont ombragés de belles cannes, dont les unes ſervent d'appui, les autres ſont fendues & ſont utiles pour garnir des lits, des contre portes, des chaiſes, des bancs, pour en faire des corbeilles, des cordes & même du fil : le calme nous força de reſter près delà pendant quatre jours. Enfin, laiſſant à gauche l'isle de *Poulpiſſon, isle de Figue*, nous raſâmes celle *Poulcariman* qui eſt grande & déſerte ; il fallut mouiller à la pointe du détroit formé par la côte de Sumatra, & la pointe d'Ihor : il eſt ſemé de beaucoup d'isles qui forment des détroits difficiles : celui de *Sincapour* eſt le plus fréquenté, celui *del Governador* plus large que le premier, n'offre point de mouillage : c'eſt cependant celui que préférent la plupart des Européens. Il y a encore les détroits de *Carvon*, de *Dourion*, de *Savon*, d'*Ihor*, &c. Celui-ci eſt bordé par la Terre-Ferme, & conduit à la ville de ce nom, qui n'eſt compoſée que de cabanes, & où les Hollandais ont un comptoir pour le commerce du poivre.

Nous entrâmes dans celui de *Sincapour*, qu'une multitude d'isles fait paraître d'abord un labyrinthe : il n'a pas trois lieues de long ; mais

les courans le rendent dangereux : toutes ces isles couvertes d'arbres toujours verds, présentent une perspective agréable. C'est là, que vivent les *Salittes*, peuple dont parlent plusieurs voyageurs, ni leur solitude sauvage, ni le mauvais air, ni l'horreur des bois voisins ne les épouvantent: il en vint à bord du vaisseau avec leurs femmes & leurs enfans dans leurs maisons flottantes pour échanger leur poisson contre des plats, du fer, des couteaux, du tabac: ces hommes sont méfians & traîtres ; pour la moindre chose, ils plongent leur poignard dans le cœur de l'homme qui s'oppose à eux. Ils sont sujets du royaume d'*Ihor*, dont nous suivîmes la côte. Cet Etat est abondant en poivre, en cuivre blanc, en cannes, en riz, en areque, en cocos & autres productions; il commerce sur-tout avec les Hollandais.

Nous mouillâmes vis-à-vis du Cap de *Romanie*, & passâmes ensuite entre la côte & une longue enfilade d'isles ; nous vîmes *Pedrablanca*, rocher blanc, peu élevé, situé au milieu du passage, & menaçant du naufrage ceux qui ne s'en éloignent pas. Un vent frais nous mit hors de toutes ces isles. Nous approchâmes de *Borneo*, par un vent qui nous éloigna du golfe de Siam, qui baigne un pays abondant en cam-

phre, poivre, ivoire, bois odorans, cocos, areque, nids d'oiſeaux, toiles blanches, &c. Nous cinglions vers *Pulo Laor*, quand une tempète nous jeta ſur l'isle de Borneo, l'une des plus grandes du monde, & l'une des moins connues, parce que les princes en ſont Mahométans, & la plupart de leurs peuples idolâtres. On a tenté vainement d'y faire des Chrétiens, d'y fonder des établiſſemens : le zele des miſſionnaires, l'ardeur des commerçans y ont toujours été éteints dans leur ſang. Ces peuples ſont inconſtans, courageux & perfides. Des religieux y avaient baptiſé des habitans idolâtres, nommés *Beajous* ; mais ils n'ont pu continuer leurs travaux.

Cette isle eſt partagée par la ligne équinoxiale & a plus de 500 lieues de tour. Les Mores ou Malais en occupent les côtes : les Beajous ſont répandus dans l'intérieur. On y compte pluſieurs rois ; mais celui de *Manjar-Maſſen* eſt le plus puiſſant. Les Beajous n'en ont point, ils ont des chefs ; ceux qui ſont voiſins des rois Mores leur paient tribut. Il y a pluſieurs ports : celui de Manjar-Maſſen, formé par une riviere profonde & large d'une lieue, eſt le meilleur. En le remontant pendant quatre journées de chemin, on trouve trois petites isles, ſur l'une

desquelles les Portugais projetent de bâtir un fort. Tout le pays est fertile, abondant en riz, en fruits différens de ceux d'Europe, en caffe, cire, poivre noir & blanc, laque, camphre supérieur à tout autre, en excellentes teintures, en herbes aromatiques; en bois, en poix & résine, en calambouch, &c. On n'y fait pas fondre les métaux; on y ramasse l'or en poudre dans le sable des rivieres. Ces nids qui y sont un objet de commerce, sont faits par des especes d'hirondelles, (*Alcyons*); ils sont de couleur cendrée, & se trouvent dans des fentes de rochers d'où on les fait tomber: ils ressemblent à une pâte très-fine.

Borneo nourrit une diversité prodigieuse des plus beaux oiseaux; on y trouve des quadrupèdes d'une figure extraordinaire, entr'autres celui que l'on nomme *homme sauvage;* j'en ai vu un grand comme un babouin; mais il avait le ventre si gros qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes, & se traînait sur ses fesses. S'il changeait de place, il portait avec lui sa natte. On y voit des singes rouges, des noirs & blancs qu'on nomme *Orcas* & qui sont estimés; on y voit un animal qui fournit une fourrure semblable au castor.

Les Beajous sont adonnés à la superstit[illegible]n

des augures ; ils n'adorent point d'idoles, & offrent des ſacrifices de bois de ſenteur au Dieu qui récompenſe & qui punit dans une autre vie : ils puniſſent de mort l'adultere, haïſſent le vol, vivent entr'eux avec union, & diſtribuent en commun ce qu'ils recueillent au-delà de leur néceſſaire ; ils aiment la chaſſe, & y cherchent de la gloire. La plupart vont nuds, à l'exception d'une bande de toile qui couvre ce que la nature enſeigne de cacher ; ils font des toiles d'écorce d'arbre qu'ils rendent auſſi douces que du coton, & qu'ils teignent de la couleur qui leur plait : ils portent ſur leur tête un chapeau de feuilles de palmier fait en pain de ſucre. Leurs armes ſont le couteau & la ſalbacane avec laquelle ils lancent des flèches armées de fer ſouvent empoiſonnées, & de petites boules de terre pour tuer les oiſeaux.

Après la tempête, nous nous rapprochâmes de *Poullaor* ou *Pulo Laor*, qui n'a pas deux lieues de tour, qui eſt toujours ornée de verdure & abondante en cocos qui y croiſſent parmi les rochers, en noix d'areque, en bananes, ananas & autres fleurs que les habitans échangent contre de la vaiſſelle de terre : on y fait de très-belles nattes. Elle dépend du roi d'Ihor, & a dans ſon voiſinage deux rochers abon-

dans en fruits, & *Pullo-Timon*, isle déserte.

Au-delà, notre voyage fut très-agréable; on ne craignait point d'écueils, le vaisseau ne roulait point, un vent favorable enflait les voiles, & ne laissait sentir que la douce chaleur du printems. Nous traversâmes ainsi le golfe de Siam, & découvrîmes *Pulo-Condor*, isle inhabitée où les Cochinchinois viennent couper des bois, & recueillir du bled d'Inde & des fruits: elle a 3 lieues de long sur presqu'autant de large; mais les pluies fréquentes la rendent inhabitable. Nous vîmes les cinq petites montagnes que les Portugais nomment *Cinco Chagas*, situées vis-à-vis de la riviere de Cambaya, navigable dans un espace de près de 100 lieues: le roi de ce pays ne résidant jamais où son prédécesseur est mort, habite sous des cabanes couvertes de nattes. Plus loin, nous vîmes la côte de *Chiampa*, & passâmes le Farillon du Tigre, détroit fameux par des naufrages. Nous vîmes le port de Chiampa, où plusieurs nations vont trafiquer des dents d'éléphant, du bois d'aigle & autres marchandises: au-devant est un rocher, nommé *Poulsisin*, & une montagne connue sous le nom de *Parderon*: c'est là où commence le dangereux canal qu'il faut passer pour aller en Chine; plus loin il y a beaucoup de bas

fonds, & il faut marcher la ſonde à la main; ſi vous perdez un mât, ſi vous faites naufrage, les Cochinchinois confiſquent toutes vos marchandiſes. Tous ces pays ſont riches en éléphans; les Siamois ſont le peuple le plus civil; ils ſe noirciſſent les dents pour les avoir différentes de celles des animaux, & croyent donner une marque de reſpect aux dames en leur tournant les épaules: on trouve des femmes qui ſe font arracher les dents pour mettre des diamans à leur place. Le Tunquin eſt tributaire de la Chine, & y envoye quelques chevaux tous les ans. Son Empereur dédaignait ſes ſujets; celui qui oſait le regarder était puni de mort; un général ſe fit aimer des ſoldats, laiſſa l'empereur vivre majeſtueuſement dans ſon palais & s'empara de toute l'autorité. On reſpecte le *Boua*, c'eſt le titre du prince légitime; mais quelquefois on le laiſſa manquer des choſes les plus néceſſaires, parce qu'il n'eſt qu'une ombre qui n'inſpire point de crainte. Le *Kivas* ou général était le maître du royaume. Un d'eux mourut, laiſſant un fils en bas-âge ſous la protection d'un tuteur, qui voulant occuper la place de ſon pupile, tenta de lui ôter la vie: celui-ci s'enfuit avec une partie des grands, s'établit dans la Cochinchine, alors province du

Tonquin, & s'y eſt maintenu malgré les efforts de ſon perfide tuteur. Depuis ce tems le Tonquin & la Cochinchine forment deux états ſéparés, mais tous les deux reſpectent le titre du *Boua*. Ils ont beaucoup d'uſages communs avec les Chinois, dont ils ſemblent avoir tiré les arts qu'ils connaiſſent. Une longue veſte y eſt l'habillement commun des hommes & des femmes; les premiers ſe laiſſent croître la barbe & les cheveux qu'ils couvrent d'un bonnet noir, les cheveux des femmes tombent négligemment ſur leurs épaules; elles ſont belles & vont le viſage découvert; leurs maris n'en ſont point jaloux, les laiſſent ſortir à leur gré, les offrent ſouvent en préſens. Ces peuples ſont idolâtres, mais faciles à convertir.

Le Tunquin eſt un pays plat, très-fertile & diviſé en huit provinces; ſa capitale eſt *Kecho*, éloignée de la mer de quatre journées de chemin, qu'on peut faire ſur la riviere qui l'arroſe. Ses maiſons ſont baſſes & conſtruites du bambou qui croît dans ſes campagnes, & fournit une graine noire, dont les pauvres ſont du pain. La ville eſt peuplée: on y compte trois rues longues d'une lieue, & pluſieurs bazars. Les révoltes ſont fréquentes dans cet Etat; il a deux tributaires, le *Baou*, riche en muſc, & le *Lao* qui abonde en éléphans.

La *Cochinchine* ou *Tlaon-Kuang* ſe diviſe en cinq provinces, ſa capitale ſe nomme *Champelo*, & eſt grande, bien peuplée comme tout le royaume, quoique hériſſé de montagnes. Des rivieres le rendent abondant en riz & en ſucre; il a moins de ſoie que le Tunquin; il a plus de poivre, de muſc, d'or, de canelle, de nids d'oiſeaux qu'on y recueille en été, & de *calambouch*, bois de ſenteur qu'on trouve dans le tronc pourri d'un certain arbre. On y trouve auſſi un arbre, dont la feuille engraiſſe : c'eſt le *Thé* ou *Cha*. Dans tous les deux on trouve beaucoup de melons, de cocos & autres fruits. Nous approchions du golfe de Haynan : bientôt nous découvrîmes *Poulcatan* qui a une lieue de tour, eſt voiſine du continent & dépend de la Cochinchine : pour ſortir des bas fonds qui en ſont voiſins, nous cinglâmes au nord par un vent aſſez fort qui nous fit quitter rapidement ces parages féconds en ouragans. Nous apperçûmes la côte de l'isle d'*Haynan*, puis nous vîmes l'isle *S. Jean* ou de *Sanchan*, où l'on va viſiter la grotte où mourut S. François Xavier : elle eſt à 20 lieues de Macao, & a plus de 3 lieues en tous ſens ; elle abonde en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & a de très-bonnes eaux. Nous traverſâmes enſuite avec len-

teur un labyrinthe d'isles toutes riches en ſources, qui y rendent la verdure perpétuelle ; elles ſont remplies de cerfs, de *Beccarios* & autres animaux ſauvages : elles ſont entourées de pêcheurs qui vivent dans leurs barques avec leurs familles, vivent du poiſſon qu'ils mangent & vendent, ne s'éloignent jamais de l'eau, & ont divers inſtrumens de pêche qui nous ſont inconnus : les lumieres qui brillent dans leurs barques, préſentent un ſpectacle ſingulier durant la nuit. Dès qu'ils prévoyent un ouragan, ils s'enfoncent dans des golfes, tirent leur barque à terre, attendent que la tempête ſe ſoit épuiſée. Enfin, nous découvrîmes Macao, & bientôt nous en reçûmes des rafraîchiſſemens. J'y fus reçu avec civilité; mais pour éviter de payer des droits onéreux, je laiſſai mon argent dans des pots couverts de poiſſons & de viandes ſalées.

Macao en Chinois ſignifie un port ; on le nommait autrefois *Ama-Gao*, du nom d'une idole qu'on y adorait : elle eſt bâtie ſur la pointe de l'isle *Hœicheou* qui dépend de Canton ; ſa figure eſt celle d'un bras que la mer baigne, excepté dans la partie où il ſe joint à l'épaule ; ſon terroir eſt varié de montagnes, de vallées, de plaines ; ſes maiſons ſont bâties à l'Européenne ; l'égliſe des jéſuites eſt ornée

d'un portail magnifique, formé de riches colonnes : on y conserve l'os du bras droit de St. Xavier : les rues de la ville sont toutes pavées ; on y compte 5000 Portugais & 10000 Chinois. Elle est entourée de forts, mais les Chinois gardent l'entrée du port, y reçoivent la douane des marchandises, un tribut annuel, & pourraient en chasser tous les Portugais par la famine ; car ce rocher qui n'a pas une lieue de tour, ne fournit pas des provisions pour un jour. Les Portugais y ont l'administration de la justice, mais seulement sur leur nation ; ils y ont un capitaine général & un évêque dont la ville fournit les appointemens.

On y vit très-bien ; on n'y fait pas de repas sans bonnes confitures : toutes les provisions y sont apportées en abondance des places voisines ; tout son revenu, tout son commerce vient de la mer : les nobles qui croyent ne pouvoir le faire, y prêtent leur argent à intérêt. Elle fut très-riche, quand les Portugais purent commercer au Japon ; aujourd'hui elle est pauvre ; il ne lui reste que cinq vaisseaux pour trafiquer, & le profit en est très-médiocre.

On y est exposé à des ouragans effroyables ; ils découvrent les maisons, ils les abattent, mais ils ne se font pas sentir tous les ans. Pour

rétablir la proſpérité de Macao, on a tenté vainement de lui rouvrir le commerce du Japon. Des jéſuites guidés par des Japonois qu'ils avaient ſauvés du naufrage, y pénétrerent en 1685. On les interrogea ſévérement; on fit garder leur vaiſſeau par dix barques garnies de ſoldats, qui prenaient ſoin qu'il ne s'en échappât pas même un animal, & enfin on les congédia, en déclarant aux Portugais qu'on ne leur donnait la vie, que parce qu'ils l'avaient ſauvée à des Japonnois; ainſi les dépenſes qu'ils avaient faites furent inutiles.

J'obtins un paſſeport pour me rendre à Canton; je pris un interprète, & je m'embarquai ſur un bâtiment à rame & à voile: nous traverſâmes un canal embarraſſé d'isles, & entrâmes dans une riviere qui pouvait avoir demi-mille de large. A ſept heures du matin nous arrivâmes à *Oanſon :* ces isles & le pays ſont agréables par leur verdure & leurs beaux pâturages où l'on ne voit point de troupeaux. Oanſon eſt un village plus qu'une ville; il eſt ſans murailles, & ſes maiſons ſont bâties avec le bois & la paille, dans une plaine, le long de la riviere. Il a deux milles de long; ſes places ſont grandes & ornées de belles boutiques remplies d'étoffes, de drogues, de proviſions. Un bâti-

ment de presque une lieue de circuit lui sert de forteresse; il est situé sur la pente & au sommet d'un mont; on y compte cinq pieces de canon, & quelques soldats. Son gouverneur ou mandarin garde le canal avec neuf barques armées.

Là, je ne trouvai point de bateaux, & je fus contraint de me mettre dans une grande barque qui allait à *Seloam* qui est à moitié chemin de Canton. Un vent favorable nous y fit arriver en six heures: le canal est tranquille, bordé de champs d'un riz petit, rouge & d'une qualité grossiere. Seloam est une grande forêt habitée: les maisons y sont de pierres ou de briques & fort basses: la ville a une lieue de tour: des barques qui forment le canal en forment une seconde aussi peuplée. De l'autre côté est *Santa*, ville bien plus grande & plus belle.

Je m'embarquai de nouveau dans une barque qui avait des cabinets & des galleries ouvertes sur les côtés; les Chinois se montrerent fort civils avec moi. Quoique le courant fut contre nous, le vent nous fit avancer au milieu de prairies agréables, parsemées de maisons; on pêche dans ce canal beaucoup de langoustes & d'huîtres; la riviere se partage en plusieurs bras & sert à la communication de plusieurs lieux:

nous

nous passions devant plusieurs magnifiques bourgs placés à deux milles de distance les uns des autres, défendus par des tours bien construites & découpées en meurtrieres.

Nous entrâmes enfin dans le port de Canton: c'est ici que se joignent les deux canaux, l'un d'eau douce, l'autre d'eau salée, qui forment l'isle où Macao est située: celui que je parcourus avait 50 lieues de long. Je me rendis au couvent des religieux Espagnols de l'observance, qui ont deux églises fort ornées, & j'y fus reçu avec cordialité; mais ils étaient inquiets du sujet qui m'amenait. Les religieux étaient divisés; les jésuites reconnaissaient l'autorité de l'évêque de Macao; les autres refusaient de s'y soumettre; on me croyait envoyé du pape pour juger de ces différends, & je ne pus en désabuser personne.

Canton ou *Kuancheou* a deux gouverneurs nommés Chixènes dont la jurisdiction est bornée par un mur qui partage la ville: la vieille ville se nomme *Keuchin*, la nouvelle *Sinchin*: ils ont sous eux plusieurs magistrats; mais sont subordonnés au vice-roi ou *Fuyouen* qui régit la province & reconnait l'autorité d'un *Tsunto* qui préside à l'administration de deux provinces; celui-ci est absolu dans le militaire, & seul

peut commander aux ſoldats. Chaque province a encore un *Ganchiaſou* qui punit les crimes, & *Pouſinſou* ou tréſorier qui reçoit les deniers publics.

Le Tſunto a ſous lui deux généraux, l'un commande la milice Tartare & eſt l'égal du vice-roi; ce qu'il eſt facile de connaître par le nombre égal de coups que l'on frappe devant lui ſur un tambour de cuivre : l'autre commande la milice du pays : ils ont ſous eux des *Zumpims* ou colonels, des *Foutians* ou majors, des *Secoupes* ou capitaines, & des *Pazouns* ou enſeignes.

On dit qu'il y a quatre millions d'habitans dans la ville & autant dans la province. Les maiſons en ſont baſſes, bâties en pierres ou en briques, ſans fenêtres du côté de la rue, preſque toutes égales; les villes mêmes ſe reſſemblent toutes, ayant quatre portes, une à chacun des points cardinaux; les rues en ſont longues & étroites, les boutiques remplies de marchandiſes; par-tout, on croit voir une foire perpétuelle. Les palais n'y ont qu'un étage; ils ſont compoſés de cours les unes dans les autres, autour deſquelles ſont les appartemens. Il y a dans la vieille ville une belle rue qui a un grand nombre d'arcades bien travaillées. Pro-

che de Canton est une autre ville florissante sur les eaux du canal, formée de barques aussi longues que des galeres : là vivent des familles entieres, avec leurs bestiaux, leur volaille ; elles sont couvertes de planches, de cannes ou de feuilles de figuier, & ont ordinairement dix ou douze chambres.

Je reçus des visites de divers religieux, & les visitai à mon tour dans leurs différens quartiers : j'allai en chaise ; car on méprise à la Chine celui qui se sert de ses pieds. Je me préparai à faire le voyage de Pekin, & pris à mes gages deux chrétiens Chinois, dont l'un me servit de guide & de maître d'hôtel, l'autre de cuisinier. Je m'embarquai avec eux après avoir fait mes provisions, dans une barque publique où j'eus un cabinet assez propre. Nous passâmes à la voile du grand canal dans un autre plus petit, tout couvert de barques, bordé de villages & de maisons de campagne. Nous arrivâmes à *Fouchian* qui a deux milles de long de chaque côté du canal : les maisons en sont bien bâties, mais basses. La ville flottante fermait presque l'entrée du canal : chaque ville qui a un canal, a ainsi un amas de barques qui en forment un autre, parce que le petit peuple se plaît à vivre dans ces maisons, sur les ca-

naux dont tout le pays eſt coupé. Fouchian a de belles boutiques; on y fabrique de fort bonnes étoffes: on y compte plus de mille métiers qui fabriquent quatre pieces d'étoffes toutes à la fois. On y compte un million d'ames, & il dépend de Canton.

Nous continuâmes notre route, toujours à la vue de beaux villages & de terres cultivées: car les montagnes même y ſont coupées en terraſſes. Là, me diſait-on, eſt *Suetan*, village au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers: ici eſt *Sinan* qui a plus d'un mille de long: les barques qu'on y rencontre & la beauté des rues, font qu'on trouve du plaiſir, même dans la lenteur avec laquelle on avance. Une multitude de ſoldats veillent ſur l'eau & ſur la terre pour la ſûreté publique. Nous traverſâmes la ville de *Zin-juenxyen*, bien peuplée, où l'on voit de belles rues, de belles boutiques, un long fauxbourg: ſes murs ont un mille de tour. Nous avancions tantôt à la voile, tantôt à la rame, quelquefois à la corde, entre des plaines, puis entre des montagnes élevées, pleines de verdure, d'où deſcendaient des ruiſſeaux rapides: nous vîmes une grande pagode environné d'arbres & de maiſons. Au-delà, le pays nous parut peu habité: nous vîmes *Yntexyen*, petite ville

murée où je descendis pour entrer dans une pagode où il y avait de grandes statues assises, avec des moustaches & de longues barbes, des habits royaux, & de longs bonnets: à leurs pieds étaient de petites statues. Au dehors, on voyait une statue en pied, avec un visage effrayant, tenant une lance d'une main, & de l'autre un petit coffre en maniere d'offrande: plus loin étaient deux chevaux sellés que deux palefreniers tenaient par le frein; près de là encore un grand tambour suspendu & une cloche que l'on sonnait dans le tems des prieres.

Nous vîmes encore une autre pagode, taillée dans une haute roche, devant laquelle les matelots allumerent des bougies & brulerent quelques papiers; nous avancions peu, parce que la riviere serpente, que nous n'aillons qu'à la corde, & que les mariniers employaient beaucoup de tems à faire leur cuisine; car tandis que l'un tourne le manger dans ses mains, un autre le coupe, un troisieme le lave, & un quatrieme le dévore des yeux; ils sont sans cesse à manger dès le matin: il faisait très-chaud, & les bougies allumées devant une petite pagode qui était dans ma chambre, augmenterent si fort la chaleur que je fus obligé de la faire transporter ailleurs.

Nous arrivâmes à *Chiaoucheou*, ville qui a quatre milles d'étendue & que la riviere baigne de trois côtés. Nous en vîmes le mandarin qui venait prendre le frais au bord de la riviere ; deux tambours marchaient devant lui & battaient neuf coups ; deux enseignes bleues venaient ensuite, puis deux blanches, puis deux masses ayant au bout deux têtes de dragon dorées ; deux prévôts les suivaient & précédaient quatre autre massiers, & quatre autres officiers décorés de chapeaux rouges & noirs, en forme de pains de sucre, & surmontés de deux plumes pendantes : ils criaient pour éloigner le peuple. Le mandarin entra dans une chaise portée par quatre hommes, ayant trois parasols à ses côtés ; dix domestiques armés de cimeterre le suivaient. A *Chiankeou*, nous prîmes une barque plus petite, parce qu'il manquait de fond, & nous vinmes à *Tancoyen* où les Chinois élevaient l'eau avec des seaux de cuir suspendus à une balançoire, ou avec une roue qu'ils faisaient mouvoir avec les pieds ; leurs campagnes plus élevées que le canal, ne peuvent être arrosées que par ce moyen. *Nanianfou* est la derniere ville du Quangtong, que nous vîmes : il y a des missionnaires : elle a demi-lieue de long : je n'y vis rien de remar-

quable ; ſeulement des maiſons ruinées & des jardins vaſtes & incultes me frapperent. Il y a cependant de belles boutiques. Là je fis une partie du chemin dans une chaiſe à porteurs pour traverſer une montagne ; ces porteurs vont fort vîte & ne ſe repoſent que trois fois dans un eſpace de dix lieues : le chemin était comme une foire continuelle ; des chaiſes, des marchandiſes y circulaient ſans ceſſe : je crois y avoir rencontré plus de 30000 hommes chargés : la route eſt ſemée de villages & d'auberges : la campagne eſt couverte de riz. La montagne que je traverſai a deux milles de hauteur. On y voit une pagode élevée en l'honneur de deux mandarins qui ouvrirent ce paſſage. Au-delà je trouvai *Nanganſou* où eſt une maiſon de miſſionnaires entretenue aux dépens du roi d'Eſpagne, & les épargnes de ces religieux ſervent à élever de nouvelles égliſes. La ville eſt ſur la rive droite de la riviere ; près d'elle ſont pluſieurs villages ; ſes maiſons ſont mal faites, conſtruites de pierres, de briques ou de bois, ſes rues ſont étroites, ſes boutiques peu riches, & cependant il s'y fait un grand commerce ; mais le nombre de ſes habitans eſt prodigieux.

C'eſt là qu'on me donna une idée du grand canal de la Chine, creuſé depuis quatre ſiecles,

pour répandre les productions du midi de l'Empire dans ses provinces septentrionales. Il a 110 lieues de long, & 72 écluses dont les portes sont de bois, & fermées la nuit; les barques les passent sans danger, pourvu qu'on les attache à des cordes qu'on lâche ou tire à soi par des efforts mesurés & faits au son du tambour. Il commence à trois lieues de Pekin: le rassemblement des eaux se fait à *Fuen-xien-miao* ou le temple de l'esprit, nom qu'il doit à une pagode qu'on y a élevée: de-là, la moitié des eaux coule au nord, l'autre au midi. Il traverse plusieurs villes, & se termine au fleuve jaune, où commence un autre canal joint au grand fleuve Bian, à demi-journée de Nankin.

Nanganfou est au pied de hautes montagnes au milieu desquelles on navige pendant un jour. Je vis *Nan-can-xien*, bourg sur la rive gauche, qui a un mille de long, & des fauxbourgs sur la rive opposée; il est fermé de murs & bien peuplé. Plus loin est *Xuanchien*, où pour la premiere fois je vis pleuvoir à la Chine. *Chan-cheoufou* qu'on découvre ensuite, se fait remarquer par un grand nombre d'antiques tours élevées sur les montagnes & les collines: quelques-unes ont plus de 100 pieds de haut, la plupart sont hexagones ou octogones: la princi-

pale d'entr'elles a neuf étages & ſix fenêtres à chacun : les uns croyent qu'elle ſervait à la défenſe, d'autres à des obſervations aſtronomiques ; peut-être n'a-t-on voulu qu'embellir les villes : celle-ci eſt dans la plaine, enrichie de belles boutiques, ayant des rues droites & bien pavées, des maiſons belles pour la Chine : les jéſuites y ont une jolie égliſe : les fauxbourgs ſont ſur la rive oppoſée.

J'avançais ainſi vers le centre de l'empire, conduit par deux domeſtiques que je n'entendais pas, & qui ne pouvaient m'entendre. Je partis après que deux officiers eurent fait la viſite de la barque : le bruit de trois boëtes les annonça ; ils s'aſſirent ſur une eſpece de tribunal ſous une baraque portée par trois barques ornées de deux grands étendarts & dix petits, à chacun deſquels pendaient des queues de cheval & des crins teints en rouge. Nous paſſâmes devant *Guanganxien*, petite ville murée : la riviere ſerpentait, nous allions lentement, & nous voyons longtems les mêmes villages & les mêmes aſpects. J'arrivai à *Kig-nan-fou*, petite ville fermée de bons murs, qui a de belles rues & de belles boutiques, & où des miſſionnaires célebrent la meſſe dans une chapelle. Il y avait quelques jours qu'on y avait forcé un

bonze de demeurer expofé au foleil pendant une journée entiere, parce qu'il avait promis qu'il obtiendrait de la pluie de fes idoles, & la fécherefle n'avait point ceffé. Après avoir avancé plus loin, nous vîmes *Ciakan-xien*, entouré d'un mur qui monte fur une montagne, & enferme un grand efpace vuide. Nous rencontrions un grand nombre de barques, ce qui nous obligeait d'aller plus lentement encore : toutes font faites de planches groffierement affemblées & couvertes de cannes. J'y vis pècher des Chinois : ils font des bofquets de petits arbres au milieu de la riviere pour attirer le poiffon qui cherche l'ombre ; puis ils l'enferment de toutes parts avec des cannes. Ils ont auffi des oifeaux qui vivent de poiffon, qui le pourfuivent en plongeant, & auxquels ils ferrent la gorge pour qu'ils n'en puiffent avaler que de petits ; ils leur ôtent les grands du bec & en profitent. A *Kinchietan*, la pluie tomba, força les payfans de fe revètir de leurs demi-manteaux faits de l'écorce intérieure des arbres. Le pays était peuplé : nous vîmes de beaux villages ; enfin nous arrivâmes à *Nanchianfou*, capitale du Kianfi, province gouvernée par un vice-roi. La ville eft grande ; mais dans fa partie haute, on voit plus de champs & de jardins

que d'habitations : les boutiques en ſont fort riches, les rues propres, les maiſons uniformes & baſſes, ſans fenêtres ſur la rue : la riviere eſt couverte de maiſons flottantes, parmi leſquelles on remarque les magnifiques barques des mandarins avec leurs chambres peintes & dorées, leurs lances garnies de queues de cheval teintes en rouge, & une ſuite de flûtes & de tambours.

J'y louai une barque très-cher, pour me rendre à Nankin, & j'abordai au village de *Vien*, dont les maiſons ſont de bois & de cannes : on y embarque la porcelaine d'*Ioacheau*, la plus fine qu'on fabrique dans l'empire. On y en fait de trois eſpeces ; la premiere eſt jaune ; elle eſt deſtinée pour le palais de l'empereur ; la terre en eſt fine & ne le paraît pas : la ſeconde eſt griſâtre & marquée de traits irréguliers ; on la verniſſe, on la peint, puis le feu la rend unie & brillante : la troiſieme eſt blanche & couverte de figures, de fleurs & de feuillages en azur : c'eſt la moins eſtimée, & celle qui ſe vend en Europe. La matiere dont on les fait reſſemble à une pierre molle & blanche qu'on réduit en poudre très-fine, & qu'on pétrit avec ſoin, puis on la travaille comme nous travaillons la fayence.

Nous arrivâmes à *Chiouki*, village près duquel la riviere forme plusieurs lacs ; nous en traversâmes un fort grand pour arriver à *Nantanfou*, ville située au pied de hautes montagnes. Plus loin est *Tacoutan*, village au-delà duquel est une haute pyramide avec une pagode, sur un rocher qui s'éleve au milieu de la riviere. Nous vîmes *Xoucheou*, village qui a la figure d'un bras, renfermé entre une montagne & le fleuve : ses boutiques sont bien garnies, ses rues bien pavées : c'est ici que commence la province de Nankin. Les mandarins douaniers vinrent nous visiter avec leurs étendarts, leurs masses, leurs chaînes pendantes, leurs parasols, une suite de soixante personnes marchant au son du tambour ; ils étaient portés dans des chaises ; sur leur passage, les paysans se rangeaient portant dans leurs mains des bâtons parfumés, pliant le genou, & touchant la terre de leur front. Ces deux mandarins s'assirent dans une gallerie sur le bord de la riviere : quarante barques passerent l'une après l'autre sous la gallerie ; chaque patron donnait son nom, & le mandarin le taxait selon la grandeur de sa barque, sans faire d'autres recherches.

La riviere était profonde en cet endroit, & l'on y fait une pêche abondante : on y voit

beaucoup de filets de différentes formes, & l'on y prend des poiſſons qui peſent 200 livres & davantage. Dans le village de *Xouanmatan*, je vis un filet que les pêcheurs hauſſent & baiſſent avec une roue qu'ils font tourner ſans ſe fatiguer. Je me fatiguais, de la longueur de la route, où je ne mangeais que du riz à demi-cuit, parce que les Chinois ne font de la farine que pour des pâtes ſucrées & des eſpeces de vermicelli: je faiſais faire cependant des gâteaux & des biſcuits. *Xien,* village au pied de hautes montagnes, a des murs qui ſemblent y ſerpenter. Là, ſur une roche eſcarpée & battue des flots, eſt une pagode devant laquelle tous les paſſans brûlent de l'encens, des parfums & des papiers de couleur. Le fleuve eſt ici fort large. Il baigne *Xan- Kin-ſou*, ville d'un mille de long, dont le fauxbourg eſt du double plus long, & où l'on vend toute choſe au ſon des inſtrumens; les barbiers chargés d'une boutique portative, s'y font annoncer au bruit des pincettes. Les rives ſont bien peuplées, bordées de beaux villages. *Ouxouxien* eſt une grande ville à ſa droite; elle a un bon port. Enfin nous arrivâmes dans le grand fauxbourg de *Oankin* ou *Kiammin*, c'eſt-à-dire, Cour du Midi.

Cette ville fut la résidence des anciens empereurs, & a 12 lieues de tour; mais son enceinte renferme des champs & des jardins; ses fauxbourgs n'occupent pas une étendue beaucoup moindre, & la ville flottante est très-considérable. J'allai loger chez l'évêque de Nankin, qui me dit que cette ville, la plus grande de la Chine, avait huit millions de portes ou de maisons qui payaient tribut, & qu'en comptant quatre personnes pour chaque maison, on y trouvait trente-deux millions d'ames: ce calcul me parut exagéré; mais d'autres religieux m'affirmerent son exactitude (on peut cependant en douter sans passer pour sceptique). Pour faciliter la population, on a rendu le célibat honteux, & tout homme s'y marie & y prend le nombre de femmes qu'il peut entretenir. Ils ne quittent point leur pays; l'air & le climat y sont fort sains; les femmes y sont très-fécondes.

Les habitans de Nankin sont en partie Tartares, dont on croit qu'il y a deux millions de répandus dans l'empire. Le palais situé à l'orient de la ville, est renfermé dans la citadelle qui a une garnison Tartare: les rues de la ville sont larges & pavées; les canaux en sont nombreux & profonds, les maisons basses & propres, les

boutiques riches & bien fournies. Les docteurs les plus fameux, les mandarins hors de charge, viennent s'y établir : ici on trouve l'imprimerie la plus belle ; les plus habiles artiftes, les chofes les plus rares & les plus curieufes. C'eft la ville des foies les meilleures, & celle où on les fabrique le mieux ; on y travaille auffi une foie fauvage que des vers dépofent fur des arbres ; mais elle eft plus groffiere & moins eftimée que l'autre. Le commerce y rend l'or commun : la langue Chinoife y eft parlée avec plus de pureté que dans tout autre lieu de l'Empire. Elle a deux gouverneurs qui préfident à une centaine de mandarins inférieurs. Un *Tfunto* y réfide ainfi qu'un vice-roi. Ces chefs n'ont pas le pouvoir de condamner à mort ; mais ils font donner fouvent la baftonnade jufqu'à la mort. Ils ne nomment pas des gouverneurs dans les villes de leurs diftricts, mais des lieutenans. Il leur eft défendu de voir leurs parens, ni à ceux-ci de voir ceux qui font dans la dépendance de ces magiftrats, pour éviter la partialité & les effets de la faveur.

Les cours des maifons font tapiffées de plufieurs rangs de fleurs, qui naiffent d'arbuftes difpofés en efpaliers, & cette tapifferie fragile dure quatre mois : il en eft de plufieurs couleurs

& de formes extraordinaires : il ſort d'entre les pierres, une herbe qui porte des feuilles d'un jaune vif, mêlé de rouge & de verd : les tulipes y ſont plus grandes qu'en Europe, les tubereuſes y abondent. Les jardins y donnent du raiſin, des pèches, des grenades, des châtaignes, des figues noires & blanches ; on y voit des viviers remplis de poiſſons.

J'allai voir deux cloches d'une grandeur peu commune : l'une a onze pieds de haut, ſept de diamètre, & ſix pouces & demi d'épaiſſeur : il y a trois ſiecles & plus longtems qu'elle eſt inutile ſur la terre où elle eſt tombée : l'autre eſt plus grande encore & eſt ſuſpendue. Je vis l'obſervatoire où les aſtronomes s'aſſemblaient ; il eſt ſur un mont coupé en terraſſes ſoutenues de pluſieurs colonnes : il a une baluſtrade autour, & de-là l'on peut voir toute la ville. Là auſſi, ſont trois pagodes; la plus grande renferme pluſieurs idoles, & l'une d'elles a un viſage de pluſieurs couleurs : derriere en était une autre, dorée, aſſiſe, tenant une maſſe, ayant la couronne ſur la tête, une longue barbe & des mouſtaches. Sur un mont voiſin eſt un monaſtere de bonzes où eſt un beau jardin & un petit bois : on y voit une chapelle avec l'idole *Quanlauya*, diſtinguée par ſes grandes mouſtaches :

là ſont auſſi deux coloſſes colorés, l'un armé d'une épée, l'autre d'une hache. Dans la pagode eſt une ſtatue aſſiſe en habit de mandarin ; ces ſtatues décorent l'intérieur des pagodes, & j'y vis auſſi une pyramide remplie de lanternes qu'on allume les jours de fêtes. Je paſſe rapidement ſur ces pagodes, parce que les principaux objets s'y reſſemblent tous. J'allai voir la grande tour de porcelaine ; elle fait partie d'une vaſte pagode élevée par l'empereur à un de ſes ſujets, devenu bonze après qu'il l'eût placé ſur le trône. Au-dehors, au-dedans, elle eſt de porcelaine de diverſes couleurs, & ornée de figure d'idoles : elle eſt octogone, a quarante pieds de tour, & neuf étages diviſés par autant de corniches bien travaillées ; ſon ſommet eſt de bronze ; il eſt ſurmonté d'un globe doré. Chaque étage a quatre grandes fenêtres vers les quatre points de l'horiſon, & un pilaſtre garni d'idoles au centre ; on y monte par 188 marches élevées, & la tour s'élevant au-deſſus de ces marches peut avoir 200 pieds ; toute la ſculpture en eſt dorée. En ſortant de cette tour, je vis une proceſſion de bonzes : l'un marchait devant couvert d'une chape, un autre le ſuivait couvert d'un bonnet noir, un chapelet chinois à la main : le reſte ſuivait deux à deux, frap-

pant une petite cloche avec un marteau, chantant à voix baſſe. Ils entrerent au bas de la tour, & en adorerent les idoles en paſſant devant elles.

J'allai voir le tombeau d'un ancien empereur; il eſt hors de la ville, ſur une montagne gardée par des religieux eunuques: il conſiſte en une grande ſalle bien couverte où eſt une tribune qui renferme le portrait du mort. Le tombeau même eſt une grotte creuſée dans la montagne, mais l'entrée en eſt toujours fermée. C'eſt une grande affaire pour les Chinois, que de faire faire leur cercueil dans un jour heureux: dès que les aſtrologues en ont marqué un, on voit dans les rues paſſer des milliers de cercueils d'un bois très-fort, épais de quatre à cinq pouces, qu'ils eſſayent en s'y plaçant. Plus ſouvent on rencontre des porteurs chargés d'excrémens qu'ils portent dans les jardins, & en échange deſquels on reçoit des légumes, ſelon l'eſpece de la fiente; car celle qui provient du poiſſon eſt moins eſtimée: on voit ſur les rivieres un grand nombre de bateaux chargés de pareille marchandiſe: les rues ſont garnies de ſiéges couverts & propres pour inviter les paſſans à venir l'y dépoſer.

On dit qu'on tue à Nankin 6000 cochons par jour: tout Chinois en éleve un, & la chair

en eſt fort bonne : cependant les rues n'en ſont point mal propres & on n'y en rencontre point, pas même dans les champs.

J'allai à Pekin par terre, accompagné d'un docteur Chinois, qui n'avait pu encore devenir mandarin, parce qu'il manquait d'argent, qui ſeul diſtribue les emplois dans cet empire. Nous ſortîmes par la porte de *Si-muen* ou du couchant, formée d'un bâtiment large de ſoixante pas, fermée comme les autres de trois portes de fer. J'oubliais une partie de mon argent dans le bateau qui nous traverſa le fleuve, mais le batelier fut aſſez honnête pour me le rapporter. Nous arrivâmes à *Pukeou* qui eſt au bord du Kian, ville fermée d'un mur qui a trois lieues de circuit & renferme des collines & des plaines déſertes : ſes habitans préférent le ſéjour des fauxbourgs. Mon compagnon me fatiguait par des civilités cérémonieuſes ; cependant j'étais obligé de lui en ſavoir gré. Nous parcourûmes des montagnes, des plaines bien habitées, rencontrant une foule de paſſagers, de bêtes de charge & de charrettes traînées par deux mules. Nous étions en compagnie de deux ſoldats Tartares qui ſe faiſaient obéir à grands coups de fouet. On voyage à peu de frais en Chine ; mais un Européen a de la peine à s'ac-

coutumer aux fauces qu'on lui préfente : les légumes y font à moitié cuits & on les préfére à la volaille.

Nous vîmes *Linxouayxien*, grande ville que baigne un fleuve navigable qui forme plufieurs lacs autour d'elle, fituation qui y raffemble beaucoup de Chinois qui aiment à vivre près des eaux. Nous rencontrâmes près de là, un mandarin fuivi de treize litieres où étaient fes femmes, & portées par des mules & des ânes. *Couchen* où nous vinmes enfuite, eft peuplé & commerçant par la même raifon : on y vend beaucoup de faucons pour la chaffe. *Nanfoucheou*, où la brutalité du Tartare força le muletier de refter un jour, a une lieue de tour, & eft peu habitée, mais fon fauxbourg l'eft beaucoup. *Soucheou*, où nous vinmes enfuite, eft la derniere ville de la province de Nankin : elle eft grande, un fleuve rapide l'arrofe ; c'eft le fleuve jaune dont les eaux font toujours bourbeufes. Les fauxbourgs font encore plus grands qu'elle, & mieux peuplés. Près de *Nouzan*, nous vîmes dans les champs des payfans portant fur leurs épaules un filet en façon de pavillon, attaché à quatre bâtons courbés : c'eft avec cet inftrument qu'ils prenaient des cailles, même au vol. C'eft près de ces lieux qu'on

commence à ſentir le froid : les Chinois y paraiſſent preſque inſenſibles : la ſeule habitude qui ſemblerait les y montrer ſous un aſpect contraire, c'eſt qu'ils ſe lavent les mains avec de l'eau chaude & boivent toujours chaud; mais ils le font en été comme en hiver, au midi comme au nord.

Il ne croît plus de riz dans ces froides contrées; on y ſupplée avec du bled dont on fait du pain avec des oignons hâchés, & qu'on cuit en le plaçant ſur des bâtons au-deſſus d'une chaudiere bouillante; avec de la pâte bouillie & de la ſoupe aux feves qui fait leurs délices.

A *Xouxien* , lieu entouré de murs, nous vîmes un grand bâtiment quarré, rempli de pagodes & de bonzes, & d'idoles monſtrueuſes : il a un beau jardin orné d'arbres. *Jenchiefou* eſt dans le Xanton ; c'eſt une ville ſituée dans de grandes plaines ; *Wenchianchien*, qu'on rencontre enſuite, a dans ſes murs beaucoup de jardins & de champs : il en eſt de même de *Tunpin-Kieou*, qui a beaucoup encore de ruines. Toutes les villes ſe reſſemblent, & il ſerait long de les nommer toutes. Je remarquerai ſeulement que les Chinois n'ayant point ici de montagnes pour y enſevelir leurs morts, font dans leurs plaines des quarrés de cyprès ou autres

arbres, au milieu desquels ils mettent les cercueils qu'ils recouvrent de mottes de terre. *Tachio* eſt une belle & grande ville, où l'on voit de grandes places, dans leſquelles les marchandiſes & les proviſions abondent. Une riviere la baigne, & l'enferme dans la province de Peking.

Fouchiany a ſur ſa porte une chapelle en l'honneur de l'idole protectrice de la ville; j'ai ſu depuis que c'était une coutume aſſez générale. *Xokienfou* n'a que deux rues remplies de maiſons; le reſte n'offre que des champs & des ruines: nous en ſortions, lorſque nous rencontrâmes une proceſſion d'idolâtres; pluſieurs hommes & femmes portaient des banderoles, où étaient peints des dragons, des pantheres, des baſilics; deux jeunes hommes ſuivaient, frappant ſur des tambours de cuivre auxquels ſe joignait le ſon lugubre d'une trompette: deux autres portaient une idole aſſiſe dans une chaiſe: une biere entourée d'idoles paraiſſait enſuite: un maître de muſique les précédait avec un papier à la main: tous les payſans tombent à genoux, mais les grands s'en moquent & entrent dans une pagode comme dans une maiſon & avec moins de reſpect encore.

Plus on approche de Peking, moins les hô-

telleries ſont bonnes, parce que les vivres y ſont plus chers. En continuant notre route, nous arrivâmes à *Maöuchiou*, lieu mal peuplé, entouré de lacs & de marais, au-delà duquel nous rencontrâmes un enterrement: d'abord, nous vîmes des hommes portant des banderoles de papier peint, ou jouant des inſtrumens, puis le coffre ſuivait porté par pluſieurs perſonnes. Les femmes ici ſe tortillent les cheveux, les aſſemblent derriere la tête, les couvrent d'un bonnet de ſoie noire, & les arrêtent avec un poinçon. Les chemins avant le jour ſont garnis de payſans, qui avec deux paniers ſuſpendus à un bâton qu'ils portent ſur l'épaule, ramaſſent le fumier que les animaux y ont dépoſé: nous avancions difficilement à cauſe de la multitude des chariots, de chameaux, de jumens qui vont à Peking ou en reviennent. De diſtance en diſtance ſont des gardes ſous des loges de terre, qui veillent à la ſûreté des voyageurs. Nous arrivâmes enfin dans la capitale de la Chine, & je m'y logeai dans le lieu que les jéſuites m'indiquerent.

Xuntien ou *Peking* eſt dans une grande plaine, & ſe partage en deux villes, celle des Chinois & celle des Tartares: celle-ci eſt un quarré, dont la côte a une lieue: des ſoldats

les domeſtiques de l'empereur, ſes officiers y ont leurs demeures. Celle-là peut avoir auſſi 4 lieues de tour; jointes avec leurs fauxbourgs très-peuplés, elles ont 7 lieues de circonférence: les rues y vont du nord au midi, du levant au couchant: elles ſont droites, larges, longues, & partagent tout l'eſpace occupé par la ville en isles égales: on vend un livre où l'on trouve le nom & la ſituation des rues; on n'y voit que des valets & des couriers. La plus belle rue eſt celle du Repos perpétuel: elle eſt bornée au nord par les murs du palais, au midi par les tribunaux & les maiſons des grands; elle a plus de 130 pieds de large, & donne quelquefois ſon nom à la ville même. Les palais ſont grands & magnifiques, mais on ne voit au-dehors qu'une grande porte avec deux maiſons ſur les aîles occupées par les domeſtiques, les marchands & les ouvriers: ce qui fait que l'on trouve tout ce qu'on veut acheter devant chez ſoi. La multitude d'hommes y eſt telle qu'en quelque rue que l'on aille, on croit être dans un marché très-fréquenté: le pere Grimaldi, préſident du tribunal des mathématiques, me dit qu'il y avait 16 millions d'hommes dans Peking. (Malgré l'autorité du pere Grimaldi, on peut croire ce nombre tres-exagéré.)

Le palais du monarque eſt au centre de la ville, & ſa face eſt tournée au midi: tel eſt l'uſage en Chine : il eſt environné d'une double muraille, & forme un parallélogramme, dont la longueur eſt de deux milles & la largeur d'un: au milieu de chaque face eſt une porte toujours ouverte durant le jour, gardée par des ſoldats & des eunuques qui en éloignent tous ceux qui ont quelques difformités. La muraille intérieure a auſſi quatre grandes portes voûtées, ſurmontées d'une tour, ainſi que les quatre angles de l'enceinte : des Tartares n'y laiſſent entrer que ceux qui ſont attachés à la maiſon par quelque office. Un foſſé rempli de poiſſons coule au-dedans du mur; & dans l'eſpace qu'il laiſſe ſont pluſieurs palais détachés; une riviere le traverſe; on la paſſe ſur pluſieurs ponts de marbre; vers le couchant elle forme un petit lac. Ces palais n'ont qu'un étage, ils ſe communiquent par des rues: d'abord, on trouve les appartemens des domeſtiques, puis ceux des officiers, puis des ſalles où l'on reçoit les étrangers, & enfin l'appartement du maître. Ceux de l'empereur ſont dans une enceinte intérieure, & on y trouve pluſieurs appartemens ſéparés par des cours & des jardins, décorés de voûtes ſoutenues par des colonnes: les degrés qui y

conduisent sont de marbre blanc, les tuiles en sont dorées; tout y est plein de sculptures, de dorures, de vernis, de peintures; tout y annonce la grandeur du maître, mais à la Chinoise.

Ce palais renferme un grand nombre de concubines, ignorées souvent de leur maître, séparées de tous leurs parens, tourmentées par la jalousie & la vengeance. Les favorites seules sont heureuses, si on peut l'être avec la crainte toujours présente de cesser de l'être: elles ont une cour nombreuse, des habits, des équipages magnifiques. Elles tiennent lieu de femmes à l'empereur & ne se mèlent point du gouvernement: tous les enfans en sont légitimes.

J'entrai dans ce palais avec le pere Grimaldi qui allait présenter à l'empereur le calendrier de l'année 1696. Nous traversâmes les portes, puis une vaste cour, puis une grande salle, & une seconde cour conduisant à une seconde salle, à une troisieme, à une quatrieme qui surpassait les autres en magnificence. C'est dans la troisieme cour que le pere remit à un officier le nouveau calendrier dans une boëte couverte de soie. Il voulut me présenter à l'empereur, & m'enseigna les cérémonies que je devais observer. Nous traversâmes encore quatre cours or-

nées d'appartemens très-riches; les portes étaient très-grandes, larges, hautes, bâties de marbre blanc. Le trône était placé au milieu d'une grande cour; il était quarré, reposait sur cinq bases plus étendues à mesure qu'elles sont plus éloignées, & chacune environnée d'une balustrade de beau marbre blanc que les rayons du soleil faisaient paraître éclatant: sur la cinquieme était un pavillon magnifique ouvert de tous les côtés, soutenu par des colonnes de bois vernies. L'empereur y était assis sur un sofa; il avait auprès de lui de l'encre, un livre & un pinceau. Son habillement était de soie couleur d'or avec des galons. A droite & à gauche étaient différens eunuques, bien habillés, les pieds joints, les bras pendans. Nous pliâmes les genoux, nous mîmes les mains sur la tête & la baissâmes trois fois jusqu'à terre; ce que nous répétâmes deux fois. Puis il s'informa de l'état de l'Europe, si j'étais médecin, si j'entendais les mathématiques, & comme je le niai, nous fûmes congédiés. Ce prince était âgé de 43 ans; il s'appellait *Camsli*, ou le Pacifique; sa taille était proportionnée, son visage gracieux, ses yeux vifs, son nez un peu aquilin; il était marqué de petite vérole.

Le froid se fait sentir assez vivement dans

cette ville, & je n'oſais ſortir que lorſque le ſoleil avait de la force: de hautes montagnes refroidiſſent l'air plus que ſa latitude ne ſemble l'annoncer. Pendant l'hiver, on apporte de la Tartarie beaucoup de faiſans, de perdrix, de cerfs, de ſangliers, &c. qui ſont gelés & ſe gardent longtems: c'eſt alors le regne de l'abondance à Peking. Le printems y eſt très-agréable; une partie de l'été y eſt très-pluvieuſe; mais ces pluies lavent les rues où de graves perſonnages ſe déchargent le ventre ſans façon. Le bois y eſt très-rare; on y eſt tranſi de froid dans les chambres, & pour la cuiſine on brûle une eſpece de charbon de pierre qui répand des exhalaiſons mal-ſaines.

Un jour que j'allais viſiter les jéſuites, qui demeurent dans la premiere enceinte du palais, je vis une multitude de portiers qui fermaient avec des étoffes bleues les petites allées qui conduiſent à la grande cour; par-tout on nettaiait: c'était le jour de la naiſſance de la mere de l'empereur, & toutes les dames de la ville la venaient complimenter dans de belles caleches couvertes de damas: c'eſt pourquoi on bouchait les avenues, pour qu'on ne pût voir ce qui ſe paſſait dans le palais. On dit que l'impératrice aſſiſe ſur un trône élevé, reçoit d'a-

bord ſon fils & ſa famille qui ſe mettent à genoux, & mettent leur tête en terre neuf fois : les femmes & concubines du prince le ſuivent & font la même cérémonie ; puis les princes & princeſſes, & enfin les grands & les dames viennent lui rendre leur hommage.

Les princes & les mandarins répétent cet hommage à l'empereur, le 1, le 15 & le 25e jour de la lune : ils ſont habillés richement avec des robes, ſur leſquelles ſont brodées pluſieurs figures d'animaux. L'empereur ſort de ſon appartement porté en chaiſe par 16 eunuques, & il s'aſſied ſur un riche trône : alors un des eunuques à genoux, dit : Que le ciel décharge ſon tonnerre ; & le palais, dont les portes s'ouvrent, retentit du ſon des cloches, des tambours & autres inſtrumens. Tout alors ſe met en ordre : les princes & les mandarins lettrés ſe placent vers le levant ; les grands & les mandarins d'armes vers le couchant, & ils entrent enſuite deux à deux dans la grande ſalle où ils ſe placent ſelon leur dignité : le bruit ceſſe, le ſilence regne, un officier annonce à l'empereur que les grands de ſon empire ſont prêts à lui rendre l'hommage qu'ils lui doivent. Enſuite, il dit, *Mettez-vous en ordre :* on remet les plis de ſa robe, on l'arrange avec décence : puis il dit encore : *Tour-*

nez-vous, & l'on tourne le visage vers la salle impériale & on se met à genoux : on leur ordonne de toucher la terre avec la tête ; ils le font & ne se relevent que lorsqu'on leur dit : *Levez-vous.* On leur commande ensuite de joindre leurs mains sur leur tête, puis de les laisser pendantes à leurs côtés ; ils le font trois fois : on leur commande de toucher la terre avec le front ; & la premiere & la seconde fois ils disent tout bas en le faisant, *Dix mille ans* ; mais à la troisieme, ils disent *dix milliers de milliers d'années.* On se leve, on se place comme on l'était, puis on annonce que l'hommage est rendu ; les instrumens se font entendre, l'empereur se retire, les mandarins quittent leurs habits de cérémonie & s'en vont chez eux.

Je vis une nôce & un enterrement qui passaient à la fois dans la même rue : dans celui-ci, on voyait d'abord des étendarts, des bannieres de soie & de papier coloré avec des statues du mort ; suivaient des figures de chevaux & de différens monstres ; on battait sur un tambour de cuivre, on secouait de petites cloches, on jouait de quelques instrumens : le corps marchait ensuite porté dans un cercueil couvert d'étoffe blanche, précédé de ses parens mâles, suivi des femmes en caleches, & en habit blanc.

La nôce ſuivait le même ordre quant aux inſtrumens ; des perſonnes marchaient devant avec des drapeaux & des bannieres ; l'épouſe était conduite avec ſolemnité dans une caleche ornée de franges & d'ouvrages en ſoie qui la cachaient.

Je deſirais voir la grande muraille, je montai à cheval pour m'y rendre, & après avoir fait environ 20 lieues ſur un terrain inégal, j'arrivai au pied des montagnes, ſur leſquelles, ce mur fameux s'étend : j'y montai à pied, & vis une muraille haute en quelques endroits de 15 pieds, en d'autres de 20 ; mais dans les vallées elle eſt plus haute & ſi large que ſix chevaux peuvent y marcher de front. Elle eſt bâtie de briques mêlées avec des pierres, eſt défendue par des tours quarrées très-fortes, placées à la diſtance de deux portées de flèches l'une de l'autre : il y a quelques autres ouvrages pour les défendre dans les paſſages faibles ou les lieux les plus expoſés. Dans une étendue de près 500 lieues qu'elle a de la province de Kianſi où elle commence, juſqu'à la mer orientale où elle finit, elle a beaucoup de portes & d'eſcaliers pour la multitude de ſoldats qui gardent ſes tours ; elle s'étend ſur les montagnes, deſcend dans les vallées, & fait diverſes ſinuoſités. On dit qu'il y a 1800 ans qu'elle eſt conſtruite, &

elle ne tombe en ruines que dans des lieux qu'on ne se soucie pas de conserver & de rétablir. J'ai été surpris qu'on ait pu transporter des matériaux sur les monts qu'elle traverse ; & cela augmente l'idée de la dépense & du travail. Les empereurs Chinois tenaient, dit-on, un million de soldats autour de ce mur ; les Tartares ayant moins à craindre, se contentent de tenir de bonnes garnisons dans les lieux les plus ouverts.

L'empereur devait partir pour sa maison de campagne, qui consiste en plusieurs petites maisons séparées les unes des autres avec des jardins & des fontaines à la chinoise, & je voulus le voir sortir de son palais. Je vis d'abord 2000 soldats ou domestiques, puis 20 caleches fermées où étaient les femmes, l'empereur suivait à cheval ; son habit était de soie couleur d'or, brodé de diverses figures : un riche bijou ornait son chapeau à la tartare. Je l'ai vu paraître une autre fois en public, 24 hommes avec de grands tambours commençaient la marche, 24 trompettes les suivaient, puis des chameaux qui suivaient 100 halebardes, 100 masses de bois doré, deux piques royales vernies de rouge avec des fleurs d'or, 400 grandes lanternes du travail le plus riche, 200 lances ornées de houpes de soie & de figures d'animaux, 24 drapeaux, sur lesquels

quels ſont peints les 24 ſignes du Zodiaque, 56 autres où ſont les conſtellations, 200 grands éventails montés ſur de longs bâtons dorés, 24 paraſols, des hommes portant divers uſtenciles, 500 mandarins richement habillés, dix chevaux, blancs comme la neige, avec des ſelles enrichies d'or & de pierreries, 1000 fantaſſins en habits rouges brodés en or, avec des bonnets décorés de plumes, huit étendarts de différentes couleurs qui annoncent les huit généraux de l'empire; l'empereur porté dans une chaiſe qui repoſe ſur une eſpece de cadre, où 32 hommes ſont comme enfilés: les princes, leurs domeſtiques, 2000 mandarins, des carroſſes, des ſoldats le ſuivent.

Il y a diverſes religions à la Chine; les Chinois en ont trois, les Tartares y en ont apporté quelques autres; telle eſt celle qui reconnaît le grand Lama pour chef. (*) La ſecte des Bonzes eſt celle du peuple; elle a bien des rapports avec le Chriſtianiſme; on y révère un Dieu en trois perſonnes ou trois têtes; une Vierge, mere d'un Dieu qu'ils repréſentent encore enfant;

(*) Toutes ces religions ſont mieux connues aujourd'hui que Gemelli ne les fait connaître: il en eſt de même du gouvernement: nous paſſerons rapidement ſur ces objets.

ils admettent les peines & les récompenſes après la mort, un paradis, un enfer; ils recommandent le célibat, jeûnent, font des pénitences, obſervent une pauvreté volontaire, honorent ceux qui ſe retirent dans les déſerts, pſalmodient comme nous, récitent des eſpeces de chapelets, diſtribuent des indulgences, &c.

L'idole la plus univerſelle à la Chine eſt *Chinxuan;* elle protége les cités & les villes, & celui qu'elle repréſente faiſoit 1000 lieues par jour : on lui entretient dans chaque ville deux chevaux ſellés & deux valets. Il y a ſur le mont de *Tay-chian*, haut, dit-on, de 4 lieues, une fameuſe pagode où l'on adorait la reine du Ciel : c'était une Bonzeſſe dont un empereur fut épris, & de laquelle il fit une princeſſe pendant ſa vie, une ſainte après ſa mort. Il y va toujours des foules de Chinois en pélérinage, & pluſieurs, certains qu'après avoir vu cette reine, il n'y a plus rien à voir dans le monde, ſe précipitent d'un rocher qui a pluſieurs milles de hauteur. Des bonzes vivent autour de ces pagodes; ils ſont habillés preſque comme nos capucins, ils ne mangent pas de viandes, & ſe levent à minuit pour prier. Il y a auſſi des bonzeſſes; mais elles vivent dans une grande liberté, paraiſſent par-tout, reçoivent tout le monde : ſou-

vent la vie des uns & des autres eſt ſcandaleuſe.

On compte qu'il y a dans la Chine environ 200,000 Chrétiens, qui nourriſſent les miſſionnaires par leurs dons; les jéſuites par leur crédit auprès de l'empereur, ſont les protecteurs de tous; ils ſont parvenus à la faveur & s'y maintiennent, en compoſant le calendrier en trois langues, en obſervant les éclipſes, en faiſant des inſtrumens de mathématiques, en raccommodant des horloges, en diſtillant, &c.

Les Chinois diſent que leur empire ſe forma environ 3000 ans avant J. C. Depuis ce tems, il y a eu 22 familles ou dinaſties d'empereurs; ils le croyent ſi étendu que les autres parties de la terre, ſur leurs cartes, ne forment autour de lui qu'une petite bordure. Depuis qu'ils connaiſſent l'Europe, ils la repréſentent comme une petite isle au milieu de la mer.

Cet empire eſt diviſé en quinze provinces; pluſieurs isles en dépendent, telles que Formoſe, Hainan; la preſqu'isle & le royaume de Corée en ſont tributaires: on y compte 4402 villes murées, 629 grandes fortereſſes, & un plus grand nombre de petites. On y compte 11,502,872 familles, ſans y comprendre les femmes, les enfans, les mandarins, les ſoldats, &c. tous réunis, il peut y avoir 59,788,364

hommes ou mâles, & environ 200 millions d'ames. On y cite 3636 hommes illustres par leurs vertus, leur science, & leur courage: le nombre des pagodes y est prodigieux, celui des bonzes est de 350,000: celui des temples élevés en l'honneur d'hommes révérés 709, celui des statues antiques 2099, des mausolées remarquables par leur structure & leurs richesses 185: des tours, arcs de triomphe & monumens élevés à des rois illustres 1159. On y compte 272 bibliotheques nombreuses, 1472 fleuves ou fontaines médecinales, ou lacs, 331 ponts fameux, 2099 montagnes remarquables par leur fertilité en sources, par les simples qu'on y recueille, par les minéraux qu'on y trouve & par leur élévation.

On divise les mandarins en neuf ordres, tous subordonnés les uns aux autres: ceux du premier sont conseillers d'Etat de l'empereur: ceux du second sont leurs assesseurs: on fait monter le nombre des mandarins lettrés à 13647, & ceux d'armes à 18520: les premiers forment 12 grands tribunaux chargés de toutes les affaires de l'empire; ils sont les gouverneurs des villes, des ports, des forteresses. Quand l'un d'eux a gouverné avec sagesse la ville dont il fut le chef, chaque bourgeois l'accompagne pendant deux

lieues & lui fait un préſent; il trouve par-tout ſur ſon paſſage des tables couvertes de ſoie, remplies de viandes, de confitures, de thé; les acclamations publiques ne ſont troublées que par les demandes qu'il reçoit & toujours par reconnaiſſance & par vénération : pour ſe reſſouvenir d'un ſi bon pere, l'un lui demande ſon chapeau, un autre ſes bottines, tel ſa robe, & lui en donne d'autres en échange. Tous les offices qu'ils exercent ſont triennaux, aucun ne peut gouverner dans le lieu où il eſt né, aucun n'y peut conduire ſes propres domeſtiques; il faut qu'il prenne ceux que le public lui préſente: s'ils menent avec eux leurs enfans, ils y ſont comme priſonniers & ne peuvent converſer avec les gens du pays. La loi les condamne à des peines ſéveres s'ils ſe laiſſent corrompre, & ne peut empêcher qu'ils ne ſoient corrompus.

Les Chinois ſe ſervent de 54409 lettres pour former leurs mots & exprimer leurs penſées; il en eſt de ſimples & de compoſées, toutes ſont un ſigne ou une image : tous les mots ſont monoſyllabes, & chacun, ſelon la maniere de le prononcer, prend un ſens différent, & ce ſens ſe ſaiſit dans la lecture par la diverſité des accens dont on les accompagne. On dit que les Chinois

ont inventé l'écriture, le papier, l'imprimerie, la poudre, la porcelaine &c. On y compte 10,000 licenciés, dont 6 ou 7000 parviennent au doctorat: 9000 bacheliers; mais leurs ſciences ſont imparfaites. Ils ont fait plus de progrès dans les arts mécaniques; ils ſavent très-bien imiter; leurs étoffes ſont ſingulieres & variées, leur peinture monotone, leur architecture réguliere: leurs inſtrumens de muſique different des nôtres pour la figure & la maniere de les toucher: leur muſique eſt ſans variété & preſque dans ſon enfance. Ils ont trouvé la bouſſole & ſavent peu en faire uſage: ils écrivent de gauche à droite & leurs ſignes deſcendent du haut en bas; on connaît leur encre; ils n'impriment point en caracteres mobiles, mais en planches gravées comme celles dont on ſe ſert dans la fabrique des indiennes.

Tout Chinois eſt occupé à quelque art: à Peking, il y a 10000 familles qui vivent du commerce des allumettes; un grand nombre s'occupent à ramaſſer des guenilles, les chiffons, les morceaux de papier, qu'ils nettayent & vendent, un grand nombre encore à porter des fardeaux dans des paniers ſuſpendus à un bois plat porté ſur leurs épaules. Ils diviſent la nuit en cinq parties, & les annoncent au ſon des tam-

bours & des cloches : des torches tournées en ſpirales indiquent ſes parties en ſe conſumant. Le nombre des barques y eſt prodigieux ; mais ils n'ont point de vaiſſeaux. Celles qui ſont deſtinées à porter, des provinces à la cour, les proviſions néceſſaires, ſont au nombre de 9999, & on ne permet pas qu'on y en ajoute une, parce que les caracteres qui expriment le nombre 10000, n'ont rien de noble & de magnifique ; ces barques ſont grandes ou petites, peſantes ou légeres, ſimples ou compoſées, & une partie des ſujets de l'empire eſt ſans ceſſe ſur l'eau.

La famille la plus révérée à la Chine eſt celle de Confucius qui nâquit 550 ans avant J. C. ſes deſcendans eurent le nom de *Que-coum*, duc ou comte : ils ſont répandus dans la province de *Xan-tour*, & dans la ville de *Kioſeou* ſa patrie. Il ne fut que philoſophe, & on l'appelle roi ſans commandement, ſans ſceptre & ſans couronne.

La civilité & les cérémonies des Chinois ſont toutes réglées, on n'y laiſſe rien à faire au cœur : le nombre des titres honorables dont ils ſe ſervent eſt très-grand ; chacun cherche à y paraître riche ou grand ; la modeſtie & la pudeur y ſont déterminées par des regles dont on ne s'écarte jamais ; la civilité y fait la plus grande partie de leur morale ; leurs cérémonies ſont fatiguan-

tes ; la maniere de ſe ſaluer eſt de mettre les mains jointes ſur le front ; on commence cette cérémonie à vingt pas des perſonnes de diſtinction, & ils abaiſſent la tête près de terre. Jamais ils n'ôtent leur chapeau : on n'y fait point de viſites qu'on ne les aient annoncées : celui qui ne veut pas en recevoir fait mettre un écrit ſur ſa porte. C'eſt un travail, un combat continuel que ces viſites : les inclinations les commencent, puis on diſpute pour placer ſa chaiſe plus ou moins près de la muraille ; on s'empreſſe à paraître les nettayer, les polir, & le maître ſe laſſe à dire qu'il eſt confus de l'honneur qu'on lui fait : on diſpute enſuite pour s'aſſeoir, on apporte le thé ; quelquefois deux, trois fois, & il faut tout boire ou paſſer pour un barbare. Quand on ſe retire, ce ſont de nouveaux combats, de nouvelles grimaces ; mais le plus chaud de cette eſpece de mêlée, eſt quand le maître de la maiſon veut obliger l'étranger à monter à cheval en ſa préſence. Celui-ci proteſte que le monde ſe renverſera, avant qu'il faſſe cette impoliteſſe ; on perſiſte, il céde enfin, le maître multiplie ſes inclinations, va ſe mettre derriere la porte ou ſous un grand paraſol, & le viſitant monte à cheval, l'autre ſe montre de nouveau, ils ſe diſent adieu pluſieurs fois, ſe ſéparent, font

quelques pas, ſe retournent, ſe font de nouveaux complimens & s'éloignent enfin. Veut-on inviter à un repas, il faut inviter quelques jours auparavant & par écrit, & le faire trois fois; on s'envoie enſuite des remerciemens, & il y a tant de cérémonies faſtidieuſes, que l'on préférerait de mourir de ſoif que d'acheter ainſi le vin des Chinois : ces repas ſont ordinairement ſuivis de muſique & de farces. Chez les riches il y a autant de tables que de conviés : ils ſervent dans des plats d'or, d'argent ou de porcelaine, n'ont ni ſerviettes, ni cuilleres, mais portent tout à la bouche avec de petits bâtons d'ivoire, d'ébene ou de quelque bois précieux, & avec ces bâtons ils ramaſſent juſqu'au moindre grain de riz : ils boivent beaucoup, quelquefois pendant ſix heures, mais dans de petites taſſes qu'ils vuident à petits coups; les liqueurs ſont toujours chaudes.

La plus grande beauté des femmes eſt, à la Chine, d'avoir le pied petit: auſſi les femmes ſont-elles preſque eſtropiées pour avoir voulu poſſéder cette grace enchantereſſe. Elles vivent dans la retraite; leur appartement eſt ſéparé du reſte de la maiſon, & n'a jamais de fenêtres ſur la rue : les riches ne ſortent qu'en chaiſes exactement fermées; leur habillement leur ca-

che le ſein, le cou, les mains ; elles ont les yeux petits & enfoncés ; leurs traits ſont beaux & leur teint n'eſt pas inférieur à celui des dames d'Europe. Les peres y font les mariages, & l'homme & la femme ſont unis avant de ſe connaître : la femme n'apporte point de dot ; au contraire, l'homme lui envoye de l'argent ſelon ſa qualité, qui lui ſert à ſe meubler & à ſe parer ; les pauvres achetent leur femme pour trois ou quatre écus, & ils peuvent la revendre : tel homme ſe vend pour avoir la ſomme néceſſaire pour acheter une compagne ; ils honorent le veuvage, & mépriſent les ſecondes nôces.

Tout Chinois ſemble un magiſtrat, par la nobleſſe de ſon habillement, par ſa gravité, & la majeſté de ſa démarche compaſſée : il ne peut tourner la tête ſans faire croire qu'elle eſt vuide & légere. Comme tout y aſpire & peut y aſpirer aux emplois, tout y cache ſon ambition ſous un voile de modeſtie qui n'en impoſe à perſonne : ils s'inclinent, s'agenouillent, portent la tête à terre devant celui qu'ils haïſſent & qu'ils mépriſent, comme devant ceux qu'ils révérent ; le duel eſt inconnu parmi eux, & même ils affectent de ne ſe mettre jamais en colere. Ils portent l'éventail en hiver comme en été, dedans & dehors les villes.

Ils ne croient point pouvoir être heureux dans l'autre monde, s'ils ne ſont bien enterrés dans celui-ci: auſſi chacun prend ſoin de ſe pourvoir d'un cercueil qui les raſſure & les conſole ſur l'avenir ; on veut qu'il ſoit épais, d'un bois incorruptible, verni, ſculpté, doré avec ſoin : ils dépoſent les morts dans une petite grotte voûtée, ornée de figures d'hommes dans la douleur, & d'animaux d'eſpeces différentes : elles ſont couvertes d'épitaphes honorables. Dès qu'un pere eſt mort, ſon fils déchire les rideaux de ſon lit & en couvre le corps ; il ſe laiſſe tomber, les cheveux en déſordre, & envoye ſes ſerviteurs chez tous ſes parens annoncer ſon malheur : ils accourent, entrent dans une ſalle tendue de deuil ; on enveloppe le corps dans des pieces de ſatin fin ; on lui met l'habillement le plus riche de la ſaiſon, on le pare des marques des dignités qu'il a exercées, on le met dans ſon coffre avec des herbes odoriférantes, on le ferme avec ſoin, puis on le porte dans une ſalle, on le couvre d'étoffes d'or, on place ſon portrait au-deſſus ; à côté brillent des lumieres & des parfums brûlent. Les amis, les parens viennent lui rendre leurs devoirs : le fils ſe tient auprès dans l'attitude de la douleur, couvert d'une ſimple toile

de chanvre, les pieds enveloppés de paille; des pendans de coton aux oreilles, & aux côtés une grosse corde; il ne dort que sur une simple paillasse, n'est assis que sur une escabelle, ne vit que des mets les plus grossiers: chaque cérémonie, chaque attitude est prescrite dans un livre imprimé: on y dit que les parens doivent en entrant faire quatre révérences profondes, autant de génuflexions, qu'ils doivent brûler des bougies, des parfums, des papiers dorés la quantité prescrite: ils souhaitent que le mort rentre dans le monde heureux & lettré: ces cérémonies se répétent jusqu'aux funérailles qui se font quelquefois au bout de quelques mois & peuvent différer trois ans, terme du deuil d'un fils. Ces fils marquent la plus grande vénération pour leurs peres; ils ont une tablette où sont écrits leurs noms, ceux de leur grand-pere, de leur bisayeul, devant laquelle ils brûlent des parfums. C'est une coutume parmi les grands de fonder un temple pour le service de sa famille, & chaque année on y offre un sacrifice à ses ancêtres; on y tue des porcs, des chèvres, des oiseaux, &c. que les parens & les amis mangent sur la montagne où est le tombeau.

La Chine renferme beaucoup d'or & d'ar-

gent, & ils y font les mobiles du gouvernement : les gouverneurs achetent leurs emplois, ils vendent les graces, & tous s'enrichiffent aux dépens du pauvre peuple. Il n'y a pas de vice-roi qui n'emporte au bout de fes trois ans d'office de 600,000 à un million d'écus. Les mines de fer, d'étain, de cuivre, de toutes fortes de métaux n'y font pas rares ; mais le cuivre y eft le plus commun. La foie qu'on y fait eft la plus belle du monde, & tous, jufqu'aux domeftiques, s'en parent. La cire y eft très-blanche & très-belle : on la recueille fur des arbres dont un animal de la grandeur d'une puce fe nourrit & où il la dépofe par gouttes.

On y trouve plufieurs fruits particuliers au pays : tel eft le *Vivas* dont on ne mange que le jus qui eft aigre-doux ; tels font encore le *Naichi*, le *Loungans*, le *Seyfou ;* le premier a une couleur incarnate, une écorce auffi douce que l'écaille d'un poiffon, le goût très-agréable, & la groffeur de la noix : le fecond eft verdâtre & croît en grappes ; fec ou frais il eft excellent : le dernier reffemble à l'orange ; fon écorce eft polie, fon goût recherché ; on le confit auffi au fucre.

Le plus fingulier des arbres de la Chine eft celui qui produit le fuif végétal : il eft de la gran-

deur du cerisier, son écorce est unie, sa feuille est cordiforme & de couleur de feu: c'est de son fruit mêlé à un peu d'huile pour le rendre plus mou, qu'on fait des chandelles. On trouve partout la description de l'arbre à thé; nous ne la ferons point ici. La rhubarbe se tire de quelques-unes de ses provinces: c'est la racine d'une plante qui croît dans des lieux humides, dont les feuilles longues de deux palmes, sont étroites & cotonneuses: ses fleurs sont semblables aux grandes violettes, & lorsqu'on les presse, il en sort un sucre blanc d'une odeur désagréable: la racine est de la grosseur du bras & a trois pieds de long; on en cueille en hiver, on les enfile & les fait sécher à l'ombre. On trouve aussi dans des vallées profondes la racine appellée *Gen-sem*, recherchée dans toute l'Asie: jaune au dehors, grise en dedans, elle est filamenteuse; on dit qu'elle purifie le sang & rétablit les forces: il parait que c'est un grand dissolvant.

Les légumes d'Europe se trouvent à la Chine, avec des variétés; mais tous y sont excellens; il y en a de particuliers au pays: les fleurs y sont nombreuses, & leurs couleurs très-vives: les tubereuses, les giroflées, les roses, les jasmins, y surpassent les nôtres: le *Kiquon* res-

ſemble à un velours de diverſes figures & couleurs, la *Lauchiaya* eſt les feuilles d'une plante; mais elles ont des couleurs ſi brillantes qu'on les préfere aux fleurs.

La chaſſe y eſt abondante: on y trouve trois eſpeces d'ours, pluſieurs eſpeces de tigres, des rhinoceros, des cerfs, des daims, des ſangliers, des élans, des lievres, des lapins, des chats ſauvages, &c.: on y voit un très-grand nombre d'oiſeaux, des corneilles qui ont le cou & le ventre blancs, des roſſignols dont le chant ſurpaſſe celui des nôtres, des ſerins dont la voix eſt très-harmonieuſe, & qui ſont trois fois plus grands que ceux de Canarie, & des oiſeaux particuliers au pays, comme le *Sanxo* qui a le corps noir & des tâches rondes & blanches au deſſous des yeux.

La Chine jouit de tous les climats ſans connaître les rigueurs extrêmes du nord, ni les chaleurs exceſſives du midi; elle eſt remplie de petites collines cultivées, de montagnes couvertes de forêts, ou taillées en terraſſes, de vaſtes plaines très-fécondes, de lacs & d'étangs remplis de poiſſons, parmi leſquels on remarque le poiſſon d'or & le poiſſon d'argent. Elle a beaucoup de fleuves navigables, mais les principaux ſont les deux dont nous avons parlé;

le *Kian* eſt le plus profond ; à une grande diſtance de la mer, on y trouve ſoixante braſſes d'eau : il devient très-rapide en hiver ; il forme des isles & les détruit tour à tour dans un cours de 400 lieues. Le fleuve Jaune a un cours de 550 lieues ; il eſt large, mais peu profond ; ſa rapidité fait ſouvent qu'il entraîne les digues qu'on lui oppoſe.

En général l'air y eſt ſain ; cependant il ſouffle quelquefois dans les provinces du midi un vent peſtilentiel qui donne la mort à beaucoup de monde : les Eſpagnols & les Portugais croyent échapper à ſes atteintes, en portant à leurs doigts des bagues de Tumbaga, métal compoſé, dit-on, avec un ſeizieme d'or, autant du cuivre appellé *Toutounaga* en Chine, mêlé à de la limaille d'acier.

Le froid que j'éprouvai à Pekin me fit prendre le deſſein de le quitter & de me rapprocher du midi. Le pere Grimaldi facilita mon départ, en me faiſant louer lui-même trois mules dont j'avais beſoin, & à un prix plus modique que je n'aurais pû le faire. Il me montra ſes inſtrumens d'optique, ceux de géomètrie pour meſurer, ceux d'arithmétique avec leſquels on pouvait ſouſtraire & multiplier ſans le ſecours de la plume ; il était occupé à une

pompe

pompe à feu, avec laquelle il pouvait lancer à cent palmes de hauteur. Ce pere était depuis 30 ans à la Chine,& ſavait parfaitement les deux langues qu'on y parle. Nul ne pouvait mieux faire connaître cet empire ; mais il n'écrit point.

Avant de partir, j'allai voir le temple *Ti-vam-miao*, ou le temple de tous les empereurs paſſés. C'eſt un ſomptueux palais ; l'une de ſes ſalles le diſpute en beauté à celle du palais impérial : on y voit dans de riches trônes les ſtatues de tous les princes qui ont regné depuis plus de 4500 ans. Ce temple eſt au milieu d'une des plus belles rues de la ville, & des deux côtés où ſont les portes du temple on voit deux beaux arcs de triomphe. Tous ceux qui paſſent dans ces lieux, deſcendent de cheval & marchent à pied juſqu'à ce qu'ils aient paſſé le frontiſpice : l'empereur y vient faire tous les ans de nombreuſes cérémonies.

Le pere Grimaldi me donna un paſſeport tel que celui qu'en avait reçu l'évêque de Macao ; paſſeport néceſſaire, parce que les mandarins ne ſont ni faciles, ni bien honnêtes ; le nom de celui qui me le donnait le rendait reſpectable ; on ſavait qu'il était aimé de l'empereur qui lui avait fait de grandes faveurs, qui ſurtout l'avait décoré d'une ceinture jaune à la

vue de laquelle les mandarins s'agenouillent & frappent du front contre la terre jufqu'à-ce qu'ils ne la voyent plus.

J'achetai beaucoup de mufc à Pekin, parce que celui de la Chine eft le meilleur de tous; telle eft fon activité que fi on l'approche du nez, il en fait fortir le fang. L'animal duquel on le tire eft grand comme un chat: après l'avoir tué, on le pile tout entier dans fa peau, & on l'y laiffe pourrir. On fait enfuite de cette peau de petites bourfes qu'on remplit de la chair broiée (*).

Je partis de Pekin à cheval & par le bourg de Lou-pou-xaou, qui eft petit, mais fermé de bonnes murailles; auprès eft une riviere rapide qu'on paffe fur un pont d'environ 400 toifes, orné de chaque côté & de deux en deux pas de lions de pierre. A Lean-xien-xié, je rencontrai un Tartare fuivi de plufieurs domeftiques, avec lequel je fis une partie de la route. A *Tantien* je vis une pagode ceinte de murs élevés qui ren-

(*) C'eft une erreur de Gemelli. Le mufc eft renfermé naturellement dans une bourfe que porte un animal qui a la figure du chevrotain, mais qui eft plus grand; il a un pied & demi de haut & paraît être du genre des gazelles: le meilleur eft celui que l'animal dépofe en fe frottant fur les rochers.

ferment avec elle plusieurs couvens de bonzes. J'y vis une statue dorée, assise à la maniere orientale, entourée de plus petites; ailleurs trois femmes assises sur un lion & deux dragons dorés; plus loin une espece de Briarée assis: il avait vingt bras de chaque côté & environ cinquante têtes élevées l'une sur l'autre: les religieux ont de bons appartemens, & de beaux arbres. Avant d'entrer dans le bourg de *Pecouxo*, je vis de ces bonzes qui allaient chercher un mort; ils marchaient deux à deux, leurs épaules couvertes d'une espece de chape, les uns jouant de certains instrumens qui leur sont particuliers, les autres portant de certaines banderoles, ou des parasols ornés de mouchets de soie pendants. Nous vîmes *Xiou-xiem* qui est désert, mais dont le fauxbourg est grand & peuplé: nous y apperçûmes des bonzes sacrifiant à des idoles placées sous des arcades; & près de-là, un bon repas qui les attendaient. *Chiopecouou* est un bourg voisin de lacs dans lesquels on pêche un excellent poisson. Je souffris beaucoup du froid dans cette route, parce qu'on n'y trouve ni bois, ni charbon, & qu'on y apprête les alimens avec de la paille & de l'herbe séche. Nous parcourûmes une plaine vaste & bien cultivée: j'y vis labourer la terre

avec un ſoc aidé d'une plaque de fer ronde pour mieux diviſer la terre ; nous traverſâmes des bourgs, des villes, qui n'ont rien de remarquable : tel n'eſt pas *Zouxien* où l'on voit une pagode : on trouve d'abord deux places fermées de murs, ombragées de hauts cyprès, puis trois cours : près de la porte de celle du milieu eſt le tombeau d'un Chinois illuſtre, ſoutenu d'un grand crocodile : dans la pagode même ſont deux grandes idoles aſſiſes, regardant leurs mains ; ſur leur tête pend un diadême à l'antique auquel ſont attachées différentes balles de diverſes couleurs. Dans un autre lieu on voit une femme aſſiſe, ayant ſur la tête cinq oiſeaux à longues queues dans le moment où ils prennent leur vol. Plus loin, on en voit une ornée d'une longue barbe : d'autres ſtatues ſemblent par leur air menaçant interdire aux hommes l'entrée de ces lieux : elles ſont de terre, couvertes de chaux ou de plâtre ; mais le dos en eſt de bois.

Au-delà de ce lieu, nous rencontrâmes un mort : le convoi était eſcorté par des ſoldats ; il était formé de mules chargées, d'un brancard porté par trente hommes, où repoſait un cercueil, d'un coq blanc lié, de la veuve habillée de blanc, voilée, portée dans une chaiſe blan-

che, accompagnée de filles en habits blancs, & couvertes d'un voile noir, & d'une vingtaine de litieres : le pays que nous traverſions était abondant en lievres. Le *Xouayxo* qui l'arroſe a peu de fond & on le franchit au moyen de payſans en bottes, qui ſe tiennent pour cette raiſon ſur ſes rives, & vous portent ſur leurs épaules. *Founianfou* a pluſieurs tribunaux, & nous vîmes à la porte de la ſalle des priſonniers ayant aux pieds une chaîne, & une cangue très-peſante autour du cou. *Xouanchen* a des murs qui renferment des champs cultivés & des maiſons de paille. A *Patein*, je fus obligé de coucher dans la même chambre que le Tartare, & je vis qu'après s'être mis au lit, il obligeait un page de venir battre ſur ſon ventre comme ſur un tambour, afin de s'endormir. Je le quittai peu de tems après, & rencontrai un mandarin qui avait une ſuite de 1000 perſonnes, les uns ſoldats, les autres domeſtiques; des officiers, des pages étaient à cheval; il était porté dans une chaiſe par huit hommes; des drapeaux l'entouraient. Je paſſai *Louchi-fou*, environné de foſſés pleins d'eau, orné de belles boutiques & de grands fauxbourgs. Audelà je traverſai quelques montagnes & deſcendis dans une plaine entourée de vallées bien

habitées : dans ces montagnes croît une eſpece de truffes qui ont la figure d'une petite rave & le goût d'une châtaigne fraiche. A *Toun-chin-xien*, je remarquai dans les boutiques des navets ſuſpendus, creuſés, remplis de terre & d'eau où l'on faiſait germer des graines. Plus loin je traverſai des forêts de cyprès au-delà deſquelles je vis une grande plaine remplie de maiſons de campagne, de fermes & de beaux jardins. Enfin j'arrivai à *Siauchicheou*, petite ville, bien peuplée, ayant de belles boutiques, mais n'ayant point de murs autour d'elle : elle eſt ſur le Kian, qui ſépare la province de Honquam de celle de Kianſi : ſur la rive oppoſée eſt *Kiou-Kia-fou*, grande ville qui renferme des champs cultivés & dont le fauxbourg eſt ſéparé d'elle par un lac qui lui fournit beaucoup d'eſturgeons & d'autres bons poiſſons. Je traverſai enſuite des montagnes, & enfin me trouvai à *Nanchianfou* que le fleuve environne. Là, mon Tartare me quitta. Je fus le ſoir dans un grand palais qu'on nomme l'école de Confucius, où mon domeſtique qui était chrétien ſe mit à genoux devant le portrait de Confucius ; je l'en blâmai, mais il me dit que les jéſuites le permettaient comme un acte de vénération extérieure, & je me tus.

De Nanchianfou je partis pour Canton & m'embarquai ſur le fleuve : nous avançâmes peu parce que le vent était faible, quoique les matelots ſifflaſſent, diſaient-ils, pour le faire ſouffler plus fort. D'ailleurs les eaux étaient baſſes, ce qui joint aux ſinuoſités du fleuve nous retardait encore. Nous arrivâmes à *Cancheoufou* : je vis une pagode dans ſon fauxbourg ; une vaſte campagne l'environnait : d'abord on voit une idole avec une épée dans chaque main, & deux ſtatues auprès d'elle. Plus avant on voit une grande idole dorée avec une épée à la main & deux ſtatues à ſes pieds. Il y en avait d'autres ſur le pavé, très-grandes, très-laides, & toutes armées. A *Naganſou*, je trouvai un miſſionnaire dont les honnêtetés me retinrent deux jours ; je partis en chaiſe pour traverſer la montagne eſcarpée qui en eſt à quelque diſtance. A ſon ſommet eſt une pagode qui ſépare les deux provinces, & où les principaux chefs de la province viennent prendre poſſeſſion de leurs emplois ; la pagode eſt deſſervie par des bonzes : on y voit la ſtatue giganteſque de Foë, eſpece de Dieu qui eſt le rédempteur, l'inſtructeur & le chef de ceux qui ſuivent la religion dont les bonzes ſont les prêtres. Plus haut eſt la ſtatue de *Vouen-chin-ſian*, ayant la couronne en

tête & un manteau royal ſur les épaules. A droite eſt celle de *Chian-laoie*, mandarin célebre, regardé comme le protecteur des tribunaux.

Sur cette montagne & celle qui en eſt voiſine, croiſſent de petits arbres qui produiſent un fruit rond & noir de la groſſeur d'une noix, ayant quelques ſemences que l'on preſſe & d'où découle la meilleure huile de la Chine. Quand je fus deſcendu, je trouvai un grand nombre de perſonnes qui venaient au-devant du Titou de la province. J'arrivai à *Nanyounfou* où je fus bien reçu par les miſſionnaires, mais où j'eus de la peine à trouver une barque pour continuer mon chemin. J'y trouvai deux femmes qui ramaient auſſi vigoureuſement que des hommes, quoiqu'elles euſſent leurs enfans ſur leurs épaules. J'arrivai à *Chiacheoufou*, grande ville, dont on peut ſuivre les murs d'enceinte à l'abri de la pluie : ſes rues ſont droites, larges, bien pavées, remplies de bonnes boutiques. Elle a au midi une riviere navigable qui vient du couchant ſe rendre dans celle où nous navigions. Nous traverſâmes la ſeconde gorge de montagnes où nous éprouvâmes une chaleur exceſſive, quoiqu'au milieu de l'hiver. Après en être ſortis, nous rencontrâmes trois barques couvertes, décorées de drapeaux & d'étendarts qui annon-

çaient les mandarins qu'elles portaient ; & lorſqu'ils approcherent de la rive, les ſoldats qui les y attendaient,les ſaluerent de pluſieurs ſalves. Plus loin eſt *Seoutan*, ombragée par une multitude d'arbres. Je débarquai à *Fouchian*, & pour y viſiter un jéſuite, je fus obligé de parcourir une lieue toujours au milieu de boutiques riches & des productions des manufactures qui y proſpérent. La riviere le partage, elle y eſt couverte de barques dans une grande étendue. Son mandarin dépend des tribunaux de Canton.

Enfin j'arrivai dans cette grande ville dans le moment où l'on allait célébrer la nouvelle année (1696) qui commence en Chine à la nouvelle lune, la plus voiſine du 5 Février. Mais les préparatifs en furent troublés par la crainte d'une ſédition excitée par la dureté des impoſitions & par les vexations que le peuple y éprouve. Cependant on réuſſit à impoſer ſilence au grand nombre par le ſupplice de quelques-uns, & la fète ſe célébra avec magnificence. Les tribunaux furent fermés, toute la ville fut magnifiquement ornée, le plus pauvre ſe donne un habit, & on couvre de nouveau papier ſes fenêtres & ſes murs; mais dans ce jour il eſt dangereux de voyager, parce que les voleurs ſe

montrent, ſûrs de n'être pas punis ſur le champ : on illumina la ville le lendemain, & le jour qui ſuivit on congédia la vieille année : ce qui ſe fait comme nous l'allons dire. Le ſoir, dans chaque maiſon, l'enfant devant ſes parens, le cadet devant ſon aîné, le ſerviteur devant ſon maître, ſe met à genoux, bat la terre de ſon front, puis on brûle des parfums devant les images de ſes ancêtres, & l'on paſſe la nuit en feſtins : les femmes font de même en leur particulier ; car les deux ſexes ne ſe mêlent jamais. Le lendemain on alla dans les pagodes battre la terre de ſon front, & brûler des parfums, puis on rendit viſite à ſes amis, à ſes parens & ſouvent on rentre ivre chez ſoi : tout s'y fait alors avec plus de gravité encore qu'à l'ordinaire, pour ne pas donner un préſage déshonorant de ce qu'on fera dans toute l'année.

Parmi les ſpectacles qu'on donne durant ces fêtes, je remarquai une grande vache de terre colorée, environnée d'une multitude de Chinois qui tomberent ſur elle à coups de bâton & la briſerent ; puis ils ſe diſputerent à coups de poings les petits veaux qu'elle avait dans ſon ventre : on m'a dit qu'ils allaient préſenter ces veaux à des grands qui les en remerciaient par des préſens. Ils tirent auſſi différens préſages

pour leur sort futur : on les voit lancer en l'air un morceau de bois fendu en deux ; s'il tombe en terre, la partie par où il est fendu étant élevée, ils croyent être dans les bonnes graces de leur Dieu ; mais ils le jetent jusqu'à ce qu'il leur donne cette assurance : ils font diverses cérémonies semblables qu'ils répétent jusqu'à ce qu'ils soyent satisfaits.

J'allai voir les préparatifs qu'on faisait pour la fète de *Loum-chouen* ou des lanternes, instituée peu après l'établissement de leur monarchie, en mémoire, dit-on, d'un mandarin chéri par sa vertu, qui perdit sur les rives d'un fleuve une fille tendrement aimée : tout le monde prenant part à sa peine, le suivait avec des flambeaux allumés & des lanternes, en pleurant comme lui : mais il ne put la retrouver. Les lettrés attribuent l'origine de cette fète à d'autres causes. Ils disent que l'empereur *Kié* regrettant la courte durée des plaisirs & de la vie, s'en plaignit à une de ses femmes qui lui conseilla de changer les jours en mois, les mois en années, afin d'allonger la vie, & de bâtir un palais inaccessible à la lumiere du jour ; elle le fit brillant d'or, d'argent, de pierres précieuses, y rassembla de jeunes garçons, de belles filles toutes nues, ne se servant que de lanternes, de

flambeaux, & vivant dans un oubli honteux de ses devoirs. Ce qui fit secouer le joug à ses peuples. (Cette origine paraît moins naturelle que l'autre, & ce n'est pas la premiere fois que l'opinion populaire a été préférable à celle des savans.) Ils en racontent deux autres plus ridicules encore & que nous ne rapporterons point.

Je me promenai dans Canton le jour qu'on la célébra : dans chaque quartier on avait mis des figures d'idoles, autour desquelles des personnes en habits de masque extravagans, jouant d'instrumens divers, marchaient sur des ânes ou à pied, précédés d'une longue procession de lanternes suspendues à de longues perches. Ces lanternes sont de papier ou de soie, elles étaient colorées, on y avait peint des poissons, des chiens, des chevaux, des lions &c. & le tout était accompagné d'un fracas d'instrumens d'airain & de tambours.

C'est dans les pagodes & les palais des grands que cette fète est la plus brillante. Les lanternes en sont magnifiques, & d'une grandeur extraordinaire, remplies d'une multitude de lampes, les figures s'y meuvent, on y voit des chevaux qui courent, des chariots qui roulent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des mandarins avec leur cortege, des comédies, des

danſes ſingulieres. Le peuple paſſe la nuit à contempler ce ſpectacle; il n'y a pas de maiſon qui n'ait ſa lanterne; çà & là on fait jouer des marionnetes, des lanternes magiques. Les pagodes ſont entourées d'arcades couvertes de ſoie peinte. On conſume dans tout l'empire pluſieurs millions pour célébrer cette fête: car tout l'empire eſt illuminé à la fois, à la ville, dans les villages, dans les maiſons de plaiſance, & il préſenterait un ſuperbe ſpectacle à celui qui ſerait aſſez élevé pour le voir tout ſous ſes yeux.

Il n'eſt point de nation qui puiſſe égaler les Chinois dans l'art des feux d'artifice: on leur a vu faire un berceau entier de raiſins rouges qui brûlait ſans ſe conſumer; les ſeps, les branches, les feuilles, les grappes, les pepins, brûlaient tous en même tems, brillaient de leurs couleurs propres, & ſemblaient une vigne naturelle: le feu y agiſſait ſi lentement qu'il ſemble aſſervi par l'art à repréſenter la nature, non à la détruire.

Je vis les apprêts de la réception qu'on préparait au Tſunto ou vice-roi: on devait le recevoir dans une maiſon ou belvédere élevé ſur un mont: c'était une grande ſalle ſoutenue de pluſieurs belles colonnes de bois, & là on avait dreſſé une table magnifique; au-deſſus il y en

avait une pareille où était une pagode & des idoles ; on avait élevé dans une grande enceinte des armoires, des cabinets & autres meubles vernis & remplis d'un grand nombre de figures : tout devait y briller de feux d'artifice que je ne vis pas.

Deux jours après je vis paſſer une nouvelle mariée. Des femmes la précédaient portant chacune des préſens dans une boëte dorée, une vingtaine de muſiciens les ſuivaient ; des étendarts étaient mêlés avec les inſtrumens : enſuite parut la mariée dans une chaiſe couverte & richement ornée de taffetas, accompagnée de quatre parens. Dix valets portaient ſes meubles : l'époux la reçut à ſa porte.

Je paſſai un jour devant le tribunal du gouverneur de la ville, & je vis battre un miſérable qui m'intéreſſa : je demandai la cauſe de cette baſtonnade ; on me dit qu'il la recevait pour la faute d'un coupable qui lui avait donné de l'argent pour recevoir en ſa place la punition qu'il méritait. On me conta que des voleurs condamnés à mort avaient trouvé le moyen de perſuader des payſans à prendre leur place ; ils l'accepterent, croyant qu'il n'y avait que des coups de bâton à recevoir pour de l'argent : ils furent mis à mort malgré leurs plaintes, & l'on ne

connut qu'ils avaient été trompés qu'après l'exécution.

On était menacé d'une grande sécheresse, & pour obtenir de la pluie, le gouverneur ordonna un jeûne de 15 jours, & j'y fus soumis; car il était défendu sous de rigoureuses peines de vendre aucune viande, ni même des œufs & du poisson.

Résolu de passer dans les isles Philippines, je me rendis à Macao; mon petit voyage fut assez agréable: j'y vis les matelots idolâtres faire des sacrifices avant le lever du soleil. Le pilote placé sous un parasol faisait la fonction de prêtre; du porc cuit, du poisson, des cannes à sucre mises en petits morceaux, du vin, étaient placés dans des plats sur la table: il joignit les mains, frappa le plancher avec sa tête plusieurs fois au son du tambour, marmota quelques paroles, versa un peu de vin sur les viandes, & brûla quelque papier de couleur; puis on les distribua aux matelots qui mangerent avidement des alimens consacrés. Bientôt après, nous fûmes approchés par des voleurs que deux coups de pistolets tirés en l'air mirent en fuite; car les voleurs même sont lâches en Chine. Nous arrivâmes heureusement, & je fus témoin de la dévotion des deux sexes pour le service divin à Macao.

L'habillement des femmes y conſiſte en deux pieces de toile, dont l'une attachée autour de leur ceinture leur ſert de jupes, l'autre leur cache la tète & l'eſtomac; elles ont une ſorte de mule à leurs pieds & point de bas. Les dames ſortent dans des chaiſes de bois dorées & fermées; elles y ſont aſſiſes les jambes croiſées; ces chaiſes ſont ſuſpendues comme une cage par un anneau à un bâton. Les hommes y portent des hauts de chauſſes qui leur deſcendent juſqu'au cou du pied.

J'y ſoupai avec les marchands Eſpagnols de Manille qui m'accorderent le paſſage dans cette ville avec la plus grande honnèteté, & je retournai à Canton pour y prendre mes valiſes; j'y allai par terre dans une chaiſe, juſqu'à Aanſon, toujours dans des montagnes & des collines; la faibleſſe de mes porteurs de chaiſe m'obligea de faire une partie du chemin à pied. Puis je m'embarquai ſur un canal d'eau douce, où l'on trouve beaucoup de grandes huitres, dont la chair eſt inférieure aux nôtres pour le goût. Arrivé à Canton, j'en vis partir le vice-roi avec une ſuite de 280 grandes barques dorées & peintes, c'était pour prévenir une ſédition qu'il partait. Je fis mes affaires, j'embraſſai mes amis, & partis avec mes hardes & mon noir; je ſéjour-

nai

nai peu à Macao ; mais avant d'en partir ; je pris une barque & allai visiter l'isle Verte qui est une possession des jésuites : c'est un rocher d'un mille de circuit, où l'on trouve une maison commode & divers arbres fruitiers. J'y trouvai un frere qui me raconta l'histoire du naufrage d'une patache où il était. Elle était partie de Macao, & le pilote ne connaissant pas deux bancs qui sont vis-à-vis des isles Calamianes, échoua sur un d'eux ; le vaisseau se brisa ; les marchandises furent perdues. Les Mores & les Gentils impatiens de se sauver dans une isle voisine, coulerent à fond avec leur barque par une tempête qui s'était élevée ; les Portugais moins pressés attendirent le calme & parvinrent dans une isle ; mais ils n'y trouverent point d'eau ; ils passerent dans une autre & n'y en trouverent point encore : la soif qui les dévorait, leur fit creuser des fossés près du rivage : il y vint de l'eau encore salée, mais qu'ils purent boire. Les Tortues qui venaient pondre à terre les nourrirent pendant six mois. Lorsqu'elles cesserent d'y venir, de gros oiseaux de mer que les Espagnols appellent *Paxaros-Bobos*, qui se laissent tuer stupidement à coups de bâton, leur succéderent & ils s'en nourrirent six mois encore. Ils séchaient leur viande pour la conserver, & la

faiſaient cuire dans des pots de terre qu'ils façonnaient eux-mêmes, & ne pouvaient leur ſervir qu'une fois; ils reſterent ſept ans dans cette isle, au nombre de dix-huit; leurs habits s'uſerent; ils y ſuppléerent avec les peaux des oiſeaux qu'ils tuaient, & creuſerent des grottes avec les mains pour s'y blottir pendant l'hiver: en vain ils allumaient des feux à la vue des vaiſſeaux qui paſſaient; la crainte des écueils faiſait qu'aucun n'oſait s'approcher. Enfin, ne pouvant plus vivre dans cette isle, parce que les oiſeaux épouvantés n'y venaient plus qu'en petit nombre, devenus déja autant de fantômes par leur maigreur, ils réſolurent de périr ou d'en ſortir. Ils firent une eſpece de long coffre qu'ils calfeutrerent avec le coton d'un vieux matelas qu'ils avaient ſauvé, de graiſſe de tortue au lieu de poix: des nerfs leur ſervirent de cordes, des peaux d'oiſeaux couſues enſemble furent leur voile: ils partirent enfin, & dans cet équipage arriverent dans huit jours à l'isle Hainan. Les Chinois s'enfuirent en les voyant; mais le mandarin eut pitié de leur miſere, les nourrit & les renvoya.

La patache ſur laquelle je devais m'embarquer, étant prête à mettre à la voile, je fis en hâte proviſion de ce qui m'était néceſſaire, & je m'y

rendis après avoir été festiné magnifiquement par le capitaine : c'était le 7 Avril 1696. Les Chinois vinrent visiter le vaisseau, & quoiqu'on les eût régalés, qu'on leur eût fait mille honnêtetés, leur avarice insatiable leur fournit encore mille nouveaux prétextes pour exiger & demander. A peine on en fut délivré qu'on leva l'ancre; d'abord nous avançâmes peu, puis nous échouâmes; mais un Biscayen, bon marinier, nous tira d'affaire. Vers la minuit, nous mouillâmes entre des isles à 12 lieues de Macao. Le vent contraire nous y fit rester plusieurs heures; mais il devint favorable & bientôt nous fûmes en pleine mer.

Une alternative de vents & de calme nous balotta quelques jours, & pendant le dernier nos matelots prirent un grand requin qui en avait trois dans le ventre : on les jeta dans la mer, & ils s'enfuirent : les uns dirent que le gros requin avait avalé ses petits pour les conserver; d'autres prétendirent que ses œufs étaient éclos avant qu'il les eût jetés. Quelques tems après nous vîmes la terre d'*Illocos*, puis le *Cap Boliano* & *Pangasinan*, capitale de la province; nous découvrîmes ensuite *Dos Ermanos* ou les deux sœurs; & arrivâmes devant *Playaonda*, où les Espagnols ont un petit fort qui sert de

prisons à ses soldats. Plus loin, nous découvrîmes un Typhon en pleine mer qui fut suivi d'une tempête, après laquelle nous doublâmes le Cap *Capones*, nommé ainsi à cause de deux rochers qui sont à sa pointe : il s'étend fort loin dans la mer. Nous parvinmes devant la baie *Mariouman* où nous n'entrâmes point par la crainte de ses bas-fonds ; nous passâmes le cap *Batan*, puis les rochers *Las Poreas y Porquitos*, ou la Truie & ses petits, & nous entrâmes dans le canal formé par l'isle *Maribeles* & la *Pointe du Diable*, d'où l'on vint nous reconnaître : bientôt nous nous vîmes devant le château de *Cavité*, & continuant notre route vers Manille, nous reçûmes la visite des Espagnols qui nous apporterent des rafraîchissemens, tels que du chocolat, des raisins, des melons & d'autres fruits du pays qui nous rétablirent de nos fatigues. Nous arrivâmes enfin, & je descendis du vaisseau avec mon coffre & mes valises, j'entrai par la porte S. Dominique, où je trouvai un officier qui m'apprit que le gouverneur m'attendait dans son palais ; je m'y rendis, j'y fus reçu avec civilité & regalé de confitures & de chocolat. Il conversa avec moi pendant quatre heures, m'offrit ses services, & me laissa rendre dans l'appartement qu'on m'avait donné dans le college.

Manille eſt ſituée ſur la pointe de terre que forme la riviere qui ſe rend d'un lac dans la mer, dans l'endroit d'où Michel Lopez chaſſa le roi More qui s'y était fortifié avec des remparts paliſſadés & quelques pieces de canon. Elle a environ deux milles de circuit; ſa figure eſt irréguliere, large au milieu, étroite à ſes extrèmités: elle a ſix portes: la muraille eſt défendue vers *Cavité* par cinq petites tours garnies de pieces de fer; les autres côtés ont des baſtions garnis de canons de bronze: au midi elle eſt baignée par la mer, au nord & à l'orient elle l'eſt par la riviere. Ses maiſons ſont de bois depuis le premier étage, mais agréables par leurs belles galeries: les rues en ſont larges, mais les fréquens tremblemens de terre détruiſant toujours quelques maiſons qu'on rebâtit comme on le peut en bois, elles ne ſont ni ſimétriques, ni belles. On n'y compte que 3000 habitans, tous nés du mèlange de tant de races, qu'il faut mille mots barbares pour les diſtinguer. Les femmes riches y ſont habillées à l'Eſpagnole, les autres s'habillent avec deux pieces de toile, dont l'une ſert de manteau & l'autre de jupe. La chaleur les diſpenſe d'avoir des bas & l'habitude de ſouliers, les riches qui vont à pied ſe font ſuivre d'un domeſtique qui les couvre d'un large

parasol ; les femmes se font porter dans des hamacs ou des chaises.

Les fauxbourgs de Manille sont fort grands : il en est un habité par les Chinois, qui a plusieurs rues toutes remplies de boutiques pleines d'étoffes de soie, de belles porcelaines & autres marchandises : là, demeurent toutes sortes d'artisans & d'hommes de métiers, qui attirent tout l'or des Espagnols : ils sont aussi en grand nombre que ces derniers, & on y en a compté autrefois 40000; mais les séditions qu'ils y excitaient, les a fait chasser en grande partie. Ils ont une alcade ou prévôt qui est leur chef; ils ont encore d'autres protecteurs qu'ils paient : ils achetent la permission de jouer à pair ou non pour la somme de 10000 pieces de huit ; on veille sur eux rigoureusement, & peut-être on a raison. On compte encore 15 fauxbourgs habités par des Indiens, des Tragales ou autres nations : la plupart ont formés des maisons de bois bâties sur pilotis le long du fleuve, couvertes de feuilles de palmier, ayant les côtés garnis de cannes ; dans beaucoup on n'y monte que par une échelle : les bords de la riviere jusqu'au lac Bahi sont embellis de jardins, de fermes, de maisons de campagne assez agréables.

Je visitai le pere provincial des jésuites avec

lequel nous parlâmes beaucoup de l'Amérique, & sur-tout de la Californie qu'il m'assura être une presqu'isle séparée du Continent par un golfe large de 60 lieues. Je visitai aussi les églises: la chapelle royale ornée de stucs & de trois autels dorés. C'est dans le monastere de la *Miséricorde* qu'on éleve les orphelines, filles d'Espagnols & de Mestices. Qu'elles se marient ou se fassent religieuses, on leur fait également une dote. Le couvent des Augustins est très-vaste, & son église assez basse est décorée de 15 autels, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif: le portail en est beau, mais tout en bois. Le college des jésuites est fort grand, orné de voûtes hautes & longues; les tremblemens de terre l'ont fait construire tout en bois, appuyé sur des murs & sur de hautes colonnes; le cloître est magnifique & l'église une des plus belles de la ville; le grand autel fait en demi-cercle est orné de colonnes & de très-beaux morceaux de sculpture dorés; les autres brillent de richesses. Près de ce college est celui de S. Joseph où 40 étudians habillés de pourpre reçoivent des instructions sur les humanités, la philosophie & la théologie aux dépens du roi.

L'église archiépiscopale est grande; mais l'intérieur en est peu orné, les murs en sont

noirs, les autels en mauvais ordre : il y en a trois & autant de chapelles. Son chef a un revenu de 6000 pieces de huit. L'églife de St. Dominique ferait la plus belle de la ville, fi elle était moins obfcure. Auprès eft le college de St. Thomas, où cinquante étudians fils d'Efpagnols, en habit verd, couvert d'une robe de fatin incarnat, font inftruits gratis. Le roi fournit l'huile pour les lampes dans les églifes.

Déterminé à me rendre dans la Nouvelle Efpagne, je demandai à faire le voyage fur le galion, & je vins à Cavité où était le vaiffeau; j'y vis la cabine qui devait me fervir de prifon pendant fix mois; mais aucun des officiers du vaiffeau ne voulut fe charger de ma nourriture; il fallut m'arranger avec le gardien du galion qui ne le fit qu'avec peine pour cent pieces de huit. Affuré de mon paffage, je revins à Manille, où la crainte de tracafferies monacales me fit abandonner mon appartement dans le college, pour me réfugier dans un autre qui faifait partie de l'hôpital royal fondé pour les foldats bleffés; le roi lui affigne 250 pieces de huit par mois & fournit les poules, le riz, les légumes, le fel, le bois, les confitures & la toile qui s'y confomment. Le bâtiment eft grand & a de beaux corridors. Le

gouverneur s'était retiré à une petite maiſon de campagne bâtie en bois, mais très-agréable : le jardin en eſt petit, mais beau ; on y jouit d'une belle vue ſur la riviere où des bateaux montent & deſcendent ſans ceſſe, & j'allai l'y voir pour le remercier de ſes bontés ; j'allai auſſi voir l'égliſe de *Notre Dame des Remedes*, à une petite lieue de la ville : le frontiſpice & l'intérieur de l'égliſe y eſt incruſté d'écailles d'huitres & d'autres poiſſons ; on trouve devant la porte un parterre embelli par des fleurs & des arbriſſeaux. Je viſitai encore quelques autres bâtimens publics.

Un jour je vis un combat de coqs : on les nourrit ſéparément pour ces combats ; & pour les rendre plus ſanglans, on leur attache au pied gauche un couteau en forme de faulx dont le taillant eſt de revers. On les irrite, puis on les lance en plein champ où ils combattent comme des lions, ſe ruent l'un contre l'autre, ſe prennent à la gorge & s'ouvrent les entrailles à force de coups.

J'allai voir la ſalle de l'audience royale : elle eſt tapiſſée de damas : au fond eſt un grand dais, & au-deſſous un long banc garni d'une étoffe de ſoie ſur lequel s'aſſeient les gouverneurs & les auditeurs : devant eux eſt une grande

table couverte de damas cramoisi. Près de-là sont une chapelle & d'autres salles, toutes ornées de damas ou d'autres étoffes de soie : puis le palais du gouverneur, dont la plus grande partie est construite en bois ; mais qui est grand & assez beau. C'est un grand quarré dont les fenêtres & les galeries sont disposées simétriquement ; les chambres en sont commodes & ornées : au-devant est la place d'armes très-grande, peu fréquentée & couverte d'herbe.

On me dit à Manille qu'en 1680, D. Maria Quiros, veuve de D. Joseph d'Armixo, y avait accouché deux ans après la mort de son mari d'un enfant qui fut déclaré légitime. Le fait est vrai ; mais une femme peut-elle demeurer deux ans enceinte ?

Curieux de voir le lac *Bahi*, je partis à cheval pour m'y rendre, précédé d'un guide qui me fatigua, m'égara, & me força enfin de laisser là les chevaux pour prendre un bateau & remonter la riviere. Je me reposai chez les peres observateurs : de-là j'allai visiter un petit lac très-profond : l'eau en est saumache, quoiqu'il soit sur une montagne : on y trouve des poissons remplis d'arrêtes & de mauvais goût : autour sont de grands arbres aux branches desquels pendent un grand nombre de grosses

chauves-souris, attachées les unes aux autres, & qui le soir, prennent le vol en troupes & obscurcissent l'air avec leurs aîles de cinq ou six palmes d'étendue : elles vont dévorer les fruits des forèts pendant la nuit & retournent dans leurs asyles. Les Indiens dont elles dévorent les fruits, en tuent autant qu'ils peuvent, & les mangent: leur chair a, dit-on, le goût de celle du lapin. On tire beaucoup de salpètre de leurs excrémens. Près de-là sont des bains chauds; le ruisseau qui s'y rend, passe sous le couvent, & l'eau en est si chaude qu'on n'y peut souffrir la main, & que si l'on y met une poule, elle en fait tomber les plumes & ensuite la chair; elle fait tomber les écailles du crocodile & le tue; il s'en éleve une vapeur comme d'une fournaise enflammée. Elle vient d'une montagne voisine, & l'eau est claire & limpide quand elle est refroidie : ces bains ne sont plus utiles. A demi-lieue du couvent coule une petite riviere dont les eaux sont très-froides & très-saines.

Le lac de *Bahi* est fort long, mais étroit; il a 30 lieues de tour; ses bords sont cultivés, & embellis par des couvens & des cabanes d'Indiens : la pèche y est abondante; on y trouve des crocodiles & des poissons à épée qui se com-

battent avec fureur, le dernier eſt le plus ſouvent vainqueur; ſon épée eſt dentelée, aiguë, longue de ſix palmes: le crocodile y eſt très-dangereux, il ſe paſſe peu d'années qu'il ne dévore quelques perſonnes, des chevaux & des bufles qui s'approchent des bords: les Indiens lui tendent des piéges & lui donnent pour appat un chien dont il eſt très-friand.

Je revins à Manille: j'ai dit que cette ville avait un archevêque; elle a encore un évêque titulaire qu'on y appelle évêque à l'anneau, qui prend ſoin de la premiere égliſe vacante, qui vu l'éloignement de ceux qui ont droit d'y nommer, demeurerait longtems ſans paſteur. Il y a encore des évêques à *Cebu*, à *Camarines*, à *Cagayan*, dont les revenus ſont de 5000 pieces de huit.

Un gouverneur, ou capitaine général y eſt le chef de tout ce que les Eſpagnols poſſedent dans les Philippines: il ſiége huit ans; l'audience royale eſt formée de juges à vie, & reçoit les appels de tous les tribunaux inférieurs (*). Les appointemens du gouverneur ſont de 13,300 pieces de huit, ceux des membres ſont de 11000.

(*) Voyez les Voyages de le Gentil, qui nous diſpenſent de nous étendre ſur le Gouvernement des isles Philippines, &c.

Le premier nomme à tous les emplois militaires & même aux canonicats de l'église archiépiscopale : sur trois sujets présentés par l'église pour desservir une paroisse vacante, il en choisit un : ses honneurs, son autorité sont très-grands, mais les recherches qu'on peut faire contre lui quand il est sorti d'office, y jetent de l'amertume : elles valent toujours 100,000 écus à son successeur pour qu'il le tire d'affaire.

Le nombre des isles Philippines est très-grand : Magellan leur donna le nom d'archipel de S. Lazare. On ignore leur ancien nom ; mais on leur a donné quelquefois celui de *los Luçones* ou des mortiers, parce qu'on y pile le riz avant d'en faire des galettes & que chaque Indien en a un devant sa porte : les Portugais leur donnaient le nom de *Manilas*, nom connu du tems de Ptolomée. On n'y en compte que dix qui soient remarquables, comme le dit ce géographe. *Mindanao*, *Leyte*, *Ibabao* & *Manille* sont celles que découvrent ceux qui viennent de l'Amérique, vers laquelle elles présentent un demi-cercle de 200 lieues : au couchant on découvre *Paragua :* dans l'enceinte de ces cinq isles sont celles de *Mindaro*, de *Panay*, de *Cebu*, de *Bool* & des *Noirs*. Il y en a un plus grand nombre de moins considérables,

dont une partie font défertes : toutes font fituées entre l'équateur & le tropique du Cancer ; en général, les tremblemens de terre y font fréquens, elles font expofées à des ouragans furieux qui déracinent les plus grands arbres, inondent des provinces entieres, engloutiffent beaucoup de vaiffeaux.

Les Efpagnols y trouverent trois fortes de peuples, les *Malàis* qui étaient maîtres des côtes ; les *Tagales* qui font originaires de Manille & des environs, paraiffent iffus de ces Malais : ils ont une Langue prefque femblable à la leur, & leurs coutumes different peu : on appelle *Bifayas* & *Pintados* ceux des isles de Leyté, de Samar, de Panay & autres lieux. Les habitans de Mindanao, de Xolo, de Bool, d'une partie de Cebu, font probablement venus de Ternate. Les noirs qui vivent dans les rochers & les bois épais different de ces peuples : ils vivent de fruits, de racines, de finges, de rats, d'autres animaux qu'ils prennent à la chaffe : ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture de fil ou d'écorce d'arbres, & des bracelets faits de joncs & de cannes ; ils n'ont point de loix, point de gouvernement ; mais ils obéiffent aux chefs de famille : les femmes portent leurs enfans dans des befaces, ou liés autour

d'elles avec un morceau d'étoffe. Ils dorment où la nuit les prend, dans des creux d'arbres ou ſous des huttes : mais ils s'en conſolent parce qu'ils ſont libres : ils ſe battent cruellement entr'eux, & ſurtout avec les Eſpagnols; lorſqu'ils ont tué un de ceux-ci, ils ſe divertiſſent pendant trois jours, & boivent dans ſon crâne : leur mariage ſe fait en ſe touchant la main en préſence de parens. Ils ne ſont pas tous également noirs, & ce qui ſemble indiquer une origine différente, les uns ont les cheveux crépus & les autres les ont longs : il en eſt, dit-on, qui ont des queues de quatre ou cinq pouces de long. Leurs armes ſont l'arc, la flèche, une lance courte & un *cri* ou coutéau : ils empoiſonnent la pointe de leurs flèches; ils portent toujours à leurs bras un bouclier de bois : s'ils ſont pourſuivis vivement par les Eſpagnols, ils ſe font des ſignaux & diſparaiſſent bientôt. On n'a pu me dire quelle eſt leur religion,& même on aſſure qu'ils n'en ont point. Cependant on a quelquefois trouvé dans leurs cabanes des eſpeces de ſtatues.

On croit que ces noirs étaient les premiers habitans de ces isles, & qu'ils ont été chaſſés dans les montagnes par les nouveaux vénus. Les Eſpagnols ne poſſedent que les côtes des

isles où ils dominent; encore dans l'isle Luçon, de Maribeles, au cap Boliano, il y a un espace de 50 lieues de rivage où l'on n'ose aborder par la crainte qu'inspire les noirs. Les missionnaires font de vains efforts pour les gagner; quelquefois ils les écoutent, quelque tems après ils les chassent. Si les Espagnols en attrapent, ils les retiennent comme esclaves; mais dès qu'ils le peuvent, ils retournent dans la montagne où ils sont nés. Il y a aussi des *Ilayas*, des *Sambàles*, des *Igolotes*, dont quelques-uns payent le tribut sans être chrétiens, moins sauvages que les noirs, moins civilisés que les peuples qui habitent sur les côtes.

Luçon ou *Manille* est la principale des isles Philippines; sa figure est celle d'un bras plié, inégal dans son épaisseur, ayant de 10 à 40 lieues de larges, & 160 de long. Dans le coude de ce bras est une grande riviere dont l'embouchure forme une baie de 30 lieues: là était le principal village des Indiens, qui renfermait environ 3800 cabanes, & c'est là qu'est Manille, & Cavité: elle est profonde par-tout, & très-poissonneuse; ses rives sont bordées d'arbres & de villages. A son entrée est *Maribeles*, village sur une montagne de trois lieues de circuit, qui trafique avec les noirs & avec Ma-

nille,

nille, en tabac, en riz, en bois. Au levant de cette baie eſt celle de *Balayan* & *Bombon* qui a trois lieues de tour, & derriere laquelle il y a un lac; plus loin eſt celle de Batangas, voiſine de l'isle de *la Caza* qui eſt toute remplie de gibier.

Luçon eſt partagée en pluſieurs provinces: dans celle de Camarines eſt la baie d'Albay, près de laquelle eſt un volcan qu'on découvre de fort loin ſur la mer: on en voit deſcendre des ſources chaudes, dont l'une eſt pétrifiante. Dans la province de Paracale ſont de riches mines d'or, de différens métaux & d'aimant. Le ſol en eſt bon, plat, fécond en cacao, en palmiers. Celle de Cagayan eſt vaſte, ſa capitale eſt la nouvelle Segovie, ſituée au bord d'une riviere; elle eſt le ſiege d'un grand Juge, a une garniſon Eſpagnole, & un fort de pierres. Le pays eſt fertile; ſes habitans ſont robuſtes; les hommes cultivent la terre, les femmes travaillent à des ouvrages de coton: ſes forêts fourniſſent beaucoup de cire & de miel, des bois de breſil, d'ébène & d'autres. Elles ſont remplies de ſangliers & de cerfs qu'on tue pour en avoir la peau & les cornes. La province d'Iloccos eſt des plus riches & des plus peuplées; elle a 40 lieues de côte; la ville de Fernandine

eſt la capitale : ce pays qui ne s'étend qu'à huit lieues dans les terres, eſt reſſerré par la nation des Igolottes, hommes de haute ſtature qui poſſédent des mines d'or ; & eſt fertile en pins, en muſcadiers & en coton. Le Pangaſinan peut avoir la même étendue ; ſes montagnes fourniſſent des bois qui ſervent pour la teinture rouge & bleue : une partie de ſes habitans vivent errants dans les forêts. Le *Pampanga* eſt une province importante par ſa ſituation, riche par ſa fécondité en riz ; elle eſt bien arroſée, & fournit du bois pour la conſtruction des vaiſſeaux : ſes montagnes ſont habitées par les Zambales, & des noirs à cheveux crépus toujours armés les uns contre les autres. Bahi fournit auſſi du bois pour la marine : c'eſt autour de ſon lac que viennent les meilleurs fruits de l'isle. *Bulacan* eſt une petite province, habitée par les Tragales, abondante en riz & en palmiers. Par toute l'isle, on trouve de l'or, de la cire, de la civette, du ſoufre, du coton, de la canelle ſauvage, du cacao, du riz juſques ſur les montagnes, de bons chevaux, des vaches, des bufles, des cerfs, des ſangliers.

Il y a une province Eſpagnole formée de quelques isles : celle de *Catanduanes* a 30

lieues dans ſon circuit triangulaire, eſt expoſée aux vents du nord, abonde en riz, huile de palme, cocos, miel & cire : quelques-uns de ſes torrens dépoſent de l'or ſur leurs rives; ſes habitans s'occupent à faire de petites barques; ils ſont bons marins, belliqueux & ſe peignent le corps: leurs femmes cultivent la terre, & pêchent auſſi bien que les hommes; elles portent un long manteau & leurs cheveux ſont liés ſur la tête en forme de roſe; elles ont ſur le front un morceau d'or battu, large de trois doigts, doublé de taffetas, trois pendans d'or à chaque oreille, & des anneaux aux jambes.

Capoul eſt peu éloignée de Catanduanes : elle a trois lieues de tour, eſt agréable, fertile & bien habitée. *Ticao* a huit lieues de circuit, & eſt habitée par des Indiens la plupart ſauvages encore. *Bourias* n'a que cinq lieues de tour. *Masbates* en a trente, ſes ports ſont commodes pour faire de l'eau; une partie de ſes habitans ſont tributaires : on y trouve de riches mines d'or, mais négligées, par les Indiens parce qu'ils ſont contens du néceſſaire, par les Eſpagnols parce que leur indolence trouve mieux ſon compte dans un commerce avantageux : ſes bords offrent ſouvent de l'ambre gris.

Marindaque eſt une isle à 15 lieues de Manille : elle a 19 lieues de tour, ſon terroir eſt élevé, abondant en cocos & autres fruits, principale nourriture des hommes qui l'habitent. On y trouve de la cire, on y fait de la poix. *Mindoro* a 70 lieues de circuit : ſa figure eſt longue ; ſon terrein eſt élevé & montueux ; elle abonde en dattes & en toutes ſortes de fruits ; le riz n'y vient qu'en certains cantons : les Indiens qui habitent les canaux & les embouchures des rivieres ſont des hommes paiſibles ; dans le centre de l'isle ce ſont des hommes qui different par le langage & par les mœurs. Ils vont nuds, ſe nourriſſent de fruits ſauvages, changent de demeure quand il leur plait, font des échanges de cire contre des outils qui leur manquent : on dit qu'ils ont une queue, qu'ils ſont braves, mais peu dangereux. *Baco* eſt le lieu principal de l'isle ; il eſt arroſé par des ruiſſeaux qui deſcendent de montagnes abondantes en ſalſe-pareille. *Louban* eſt une petite isle baſſe, proche de laquelle eſt celle d'*Ambil* qui renferme un volcan lequel vomit ſans ceſſe des flammes. Les Indiens de *Louban* ſont ivrognes & violens : ce fut ſur leurs côtes que ſe perdit le galion *S. Joſeph* dont la charge était de deux millions.

Parmi les petites isles nommées les *Babouyanes*, il en eſt une qui renferme 500 habitans payant le tribut; & qui produit de la cire, de l'ébène, des patates, des cocos, des platanes & autres fruits; on y trouve auſſi des babouyes, animaux qui ont donné leur nom à ces isles.

Los Calamianes eſt une province compoſée de 17 isles dont quelques-unes ne ſont point encore ſoumiſes. L'une d'elles, nommée *Paragoa*, appartient en partie aux Eſpagnols, en partie au roi de Borneo: elle a 250 lieues de circuit, ſa largeur varie entre 12 & 14: dans l'eſpace qui la ſépare de Borneo ſont pluſieurs isles baſſes qui les ſemblent joindre. Les ſujets de Borneo ſont Mahométans, ils ont pour chef un Lampuan qui réſide à Lavo. Les ſujets des Eſpagnols leur ſont affectionnés; mais dans le centre ſont des hommes barbares, ſans loix, ſans chefs, qui repouſſent le joug du premier & des derniers. L'isle eſt montueuſe, remplie d'arbres & d'animaux: on y recueille beaucoup de cire & peu de riz. On n'y a pu abolir l'uſage d'enſevelir vivans dans une canne les enfans qui naiſſent mutilés. Les autres Calamianes ſont habitées par des Indiens paiſibles dont la principale richeſſe eſt la cire.

Près des rochers battus par la mer, on trouve ces nids d'oiseaux si estimés : près d'elles encore on pêche de belles perles. Au-delà sont les cinq isles de *Cuyo* où 500 familles payent le tribut aux Espagnols : leurs travaux y font prospérer le riz, les légumes, les fruits : les montagnes y sont remplies de gibier.

Panay est l'isle la plus fertile & la mieux habitée de tout cet Archipel : son circuit triangulaire est de 100 lieues, un grand nombre de rivieres en entretient la fécondité ; il y en a une surtout qui porte son nom & qui est fort grande : les Espagnols disent que lorsque la foudre y tombe, elle n'est ni en feu, ni en eau, mais en petites croix d'un ver noirâtre, qui ont de grandes vertus. On y compte deux jurisdictions & quatorze paroisses. Ses habitans sont gros, bons laboureurs, chasseurs habiles : on y trouve des sangliers & des cerfs : il y a peu de grain & on n'y recueille que 100,000 boisseaux de riz. Le centre en est habité par des noirs de petite taille, à cheveux crépus, qui vont nuds, & surpassent les cerfs à la course. Près de Panay est *Imaraz*, isle basse, de 10 lieues de circuit, fertile, abondante en bonnes eaux & en salse-pareille : on y trouve les mêmes arbres, les mêmes animaux qu'à Pa-

nay. *Sibouyan* reſſemble à Imaraz. *Romblon*, *Batan*, *Tablas*, ſont trois petites isles habitées ; la derniere eſt la plus grande.

Samar ou *Ibabao* a la forme d'un corps humain auquel on aurait retranché les bras & les jambes ; elle a 130 lieues de tour. On dit qu'on a vu arriver ſur la côte voiſine du port de Palapa des hommes qui diſaient venir d'isles peu éloignées ; qu'il y en avait une où ne demeuraient que des femmes, que les hommes allaient les viſiter, & en rapportaient les enfans mâles ; on dit que l'ambre gris leur ſert de poix, & on préſume que ces isles ſont celles de *Salomon*, qu'on a dit riches en or & en ambre, & qu'on cherche depuis longtems. Samar eſt pleine de montagnes eſcarpées, mais ſes plaines ſont abondantes ; on y trouve un fruit ſans noyau qui lui eſt particulier & qu'on nomme *Chicoy*. On le trouve ſur une plante qui reſſemble au lierre ; le fruit vient aux nœuds & aux feuilles de la plante, & eſt de la couleur des pavies, de la groſſeur d'une noiſette : il eſt un excellent remede ; un préſervatif contre le poiſon, il chaſſe les vents, diſſipe les coliques, ſoulage les maux de ventre & de l'eſtomac, calme les convulſions, aide à l'accouchement, arrète l'effet des morſures vénimeuſes, les fievres, &c.

Leyté prend ſon nom du village de *Gleyté*, ſitué dans une de ſes bayes : elle a 90 ou 100 lieues de circuit, eſt très-peuplée vers le levant où elle a des plaines fertiles qui rendent 200 pour un : de hautes montagnes la partagent, & on dit que quand il eſt l'hiver dans une partie, il eſt l'été dans l'autre, que lorſqu'on moiſſonne dans celle-ci, on ſeme dans la premiere : ces montagnes nourriſſent des cerfs, des vaches, des ſangliers, des poules ſauvages ; on y trouve des carrieres de pierres jaunes & bleues ; les terres produiſent beaucoup de racines & de légumes, des cocos, des bois propres à conſtruire des vaiſſeaux ; la mer y eſt abondante en poiſſons : le peuple y eſt ſuſceptible d'inſtructions ; il eſt très-hoſpitalier, & ne change point le prix des vivres quelque diſette qu'il y ait. L'air y eſt plus frais qu'à Manille.

Bool a 16 lieues de long ſur 8 de large ; on y joint quatre autres petites isles qui en ſont voiſines ; il n'y croît point de riz ; les mines d'or y ſont abondantes ; les plaines y produiſent beaucoup de palmes, de patates, & autres racines : les montagnes fourniſſent un grand nombre de bêtes fauves ; la mer y eſt riche en poiſſons. Les habitans en ſont moins noirs, mieux

faits, plus braves que ceux des isles voisines.

Sogbu, ou *Cebu*, est la premiere où les Espagnols arborerent leur étendart : sa circonférence est d'environ 84 lieues : on y voit la petite ville de *Nom de Jesus*, voisine de la petite isle de *Malta* : c'est là où Magellan fut tué. Il y a un fort bon port, une place d'armes, un fort de pierres avec trois cavaliers, le tout gardé par deux compagnies. Le sol y produit la *borona*, grain de la couleur du millet, plus petit que le riz & qui en tient lieu ; il y croît aussi l'*Abaca* espece de platane qu'on bat quand il est mûr, dont on fait ensuite du fil, des cables, des toiles très-fines : il y croît aussi du coton, du tabac, des ciboules, de l'ail, &c. On trouve dans ses montagnes de la cire & de la civette. Près d'elle est *Bantayan*, petite isle environnée de quatre ou cinq plus petites encore, & dont les habitans s'occupent à pêcher, à faire des toiles & des bas de coton.

L'*isle des Noirs* a 100 lieues de tour & est très-abondante en riz ; ses montagnes sont habitées par des noirs à cheveux crépus, entre lesquels le sol est partagé ; d'autres demeurent dans la plaine, & ils se battent avec fureur pour défendre leurs limites ; quelques-uns habitent l'embouchure des rivieres ; leurs plus grands

ennemis ſont les Eſpagnols. Elle nourrit auſſi des Biſayas qui fourniſſent aux noirs du riz, & en reçoivent de la cire. Le cacao y a très-bien réuſſi ; il y croît auſſi une eſpece de riz qui proſpere ſur les hauteurs.

L'isle *del Fuego* ou *Siquior* eſt petite, habitée par des peuples courageux : celle de *Panamao* a 16 lieues de circuit, eſt montueuſe, bien arroſée, riche en mines de ſoufre & de vif argent : elle n'eſt pas habitée depuis longtems.

Dans toutes ces isles on compte 250000 Eſpagnols, ou Indiens qui payent tribut à l'Eſpagne : les revenus du roi montent à 400000 pieces de huit ; ils ne ſuffiſent pas pour payer les miniſtres & les 4000 ſoldats qui y maintiennent ſon autorité, le roi y envoye annuellement 250000 pieces de huit de la Nouvelle Eſpagne pour remplir le déficit.

Ces isles cependant ſont riches en perles, en ambre gris, en coton, en civette exquiſe, & ſur-tout en or. Manille par ſa ſituation devrait être le centre d'un grand commerce, elle y appelle & raſſemble les productions du nouveau & de l'ancien monde. Le climat y eſt en général chaud & humide : on y eſt preſque toujours couvert de ſueur : la multitude de rivieres, de lacs, d'étangs, les pluies abondantes y

entretiennent l'humidité, & le ſoleil qui y eſt vertical deux fois l'année, y fait régner en même tems une chaleur exceſſive. La pluie & l'éclair ſe montrent en même tems ; le tonnerre ne ſe fait entendre que lorſque la pluie a ceſſé : des tempêtes y amenent avec elle des torrens de pluie, & ſouvent l'on ne peut s'y viſiter qu'en bâteau : on n'y connaît point la neige, on n'y prend un habit de drap que lorſqu'il pleut.

J'ai remarqué que les Européens n'y étaient point ſujets à la vermine, tandis que les Indiens en ſont remplis : mais en général les jeunes gens y digerent mal, à cauſe de l'humidité chaude & relâchante qui y regne ; mais le riz y eſt léger ; on y mange du gibier le matin & du poiſſon le ſoir : la roſée y eſt très-abondante, & contribue à y rendre l'air mal-ſain pour les Européens : les habitans naturels y parviennent à l'âge de 80 à 100 ans, ſur-tout dans les montagnes. Les uns croyent que les fréquens tremblemens de terre qu'on éprouve à Manille, ſont cauſés par des concavités ſouterraines, d'autres les attribuent à des feux ſouterrains qui s'allument par la fermentation des métaux. Il y en eut un ſi violent en 1627 qu'il applanit une des deux montagnes nommées *Carvallos* dans le Cogayan. En 1645, un tiers de la ville fut abimée ; l'isle

a un grand nombre de volcans ; & peut-être contribuent-ils à en rendre le terroir ſi riche. En tout tems, les herbes croiſſent, les arbres fleuriſſent & donnent des fruits ſur les montagnes comme dans la plaine : les vieilles feuilles tombent rarement avant que les nouvelles ſoient développées. Les orangers, les citronniers & autres arbres de l'Europe y donnent du fruit deux fois l'année, un rejeton planté en terre donne du fruit l'année qni ſuccéde ; il n'eſt nulle part de campagnes plus couvertes de verdure, ni de bois plus épais & qui fourniſſent plus à la nourriture des hommes.

Il y a tant de langues différentes dans ces isles que dans Manille ſeule on en compte ſix : en général, ceux qui ont reçu la langue des Malais n'ont que trois voyelles, quoi qu'ils en prononcent cinq : ils commencent à écrire par le bas, mettent la premiere ligne à gauche, & continuent vers la droite : avant qu'on y connût le papier, on écrivait ſur la partie polie de la canne, ou ſur des feuilles de palmier avec la pointe d'un couteau. Lorſqu'ils veulent témoigner du reſpect à celui qu'ils rencontrent, ils plient leur corps fort bas, en mettant les mains ſur les joues & élevent un pied avec le genou plié. Ils ſont de moyenne taille, bien faits,

d'un teint rouge noir; les uns portent les cheveux courts, les autres longs; les femmes diffèrent peu en couleur, & toutes portent leurs cheveux en treſſes; celles qui ne ſont point aſſez noires ſe teignent avec le ſuc de certains végétaux; elles ſe tiennent les dents propres, les enduiſent d'une teinture noire, les ornent de petites lames d'or: les deux ſexes portent des pendans d'oreille. Preſque tout leur tems ſe conſume à fumer du tabac: leur habillement eſt ſimple: les femmes n'ont ni bas ni ſouliers, mais elles portent encore des bijoux à leurs doigts & à leur cou. Les peuples ſe piquent la peau juſqu'au ſang en y deſſinant différentes figures, puis ils ſe frottent avec une poudre noire qui rend ces deſſins durables. Dans leurs repas, il y a autant de tables que de conviés; on y boit plus qu'on y mange; leur mets ordinaire eſt le riz; ils tirent leur vin du palmier, ou du ſuc des cannes à ſucre, ou du riz fermenté. Leur muſique, leurs danſes reſſemblent à celles des Chinois; ils ſe ſervent beaucoup du bain. Parmi leurs maladies eſt un grand mal de tête & d'eſtomac qui conduit à la mort, ſi, dit-on, on ne vous diſtribue une bonne doſe de coups de bâton ſur les bras, les jambes, les cuiſſes & le côté droit du malade, & ſi on ne frotte vigoureuſe-

ment les meurtriſſures avec du ſel ; le ſang amené ſur la peau, coule alors plus abondamment quand la lancette lui ouvre un paſſage : on les lave enſuite avec du vinaigre, & l'on ne donne plus au malade que du riz cuit ſans ſel. Une autre maladie y fait retirer la langue & les parties naturelles au-dedans du corps ; on la guérit, ou on croit la guérir avec les parties du poiſſon-femme, ou du crocodile, miſes en poudre dans un liquide.

Quelques-unes de leurs anciennes chanſons perſuadent qu'ils avaient un Dieu Suprême qu'ils appellaient le *Dieu fabricateur;* ils adoraient des quadrupedes, des oiſeaux, le ſoleil, la lune : ils ſacrifiaient à des rochers, à des arbres, à des caps & des rivieres, ils honoraient les vieux arbres & ils les reſpectent encore : ils croyent que la fievre les ſaiſirait s'ils en coupaient de tels, après que le vieux *Nuno* leur ſerait apparu pour ſe plaindre de leur cruauté. Ils croyent voir des fantômes d'une taille giganteſque, avec de longs cheveux, le corps peint, de petits pieds, des aîles étendues, qui voltigent ſur la cime des arbres. Ils avaient des Dieux qui protégeaient les voyageurs, d'autres pour faire germer les ſemences, d'autres pour la pêche, & ils dépoſaient des alimens en

certains lieux pour ſe les rendre propices : leurs ancêtres étaient rangés parmi ces Dieux ; ils y plaçaient auſſi ceux que le crocodile dévorait, ou que la foudre frappait.

Chaque petit Etat particulier formait un barangai ou barquée, peut-être parce qu'ils y étaient arrivés par la mer, & les familles de différens Barangais ne pouvaient s'unir par des mariages : les enfans de ceux qui le contractaient malgré la loi, étaient eſclaves : l'induſtrie & la force y faiſaient la nobleſſe : en général ces Indiens ſont adroits, & ils fabriquent de petites chaînes & des chapelets d'or avec une grande délicateſſe : ils font des boëtes, des caiſſes, des étuis de diverſes couleurs & artiſtement travaillés avec des cannes qui croiſſent autour des arbres comme du lierre. Les femmes font de belles dentelles & une broderie de ſoie admirable : mais le joug des Eſpagnols y éteint l'activité.

Celui qui doit, engage ſes enfans, & quelquefois les vend : tout priſonnier y devient eſclave, & tout homme puiſſant en avait, en voulait avoir, & l'homme du commun était forcé de le ſervir en cette qualité. Quand il arrive une éclipſe, ils accourent avec des tambours pour effrayer le dragon qui ſeul dévore l'aſtre, ou pour qu'il le vomiſſe s'il l'a englouti.

On ſait que ſi quelque choſe avait été volé ſans qu'on pût connaître le voleur, on obligeait tous les ſoupçonnés à mettre quelque choſe ſous un drap ; ſi l'on ne découvrait rien par ce moyen, on les obligeait à ſe jeter dans une riviere la lance à la main ; celui qui en ſortait le premier, était reputé coupable, & pluſieurs ſe noyent pour ne pas le paraître ; ou on leur commandait de prendre une pierre au fond d'un baſſin rempli d'eau bouillante, & celui qui le refuſait, payait l'équivalent du vol. L'adultere était puni par la bourſe, l'inceſte y était ſévérement reprimé ; les mariages ſe faiſaient avec peu de cérémonies. On dit qu'il y avait autrefois des gens, dont le métier était de déflorer les filles fiancées & s'en faiſaient bien payer.

On pleure les morts, & on paye encore des hommes pour les pleurer : on lave le cadavre, on l'embaume avec du ſtorax, d'autres gommes odoriférantes, puis on l'enveloppe avec plus ou moins d'étoffes ſelon leur qualité : le pauvre eſt enſeveli dans une foſſe de ſa propre maiſon ; le riche eſt placé dans un cofre de bois précieux avec ſes bracelets d'or & d'autres riches ornemens ; puis ils l'entourent d'une eſpece de jalouſie : auprès de ce corps on en plaçait un autre où l'on renfermait les habits, les outils

ou les armes du mort ; quelquefois ils plaçaient devant ces tombeaux diverſes ſortes de mets ; quelquefois ils regalaient ſon eſclave chérie, & l'immolaient à ſes mânes. Quelques peuples enterraient leurs morts dans des champs, & entouraient de feux ſa maiſon, pour qu'ils ne vinſſent pas prendre ceux qu'ils y avaient laiſſé. Quand le mort était enterré, les pleurs ceſſaient, mais les repas continuaient, tandis que la femme & les enfans jeûnaient, & ne ſe nourriſſaient que de quelques légumes. L'habit de deuil y eſt blanc. Si quelqu'un des chefs expirait, il ſe faiſait autour de lui un vaſte ſilence pendant pluſieurs jours : on ne navigueait point, on ceſſait de travailler. Si le mort avait été tué en trahiſon, les parens ne quittaient le deuil qu'après l'avoir vengé.

Les buſles ſont en très-grand nombre dans ces isles : les Eſpagnols les tuent pour la peau, les Indiens pour en manger la chair : tel eſt leur multitude qu'un homme à cheval peut en tuer 20 dans un jour : les chevaux, les vaches y ont beaucoup multiplié ; les cerfs, les ſangliers, les chevres ſauvages y ſont très-communes. Il y a beaucoup de ſinges très-gros, très-méchans, & d'eſpeces variées : ils ont de l'intelligence ; quand ils ne trouvent plus de fruits, ils deſcen-

dent ſur les bords de la mer pour ſe nourrir de crabes, d'huitres ou d'autres coquillages : ils jetent une pierre dans l'écaille d'une groſſe eſpece d'huitres qui en ſe refermant leur ſaiſiraient la patte, & la mangeraient ainſi ſans crainte. Les civettes y ſont très-communes auſſi : on y voit une eſpece de chat qui a des aîles velues : (c'eſt probablement l'écureuil volant.) On remarque le *Mago*, animal particulier à l'isle Leyte, qui eſt de la groſſeur de la ſouris, mais dont la tête eſt du double plus groſſe que ſon corps: il a de longs poils ſur le muſeau, & ne vit, dit-on, que de charbons. Il y a des ſerpens d'une grandeur extraordinaire : l'*Ibitin*, par exemple, qui s'entortillant à un arbre, s'élance de-là ſur les cerfs, les chevaux, les hommes & les dévore ; le *Bobas* y croît de la longueur de 20 à 30 palmes. L'*Iguana* reſſemble au crocodile ; il a la peau rougeâtre, tachetée de jaune, la langue fendue, les pieds ronds avec de la corne : il paſſe les rivieres avec rapidité.

Parmi les oiſeaux, on remarque le *Tavon*, oiſeau marin & noir, au long col, & plus petit qu'une poule ; il place ſes œufs de la groſſeur de ceux de l'oie, dans une terre ſpongieuſe, au nombre de 40 à 50, & les couvre de ſable : ils n'ont preſque point de blanc, & quand les petits

ſont éclos, le jaune ſe trouve preſque tout entier & frais: la chaleur du ſable les fait éclorre, les petits ſortent, la mere accourt d'un arbre voiſin, les appelle & les conduit. On y trouve une eſpece de tourterelle griſe ſur le dos, blanche ſur l'eſtomac, au milieu duquel eſt une tâche rouge. Le colin, d'une couleur cendrée & noire, a la tête nue, mais couronnée d'une crête de chair: le ramier y a les plumes griſes, vertes & rouges; ſon eſtomac eſt ſemblable à celui de la tourterelle; ſes pieds & ſon bec ſont rouges. Le ſalangon fournit des nids recherchés en Aſie: l'herrero ou le forgeron eſt verd & gros comme la poule: ſon bec grand & dur perce les plus grands arbres, quand il veut y dépoſer ſon nid. Le colo-colo eſt noir, & plus petit que l'aigle; il nage avec autant de rapidité qu'il vole; il pourſuit, atteint & tue les poiſſons avec ſon bec long d'un pied & demi. Les monts des Calamianes nourriſſent beaucoup de paons, de coqs ſauvages & de cailles. Il y a un grand nombre d'autres oiſeaux. Notre poule n'y a pas proſpéré, mais on y a naturaliſé celle de Camboja, dont les pieds ſont ſi courts que ſes aîles traînent à terre.

Les poiſſons de ces isles ſont nombreux: le poiſſon-femme eſt connu, ainſi que le poiſſon-

épée. Il y aurait une multitude de crocodiles qui font jusqu'à 50 œufs, s'il ne les avalait quand ils sont éclos: il avale des os, des pierres: leurs œufs sont le double en grosseur de ceux de l'oie; la coquille en est très-dure, le jaune très-petit. On dit que sous les mâchoires, il se forme quelquefois de petites vessies pleines d'un excellent musc. On dit encore que le Cayman, autre espece de crocodile, n'a point de langue, qu'il a quatre yeux, deux en haut, & deux en bas: qu'il voit bien dans l'eau, mais a la vue courte sur la terre: que la femelle peut seule sortir de l'eau & aller dans les champs. On trouve dans ces mers de grandes baleines, & des chevaux marins sans pieds qui ont la queue des crocodiles.

Les tortues y sont de deux especes; on mange la plus grande qui a le goût de la vache. On y voit des écailles si grandes qu'elles peuvent servir d'abreuvoir aux bufles; les rayes y sont très-grosses; les Japonnois en estiment la peau pour en faire des fourreaux de cimeterre.

On recueille un fruit nommé *Santor* sur un arbre semblable au noyer; ses feuilles assez larges ont des vertus médecinales; le bois en est excellent pour la sculpture; le fruit, de la grosseur & de la couleur de la pêche, se mange confit en

différentes manieres : le *Mabol* eſt plus doux ; il eſt cotonneux & a la couleur de l'orange : l'arbre reſſemble au poirier, ſes feuilles à celles du laurier, le bois en eſt un peu inférieur à l'ébène. Preſque tous les fruits des Indes ſe retrouvent ici : les dourions, les maranes, le dottoyan, le panungian, &c. y ſont communs : les forêts mêmes produiſent beaucoup de fruits utiles ; les oranges, les citrons y ſont de différentes eſpeces, & tous plus grands qu'en Europe : les paxos y tiennent lieu d'olives auxquelles ils reſſemblent. On y a naturaliſé encore un grand nombre de productions du Nouveau Monde : le guyavier, par exemple, eſt aujourd'hui répandu ſur les montagnes : on en tire du vin ; lorſqu'il eſt mûr, c'eſt un bon fruit qui relâche ; ſes feuilles bouillies ſont excellentes pour l'enflure des jambes. On y compte 40 eſpeces de palmiers, & parmi eux eſt le ſagou ; il croît ſans culture ſur les bords des rivieres ; il ne s'éleve pas, mais il eſt épais ; ſa ſubſtance eſt molle comme une rave ; on la coupe en petits morceaux, on la broie dans une eau qu'on reçoit dans un vaſe où il dépoſe une eſpece d'amidon qu'on fait ſécher au ſoleil, & c'eſt un pain nourriſſant qui ſe garde autant qu'on le veut. On fait du vin avec différentes eſpeces de ces palmiers : quel-

ques-uns de leurs fruits donnent du ſucre, des fruits divers, & il en eſt un qui fournit de la laine & du chanvre. Les feuilles de tous peuvent ſervir à couvrir des maiſons & à faire des chapeaux. Le tamarin, le caſſier y proſperent. Les montagnes ſont chargées de bois de conſtruction : tel eſt l'ébène noir, le balayong rouge, l'aſana dont on fait des taſſes qui donnent à l'eau une teinte bleue & un bon goût : ſa gomme, eſt ce qu'on appelle ſang de dragon : le Calingak qui exhâle une douce odeur, dont l'écorce eſt aromatique, &c. Il y a un bois nommé *Tigas*, qui eſt ſi dur qu'on le ſcie comme le marbre. On trouve de la muſcade ſauvage dans l'isle de Luçon, & de la canelle ſauvage dans celle de Mindanao.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ces isles, c'eſt que la feuille de certains arbres ſe transforme en un animal vivant qui voltige dans l'air. (Ce fait a ſûrement été mal vû.)

Les anciennes forêts ſont encore une des principales richeſſes des Inſulaires par le grand nombre d'abeilles qu'elles nourriſſent & qui leur fourniſſent ſans ſoins, une quantité incroyable de cire & de miel : on y compte quatre eſpeces d'abeilles, dont l'une auſſi petite que les mouches ordinaires, donne un miel acide & une cire noire.

On y recueille auſſi diverſes gommes ; des parfums, &c. Si en les parcourant, vous êtes preſſé de la ſoif, vous trouvez facilement l'Aimit, arbre qu'on n'a qu'à percer pour en faire tomber une eau très-claire. Au milieu de tous ces végétaux, on trouve la canne d'Inde qui, embraſſant les arbres, monte juſqu'à leur ſommet, & ſi on la coupe, fournit encore une eau douce & ſaine : elle ſert encore à bâtir des maiſons ; pluſieurs réunies enſemble forment des colonnes torſes ; en la tiſſant, on fait des murs & des planchers ; en la fendant, on en fait des paniers, des caſſettes, des chapeaux & pluſieurs autres uſtenciles ; & elles offrent encore un bon appui.

Le figuier d'Inde y donne de bons fruits & des feuilles larges & longues : une eſpece entoure les maiſons pour y répandre de l'ombre, & fournit des plats & des aſſietes : une autre produit un fruit plus long qu'une palme & demi, qu'on mange rôti : tous ces *plantanos*, comme on les y appelle, ſont eſtimés très-ſains. On y voit beaucoup d'ananas, de cannes à ſucre, de gingembre, d'indigo & de tabac ; les racines comeſtibles y ſont en grand nombre ; les plantes n'y ſont pas toutes connues, & leur variété eſt étonnante, pluſieurs ſont médecinales ; les fleurs y exhâlent une douce odeur.

On y trouve un arbre vénimeux : c'eſt le *Camandag :* les ſardines qui avalent de ſes feuilles meurent bientôt ; la liqueur qui diſtile de ſon tronc ſert à empoiſonner les flêches ; ſon ombre fait ſécher toutes les plantes qu'elle atteint ; deux arbriſſeaux détruiſent l'effet de ſon poiſon. Il y a diverſes plantes ſenſitives, & l'une reſſemble beaucoup au chou : elle croît dans la mer.

Nous n'avons point parlé des isles de Mindanao & de Lolo, parce que nous nous propoſions d'en citer quelques circonſtances particulieres. La premiere eſt triangulaire ; ſon circuit eſt d'environ 300 lieues ; mais elle a tant de caps avancés, tant de baies profondes qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Pluſieurs petites isles ſont ſituées autour d'elle : ſes mers ſont orageuſes. Les lieux voiſins de Samboangan ſont peu expoſés à la pluie ; les vents y ſont doux, les tempêtes rares : ceux qui entourent Mindanao & Buhayen ſont marécageux & tourmentés par les moucherons. On y compte plus de 200 rivieres, dont 20 ſont navigables : on y remarque deux lacs ; l'un qui a donné ſon nom à l'isle, eſt fort grand & couvert d'herbes qui étendent leurs branches ſur la ſurface : l'autre a le nom de *Malanao* & a 8 lieues de circuit. Elle eſt hé-

riſſée de montagnes, fertile en riz, en patates & autres racines, riche en ſagou. Tous les fruits des autres isles s'y trouvent & ſur-tout le dourion : la canelle y croît ſans culture; mais comme on l'enleve avant le tems, elle perd ſes vertus au bout de deux ans. Dans le lit des rivieres, au fond des foſſés on trouve de l'or : le ſoufre y eſt commun, ainſi que les volcans. Sur ſes rivages on pèche de belles perles. Les ſangliers, les cerfs, les lapins, les babouins ſur-tout y ſont en grand nombre : tous les oiſeaux des isles voiſines s'y trouvent.

Xolo eſt à 30 lieues au ſud-eſt de Mindanao; elle a ſon roi particulier; tous les navires des isles voiſines s'y rendent, & c'eſt la foire des royaumes Mahométans voiſins : l'air y eſt ſain & frais, les pluies fréquentes, le ſol abondant en riz : c'eſt la ſeule des Philippines où l'on trouve des éléphans : on y voit des chèvres dont la peau eſt mouchetée comme celle du tigre : le ſalangan y fait ſon nid précieux, le dourion y offre ſon jus rafraichiſſant; on y trouve un fruit gros comme une pomme, de couleur de pourpre, renfermant des pepins comme des gouſſes d'ail; ſon écorce eſt épaiſſe comme une ſemelle de ſoulier : on l'appelle fruit du roi; outre les richeſſes des isles voiſines, on trouve de l'ambre gris ſur ſes côtes.

Baſilan, isle de 12 lieues de tour, eſt à trois lieues de Mindanao; c'eſt en quelque maniere un beau jardin fruitier : on y trouve tous les fruits de ces climats, & quelques-uns qui lui ſont particuliers; elle abonde en riz de diverſes ſortes; les rivieres y ſont larges, les animaux nombreux; le bois à bâtir y eſt commun, & les poiſſons abondans; on y trouve du jaiet de deux ſortes. On compte quatre nations différentes à Mindanao : les *Caragas* qui ſe font redouter ſur terre & ſur mer par leur courage; les *Mindanaos* qui ſont Mahométans & perfides; les *Lutaos* qui vivent dans des maiſons bâties ſur des pieux au bord des rivieres, qui ne cultivent, ni ne ſement, vivent de la pêche & du commerce; les *Subanos* moins eſtimés que les autres, vivent dans des maiſons élevées ſur de ſi hauts pilotis qu'on ne peut les atteindre avec de longues piques; ils y montent avec le ſecours d'une perche. L'intérieur eſt habité par des peuples ſauvages, ſans liaiſons avec les autres, amis de la liberté & de la paix. On y trouve auſſi des noirs qui vivent en brutes, ſans demeures fixes, nuds, n'ayant d'abri que l'ombre d'un arbre, & pour armes que l'arc & la flèche. Une partie des habitans des côtes ſont Mahométans, ainſi que ceux de

Baſilan & Xolo; cette derniere eſt comme le ſiége de cette religion, & on y voit le tombeau de celui qui l'y apporta : ils n'en connaiſſent & n'en pratiquent que trois articles, l'abſtinence du porc, la circonciſion, la pluralité des femmes. En général ils ſont ſobres; le ſel & l'eau ſont les ſeuls aſſaiſonnemens de leurs mets; leur habillement eſt ſimple, leurs maiſons ſont couvertes de nattes, la terre leur ſert de ſiége, les feuilles d'arbres de vaiſſelle, & les cocos de taſſes.

Ils ont des coutumes barbares; le pere qui rachete ſon fils en fait ſon eſclave; le fils en fait autant de ſon pere; un bienfait eſt un titre pour réduire à cet état un homme avec ſes parens; le vol y eſt en horreur, ils puniſſent l'inceſte de mort, l'adultere par une amende; le roi y eſt intimidé par les grands qui oppriment le peuple. Les Subanos ne font point la guerre comme membres d'un Etat, d'une famille, mais comme particuliers : leur droit eſt la force; celui qui tue & paye eſt eſtimé un homme courageux, il porte une marque de diſtinction; plus il en tue & plus il eſt honoré; coutume barbare qui fait que nul n'y eſt en ſûreté dans le voiſinage d'un autre homme. Ils font de magnifiques funerailles aux morts, & ornent leurs

ſépulcres de palmes & de fleurs : chacun orne ſa maiſon de ſa biere. Les femmes y ſont laides & modeſtes : une nôce eſt célébrée par un feſtin qui dure quinze jours ; leurs barques ſont faites de cannes fendues ; leur arme eſt un cri ondoyant ; ils ſe ſervent auſſi de la lance, du bouclier, & des dards lancés à la main. Les Mahométans s'y ſervent de la ſarbacane avec laquelle ils lancent des petites flèches empoiſonnées.

Les isles Moluques prennent leur nom du mot Moloc, qui en Malais annonce la grandeur : elles ſont au nombre de cinq, ſemées dans un eſpace de 25 lieues à la vue l'une de l'autre : la principale eſt *Ternate*, ſituée au nord, elle a ſept lieues de tour ; on y recueille du ſoufre ; on y trouve un volcan qui l'agite, la ſecoue & la couvre de cendres & de pierres brûlantes : le pays eſt montueux, preſque inacceſſible à cauſe des grands arbres qui la bordent & ſont enchaînés par la canne des Indes : le climat eſt chaud & ſec ; il n'y a ni rivieres ni ſources, mais un lac : les pluies la rendent fertile ; les vivres y ſont légers. Le vent du ſud-oueſt y amene des maux cruels. Les hommes y ſont preſque noirs, d'une belle phyſionomie : les deux ſexes ont de beaux cheveux : leur ha-

billement eſt d'une ſimplicité qui n'exclut ni l'élégance ni la richeſſe : ils ſe nourriſſent de ſagou, de maïs, de camattes, & parviennent à un ſiecle ſans maladies : les hommes s'adonnent aux armes & les femmes à l'oiſiveté. La noix muſcade & le girofle étaient leurs principales richeſſes ; mais ils les ont détruits pour ſatisfaire leur haine contre les Européens qui les recherchaient : la mer y fournit toutes ſortes de poiſſons & les montagnes des ſangliers, des civettes & autres animaux ; on y trouve une multitude de ſerpens d'une grandeur prodigieuſe ; on y remarque un perroquet blanc qui parle peu & crie beaucoup ; les ſimples y ſont communs. A l'orient eſt un lac d'eau douce ; voiſin de la mer il hauſſe & baiſſe comme elle : on a tenté inutilement d'en faire un port.

Tidor eſt à deux lieues de Ternate : l'air y eſt plus ſain ; ſon circuit eſt de ſept lieues ; au midi elle a un volcan d'où deſcendent des ſources chaudes & ſalutaires. On y compte 7000 hommes dont le chef réſide à *Hamolamo* : ſon principal fruit eſt le girofle qu'on n'y cultive plus : la noix muſcade y donne une bonne récolte ; on y ſeme le maïs & le riz ; mais la principale nourriture des habitans eſt le ſagou. On y remarque trois arbres particuliers, tou-

jours verds, mais ne rapportant point de fruits : l'*Antiloche* dont le tronc, les branches & les feuilles diſtillent ſans ceſſe une eau verdâtre bonne à boire : l'*Apilaga* dont l'écorce coupée en long fournit une grande quantité d'eau ; le troiſieme répand au loin une odeur & une ombre cauſtique.

Mutiel a un ſol élevé, où l'on trouve du girofle : ſon air mal-ſain fait qu'elle eſt déſerte.

Machien a un volcan & fournit beaucoup de girofle aux Hollandais, qui y ont quatre forts & un comptoir.

Bachian a 12 lieues de tour ; c'eſt la plus grande des cinq : on y voit un volcan ; elle abonde en animaux & en fruits de toute eſpece, en tabac & en ſagou. Son roi eſt tributaire de Ternate.

On renferme encore quelques isles ſous la dénomination de Moluques : elles ſont à 80 lieues au nord de Ternate : *Los Meaos* qui a cinq lieues de tour ; elle ne rapporte que peu de girofle & n'a point de ports : ſes habitans ſont pêcheurs. *Tafures* n'a que trois lieues de circuit, mais elle eſt fertile en ſagou, cocos & autres fruits ; cependant elle eſt déſerte : on y voit un lac. *Tagolanda* a ſix lieues de circuit ; elle a deux bons ports, une riviere profonde, un volcan, & produit beaucoup de

fruits : près d'elle ſont deux petites isles dont chacune a ſon volcan. Son roi peut mettre en mer huit à dix grandes barques armées. *Siao* eſt quatre lieuès plus au nord : on y voit un volcan d'où deſcendent des pierres enflammées, & un ruiſſeau. Son roi fut chrétien, ſon peuple eſt idolâtre : on n'y compte que 3000 ames dans une étendue de quatre à cinq lieues : elle produit beaucoup de cocos, du ſagou, des plantanes & autres fruits, mais peu de riz.

Calonga eſt une isle plus au nord, riche en ſources tiédes qui deſcendent d'un volcan, l'arroſent & la fertiliſent, elle nourrit cinq ou ſix mille habitans dans un circuit de ſix à ſept lieues : elle a un port vers le nord.

Cauripa en eſt à 40 lieues : elle a une riviere profonde & un bon port : elle renferme 5000 hommes tous idolâtres, & leur roi peut armer quinze groſſes barques : le climat eſt tempéré, le terroir abondant en ſagou, & en fruits : elle nourrit un grand nombre d'animaux ; la mer, les rivieres y abondent en poiſſons ; le peuple y eſt guerrier & infatigable.

Bulan abonde en riz, en fruits ; on y fait du ſalpêtre, on y travaille des mines de fer ; c'eſt une province dans la même terre que Macaſſar, ainſi que *Manados*. Tous ces pays

étaient compris dans l'archipel des Moluques. A l'orient eſt la terre des *Papous* dont les habitans ſont noirs. Entre Amboine & Ternate ſont les isles de *Banda*, riches en noix muſcades & autres épices. Banda eſt la plus grande d'entr'elles; elle a la figure d'un fer à cheval; ſon rivage eſt embelli par les muſcadiers, dont le feuillage ſe revêt d'un bleu mêlé de noir, d'incarnat & de couleur d'or. Au milieu de l'isle eſt une petite montagne d'où deſcendent les ruiſſeaux qui l'arroſent: ſes habitans ſont laids, mélancoliques, robuſtes, ornés de longs cheveux: ils cultivent la terre & n'obéiſſent qu'à la voix des vieillards.

Amboine a 17 lieues de tour, & fournit autant de girofle que les Moluques enſemble, mais il eſt moins bon: elle abonde en oranges, limons, citrons, cocos, cannes de ſucre, &c. On y voit de très-beaux perroquets; ſes habitans ſont dociles, & deviennent d'excellens matelots & de bons ſoldats; ils ſavent ſe ſervir du cimeterre & du javelot; le ſol y eſt montueux, fertile en riz.

On ſait que Ferdinand Magellan a découvert les Philippines: l'hiſtoire de cette découverte & de leur conquête ſe trouve facilement ailleurs. Je reviens à mon journal.

Après

Après avoir rendu visite au gouverneur & à mes amis, je m'embarquai pour *Cavité* dans une Banca faite du tronc d'un arbre: je n'y trouvai pas le chevalier Charles Joseph de Milan, que je désirais y voir, parce qu'il était allé à la découverte des isles du Sud, entr'autres des isles Carolines, que lui-même avait déja vues. J'allai voir le château S. Philippe placé sur la pointe de terre qui forme la baie: il a quatre bastions, bien pourvus de petits canons, des cazernes, des magazins, des citernes, une grande place d'armes. La vue de Cavité est à la vue de Manille, sur une langue de terre étroite, à l'extrêmité de laquelle est le château; elle est séparée de la terre par un mur, & on en pourrait faire une isle avec peu de dépense: le port forme un demi-cercle, & est exposé aux vents du nord. Toutes les maisons en sont de bois ou de cannes; l'église, le couvent des dominicains sont aussi bâtis en bois. L'arsenal est à la pointe du château; trois à six cent Indiens y sont occupés à la fabrique des vaisseaux qu'on y fait d'un bois si dur & si épais que les boulets ne les traversent pas & y demeurent engagés; ils sont si grands qu'il faut une tempête pour les faire avancer: cet arsenal est très-grand. Hors du mur de la ville

eſt le fauxbourg S. Roch, ſitué au milieu d'une forêt d'arbres, & formé de maiſons de bois & de palmiers : il eſt plus peuplé que la ville ; & c'eſt le lieu où le raiſin mûrit le mieux dans toute l'isle.

Je m'embarquai enfin ſur le galion qu'on avait achevé de charger : ce vaiſſeau n'avait que 45 pieds de quille, mais il était fort, & d'une bonne proportion : on y apporta en cérémonie l'image de Notre-Dame ; & le trouvant trop chargé, on en fit deſcendre pluſieurs balots & pains de cire ; mais les riches furent favoriſés ; & même on expoſa pour leur plaire, la ſûreté de tous. On avait conſtruit ſur les côtés du vaiſſeau deux eſpeces de citerne qui auraient été utiles ; on les défit pour mettre pluſieurs balots à leurs places, ſans conſidérer qu'on avait compté ſur elles, quand on avait embarqué les jarres qui contenaient la proviſion d'eau.

La navigation des Philippines au Mexique eſt très-dangereuſe, parce qu'il faut traverſer des mers immenſes, où les vents ſont contraires, les tempêtes terribles. Nous ne ſortîmes du port qu'avec lenteur : deux fois nous mîmes à la voile, deux fois nous fumes obligés de mouiller : en cinq jours nous ne fîmes que trois lieues. Il fallut envoyer chercher de l'eau

pour remplir les jarres déja vuides. Je descendis à terre où nous fûmes à peine que les femmes & les enfans des noirs aboyaient comme des chiens contre nous, tandis que les hommes en embuscade, attendaient le moment de nous percer de leurs flèches; mais ils ne nous attaquerent point; nous fîmes notre provision & revinmes tranquillement au vaisseau. Le vent, les pluies, retardant notre course, nous fûmes encore obligés de nous mettre à couvert sous le mont Batan : il fallut ensuite nous faire touer pour avancer un peu; enfin le vent du nord s'éleva, & nous fit passer devant les isles Maribeles, d'Ambil & de Luvar; nous cotoyâmes ensuite l'isle Mindoro, dont les montagnes recelent des hommes indépendans encore, dont le teint est olivâtre, les cheveux longs, & le derriere orné d'une queue. Vis-à-vis celle de Maricavan, le vent contraire nous força de mettre à la cape; mais le vent nous fit rétrograder : il fallut regagner le chemin perdu, doubler quelques caps pour entrer dans le Varadero, baie en demi-cercle formé par une langue de terre de Mindoro & de petites isles voisines : je voulus descendre pour chasser; mais des bois impénétrables me forcerent de revenir les mains vuides.

Après avoir fait provision d'eau & de bois, nous mîmes à la voile, & laissant à droite Mindoro & quelques petites isles inhabitées & couvertes de verdure, nous passâmes entre celles de Banton & de Marinduque: cette derniere est abondante en fruits, en racines nourrissantes, en sangliers, buffles, cerfs, singes; le calme survint ensuite & ne nous permit pas de sortir du labyrinthe d'isles qui forme une route de 80 lieues. Enfin, nous vîmes s'éloigner les isles Borias, & Masuate; nous mouillâmes dans la rade de Ticao où nous reçumes encore des rafraîchissemens. J'y descendis pour m'y baigner; le village formé d'une trentaine de maisons de bois est à demi-lieue du rivage. Là on nous apporta 500 bombones de cannes, pleins d'eau, longs de huit palmes & de la grosseur de la cuisse. Le vaisseau était devenu un jardin flottant par la multitude & la variété des fruits qu'on y avait embarqués.

Le vent nous força de rester plusieurs jours dans cette baye, n'ayant pour dissiper notre ennui que la vue des combats de coqs dont on avait un grand nombre dans le vaisseau. Le vent arriva enfin, & nous essayâmes de sortir de l'Embocadero, détroit long de huit lieues, large de quatre à six, enfermé par les isles de

Luçon, Borias, Ticao, Maſuate, les Oranges, Capoul, les Alupores, Palapa, Maripipi, Tagapola, Mongol, Kamandan & Limbangayan: nous nous trouvâmes bientôt à ſon entrée qui a deux lieues de large; mais la marée ne nous permit pas d'avancer, quoique le vent fût favorable, & nous paſſames la nuit dans l'agitation qu'inſpire la vue du danger. Je voyais en tremblant la mer bouillonner autour de nous; heureuſement la marée devint favorable, & nous fûmes dehors du détroit avant midi: tout l'équipage fut réjoui de ſe voir en pleine mer; on ſerra les cables, on laiſſa aller la chaloupe à la dérive, & le vent nous favoriſant, nous réſolumes de paſſer les isles Larrons plus au nord qu'on ne faiſait ordinairement, afin de pouvoir gagner plus facilement une grande hauteur; le calme ralentit notre marche pendant quatre ou cinq jours, & déja, on fut obligé de diminuer la portion de l'eau, parce qu'on n'en avait pas. Une tempête violente vint enſuite nous tourmenter; la pluie l'appaiſa, & nous y gagnâmes de l'eau qu'on s'empreſſa de ramaſſer: quand elle arrivait, les matelots ſe déshabillaient pour la recueillir, & deux averſes remplirent nos jarres vuides.

Le 2 Septembre un vent violent d'eſt fit ame-

ner les mâts de hune, parce que l'on craignait qu'ils ne se rompissent; on veillait jour & nuit; les vagues s'élançaient sur le galion & lui donnaient des secousses terribles. On exposa l'image de S. François Xavier, & le général fit un vœu pour la conservation de notre grande voile qui seule alors nous soutenait. Le vent devint favorable quelque tems après: on rehissa les mâts de hune: on pêcha des bonites, des cacherotas; mais ce beau tems dura peu; le vent, la pluie devinrent si violens qu'on ne pouvait faire monter les matelots sur le pont qu'à force de coups de bâton. Quelques jours après nous vîmes quatre des isles Mariannes; la plus grande avait la figure d'une longue selle de cheval; la seconde avait un volcan pointu & rond que l'on nomme *Grigra :* il a trois lieues de circuit, il en sort toujours de la fumée; vers le midi il est habité.

On donna d'abord à ces isles le nom de *Las Velas*, puis le penchant que leurs habitans avaient pour le vol leur fit donner celui de *Larrons.* Les Espagnols s'emparerent d'*Yguana* ou de Guan & s'y établirent; des missionnaires vinrent y prêcher leur religion & furent peu écoutés. Aujourd'hui encore ils n'étendent pas leur domination au-delà des isles *Sarpana* &

Iguana. Elles s'étendent, disent les Espagnols, à une distance considérable. Voici les noms de celles qui sont connues. Yguana, Sarpana, Buona-Vista, Saespara, Anatan, Sarigan, Guagan, Alamaguan, Pagon, Griga, Tinay & Maug, Urrac, Pattos, Desconosida, Malabrigo, Guadalupe, les trois Tzola qui s'étendent du 34 au 36 degré de latitude. Le vaste Océan Pacifique est traversé par une longue suite d'isles dont les mieux connues sont inhabitées, ne nourrissent point de quadrupèdes, mais beaucoup d'oiseaux que l'on tue à coups de bâton; ce sont les Gallapagos, qui doivent leurs noms aux tortues qu'on y trouve.

La principale des Mariannes est Yguana où les Espagnols ont un port gardé par 90 hommes: ils ont aussi une garnison dans Sarpana. Les vaisseaux n'en approchent pas à plus de trois lieues: il y a deux colléges dans la premiere, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles; & leur entretien, celui des missionnaires, des soldats, du gouverneur, est fourni par la nouvelle Espagne: une patache leur porte ce dont ils ont besoin: les maisons des jésuites y sont de terre, celles des habitans sont des especes de grottes couvertes de bois & de feuilles de palmier. Leur figure est gi-

gantesque ; ils sont corpulens & forts, & portent des fardeaux de 500 livres ; excellens nageurs, habiles plongeurs, la mer leur fournit des poissons ; ils vivent errans & nuds, ne connaissent point l'usage du feu, ni du fer, mangent le poisson crud ou pourri, ont des cocos, des racines & de l'eau pure. On n'y fait rien que par échange. Ils vénérent leurs ancêtres, gardent leurs cranes dans leurs huttes & les invoquent dans le besoin : leur langue differe de celle des Philippines : leur seule arme est la javeline, dont la pointe est armée d'un os ou d'une pierre. On n'y trouva que des fruits & des poules ; on y seme aujourd'hui du riz & des légumes ; on y a porté des chevaux, des vaches, des cochons ; on n'y voit aucun animal vénimeux.

Leur fruit le plus singulier est le *Rima* qui leur sert de pain : il est gros comme la tête, a la couleur de la datte, est hérissé de piquans, & renferme un noyau blanc : on le mange bouilli & rôti, il se garde cinq à six mois ; il a le goût de la figue d'Inde. Le *Doucdou* porte un fruit semblable à la poire, la pulpe en est blanche & molle : il renferme 15 noyaux qu'on mange rôtis ; ils ont le goût de la châtaigne. On y trouve aussi différentes racines ; les mon-

tagnes y ſont couvertes de cocos; les eaux y ſont excellentes; l'air y eſt bon. Leurs habitans y fabriquent des bateaux extraordinaires par leur conſtruction & leur vîteſſe; ils ſont faits de deux troncs d'arbres courbes & creux, couſus & joints avec de la canne des Indes: leur voile eſt triangle & de nattes; ils ne font que la changer de place pour changer leur route, & pour que leur poupe devienne proue: ils font dix ou douze milles d'Italie par heure. C'eſt avec ce frêle bâtiment qu'on a vu des Inſulaires faire des courſes de 300 lieues.

Nous continuâmes notre route en cinglant vers le nord: un jour le ciel parut d'une couleur violette avec des nuages verds, ce qui m'étonna beaucoup, n'ayant vu le même phénomène nulle part. Le calme nous prit enſuite. Nous étions dans des parages où l'on remarque une grande variation dans l'aiguille aimantée. Elle commence au cap S. Bernadin au 12 & 13°, & va toujours en augmentant juſqu'au 18 & au 20 pendant plus de 1000 lieues, puis elle diminue juſqu'au cap Mendocino, où elle ne ſe trouve plus que de 2 degrés: cette variation eſt tantôt nord-eſt, tantôt nord-oueſt, ce qui en rend l'explication difficile.

Nous étions ſous la latitude de 23°. 30′ quand

nous fûmes accueillis d'une grande tempête qui nous obligea de mettre à la cape : elle s'appaisa, & l'on prit tant de poissons qu'on les dédaignait. On mettait autour de l'hameçon un chiffon qui lui donnait l'air d'un poisson volant, & ces bonites l'avalaient avidement. Quelques jours après nous prîmes quatre requiems, dans le ventre de l'un desquels on trouva sept petits vivans; nouvelle preuve que ces animaux sont vivipares. Un des marins m'assura avoir vu de petites baleines dans le ventre de leur mere. Comme on ne se souciait plus de la chair de ces poissons, on s'en divertit; on en attacha deux ensemble, & on les vit s'entraîner tour à tour; on en attacha un à une planche, & ne pouvant s'enfoncer, il courait rapidement sur la surface. Le calme revint; mais on ne s'en attrista pas : nos pilotes commencerent leur neuvaine avec quantité de lumieres & de petites lanternes; ils nous regalerent avec des confitures, puis il y eut des danses & des especes de farces imaginées sur le champ.

Vers le 29°. on veilla pour éviter deux rochers, & vers le 31, on espéra voir une isle imaginaire qu'on nomme *Rica de oro*, mais que personne n'a vue. La tempête nous surprit encore peu après, & rompit la barre de notre

civadiere; toutes les voiles étaient abattues, excepté celle-là; & le vent groſſiſſait toujours; le vaiſſeau s'élevait au ſommet de très-hautes montagnes d'eau, puis deſcendait dans d'épouvantables vallées où nous croyions à chaque inſtant trouver notre tombeau; les vagues s'élançaient par-deſſus le vaiſſeau; on ne pouvait y allumer du feu; il fallait manger tout froid, & qui pis eſt, ſe paſſer de chocolat: on ne pouvait reſter debout, ni aſſis; l'on était renvoyé comme un ballon, toujours en danger de ſe caſſer la tête contre quelque coffre ou quelque autre uſtencile; pendant cette agitation effrayante, un matelot prit un petit oiſeau, ſemblable à un ſerin, à qui le vent n'avait laiſſé d'aſyle que les cordes du vaiſſeau: on eſſaya de le garder en cage; mais il était ſi exténué de fatigue qu'il mourut le même jour; on lui trouva du ſable dans le ventre. D'où pouvait-il venir? peut-être, diſait-on, de *Rica de plata*, isle qui pourrait bien être auſſi imaginaire que Rica de oro. Vainement on cherche l'une & l'autre, ainſi que celles de Salomon.

Le froid ſe faiſait ſentir vivement, quoique nous ne fuſſions encore que ſous le 33° 30′ de latitude ſeptentrionale. Les courans nous favoriſaient, les tempêtes nous retardaient: quel-

quefois il tombait une pluie très-fine que les Eſpagnols nomment *Garuva:* les Indiens, les noirs, peu accoutumés à de telles impreſſions, les trouvaient peu ſupportables; les pluies gâterent pluſieurs balles d'étoffes de ſoie & d'éventails de la Chine. Mais ſi l'on ne s'élevait pas autant vers le nord, on ne pourrait le gagner dans la ſuite & parvenir à la Californie. Une patache qui ne s'éleva que juſqu'au 35° & ne s'y maintint pas, ne put jamais rencontrer les ſignes qui annoncent la terre, & tout ſon équipage ſerait mort de faim, ſi elle n'avait découvert une isle qu'on nomma *S. Sebaſtien*, où ils firent proviſion d'eau dans un lac, & d'oiſeaux qu'ils ſalerent & mirent dans des vaiſſeaux de terre: cette isle était petite, plate & couverte de beaux arbres.

Nous étions parvenus au 36° 37′ quand nous apperçumes un pigeon qui nous parut être d'un bon préſage: nous comptions que dans un mois nous pourrions voir la terre. Ce pigeon pouvait avoir été enlevé par le vent hors de l'isle qu'une Eſpagnole qui s'y noya, fit nommer *D. Maria Laxara*, & où l'on dit qu'il s'en trouve des vols qui obſcurciſſent le jour. Quoiqu'ils aient le bec & les plumes ſemblables au pigeon, ce ſont des oiſeaux de mer

qui ont les pieds palmés. Notre navigation continuait, quoique ſouvent troublée par les orages, qui nous obligeaient de recourir à la pompe : le froid était grand, & on diſtribua du vin à l'équipage pour rechauffer l'eſtomac. La pluie vint encore nous incommoder ; mais comme elle fut précédée d'éclairs & de tonnerres, on la reçut avec plaiſir, parce qu'on eſt perſuadé qu'ils annoncent le voiſinage des terres ; ce dont il eſt permis de douter. Le feu S. Elme brilla ſur le haut du mât, & les paſſagers le ſaluerent comme un préſage de beau tems. Il vint en effet, mais fut de courte durée : de nouveaux orages s'éleverent : puis le ciel s'éclaircit, le ſoleil ſuccéda à des jours triſtes & nébuleux, & les fit oublier.

Il faut beaucoup de courage & de patience pour cette longue traverſée : on y eſt expoſé à une faim, à une ſoif cruelles ; il faut veiller ſans ceſſe, & être toujours balottés par les chocs que le vaiſſeau reçoit des vagues : des petits animaux qui s'engendrent dans le biſcuit, ſe répandent en peu de tems dans les cabines, les lits, les plats où l'on mange, & ils s'attachent à la chair : des vermines de toutes couleurs vous ſucent le ſang ; les mouches & les vers infectent la ſoupe dont on ſe nourrit ; ſou-

vent le corps ſe couvre de puſtules : j'éprouvai une bonne partie de toutes ces miſeres ; d'abord nourri avec des poulets, je le fus enſuite avec du buffle ſalé, viande ſi dure que pour la mâcher, il fallait la battre longtems avec un morceau de bois dont elle était peu différente, & qui ne la rendait pas plus digeſtible. Les jours maigres, l'ordinaire était un poiſſon rance cuit avec de l'eau & du ſel : à midi on mangeait la ſoupe où les vers obſcurciſſaient le bouillon, & je doutais s'il fallait l'appeller maigre ou gras : après le dîné, on prenait un peu d'eau & de ſucre. Les confitures & le chocolat ſont les alimens du plus grand ſecours aux paſſagers, parce qu'ils ne ſe corrompent point.

Les pluies, le froid, la mauvaiſe nourriture rendirent malade un grand nombre de nos matelots ; ce voyage eſt ſi pénible que l'avidité du gain peut ſeule le faire entreprendre ; il rapporte 150,200 pour cent de profit aux marchands ; 9 pour cent aux facteurs, & les matelots ſont très-bien payés ; auſſi en voit-on beaucoup qui jurent de ne plus s'y expoſer, & qui dès qu'ils ſont à terre, ne penſent qu'à en préparer un nouveau : on trouve des perſonnes qui l'ont fait dix fois. Il n'en faut qu'un pour les enrichir.

Cet Océan Pacifique mérite peu ſon nom : ſes

mouvemens orageux devraient lui faire donner celui de Turbulent : ſouvent les vagues étaient ſi violentes qu'il fallait dix hommes au gouvernail. La vue d'un morceau de bois travaillé nous parut être une marque que nous étions voiſins de la terre ; nous étions alors au-delà du 37°. de latitude. Les vents contraires nous retardant ſans ceſſe, on diminua les rations : les mieux traités prenaient une taſſe de chocolat le matin, une le ſoir, & le dîné était entre-deux (*). Nous vîmes encore un morceau de bois, puis un tronc d'arbre avec ſes branches, & pluſieurs thons, poiſſons qui s'éloignent peu des terres, & ſe montraient autour de nous. Parvenus au 39°38′ nous portâmes à l'eſt : un vol nombreux de canards paſſa devant nous ; le vent du nord s'éleva, il gela, & les noirs accoutumés à un climat où l'on ſue ſans ceſſe, ſe cachaient ſous les ponts & dans les cages à poulets. On eſpérait voir bientôt la terre, & je l'eſpérai ſi bien que j'avais gagé une paire de boutons d'or montés en émeraudes. La tempête nous rejeta vers le ſud, la grêle, les pluies la ſuivirent & durerent pluſieurs jours : le feu S. Elme vint nous annon-

(*) Nous ſupprimons l'article du Japon, parce que l'auteur n'y a point été, & que les faits qu'il en rapporte ont été copiés dans des livres connus.

cer des jours plus agréables : on cherchait en vain les herbes qu'on découvre toujours à quelque diſtance de terre. La mer redevint furieuſe ; elle ne s'appaiſa que pour s'agiter plus violemment encore, & la nuit nous n'oſions avancer dans la crainte de nous briſer contre la terre que nous ne pouvions voir. Enfin une herbe fort longue ayant une grande racine bulbeuſe vint réjouir nos yeux, & faire renaître nos eſpérances. Alors, les matelots prenant une cloche la porterent à la proue, & formerent la *Cour des Signes* & publierent des ordres pour juger les officiers du vaiſſeau. On chanta le Te Deum, on ſe congratula au ſon des tambours & des trompettes, comme ſi l'on eût atteint le port, qui cependant était encore à 700 lieues de nous. Le premier matelot qui avait vu l'herbe reçut en préſent une chaîne d'or. Nous vîmes, le jour qui ſuccéda, un *Lobillo*, poiſſon qui a la tête & les oreilles du chien, & la queue telle qu'on peint celle des ſirènes : nous vîmes auſſi une canne de ſucre flottante, tous ſignes que la terre n'était pas éloignée. Après quelques jours déſagréables, on érigea la cour maritime des ſignes : le préſident & deux juges habillés ridiculement s'aſſirent ſous un dais ; puis ils jugerent le général, les officiers, les paſſagers : on liſait les

accuſations

accuſations, qui étaient ſuivies d'une ſentence de mort dont on ſe rachetait avec du chocolat, du ſucre, du vin, des confitures, de l'argent; & celui qui n'était pas prompt à payer recevait des coups de corde; l'autorité, ni le reſpect ne peuvent ſauver perſonne. Les amendes furent partagées enſuite entre les matelots.

Les mauvaiſes voiles du galion le faiſaient avancer avec lenteur; nous ne voyons point encore la terre; cependant la vue de quelques ſerpens nous annonçait qu'elle n'était pas loin. Nous examinâmes une de ces herbes qui nous avaient rendu l'eſpérance : elle avait plus de 18 pieds de long, était groſſe comme le bras vers la racine, qui reſſemblait à un oignon, creuſe en dedans, couverte de coquillages dans ſa partie la plus mince qui ſemble être la partie qui touche au rocher où elle croît, tandis que la racine eſt en haut. Elle était ſans goût. Enfin on découvrit l'isle *Ste. Catherine* avec les isles qui l'environnent, peuplées de ſauvages, & plus loin la baie *de Toque*. Notre joie fut extrême à cette vue; les ancres furent préparées, les canons qu'on avait mis à fond de cale furent remis ſur leurs affuts, & l'on eſpéra être bientôt délivré des miſeres qu'on éprouvait. Le capitaine du vaiſſeau, titre ſans

office, mourut du *Berben*, maladie qui surprend quand on approche de l'Amérique; elle fait enfler le corps & l'on meurt en parlant: le scorbut régnait aussi parmi nous, & nous faisait désirer vivement d'arriver. Nous côtoyâmes l'isle de *Cenisas* ou des Cendres, qui n'est qu'à dix lieues du Continent: elle a 11 lieues de long, quatre à six de large; mais on n'y voit ni arbres, ni habitans: plus loin, nous découvrîmes l'isle de *Cerros*, qui a 30 lieues de tour, & est terminée par deux caps élevés qui lui donnent la figure d'une selle à cheval. Deux jours après on vit la terre au coucher du soleil, mais elle était encore fort éloignée, puis nous la côtoyâmes, c'était une terre haute vis-à-vis du canal S. Lucas; nous arrivâmes bientôt vis-à-vis le cap de ce nom, qu'on pourrait appeller le *Chauve*, car on n'y voit aucun vestige d'arbres.

Il fait partie de la Californie, qui renferme différens ports, & diverses peuplades: celui de *Monterey* est assez profond, ses environs fournissent du bois pour bâtir les vaisseaux & autres usages; ses monts nourrissent des ours, des cerfs, & autres animaux; à quelques lieues vers le nord-ouest est une riviere rapide où l'on ne peut entrer: les habitans sont bons & dis-

posés à faire amitié avec les étrangers ; mais ceux de la baye *S. Quentin* sont guerriers & perfides. Le port de *los Reyes*, celui de S. Gaspar sont bons : par-tout on trouve d'excellens poissons, des baleines. Dans le canal de Californie, les habitans se servent de radeaux, vont nuds, sont bons nageurs, dorment sur terre, par-tout où ils se trouvent, & dans l'hiver, échauffent la place avec du feu, puis se couchent sous les cendres. Ces peuples sont divisés par des inimitiés cruelles & par un langage différent : tous sont idolâtres, vivent de chasse, de racines, d'herbes & de figues d'Inde dont leur pays est rempli.

Nous traversâmes l'entrée du canal de Californie ; nous croyons voir les trois Maries & ne pûmes les découvrir : on dit qu'il y a de bons arbres, de l'eau, du gibier, & que les corsaires les visitent souvent. Le calme nous laissa au milieu, & nous pêchâmes des tortues qui flotaient endormies & dont la chair ressemble à la vache, mais n'en a pas le goût ; nous prîmes aussi des requiems & des dorades. Le jour suivant nous découvrîmes la nouvelle Espagne dont la côte est habitée par des Indiens pacifiques ; nous ne pûmes en approcher à cause des courans. Nous suivîmes ses montagnes

qu'on dit être remplies de mines d'or & d'argent, & nous vîmes autour du galion des ſerpens de diverſes couleurs que le courant des rivieres avait entraîné. On tira des coups de mouſquet pour obtenir des rafraichiſſemens, mais on ne nous entendit pas; ſeulement nous vîmes vers le ſoir deux feux allumés ſur ces hautes & ſtériles montagnes. On mit la chaloupe en mer pour deſcendre à terre celui qui devait porter les lettres pour Mexico, & ceux qui avaient le ſcorbut y deſcendirent auſſi. Le pays que nous avions devant nous était la nouvelle Galice où l'on trouve quelques ports; celui de la Nativité dont un rocher gêne l'entrée, & celui de Chiamela bon pour les barques, vaſte, couvert de petites isles, riche en perles & en bons poiſſons. Quand nous fûmes dans le voiſinage du port de *Salagua*, nous tirâmes un coup de canon pour nous annoncer. Les montagnes nous paraiſſaient toujours chauves & eſcarpées: la mer y eſt ordinairement calme: le ciel y eſt ſerein & ſans nuages, excepté de Juin en Décembre, tems de la ſaiſon des pluies. Nous y éprouvâmes une chaleur extrême; nous vîmes le port Siguataneio, dont l'entrée eſt gênée par trois écueils; on y pêche des perles, on y fait le ſel, le pays com-

mence à y être moins ſtérile ; quelques petits arbres y revètent les montagnes. En nous aprochant de terre, nous fûmes tourmentés par les couſins & de petites mouches. Notre chaloupe revint avec quelques rafraîchiſſemens. Nous vîmes *Salina*, lieu voiſin des vallées, & où croit le cacao, & la meilleure vanille; au-delà eſt le port *Patatan*, puis la côte *del Calvario* où l'on trouve beaucoup de cacaotiers & de vanille; enfin nous approchions d'Acapulco, & nous rencontrâmes une grande barque qui nous apportait des rafraîchiſſemens, qui furent utiles à tous, mais ſurtout aux malades; pouſſés par un vent favorable, nous entrâmes dans le port d'Acapulco par ſa grande embouchure; on paſſa la nuit à nous touer, parce que ce port fait en limaçon, demande un vent différent pour entrer, & pour mettre le vaiſſeau en ſûreté près de terre. Là, nous nous embraſſâmes, nous chantâmes le *Te-Deum*, & nous attendîmes pour deſcendre la viſite des officiers du roi. Ils vinrent, & quand ils furent partis, on porta à terre l'image de la Ste. Vierge, & je l'accompagnai juſqu'à l'égliſe paroiſſiale. Je ne trouvai point d'auberge dans la ville, & je fus obligé de me rendre dans un couvent de cordeliers où je fus bien reçu. Aca-

pulco eſt plus un village qu'une ville ; ſes maiſons ne ſont faites que de bois, de boue & de paille ; elle eſt ſituée au pied de très-hautes montagnes qui la couvrent à l'orient, & y font régner de grandes maladies de Novembre en Mai ; la chaleur y eſt alors inſupportable, aucune pluie ne rafraîchit l'air pendant ſept mois ; les vivres y viennent de campagnes éloignées, & y ſont chers ; les logemens y ſont très-chauds, très-incommodes, & très-mal-propres : il n'eſt habité que par des noirs & des mulâtres ; tous les Eſpagnols s'en retirent quand ils ont fait leurs affaires ; enfin il n'y a de bon que ſon port dont le fond eſt égal par-tout, & dans lequel les vaiſſeaux ſont renfermés comme dans une cour ceinte de montagnes très-hautes, & amarrés aux arbres du rivage. Il eſt défendu par un château qui a 42 pieces de canon, ſon gouverneur en rapporte 20000 pieces de huit par an, & ſes officiers en ont preſqu'autant. Le curé en gagne ſouvent juſqu'à 14000, en faiſant payer très-cher la ſépulture. Le port y nourrit tout le monde ; un noir ſe contente à peine d'une piece de huit par jour, & l'hôpital s'y enrichit.

A deux lieues de là, eſt le port *Marqués* dont le fond eſt bon & profond, & qui reçoit ſou-

vent des vaiſſeaux du Pérou, chargés de marchandiſes de contrebande. Les montagnes qui ſont derriere ces deux ports ſont remplies de cerfs, de lapins, & d'autres quadrupèdes, de perroquets, de tourterelles, dont la pointe des aîles eſt colorée, & qui volent juſques dans les maiſons, des merles à longues queues, des canards & autres oiſeaux.

Les officiers & les marchands du vaiſſeau deſcendirent, un grand concours de commerçans de Mexico s'y joignit, & le village déſert devint une ville peuplée & riche: les proviſions y vinrent de toutes parts. J'allai rendre viſite à un Eſpagnol venu du Pérou, qui, au lieu de chocolat, me ſervit des feuilles du Paraguai, recueillies ſur un arbre ſemblable au myrthe, ſéchées à l'ombre, puis au four: elles ſont plus en uſage au Pérou que le chocolat; cette nourriture eſt ſaine dans un climat ſec; mais elle eſt inſipide & peu nourriſſante; elle excite le vomiſſement & ôte l'appétit. Les autres jours, je vis le petit château, qui n'eſt redoutable que par ſes beaux canons de fonte qui défendent l'entrée du port; & de-là j'allai au pied de la montagne, où eſt une fontaine, l'unique récréation de ce triſte lieu; il y a peu d'eau, mais elle eſt bonne. Souvent incommodé par

l'exceſſive chaleur & par les moucherons, je le fus un jour par un marchand du Pérou, dont le babil inutile me donna un grand mal de tête.

On avait déchargé le vaiſſeau, & les porte-faix firent une eſpece d'enterrement allégorique pour annoncer que leur gain était fini. Quelques heures après, on ſentit un tremblement de terre annoncé par un grand bruit dans les montagnes : ils y ſont très-fréquens.

Je me préparai pour le voyage de Mexico & louai trois mules ; mais avant de partir, j'admirai les courſes de chevaux que firent les noirs & les mulâtres d'Acapulco : ils étaient au nombre de cent ; quelques-uns couraient l'eſpace d'un mille d'Italie ſe tenant par la main, ou s'embraſſant ſans jamais lâcher priſe. Je ſortis le lendemain d'Acapulco, montai, deſcendis des monts pendant trois heures ; j'arrivai à *Attaxo*, lieu compoſé de cinq cabanes couvertes de paille & environnées d'une paliſſade : c'eſt là que je célébrai le Mardi-gras de l'année 1697, & tout y eſt très-cher. Le bois voiſin était plein de gibier, j'y tuai des *Chiachialacas*, oiſeau couleur cendrée, à longue queue, & qui eſt auſſi bon qu'une poule qu'il égale preſque en groſſeur. On y trouve des

beaux limoniers & orangers dont perſonne ne va cueillir les fruits.

Je traverſai enſuite des montagnes, des forêts de bois de breſil, je ne trouvai dans ces lieux que des galettes faites avec du maïs écraſé, détrempé & cuit à un feu lent, ſur des plats de terre: le pays ceſſa enſuite d'être montueux, & j'arrivai à Los Poſuelos où je tuai un coq de montagne qu'on y nomme faiſan, qui a la queue & les aîles longues, les plumes noires, un panache ſur la tête, & un cou ſemblable à celui d'un coq d'Inde. D'autres montagnes ſuccéderent à la plaine: je fus obligé de monter pendant une lieue ſur la roche vive, ſur celle du Perroquet & d'en deſcendre de même. Je paſſai à gué une riviere qu'on paſſe ordinairement ſur des radeaux faits de planches croiſées, ſoutenus par des calebâſſes. J'arrivai à *Los dos Caminos*, le premier village que j'euſſe encore rencontré: les Indiens vinrent me ſervir: au-delà, il fallut franchir la noire montagne de Los Caxones qni a une lieue de haut, & en traverſer quelques autres pour arriver à *Trapiche de Maſſatlan*, où je trouvai du bon pain: on y trouve un beau preſſoir à ſucre qui lui a donné ſon nom: dans ſon voiſinage on trouve beaucoup de cerfs & une mine d'argent. J'é-

prouvai quelquefois un froid piquant. J'arrivai à *Cilpancingo*, village commode au milieu de vallées fécondes en maïs qu'on garde dans de petites granges faites de bois & de terre : les filles, pour s'y conserver le teint, se le couvrent d'une pâte qu'elles font avec une fleur jaune. *Zumbango* est un village dans un long chemin dénué d'arbres ; ces villages ont une maison qui appartient à la communauté où les Indiens viennent servir les voyageurs : la commune fournit le sel & le bois ; ils tiennent les chambres nettes ; on y trouve toujours un autel sur lequel est une image de quelque saint.

Après avoir traversé Rio de las Balzar, nous sentimes deux fois un tremblement de terre précédé d'un bruit souterrain semblable à un coup de canon : on sut dans la suite qu'il avait renversé des maisons dans Acapulco. En chemin je tuai toujours quelques oiseaux qui servaient à nos repas : nous arrivâmes à Pueblo novo où l'on voit un grand lac rempli de canards. J'admirai l'ordre établi dans *Armacusac :* à quelle heure que le voyageur arrive, le sergent & l'hôte accourent à la maison commune pour préparer le repas, les lits, & dans un instant on y trouve des serviettes, de l'eau, du bois. Dans l'une de ces maisons, je trouvai un tepo-

naſte ou tambour dont les Indiens ſe ſervaient autrefois : il était d'un tronc de bois creux, long de trois pieds, & fermé de peaux aux deux bouts : on peut bien l'entendre de demi-lieue.

Nous arrivâmes dans *Cornavaxa*, ville qui appartient au marquis della Vallé : elle eſt riche ; les productions de ſon territoire y appellent le commerce. Sur le ſommet de la montagne de ſon nom eſt le petit village de *Guiſilac*, dont les habitans font avec certaines herbes une liqueur auſſi énivrante que le vin ; elle a quelque reſſemblance avec l'hydromel par le goût & la couleur. Après avoir paſſé pendant la nuit une montagne affreuſe couverte de pins, la neige tomba ſur nous abondamment ; la pluie lui ſuccéda, & c'eſt par ce tems que j'entrai dans Mexico, en ſuivant une chauſſée faite ſur le lac.

J'allai ſaluer le comte de Montezuma, vice-roi du royaume, qui me fit beaucoup de civilités. J'y vis arriver les ſyndics de deux villages d'Indiens portant un grand arbre chargé de fleurs qu'ils laiſſerent devant lui : c'eſt ainſi qu'ils annoncent qu'ils ont une requête ou un mémoire à préſenter. Je viſitai différentes égliſes dont pluſieurs ſont très-riches & bien or-

nées. La ville nommée par les Indiens *Tenoh-titlan*, par les Eſpagnols Mexico, eſt ſituée au milieu d'une vallée plate qui a 20 lieues de long ſur 10 de large : dans ſa partie orientale on trouve un lac où ſe rendent une multitude de rivieres ; le ſommet des montagnes qui l'environnent eſt, dit-on, de 100,000 pieds de haut : (exagération d'enfant qu'un homme ne devait pas rapporter).

La ville eſt dans une plaine marécageuſe, ce qui fait que les bâtimens s'y enfoncent inſenſiblement ; ſa forme eſt quarrée & reſſemble à un échiquier à cauſe de ſes rues droites, larges & bien pavées qui répondent aux quatre vents principaux : ſon circuit eſt de deux lieues ; on y entre par cinq chauſſées ; elle le diſpute aux meilleures villes d'Italie, pour la bonté des édifices, & les ornemens des égliſes : elle l'emporte par la beauté des dames, elles aiment autant les Européens que les créoles les haïſſent ; ceux-ci haïſſent juſqu'à leur pere & mere s'ils ſont Européens. Cette ville renferme 100,000 habitans ; mais la plupart noirs ou mulâtres. On y compte vingt-deux couvens de filles, & vingt-neuf d'hommes, & tous ſont riches. L'archevêque y jouit de 60000 livres de revenus, le doyen de 11000, les dignitai-

res de 8000, les ſimples chanoines de 6000: les revenus de l'égliſe métropolitaine montent ainſi à 300,000 pieces de huit.

Le climat de Mexico eſt tempéré : on y a toujours froid à l'ombre, toujours chaud au ſoleil: l'air n'y eſt pas mauvais ; de Juillet les pluies durent juſqu'en Septembre. Les habitans appellent froides, les douces nuits dont on y jouit: un Européen s'y plait, parce que le froid ni le chaud n'y ſont point incommodes ; des pluies fécondes y donnent trois récoltes par an ; le maïs ou bled d'Inde y eſt très-commun. On n'y a point de monnaies de cuivre ; dans les marchés, les noix de cacao en ſervent, & on en donne 60 à 80 pour une réale. Les fleurs & les fruits de toutes eſpeces s'y vendent toute l'année.

L'empire du Mexique ſe forma de ſept nations diverſes, & avait eu dix rois lorſque Cortez parut ſur ſes côtes ; ils furent d'abord élus par le peuple. On a trouvé dans la ſituation de Mexico la bête de l'Apocalipſe ; ſes ſept nations ont paru être ſes ſept têtes, ſes dix rois ſes dix cornes: on y trouve ce qu'on veut quand on l'y cherche, mais aujourd'hui on n'y cherche plus rien.

Les Mexicains n'avaient point de lettres & ſe ſervaient d'hiéroglyphes. Ils avaient des roues

peintes qui contenaient l'efpace d'un fiecle divifé par années, pour y deffiner avec leurs caracteres propres les chofes mémorables qui les diftinguaient: l'année folaire y était de 365 jours, leurs mois de 20, ils n'étaient point divifés par femaines: dès qu'un fiecle était terminé, on brifait tous les vaiffeaux, & l'on éteignait le feu, parce qu'on s'imaginait que le monde devait finir avec un fiecle. Le premier jour étant arrivé, le fon des inftrumens invitait à remercier Dieu d'avoir donné un nouveau fiecle: on achetait de nouveaux vaiffeaux, & on allait en proceffion folemnelle recevoir un feu nouveau du grand prêtre. Ils avaient une efpece de jubilé tous les quatre ans; on s'habillait en pénitens, on allait çà & là en proceffion en fe demandant pardon les uns aux autres: on immolait à fon idole des efclaves, on leur ouvrait l'eftomac & on en tirait le cœur palpitant dont on frottait la face de l'idole. Ils avaient plufieurs autres facrifices fanglans. Ces idoles étaient dans des efpeces de temples: une des plus remarquables eft celle de la pluie; ils la nommaient *Tlaloc*, celui qui rend la terre féconde. Elle était de la taille d'un homme; fon vifage était horrible & oint d'une liqueur qui diftille de certains arbres; dans fa main

droite elle tenait une feuille d'or battu ; dans la gauche un cercle de plumes bleues ; ſon habit était auſſi de plumes bleues, & recouvert de croiſſans blancs faits avec du poil de lapins. Sur ſa tête était un panache de plumes blanches & vertes ; ſes jambes étaient peintes en jaune avec des grelots d'or autour.

Les Indiens ſont habillés d'un pourpoint court, & de larges hauts de chauſſes : ils portent ſur leurs épaules un manteau de diverſes couleurs qui paſſe ſous le bras droit & ſe lie ſur l'épaule gauche : ils ne quittent jamais leurs cheveux ; les femmes ont des jupes étroites remplies de figures de lions, d'oiſeaux & autres animaux ornés de plumes de canards, & au-deſſus un habit ſemblable à un ſac qui recouvre une fine toile de coton. Tous ont le teint brun, & ils ſe le barbouillent d'herbes pilées ou de la terre détrempée ; ce qui, diſent-ils, leur rafraîchit la tête & rend leurs cheveux noirs & doux.

Les noirs & les mulâtres y ſont très-inſolens, & on craint qu'ils ne ſe révoltent un jour : les Indiens abattus ſe ſont plongés dans l'oiſiveté, & ne s'attachent qu'à tromper ceux qui les ont ſoumis. Quelques-uns font différentes figures avec des plumes de différentes couleurs ; d'au-

tres travaillent en bois très-délicatement : timides dans l'adverſité, ils ſont cruels dans la proſpérité ; ils ſont très-malheureux ſous les Eſpagnols.

Le pain manqua dans la ville, & la populace ſoulevée vint demander du pain au vice-roi, qui les intimida en garniſſant de pierriers les fenêtres de ſon palais ; puis il chercha les moyens de faire ceſſer la famine. Je vis peu de jours après faire la proceſſion de la paſſion : je n'y remarquai de ſingulier qu'une compagnie de ſoldats en deuil, la ſalade en tête & traînant la pique : au milieu d'eux un homme portait une tunique au haut d'une lance. Je vis l'égliſe fondée par Cortez : le chœur eſt orné de quantité d'ouvrages de ſculpture en bois de ſenteur, de très-belles figures & de beaux feuillages : autour ſont pluſieurs chapelles dorées : le portail en eſt magnifique : c'eſt la cathédrale & elle a onze ſuffragans qui tous enſemble ont 516,000 pieces de huit, outre un caſuel qui égale dix fois cette ſomme. Je vis porter le St. ſacrement en carroſſe tiré par quatre mules. J'allai voir le college de Ste. Anne des Carmes Déchauſſés : leur petite égliſe eſt en quelque maniere une petite maſſe d'or : le couvent eſt vaſte, & c'eſt-là que ſe tiennent les aſſemblées du chapitre :

chapitre: la bibliotheque renferme 12000 volumes: leur jardin a une lieue de tour & est traversé par une riviere: ses arbres fruitiers rapportent annuellement 13000 pieces de huit; on y trouve quarante especes de poires; les pommes, les pèches, les coings sont les principaux fruits qu'on y trouve. Il est situé au pied de hautes montagnes: on y voit encore un jardin de fleurs, des réservoirs pleins de poissons, & des fontaines curieuses. Le couvent de l'incarnation est aussi très-vaste: on y compte 100 religieuses & 300 servantes. J'allai aussi au trésor royal: on me dit que les droits du roi montaient à 600,000 marcs tous les ans; on le frappe au coin du roi après qu'on en a séparé l'or qui s'y trouve mêlé: s'il ne s'en trouve pas 40 grains par marc, on le néglige.

Un jour je rencontrai le gouverneur du nouveau Mexique, que j'avais connu à Naples. Il me dit que ce pays était habité par les Chichimaques, peuple d'une adresse extrême à tirer de l'arc, & si avide de la chair des mules, qu'il attaque les voyageurs seulement pour leur enlever leur monture: ils se peignent le corps, se révoltent souvent, mais se défendent faiblement avec leurs flèches. Le roi y entretient 600 cavaliers armés d'un bouclier, d'un mous-

quet & d'une demi-pique. Ils ont ordre, non de tuer ces hommes ſauvages, mais de les enlever pour qu'on puiſſe les inſtruire. Le pays eſt plat, commode pour les voitures, & peu habité ; il eſt fertile, reproduit ce qu'on y ſeme, & a de riches mines d'or & d'argent. Les religieux de S. François ſont chargés de la converſion de ces peuples.

Les fètes de Pâques approchaient, & je vis faire la revue des priſonniers. Le vice-roi vint entendre la meſſe, & quand il ſortit de l'égliſe, des Indiens, au nom de leur communauté, lui préſenterent deux branches remplies de fleurs ſur leſquelles on avait attaché des lapins ; ils donnent des bouquets aux officiers. Le vice-roi s'aſſit ſur un banc, les juges ſe placerent à ſes côtés, on lut le mémoire des criminels ; puis il prit les avis, il fit grace à pluſieurs, mais ordonna qu'on agit avec rigueur contre ceux qui étaient coupables de vols.

Un jour je vis une cérémonie curieuſe dans l'archevèché : on la nomme la *ſenna.* Treize chanoines vètus de longs manteaux noirs avec un capuce, paſſerent du chœur au chapitre le long d'une galerie de fer ; ils s'y mirent à genoux, & le doyen ayant pris un étendart noir qui avait une croix rouge au centre, il chanta,

pria, puis de l'étendart toucha le dernier des chanoines, à droite, puis à gauche, puis le mettant ſur l'épaule, il ſe promena en mémoire de ce que Jeſus s'était promené dans la cour de Pilate; puis les chanoines ſe mirent en rang, ſaluerent profondément, & retournerent au chœur avec leurs longues robes traînantes. Je vis encore d'autres proceſſions : pluſieurs y ſont précédées d'inſtrumens qui jouent des airs lugubres, chacun porte ſes images, beaucoup de lumiere & de pénitens & de confreres habillés en anges : elles ſont accompagnées de gens armés dont pluſieurs ſont à cheval. Souvent ils ſe battent pour la préſéance, & l'on rapporte à leurs maiſons, ces hommes qui en étaient ſortis dévotement & en habit de pénitens.

Le jour de Pâques, je vis le vice-roi dans l'égliſe ſur une eſtrade, avec environ dix-huit chevaliers de St. Jaques, avec l'habit de l'ordre, aſſis ſur deux bancs à ſes côtés; on leur préſenta la paix, puis ils communierent. Il y a dans Mexico beaucoup de chevaliers des différens ordres, qui vendent des étoffes, du chocolat & autres denrées, & ils le font ſans déroger, parce que Charles-Quint leur a permis le commerce. En ſortant de l'égliſe, j'allai

voir repréſenter une comédie, qui le fut très-mal; les acteurs ſont Créoles ou Indiens, car les Européens croiraient ſe déshonorer à ce métier là.

Le lendemain j'allai me promener dans le canal de *Xamaica*, le Pauſilipe de Mexico: on s'y promene en bateau, & par terre ſur ſes bords: là, les hommes, les femmes cherchent à s'y ſurpaſſer par le chant, & à jouer des inſtrumens; ſes rives ſont couvertes de petites maiſons d'Indiens, & de cabarets où l'on va prendre le chocolat, l'atole & les tamales. Le principal ingrédient de ces derniers eſt le bled d'Inde. On le fait bouillir avec de la chaux, puis on le broie & on paſſe la pâte avec de l'eau au travers d'un tamis; il en ſort une liqueur ſemblable au lait d'amande, qu'on fait bouillir encore, & c'eſt l'atole qu'on boit ſeule ou avec le chocolat; elle nourrit beaucoup. Pour faire des tamales, après que la pâte a été bien lavée, on la mêle à de la viande hachée, à du ſucre & des épiceries.

J'allai voir *Chapultepech* où Montezume avait un lieu de recréation. C'eſt aujourd'hui un château bâti par le vice-roi Valaſco, au pied d'une colline ſur le haut de laquelle il y a un hermitage. On voit deux cours, un petit jardin arroſé par une ſource abondante, un petit bois,

& à quelque diſtance, des moulins à poudre. Là commence un aqueduc qui conduit à Mexico une eau excellente qui vient de Ste. Fé, & qui fut conſtruit aux dépens de Guevara, ſimple bourgeois.

J'allai voir auſſi l'image miraculeuſe de N. D. des Remedes. L'égliſe eſt ſur une montagne; elle eſt ornée de beaux tableaux, & le grand autel où eſt placé cette image eſt tout doré, & ſurmonté d'un beau dais d'or maſſif, & de trente grandes lampes de même métal & très-bien taillées. La ſainte image fut enlevée un jour par un Indien qui lui croyant de la vie, lui donnait à boire & à manger.

Je voulus connaître les travaux faits pour le dégorgement des eaux du lac. Pour m'y rendre je montai la colline Varientos, & parvins à *Guautitlan* où l'on fait une poterie ſi eſtimée en Europe, que les dames en rongent les morceaux; de-là j'arrivai dans un couvent de jéſuites richement orné & dont le ſpacieux jardin rapporte preſque tous les fruits d'Europe. Enfin, j'arrivai à *Guegetoca*, lieu où les eaux ont leur paſſage.

Mexico eſt expoſé à d'effroyables inondations par la crue ſubite des eaux de ſon lac. Pour l'en délivrer, on voulut deſſécher le lac, & en

faire paſſer les eaux dans la Tula ; le travail était immenſe & les frais prodigieux. Pour y fournir, on fit une évaluation de tous les biens des bourgeois ; elle monta à 20,267,555 pieces de huit,& on en prit un pour cent; près de 50000 hommes furent employés à cet ouvrage : après un an de travaux, il fut prouvé qu'on ſuivait un mauvais plan, & que la dépenſe & les travaux étaient inutiles : on eſſaya des digues qui ne produiſirent rien ; on en revint à faire un canal ; il fut abandonné, repris, abandonné encore. Le roi voulait qu'on élevât une ville ailleurs ; mais les habitans s'y oppoſerent toujours. On a repris l'entrepriſe du canal ; & quand je le vis, il y avait plus à faire qu'il n'y avait de fait ; il me ſemble encore que lorſque l'ouvrage ſerait terminé, il ſerait trouvé inutile ou inſuffiſant. Je viſitai auſſi les digues & les écluſes qui empêchent la communication des lacs.

Je déſirai voir les mines de *Pachuca* & je partis. J'arrivai à *Techiſchiac* où le gouverneur Indien était aux priſes avec le curé : le premier voulait fournir du vin pour les meſſes, & le ſecond ne voulant point d'une liqueur préparée par des mains indiennes, prétendait qu'on lui devait donner l'argent néceſſaire pour l'acheter ; & pour mieux prouver la juſtice de

ſa prétention, il l'appuyait de coups de bâton ſur le dos de ſon adverſaire. J'arrivai à *Pachuca*, j'y dînai & vins aux mines par un chemin eſcarpé & difficile. J'en vis deux : celle de Sta. Crux a plus de 700 pieds de profondeur ; celle de Navarro en a 600. On tire l'argent ou le minerai de la première avec une roue à long eſſieu, autour duquel s'enveloppe une chaîne qui fait monter le métal ; elle eſt mue par le moyen de quatre mules ; on ſe ſert du même moyen pour tirer l'eau qui l'inonde. On y deſcend par des échelles formées d'un arbre entaillé. C'eſt avec de telles échelles que les Indiens tranſportent le minerai de la mine Navarro ſur leurs épaules du fond au dehors. On ouvrait alors une communication de l'une de ces mines à l'autre.

J'allai à celle de la montagne & y trouvai une petite ville de maiſons de terre, couverte de bois : dans l'eſpace de ſix lieues on en trouva mille ou abandonnées, ou travaillées, ou miſes en réſerve, & 12000 hommes y ſont enſevelis. On a tiré, me dit-on, depuis dix ans 40,000,000 d'argent ; mais aujourd'hui l'eau & la terre l'ont rendue ſi dangereuſe qu'on l'a abandonnée. Je voulus deſcendre dans celle de S. Matthieu qui n'a que 400 pieds de profondeur ; mais au

cinquieme arbre la peur me ſaiſit ; je voulus en vain remonter, il fallut deſcendre juſqu'au fond où je trouvai les mineurs occupés à faire ſauter une terre métallique très-dure : j'en achetai quelques morceaux de couleurs diverſes, & remontai avec effort. Je n'y redeſcendrais pas aujourd'hui.

Quand on a ſorti le minerai, on le caſſe, & on choiſit les morceaux où il ſuffira d'employer le feu & le plomb pour en tirer l'argent, & ceux où il faudra employer le mercure : puis on ſe ſert de ces deux moyens en des fourneaux différens. J'examinai tous ces travaux, & je revins à *Pachuca* & de-là à Ste. Lucie, ferme des jéſuites, qui contient pluſieurs lieues de pâturages ou de champs ; 6000 noirs mariés y vivent dans des cabanes & y multiplient : les peres les revendent à 3 ou 400 pieces de huit pour chacun. On y compte 140,000 brebis & chevres, 5000 chevaux, 1000 bœufs ou vaches.

Revenu à Mexico, je me promenai encore ſur le canal de Xamaica ; ſes bords peuplés d'Indiens & d'Indiennes parées de fleurs, qui viennent s'y réjouir avec des friandiſes, feraient encore plus agréables, ſi l'on prenait plus de ſoin pour le nettayer, & ſi l'on avait des bateaux

plus commodes. J'allai juſqu'au village d'Iſtacalco, où l'on voit un petit lac d'où l'on tire du ſel en faiſant bouillir ſes eaux avec une eſpece de terre. J'y vis un épi de bled de figure pyramidale, qui en avait huit autres à ſes côtés: on peut juger par-là de la fécondité du terroir.

A Tacubaya, je vis pluſieurs maiſons de plaiſance avec des jardins & des fontaines: il en eſt un tout planté d'oliviers qu'on laiſſe dépérir.

J'aſſiſtai un jour à l'examen d'un écolier pour être reçu bachelier en philoſophie: ſon régent portait un bonnet de prêtre avec des touffes violettes, comme docteur en philoſophie, & des touffes blanches comme théologien. Les docteurs en droit civil en portent de rouges, ceux en droit canon de vertes & les médecins de jaunes: on argumenta, on applaudit, & la cérémonie finit par un grand bruit de trompettes, & une cavalcade par la ville.

Je déſirai voir l'hermitage des carmes déchauſſés, & j'en obtins la permiſſion; je parvins par un mauvais chemin à la premiere enceinte de murailles; puis je montai la montagne pendant demi-lieue par un ſentier qui a couté 6000 pieces de huit aux peres. On vint me recevoir à la porte, & d'abord je viſitai

l'églife ; elle eft petite, les voûtes des dortoirs font baffes, fes cellules étroites, fes cinq autels font modeftement ornés. Dans le couvent on trouve une bonne bibliotheque, dehors un jardin qui ne produit que des pommes & des rofes. A différentes diftances font difpofés neuf réduits folitaires qui ont chacun un oratoire, une cellule, une cuifine, un petit jardin de fruits & de fleurs qu'arrofe une fontaine d'eau claire. L'hermitage entier renferme fept lieues de terrein & eft tout entouré de murs ; dans cette enceinte font de hautes montagnes, couvertes de pins touffus, habitées par des cerfs, des lions, des tigres, des lapins : des brouillards continuels y rendent l'air mal-fain. On m'y affura que depuis fa fondation, on y avait vu deux corbeaux qui en chaffent tous les autres, même leurs petits, qui viennent à l'appel des moines, mangent & s'en retournent dans le bois. Il fut fondé en 1605 par un parvenu : il leur eft ordinaire au Mexique de fanctifier ainfi l'immenfe fortune qu'on y peut faire. A quelque diftance de ce lieu eft la montagne des idoles ; les Indiens y facrifiaient autrefois, & on y trouve encore de petites idoles de terre dans les creux d'un vieux mur. En revenant à Mexico, la fource de l'eau qui s'y

rend, fort du pied d'une montagne, entre dans des canaux ouverts qui la conduifent dans les aqueducs dont j'ai fait mention.

On me fit voir dans l'hofpice de Ste. Jacinte, fur les feuilles des figuiers d'Inde, cette graine qui produit l'écarlate : c'étaient certains vers couleur cendrée, attachés aux feuilles, qu'on fait tomber fur des linges & fécher : ils deviennent alors couleur de pourpre. La province d'Uguaxaca fi renommée pour fon bon chocolat, l'eft encore par la quantité de cochenille qu'on y ramaffe.

On célébra la Fête-Dieu ; toutes les rues, toutes les fenêtres furent richement parées de tapifferies & de tapis, qui, joints aux herbes & aux fleurs, faifaient un très-bel effet : on y repréfentait la conquête du pays avec les maifons & les habillemens des Indiens de ce temslà ; ce qui devient aujourd'hui toujours plus rare, parce qu'on détruit tout ce qui peut rappeller à ces peuples le fouvenir de leur ancienne liberté. Cent images ornées de fleurs commencerent la proceffion que fuivaient les confraires, les religieux de tous les ordres, l'archevêque, le vice-roi, les miniftres, les magiftrats, la nobleffe. On y voyait des monftres que l'on faifait remuer, & des gens mafqués qui fai-

ſaient différens tours comme en Eſpagne. Dans une autre proceſſion je vis huit géans & géantes qui, avec différentes perſonnes maſquées, danſaient pendant tout le tems de la marche.

J'y ai vu donner la mort à cinq voleurs & en fouetter quatre autres pour intimider ceux qui pourraient les imiter, & dans le même jour, dans le même lieu, on en ſaiſit onze occupé à commettre le crime qu'on puniſſait. J'ai vu auſſi fouetter trois femmes de mauvaiſe vie, dont on enduiſit les épaules de miel, que l'on couvrit de plumes pour marque d'infamie.

On avait fait une moiſſon abondante du grain nommé riego; le vice-roi fit venir tous les boulangers & les fermiers, les pria de faire le pain du poids dont il devait être, & les régala de biſcuit & de chocolat, pour les y mieux engager. Ils le promirent tandis qu'ils buvaient, & l'oublierent quand ils furent rentrés chez eux.

J'allai dans le collége de l'Amour de Dieu fondé pour la guériſon des maux vénériens. Son directeur Carlos de Siguenza y Gongora, ſe lia d'amitié avec moi; il était curieux & ſavant; il me donna un Livre qu'il avait fait imprimer ſous le titre de *Balance Aſtronomique*, après m'avoir fait voir pluſieurs écrits & deſſeins des antiquités Indiennes.

La fille du vice-roi mourut; & comme elle defcendait de Montezuma au cinquieme degré, on lui fit de magnifiques funérailles; toutes les cloches de la ville fonnerent; tous les religieux vinrent au palais où elle était expofée fous un dais, dans une falle de damas, afin de prier pour le repos de fon ame; les différens ordres, les miniftres, la nobleffe accompagnerent fon cercueil; les magiftrats, les militaires s'y joignirent. On mit le corps dans un maufolée, on l'orna d'une couronne de fleurs, on chanta la meffe, & les foldats firent deux décharges.

J'ai remarqué qu'il y avait plufieurs établiffemens charitables, & qu'on y faifait de grandes aumônes; mais cette facilité d'y vivre fans rien faire y multiplie le nombre des fainéans.

Dans le collége de St. Alphonfe, je vis des antiquités: c'étaient d'anciennes pierres fur l'une defquelles on voyait deux figures gravées, & des hiérogliphes, entr'autres une aigle avec des feuilles de figuier autour: fur une autre, on voit des cercles: là était, me dit D. Carlos, les reftes d'un temple de l'idole *Vitzilipuztli*. En revenant dans le cours, je vis des Indiens qui tuaient avec leurs farbacanes les plus petits oifeaux fur les plus hauts arbres.

Je vis la fête de l'Etendart, une des plus grandes de Mexico; c'eſt l'anniverſaire de ſa conquête : tous les officiers de police, les juges, les chevaliers aſſemblés, vinrent au palais avec l'étendart qu'avait Cortez, quand il ſoumit la ville; puis on fait une brillante cavalcade. A ſa tête marchent deux timbaliers montés ſur des ânes, (animal eſtimé en Amérique) douze trompettes les ſuivent; douze alguazils à cheval précèdent les chevaliers, les magiſtrats, les miniſtres & les officiers du roi, au milieu deſquels était l'étendart. Le roi avait ordonné que les vice-rois marcheraient à la gauche de l'étendart : celui qui régnait ne voulut pas s'y trouver, parce que l'ordre exige qu'il monte à cheval, & qu'en faiſant ſon entrée, il en était tombé : ce qui lui faiſait craindre encore un accident ſemblable. On ſe rendit à l'égliſe de S. Hippolite & de-là au palais.

La veille de l'Aſſomption, je vis la proceſſion où l'on porte l'image de Notre-Dame : cette image eſt d'or maſſif & ornée de diamans & de rubis : jointe aux quatre anges qui ſont à ſes pieds, on l'évalue à 300000 pieces de huit. La cathédrale où on la dépoſe renferme quantité de reliques précieuſes, de riches ornemens & des vaſes d'or & d'argent. On fit tirer au ſort

plusieurs filles orphelines, & parmi elles trois eurent 300 pieces de huit pour dot.

J'allai coucher dans une ferme située au pied d'une montagne pour prendre le plaisir de la chasse le lendemain. Mes compagnons & moi arrivâmes de bon matin au village de *S. Jérome*, habité par les *Ottomites* qui n'entendent pas la langue de Mexico ; ils vivent d'herbes dans ces montagnes horribles, & y cultivent peu la la terre. Ils sont si pauvres qu'ils vont nuds : on les voit ramasser les pailles du maïs, les broïer sur des pierres, y mêler un peu de son, & faire cuire cette pâte verte qui est un de leurs meilleurs mets. L'un d'eux ramassait les miettes du pain que je mangeais. Ils n'ont de lits que la terre ; l'avidité des alcades contribue autant que leur paresse à les réduire dans cet état misérable. Nous chassâmes là aux daims, nous en tuâmes quatre, dont nous chargeâmes un mulet, & contens de notre capture nous revinmes à Mexico.

Peu de jours après j'eus occasion de voir au palais quatre *Chichimecques* : ils n'avaient que quelques parties du corps de découvertes ; ailleurs il était peint de diverses couleurs. Tout leur visage était raié de lignes noires ; les uns se coëffent d'une tête de cerf avec son bois & la peau du col qu'ils ajustent sur le leur ; les au-

tres de celle d'un loup avec toutes ſes dents, ou d'un tigre ou d'un lion pour paraître plus terribles. En campagne leurs hurlemens ſont plus effrayans encore que leur figure, les chevaux & les mulets qui ſentent de loin la puanteur qu'ils exhâlent, ne veulent pas avancer. Un de leurs plus ardens deſirs eſt de tuer un Eſpagnol pour lui enlever la peau de la tête, & s'en parer avec ſes cheveux, juſqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Avant de partir, je voulus voir les pyramides de *S. Jean-Teoti-Guatan*; elles ſont à 8 lieues de Mexico: l'une vers le nord a le nom de la lune: deux de ſes côtés ont environ 490 pieds; les deux autres en ont 375: ſa hauteur me parut de 150: c'eſt un amas de pierres avec des degrés, comme en ont les pyramides d'Egypte. Au ſommet il y avait autrefois une fort grande idole de la lune que l'évêque du Mexique fit mettre en pieces: ces grandes maſſes renfermaient des voûtes où l'on enterrait les rois: on voit tout autour de petits monts faits de main d'hommes, qu'on croit avoir ſervi de tombeau aux riches Mexicains. Au midi eſt la pyramide *Tomagli* ou du ſoleil: deux de ſes côtés ont 750 pieds de long, les deux autres 490, & ſa hauteur eſt de 200: la ſtatue du ſoleil a été briſée;

elle

elle avait un creux dans l'estomac où l'on trouva de l'or : la pierre en était très-dure & on n'en trouve point de semblables dans les environs ; on dit que les *Ulmecques*, peuple venu de l'orient, éleverent ces monumens massifs, & qu'ils descendaient des Egyptiens. On croit qu'il y a eu une grande ville dans le lieu où ils sont élevés, & en effet on y remarque des ruines prodigieuses. Je revins à Mexico, après avoir satisfait ma curiosité qui me coûta mon cheval, lequel mourut le lendemain de fatigue.

Il y a une grande diversité d'oiseaux dans la nouvelle Espagne. Celui qu'on nomme *Sensontlé* ou 500 voix est le plus estimé : il est plus petit qu'une grive, d'un plumage cendré, ayant les aîles & la queue mouchetées de blanc. Le *Gorion*, oiseau noirâtre de la grosseur d'un moineau, chante agréablement : le *cardinal*, qui a les plumes & le bec rouges, dont la tête est ornée d'une belle hupe, s'y vend 10 ou 12 pieces de huit. Le *Tigrillo*, nommé ainsi parce qu'il est tacheté, est encore estimé par son chant. Le *Cuirlacoche*, le *Cacalototol*, *Los Silgueros*, diverses especes d'alouettes, embellissent encore les champs : on apprend à parler aux *Caterinillas*, aux *Loros*, aux *Periccos* qui sont des especes de perroquets & ont les plumes

vertes : le *Guavamayas*, eſt de la groſſeur du pigeon, eſt paré de plumes incarnates, vertes & jaunes & d'une très-belle queue, mais il ne parle pas. On y trouve deux eſpeces de faiſans, des poules, des coqs d'Inde, des grives, des pies, des cailles, &c. On y admire le *Guachichil* ou ſuce-fleurs, qui ſuce les fleurs ſans ſe repoſer ſur elles, & dont les plumes brillantes ſervent aux Indiens pour faire des tableaux. Les ſupilotes ſont de deux eſpeces, l'une a une crête, l'autre une hupe; ils ſont utiles en dévorant les charognes qui corrompraient l'air. On y trouve un grand nombre d'oiſeaux d'Europe; des ours, des loups, des ſangliers qui ont le nombril ſur l'échine, des lievres, des lapins, des cerfs, des canards, des tigres, des lions qui fuyent les chiens, & pour leur échapper, montent ſur des arbres; quelques quadrupedes particuliers au pays, comme les ſiboles qui ſont de la taille d'un bœuf, & dont la peau eſt eſtimée à cauſe de ſon poil long & doux; & des eſpeces de renard, de la grandeur du chat, dont le poil eſt blanc & noir, & qui ont une belle queue : leur urine très-puante leur ſert de défenſe, car elle arrete ceux qui le pourſuivent.

On y recueille tous les fruits d'Europe, excepté les noiſettes, les ceriſes : on y voit proſ-

pérer le platane, l'ananas, le coco, l'atas, la datte. Il en eſt de particuliers à cette région: tels ſont l'avocat, le zapote, le mamey, la granadille, le cacao, la vanille, le maghey, dont les feuilles donnent une eſpece de fil avec lequel on fait des cordes, des chemiſes, des ſacs, des dentelles; & l'arbre ou le fruit donnent du vin, du vinaigre, de l'eau de vie, du miel & un excellent baume.

Après avoir pris congé du vice-roi & de mes amis, j'en partis pour la Vera-Crux, où je comptais m'embarquer pour la Havane: je paſſai par le village de Mexicalſingo, d'où ſort une riviere qui vient du lac de Chalco dans celui de Mexico: j'arrivai enſuite à *Chalco*, village où ſiége un alcade, dont la juriſdiction eſt fort étendue: il eſt ſur la rive du lac, ſur lequel on navige & conduit beaucoup de proviſions pour Mexico. Le ſecond jour j'arrivai à *Rio-Frio*, après avoir traverſé une partie de la montagne couverte de pins, ſur laquelle ce lieu eſt ſitué: au pied de la montagne eſt une plaine agréable où ſont diſperſées de petites maiſons champêtres. Je traverſai des plaines marécageuſes pour me rendre à *Tlaſcala*, qui n'offre plus que des ruines: dans ſon égliſe on montre encore la figure du vaiſſeau qui apporta Cortez à la Vera-

Crux : la ville eſt devenue un village où l'on ne trouve de conſidérable qu'un couvent de cordeliers. Son évèché a été transféré à la *Puebla*, ville où je me rendis enſuite : ſes maiſons ſont grandes & de pierres ; ſes rues ſans pavé, mais propres, droites, ſe croiſant aux quatre vents principaux : autour d'elles ſont diverſes eaux minérales : celles du couchant ſont ſoufrées, celles du nord nitreuſes : au midi & au levant elles ſont pûres & alumineuſes. La place eſt fermée de trois côtés par des portiques uniformes & de riches boutiques: l'égliſe forme le quatrieme; elle a un portail magnifique, une tour élevée : dans l'intérieur on trouve 25 autels. Cet évèché rapporte 80000 pieces de huit à celui qui le poſſéde, & 200,000 à ſon chapitre. Le college du S.Eſprit eſt beau, & accompagné d'une égliſe ornée de 12 autels. Il y a encore quelques couvens & de belles égliſes. J'y vis diverſes curioſités, une pierre d'aiman groſſe comme une pomme qui portait un poids de dix livres Eſpagnoles, une côte de géant groſſe comme le bras, longue de 10 palmes, ſeul monument qui reſte des géans qui habitaient les montagnes voiſines de Tlaſcala. Il plut ſi prodigieuſement à la Puebla, que le torrent emporta des maiſons, des beſtiaux & des hommes. Cette ville eſt magnifique & rès-riche.

De Puebla, je me rendis à Chiolula, village dont les maiſons ſont environnées de jardins, & où l'on trouve de riches marchands; au centre de ce lieu eſt une ancienne pyramide de terre, au haut de laquelle eſt aujourd'hui un hermitage. Il y en a une pareille dans le village *S. Auguſtin*. Le chemin eſt affreux, & l'on y monte, on y deſcend des montagnes au travers des fondrieres & de précipices: au-delà de ces montagnes on trouve *Aculſingo*, village entouré d'une forèt. Je paſſai une riviere ſur un pont très-long, & après avoir franchi une plaine où la boue venait juſqu'aux étriers, j'arrivai à la ferme de S. Nicolas: je donnai au maître une poule pour qu'il la fit cuire pour mon ſoupé; il le fit, mais la poule parut ſur la table ſans aîles, ni cuiſſes; excreſcences inutiles dont le maître avait fait modeſtement ſa part. Le lendemain, j'arrivai à *Orizava*, village couvert d'arbres: au-delà eſt une grande plaine & un volcan couvert de neiges; puis il fallut traverſer deux montagnes difficiles pour arriver à *Cordova* où réſident pluſieurs riches marchands: le climat y eſt bon, le terroir fertile; on y voit des preſſoirs à ſucre.

En m'éloignant de Cordova, je trouvai un pays plus chaud, rempli de perroquets d'eſpe-

ces différentes, & de coqs-d'Inde qui perchent tranquillement ſur les arbres. Je m'arrêtai à *S. Laurent de los Negros*, qui n'eſt habité que par des noirs qui s'occupent de l'agriculture: puis à *S. Campous*, où les chiens & les ſouris ne nous permirent pas de dormir, & où nous fûmes obligés de ſuſpendre nos bottes & nos ſouliers au plancher pour les retrouver le lendemain. Auprès de ce dernier lieu eſt une vallée remplie de noirs & de mulâtres qui y vivaient ſans loix & ſans mœurs. Nous trouvâmes enſuite une longue plaine inculte: les mulâtres y font de fort bon fil, dont ils tirent la ſubſtance du Maghey. Il nous fallut enſuite traverſer une grande riviere; nous paſſâmes les premiers, laiſſant les mules chargées de notre bagage, de notre argent, de mes manuſcrits ſous la garde d'un mulâtre qui pouvait facilement ſe les approprier & ne le fit pas. Le pays eſt plat enſuite, & couvert de palmiers, dont les fruits pendent en grapes; coupé de petits lacs, ſéparés par une herbe ſi haute qu'elle nous cachait les uns aux autres. Nous nous arrêtions dans des fermes: je trouvai dans l'une d'elles, un Eſpagnol qui me confirma ce que le pere Colin écrit de l'oiſeau Carpentero, qui a, dit-il, l'inſtinct de trouver une herbe qui caſſe du fer comme du

verre ; mais on n'a jamais pu trouver de cette herbe. Enfin j'arrivai à la Vera-Crux où je trouvai mes hardes. J'y vis partir une petite frégate, ſur laquelle je refuſai de m'embarquer, eſpérant que dans peu il en partirait une meilleure.

La nouvelle ville de *Vera-Crux* eſt ſituée ſur un ſol ſablonneux & ſtérile; les proviſions ſe tirent de loin; ſa longueur eſt du couchant au levant, l'air n'y eſt pas ſain, ſur-tout en été par le vent du nord : les maiſons ſont enterrées dans les ſables jusqu'à moitié de leur hauteur : ſes murs ſont minces & n'ont que ſix palmes de haut ; il ſeroit inutile d'en fermer les portes, parce que les ſables accumulés donnent la facilité de paſſer par deſſus ſes murs ; ſes baſtions ſont irréguliers, ſes redoutes diſperſées : deux petits forts pourraient en défendre quelque tems le rivage. Elle fut ſurpriſe en 1683 par des pirates. Le port eſt naturellement fort par les rocs qui en défendent l'entrée, en préſentant des écueils cachés aux vaiſſeaux : un château protége ceux qui y ſont mouillés : plus loin eſt une petite isle qu'on nomme *Isle des Sacrifices*. La ville eſt petite, pauvre, habitée par quelques Eſpagnols, & beaucoup de noirs & de mulâtres : ſes maiſons ſont de bois. Sa grande

église forme trois nefs & neuf chapelles. Deux compagnies d'infanterie veillent à sa sûreté; une de cavalerie rode sans cesse sur le rivage.

Ce lieu est triste, on ne sait à quoi s'y occuper : j'y allais à la chasse & parvins à la vieille Vera-Crux, qui en est à 5 lieues : elle n'est plus qu'un réduit de pêcheurs, vivant sous des huttes de cannes, couvertes de feuilles; ils y sont tourmentés sans cesse par les moucherons. On y pêche des *Bobos* ou *Foux*, dont les œufs séchés sont très-bons à manger. Ils se rendent à l'embouchure des rivieres, que les crocodiles infestent : on dit que ces animaux sont avides de la chair des chiens, qui pour passer les rivieres avec moins de danger, abordent d'abord à un endroit du rivage pour y attirer leur ennemi, & courent ensuite traverser à quelque distance. J'y tuai beaucoup de faisans aussi grands que des coqs-d'Inde, ornés d'un panache blanc & noir : ils sont bruns sur le reste du corps. Je m'en regalai avec le gouverneur.

Je retournai encore à la chasse dans les environs de Vera-Crux; je vis dans la ferme de *S. Jean* un jardin rempli de diverses sortes de fruits, & un petit bois habité par des oiseaux & des animaux sauvages : je tuai là des faisans royaux & un de ces sangliers qui ont le nombril

ſur le dos : il faut retrancher d'abord cette partie où la mauvaiſe odeur qui en ſort, infecte bientôt tout l'animal. Je viſitai des couvens, & ce qui annonce un pays pauvre, je les trouvai peu ornés. Je partageai mon tems entre ces viſites & la chaſſe ; celle-ci me fit connaître d'autres eſpeces de faiſans, dont l'un eſt petit comme ceux d'Europe : il eſt noir, ſes os ſont, dit-on, un poiſon pour les chiens ; on les nomme *Grittones*. J'y tuai auſſi un perroquet, qui dès qu'il fut bleſſé, cria comme un homme aurait pu le faire, & bientôt tous les animaux de ſon eſpece accoururent en ſi grand nombre que l'air en était obſcurci. J'allai auſſi tuer des coqs-d'Inde au clair de la lune : ceux qui ſont ſauvages poursuivent & tuent ceux qu'on a rendus domeſtiques. J'achetai le plaiſir de la chaſſe par la multitude d'inſectes qui s'attacherent à ma peau dans les bois, & dont j'eus bien de la peine à me défaire. Je m'embarquai enfin ſur le petit vaiſſeau le Sevillan qui partait avec la flotte ; & nous fîmes route par le canal de l'Oueſt, le long du château où le gouverneur eſt auſſi mal logé que les ſoldats. Quand nous fûmes en pleine mer, il s'éleva une tempête qui rendit malade, & les paſſagers & le capitaine même : après qu'elle fut appaiſée, nous voguâmes tranquil-

lement jusqu'à la vue de Cuba. Nous mouillâmes auprès du château del Morro, qui est à l'entrée du port de la Havane ; nous n'y entrâmes que le lendemain, parce que le gouverneur avait négligé d'allumer le fanal.

La Havane est une ville de demi-lieue de circuit, située dans une plaine : sa forme est circulaire ; ses murs sont petits & bas vers la terre ; le canal la défend du côté de la mer : on y compte 4000 hommes Espagnols, mulâtres ou noirs : les femmes y sont belles & les hommes spirituels : son gouverneur est capitaine général de l'isle. On y vit chérement & encore on y fait mauvaise chere : quoique le climat y soit assez tempéré, le bled n'y peut prospérer : la racine *Jucca* supplée à son défaut : & les pauvres en mangent après en avoir fait sortir un suc venéneux.

L'isle nommée *Cuba* a 300 lieues de long sur 30 de large : on n'y commerce qu'en tabac & en sucre : des esclaves les cultivent ; deux des côtés de la ville sont sur le port qui est sûr & profond, & que trois châteaux défendent. Je visitai des églises, des couvens, & vis arriver une barque de la Floride qui mit à terre quelques Indiens ; ils n'avaient pour tout habillement qu'une ceinture ; leurs longs cheveux étaient

noués par derriere ; ils ſont idolâtres & viennent vendre du poiſſon, des écailles de tortue, de l'ambre & des oiſeaux à la Havane. Je vis enſuite embarquer des caiſſes de pieces de huit ; il y en avait bien pour 30,000,000 appartenant au roi ou aux particuliers, produit des marchandiſes vendues à Porto-Bello, avec une bonne foi remarquable dans des commerçans.

Je vis mettre ſur l'amiral une perle qui devait être préſentée au roi ; elle peſait 60 grains, avait la figure d'une poire & avait été pèchée dans les isles de Panama : le noir qui l'avait trouvée reçut la liberté ; le prêtre à qui il appartenait, refuſa de vendre la perle au préſident de Panama pour 50000 pieces de huit, & au vice-roi du Pérou pour 70000 ; ils voulaient l'envoyer au roi, mais le prêtre voulut la lui porter lui-même, & il mourut en chemin.

Je chaſſai auſſi dans les environs de la Havane ; ils ſont très-agréables, ſemés de petites fermes embellies de jardins où les fruits des Indes ne manquent pas : on y voit de grands limaçons, & j'y tuai beaucoup de Cotorreras, dont les uns ont les plumes vertes & noires, les autres vertes & bleues : quelques-uns ont l'eſtomac rouge, les aîles vertes & noires, & la moitié de la tête blanche : j'y pris auſſi deux

guacamaïjas qui méritent d'être gardés par la beauté de leur plumage. D. Manuel Velaſco recherchait les oiſeaux les plus rares du pays & avait donné juſqu'à 100 pieces de huit d'un ſenſontlé.

Je trouvai à la Havane un auditeur de Santa-Fé, auquel il était arrivé une aventure déſagréable : il allait prendre des informations contre le Gouverneur de Carthagene qui avait rendu cette place aux Français : celui-ci croyant avoir fait ſon devoir, fut indigné de ce que l'auditeur en agiſſait avec hauteur & ſans montrer ſa commiſſion ; il le fit ſaiſir pendant la nuit, l'empriſonna, le fit mettre dans une petite barque avec du biſcuit & des fruits, & l'envoya comme un ſéditieux dans le château del Morro juſqu'à ce que le roi en fut informé.

J'allai voir l'hermitage de S. Jaques, égliſe que l'évêque de Cuba a fait bâtir dans la Havane où il réſide, qu'il a bien ornée, & proche de laquelle il a un appartement où il ſe retire quelquefois. Je vis auſſi le château de la Punta ; il eſt fort petit & défendu par quatre baſtions ; celui de la Fuerça en a autant, & une plate-forme qui regarde l'entrée du port où l'on voit une belle artillerie de fonte. Enfin, on fit publier à ſon de trompe que la flotte partirait le 11, &

que chacun devait être à bord le 8, & je me préparai au départ.

Il y a deux ſortes de fruits qui ſont particuliers à la Havane : l'un a la forme d'un cœur, il eſt verd, épineux au-dehors, rempli de quartiers blancs, d'une ſaveur aigre-douce aſſez déſagréable : on le nomme *Guanavana*, & l'arbre qui le porte eſt aſſez grand : l'autre eſt le camilto qui a la couleur de l'orange, une pulpe blanche & rouge, un ſuc doux : les feuilles de l'arbre ſont vertes d'un côté & canelle de l'autre. On y trouve beaucoup de coings, d'oranges, de limons, de grenades & autres fruits d'Europe. Les montagnes ſont remplies de ſangliers, de vaches, de chevaux & de mules : il y a beaucoup d'oiſeaux, ſur-tout des perroquets & des perdrix plus grandes que des cailles, & dont la tête eſt bleue. Parmi les oiſeaux de cage, on remarque des chambergos.

Je vis arriver dans le port une barque chargée de cinq cordeliers tous nuds ; elle venait de *Matacumbé*, isle du canal de la Floride, où ces moines étaient venus comme miſſionnaires; mais on les renvoya ignominieuſement pour avoir voulu faire pendant la nuit, la proceſſion devant la pagode des idolâtres.

Avant que la flotte partit, on repréſenta au

général que les vaiſſeaux ayant été bâtis plus hauts que les vaiſſeaux de guerre, ce ſerait les expoſer à ſe perdre que de les laiſſer partir avec auſſi peu de charge qu'on l'avait déterminé; & on conclut qu'il fallait bien remplir le fond de cale de marchandiſes. L'intérêt avait fait la demande & dicté la réponſe; car on voulait gagner davantage, & on ne le pouvait qu'en chargeant les vaiſſeaux, malgré l'ordre du conſeil des Indes qu'on ſut éluder. J'allai encore examiner le château del Morro : il eſt bâti ſur une roche, à la gauche de l'entrée du port qu'il défend : il a une plate-forme, ſur laquelle ſont onze pieces de canon, appellées les *Apôtres*. Tout le château en a 55 : ſon foſſé eſt taillé dans le roc & rempli des eaux de la mer.

Une barque de la Floride apporta des fruits & des oiſeaux cardinaux, dont les gens des galions étaient très-curieux : on en payait juſqu'à dix pieces de huit, & l'on me dit qu'on y avait dépenſé 18000 pieces en ces ſortes d'oiſeaux. Après avoir dit adieu à mes amis & fait proviſion de confitures, je m'embarquai ſur un des galions, dont le capitaine m'offrit le paſſage gratis. Dès qu'on eût entendu le coup de partance, les galions leverent l'ancre, & l'amiral ſortit du port au lever du ſoleil; il toucha

ſur des bancs de ſable, mais on réuſſit à l'en tirer ; chaque vaiſſeau ſalua les forts & on s'éloigna.

D'abord on côtoya le rivage, & on en était voiſin encore, lorſqu'il s'éleva une tempête violente qui nous jeta à 20 lieues de la Havane, & nous ſépara des autres galions diſperſés aſſez loin. Nous pourſuivîmes notre route ſans les attendre tous. Il ſe trouva dans le nôtre une femme habillée en homme qu'on obligea de vivre avec les femmes. Bientôt nous fûmes à l'entrée du canal de Bahama, formé par le Cap des Martyres & les isles de Bahama. Le vent nous inſpira beaucoup de crainte en le traverſant ; les houles étaient fortes, mais nous en ſortîmes heureuſement : l'amiral nous l'annonça par un coup de canon : le canal a 80 lieues de long & 18 à 20 de large ; les courans, la multitude d'isles dont il eſt rempli le rendent dangereux ; il eſt connu par des naufrages. Un vent du ſud nous diſperſa, & nous ne vîmes plus que ſept vaiſſeaux, le vent s'abattit & l'on célébra une meſſe de la Vierge, puis on demanda l'aumône aux paſſagers, cérémonie qui terminait les autres, & rapportait tous les ſamedis environ 20 à 30 pieces de huit. Le vent s'éleva du nord, fit entrer l'eau par les ſabords, mouilla

les hardes & me fit craindre pour mes manuſcrits ; j'employai tout un jour pour les ſécher.

Un jour nous entendîmes un coup de canon ; nous courûmes ſur le tillac pour voir ce qu'il annonçait : c'était un vaiſſeau Hollandais, qui de Curaçao retournait en Hollande. On réſolut de cingler juſques vers la latitude de 40 degrés, non vers les 42 comme il était autrefois preſcrit. Les cuiſiniers du vaiſſeau firent une collecte qui leur rapporta 140 pieces de huit ; pour exciter la charité par la gourmandiſe, ils préſentent ordinairement un plat de quelque mets agréable à chaque paſſager. Quelques jours après, un coup de canon & un pavillon ſur la proue d'un vaiſſeau nous annonça la terre ; ce qui répandit la joie ſur la flotte : mais nous n'en pûmes d'abord approcher : c'étaient les isles de *Cuervo* & de *las Flores* : la premiere n'a point d'habitations, mais offre des pâturages aux Portugais qui habitent la ſeconde ; elles forment un canal de trois lieues, dans lequel nous devions paſſer ; le vent nous en éloigna pendant quatre jours. Là nous vîmes un vaiſſeau Anglais qui nous confirma que l'Eſpagne était en paix avec ſes voiſins.

Le vent contraire nous fit rétrograder ; il ſe renforça dans chaque moment & devint enfin une

une tempête furieuſe qui nous mit dans un grand danger; les vagues s'élevaient ſur le galion, & s'élançaient d'un bout à l'autre; on n'entendait que des lamentations & des litanies, on ne voyait que des pleurs & des chapelets. On fit une proceſſion & la mer parut ſe calmer. Nous nous raſſurâmes, la pluie fit tomber le vent, & nous appaiſâmes la faim qui nous dévorait; car les cuiſiniers n'avaient pu rien préparer pendant la tempête qui fit périr le Nazaréen, vaiſſeau ſur lequel on avait d'abord voulu que je m'embarquaſſe. Nous revîmes enfin les isles de *Flores* & de *Cuervo*, & nous nous trouvâmes dans le même lieu où nous étions 15 jours auparavant. Nous paſſâmes le canal avec aſſez de lenteur & découvrîmes l'isle *Fayal*, dont nous côtoyâmes la partie méridionale, puis l'isle *del Pico* : celle-ci eſt très-peuplée, abondante en bled, & en fruits d'Europe: cent livres de biſcuit n'y valent que quatre réales.

La crainte des corſaires de Salé nous fit mettre en état de combattre, & le jour de la Pentecôte, nous portâmes l'image de la Vierge en proceſſion par tout le vaiſſeau, orné d'aſſez belles étoffes; elle finit par une ſalve de toute l'artillerie & la mouſqueterie. Le lendemain, on cria que le gouvernail touchait, ce qui émeut

tout le vaiſſeau : l'allarme fit accourir tout le monde, on ſe croyait échoué & l'on ne voyait ni bancs, ni écueils : il en arriva de même dans les autres vaiſſeaux, ce qui nous prouva que le mouvement du gouvernail avait été cauſé par un tremblement de terre. Les pilotes n'étaient point d'accord ſur la diſtance où nous étions encore des côtes d'Eſpagne ; les proviſions diminuaient, & l'on fut obligé de réduire la ration des matelots à 6 onces de biſcuit pour 24 heures, avec une petite meſure d'eau plus propre à allumer la ſoif qu'à l'éteindre. On vit bientôt après quatre vaiſſeaux qui faiſaient la même route que nous ; ils pouvaient être ennemis, & l'on ſe hâta de ranger les coffres, d'abattre les cabines, de donner des armes & de la poudre à tout le monde : la nuit on veilla, des fanaux furent placés ſur les mâts ; mais le lendemain nous apprîmes que les vaiſſeaux étaient amis, & ſe rendaient à Cadix. Trois gros vaiſſeaux qui parurent le même jour répandirent encore l'allarme ; ils s'approcherent & on les reconnut pour l'amiral des galions, ſuivi de deux autres que la tempête avait ſéparés de nous depuis deux mois. On apprit qu'en ſortant du canal de Bahama, il avait perdu ſon mât de miſaine, ſon grand mât de hune & ſa civadiere ; ce qui

l'avait forcé de s'arrêter pendant huit jours, & mis dans l'incertitude s'il devait continuer sa route, ou retourner aux Indes.

Réunis sous le pavillon de l'amiral, nous continuâmes à cingler vers les côtes d'Espagne; mais dans le tems où nous devions y être selon le calcul des pilotes, nous ne pûmes encore les découvrir. Enfin on apperçut cette terre désirée, & cette vue fit éclater des transports de joie; mais nous avancions si lentement vers elle, que pendant trois jours les pilotes ne purent dire quel côté s'offrait à nos regards. Nous vîmes approcher un vaisseau; il était Français, armé de 36 canons, & était sorti de Cadix pour nous chercher; car on nous y attendait avec impatience. Il nous fournit quelques rafraîchissemens. Nous approchâmes de la baie en saluant de sept coups l'image miraculeuse de N. Dame de la Regle, couvent des Peres de S. Jérôme; & la traversant au milieu d'un grand nombre de vaisseaux à l'ancre, nous mouillâmes dans *los Puntales*. Tout Cadix était en joie, les toits des maisons, les clochers des églises étaient remplis de drapeaux; le rivage était couvert d'un peuple innombrable, & toutes les cloches étaient en branle. C'est au milieu de ces acclamations que je descendis à terre.

L'isle où Cadix eſt ſituée reçut d'abord ſon nom d'un temple de Junon : on l'appella enſuite *Gades*, puis Cadix. Son port eſt le plus fréquenté de l'Europe ; l'isle eſt ſéparée du continent par un canal que l'on paſſe ſur un beau pont. La ville eſt de forme irréguliere ; ſa longueur va du levant au couchant ; ſes murs imparfaits, ont un peu plus de demi-lieue de circuit : elle eſt très-riche ; ſes bâtimens ſont beaux & ſes rues tortueuſes. L'isle n'a qu'une lieue d'un terroir fertile ; les vivres y ſont chers, & cependant ils y abondent. Un petit château la défend au levant ; deux forts, tous deux environnés des eaux de la mer, protégent la baie qui a 8 lieues de tour ; les vaiſſeaux qui la rempliſſent, les villages qui la bordent, en rendent le ſpectacle très-intéreſſant. J'y vis chanter les vêpres dans l'égliſe Epiſcopale : on fit une proceſſion précédée de quatre diables, de quatre femmes, de huit bergers & de ſix ſtatues de géants, & tous danſaient dans l'égliſe. J'eus plus de plaiſir à voir la comédie & à m'entretenir avec le comte Nunnez, gouverneur général de la flotte royale.

Peu de jours après on apprit que le vice-amiral des galions s'était perdu à 5 lieues de la Havane, où il avait échoué : cette nouvelle répandit la triſteſſe dans Cadix, qui perdait

12,000,000 pieces de huit. Si l'on ne pouvait rien ſauver de ce vaiſſeau, les marchandiſes en étaient au moins gâtées ; c'était encore un vaiſſeau où j'avais beaucoup deſiré de m'embarquer.

Le comte Nunnez me conduiſit à *Ste. Marie*, où je vis le duc d'Albuquerque : le territoire de la ville appartient au duc de Medina-Cœli ; elle-même eſt plus grande que Cadix ; ſes rues, ſes maiſons valent mieux ; elle eſt au couchant de la baie, & habitée par de riches commerçans. Le jour ſuivant, je vis entrer plus de 100 vaiſſeaux dans la baie, qui venaient chercher l'argent des marchandiſes envoyées aux Indes. Je viſitai avec le comte M. de Coetlogon, commandant d'une eſcadre Françaiſe, qui nous offrit du café & du thé, boiſſons qui parurent étranges aux Eſpagnols, accoutumés à s'offrir du chocolat & des confitures. Delà nous allâmes reconnaître un vaiſſeau qui paraiſſait : c'était l'Eſpanoleta que l'on croyait perdue & qui valait 500000 pieces de huit : j'en fus d'autant plus ſatisfait que j'y avais quelque intérêt.

J'allai à l'égliſe des jéſuites : je la trouvai fort ornée, & embellie de ſept autels : leur maiſon eſt grande, bien bâtie, enrichie de marbres de Genes. Je vis auſſi l'illumination de la veille de

S. Jean : la ville, les vaiſſeaux, tout brillait de feux de joie. Je parvins à obtenir la permiſſion de faire deſcendre mes coffres à terre. D. Thomas Eminente vit toutes les petites choſes que j'avais apportées, & y joignit une pierre minérale, dans laquelle il y avait une groſſe émeraude ; générosité qui m'attache à lui pour ma vie. Je vis entrer 32 vaiſſeaux Hollandais qui venaient ſe charger de l'argent dû à leur nation.

Après avoir pris congé de mes amis & de mes protecteurs, je me rendis à Ste. Marie où je viſitai le duc d'Albuquerque & y logeai chez un Flamand, plus occupé à me vanter ſa nobleſſe qu'à me donner à dîner. Il montra ſon parchemin, mais un Hollandais pour ſe moquer de lui, prétendit qu'il l'avait acheté de rencontre, que les armes qu'on y voyait, n'étaient point les ſiennes, & lui en offrait une piece de huit.

Je partis bientôt pour Seville. Je vis *S. Lucar de Barrameda* plus grande que Cadix, aſſiſe ſur la rive gauche du Guadalquivir, ſur lequel je m'embarquai ; ce fleuve a 100 pas de largeur ; il ſerpente ſur une pente douce ; on le remonte aidé de la marée ; je vis les villages qui le bordent, & arrivai à *Seville*, dont je viſitai d'abord le cours : on y voit de longues avenues d'arbres, & au milieu une fontaine, dont les

eaux rempliſſent les canaux voiſins & ſervent à arroſer la place tous les ſoirs : à l'entrée ſont deux colonnes antiques & très-hautes, ſupportant deux ſtatues mutilées, & ſur leſquelles on lit la deviſe *Plus ultra*.

Seville eſt ſituée dans une plaine ; ſa forme eſt circulaire, ſon circuit eſt de deux lieues. On y compte 42 couvens de religieux, 36 de religieuſes, 12 hôpitaux : les palais, les maiſons y ſont bien bâties ; les rues ſont étroites, tortues, ſans pavé, ce qui les rend incommodes pendant l'été à cauſe de la pouſſiere, & l'hiver à cauſe de la boue : ſes murs ſont bas & percés par 14 portes : elle a pluſieurs fauxbourgs : ſur la droite de la riviere eſt la petite ville de *Triana*, jointe à Seville par un pont de bois : on y remarque une chartreuſe, le palais & les priſons de l'inquiſition. Seville eſt égal à Madrid : les hommes y ſont mieux faits que les femmes, mais ils ſont bien fiers. J'allai voir l'alcaçar ou palais des rois Mores : les appartemens de leur ſuite entouraient la premiere cour, d'où un portique ſoutenu par 32 colonnes de marbre, conduiſait aux bains. Les appartemens qui renferment la ſeconde cour ſervent d'archives à plein-pied, & de palais au gouverneur dans le premier étage ; le tout en eſt majeſtueux, quoique

les ftucs & les dorures n'annoncent pas des mains exercées : autour des bains on trouve quatre parterres d'orangers : vis-à-vis eft une belle cour avec fept chambres à la morefque & 52 colonnes de marbre. Les falles qui fuccedent font belles & vaftes : en divers lieux on voit des efcaliers, des fontaines, des ftatues formées avec des myrthes qui repréfentent des muficiens en action ; des places en font décorées : ailleurs font des parterres remplis de toutes fortes de plantes, des efpaliers de myrthes y décorent les promenades. Parmi les fontaines, on en remarque une en forme de rocher, mais elle tombe en ruines.

Je vifitai divers couvens : celui des cordeliers a pour loger 200 religieux ; l'églife eft entourée de chapelles qui font autant de petites églifes : à côté eft une falle tendue de cramoifi où s'affemblent les 24 échevins, qui ont au-deffous d'eux des alcades & des jurados. La bourfe, ou maifon de commerce des Indes, eft un grand bâtiment voûté, foutenu de piliers de pierres de taille : un prieur & deux confuls y adminiftrent la juftice aux commerçans ; ce font eux qui fixent les droits du roi. Le palais archiépifcopal eft peu remarquable, & n'annonce pas un archevêque de 120,000 pieces de huit de rente : la facriftie renferme de riches ornemens garnis

d'or : l'églife eft vafte & n'eft point encore finie. On y compte 75 autels ; mais le grand, fait en demi-cercle, entouré d'une baluftrade de fer dorée, eft d'un travail incomparable. On me dit que le cierge pafcal pefait 625 livres. Là, font les tombeaux de St. Ferdinand, & du roi Alphonfe élû empereur. Le chapître eft compofé de 95 perfonnes. On y garde de précieufes reliques, un tabernacle d'argent du poids de 2650 livres, un chandelier de bronze qui en pefe 2000, & dont le travail coûta 30,000 pieces de huit. Les livres du plein-chant en ont coûté 80,000. La tour eft magnifique, haute de 200 pieds, & renferme un efcalier par lequel on peut monter à cheval jufqu'aux cloches qui y font au nombre de 25.

Je vifitai la maifon de los Venerabiles qui fert de retraite pour les prêtres ; celle de S. Elme, où l'on reçoit les enfans pour leur enfeigner la marine, le palais où s'affemblent les tribunaux, l'aqueduc qui conduit les eaux dont on fe fert dans la ville & qui fut élevé par les Romains, le couvent de S. Jérôme qui eft grand & n'a qu'une églife : on y admire la figure du faint, le crucifix & le lion, le tout fait en terre, & avec beaucoup d'art ; celui des chartreux qui eft orné de magnifiques colonnes & de fix tom-

beaux des comtes de Tariffe : on y conferve des reliques rares, & parmi elles, une des pieces données à Judas ; un bufte de Pierre le Cruel, placé dans la rue del Candelejo, en mémoire du duel qu'il eut lorfqu'il marchait la nuit, & de la juftice qu'en fit l'alcade, en faifant décapiter le roi en effigie.

Je partis de Seville un peu avant le coucher du foleil, & marchant par des plaines coupées de montagnes, j'arrivai avant minuit à Caftel Blanco, où nous fûmes mal logés, & c'eft l'hiftoire de tous les jours en Efpagne. A *Santa-Olalia* notre carroffe verfa, & tandis que nos mules fe repofaient, nous nous promenâmes dans un bois de peupliers qui formait des allées agréables. Nous paffâmes à *Monafterio*, *Fuente de Cantos*, village où l'on compte trois couvens, *Los Santos*, ville royale & bien peuplée, *Villa-Franca*, & *Merida*, ville où l'on compte huit couvens & 800 familles, dont plufieurs font nobles ; on y voit un pont de pierres long de demi-mille, & large pour deux carroffes ; au-delà nous traverfâmes *S. Pedro*, *Medellin*, *Miajadas*, *Sta. Cruz*, & *Tordefillas*, après laquelle on trouve des montagnes hautes & efcarpées : notre carroffe s'y rompit. Plus loin nous paffâmes le Tage & arrivâmes à *Almaraz*,

puis nous parcourûmes un beau pays, ſemé de villages, & vinmes à *Oropaſa*, ſituée ſur une colline, enſuite à *Talavera*, ville connue par la belle porcelaine qu'on y fait, & dans laquelle on compte 8000 familles; ſes 14 couvens en ſont les maiſons les mieux bâties; tout le reſte y eſt confus & ſans ſimétrie: il y a une belle promenade. Nous traverſâmes enſuite de belles plaines où l'on voyait de bons villages & de beaux jardins d'oliviers; *Caſa Rubia*, *Moſtobes* furent les derniers lieux que nous vîmes avant de parvenir à *Madrid*.

Cette ville eſt dans une campagne arroſée par le Mancanarès: le ſol qui l'environne eſt inégal, l'air y eſt ſain, la chaleur inſupportable en été, comme le froid en hiver: ſon enceinte eſt preſque ovale & n'a pas deux lieues de circuit; ſes murs ſont de terre, aſſez bas & percés pour 14 ou 15 portes; ſes rues ſont toujours ſâles & couvertes d'immondices; le ſoleil les conſume en été; on les emporte en hiver par les torrens d'eau qu'on y fait couler. Les maiſons n'y ſont pas magnifiques; mais les palais du roi ſont ſuperbes par les meubles, les peintures, les parcs, les fontaines & les baſſins qui les décorent. Celui du duc d'Uzeda eſt remarquable par ſon architecture, & par ſes ornemens de marbre. Les

égliſes ſont riches & bien ornées : la grande place eſt très-belle ; c'eſt un quarré entouré de maiſons uniformes, à cinq étages, marqués par autant de balcons de fer. Les boutiques en ſont bien garnies, & lorſqu'on y donne des combats de taureaux, tout y eſt garni de tapis & de tapiſſeries.

On vit chèrement à Madrid ; le pain, le mouton y ſont bons, le vin mauvais, parce qu'on y met de la chaux & d'autres drogues : le pain y eſt plus cher depuis qu'on charge les perruques de poudre, & les laquais très-nombreux, parce qu'on a pris l'uſage d'en faire courir pluſieurs devant ſon carroſſe. J'allai voir le duc d'Uzeda, à qui je montrai les curioſités que j'avais raſſemblées durant mon voyage ; il me fit voir ſa bibliothéque remarquable par ſa grandeur, la beauté de la reliûre, le travail de l'ébène qui forme des armoires fermées de glaces ; les médailles curieuſes & les portraits des rois & princes, enrichis d'or & de pierreries qui la décorent. Je viſitai encore quelques perſonnes reſpectables, & vis le roi ; mais ſon viſage moribond m'inſpira des idées triſtes. Je ne manquai pas de voir les couvens, les égliſes les plus belles, les établiſſemens publics les plus utiles. Je vis dans deux égliſes des images

ſaintes couvertes de diamans précieux, d'émeraudes & autres pierres précieuſes.

J'allai voir l'Eſcurial, les raretés du couvent, ſes beaux appartemens, la belle façade de l'égliſe décorée de ſix ſtatues de prophêtes ; le grand autel en eſt ſuperbe & orné d'un double rang de colonnes de marbre fin ; on monte dix-ſept eſcaliers auſſi d'un beau marbre, au-deſſus deſquels eſt un tabernacle d'or, ſoutenu par des colonnes de jaſpe, & qui en renferme un plus petit orné de pierres précieuſes d'un prix ineſtimable. Sur les flancs on voit les ſtatues de Charles-Quint & de Philippe II. On nous montra la grande ſtatue d'argent de S. Laurent, les tombeaux des rois & des reines fécondes, ſéparées des ſtériles & des enfans : tous étaient incruſtés de marbre noir. Ailleurs on nous montra des ornemens garnis de pierres précieuſes, des franges d'or, des broderies très-fines, un tabernacle d'argent, un devant d'autel bien travaillé, une pierre minerale garnie de grandes émeraudes, une croix chargée de diamans, de rubis & d'autres pierres de grand prix. Là, on nous montra encore des manuſcrits de Ste. Thérefe, la cruche dans laquelle l'eau fut convertie en vin aux nôces de Cana, des tableaux, &c. La bibliotheque

eſt très-nombreuſe; mais on en a enlevé plusieurs manuſcrits arabes ; on y voit des tableaux des plus grands maîtres, une pierre d'aiman qui leve 24 livres. Nous parcourûmes les appartemens du roi, les quatorze cloîtres du couvent avec cinq étages de dortoir; il renferme trois ſortes de religieux indépendans les uns des autres; ils ont pluſieurs jardins fruitiers & à fleurs, ornés de fontaines cryſtallines, & de viviers remplis de poiſſons: une multitude d'ouvriers & de payſans ſont à leurs ordres. On ſait que ce bâtiment fut élevé par Philippe II, pour accomplir le vœu qu'il avait fait à la bataille de St. Quentin; qu'il employa 32 ans à le bâtir, qu'il y dépenſa 20,500,000 livres, & y attacha un revenu de 46,000 pieces de huit pour ſon entretien.

Revenu à Madrid, je me préparai au départ; d'abord j'avais voulu m'embarquer dans le port d'Alicante; mais enfin je me déterminai à prendre la route de Pampelune. Je partis, traverſai *Roxas*, *Terrajon*, *Alcala*, nommée *Complutum* par les Latins, univerſité fameuſe, ville ſituée dans une plaine qu'arroſe le Los Henares, ceinte de murs bas, agréable par ſes rues, ſes maiſons & ſes boutiques. Au-delà, je vis *Alcobera*, *Junquera* dont le territoire

fourmille de lapins, *Xadraque*, *Regulara*, *Barona*, village qu'on dit n'être habité que par des ſorciers ; *Almaſan*, ville ſituée ſur une colline environnée de murs & baignée par le Douro, *Hinojoſa*, *Agreda*, où l'on vénère une Ste. Marie, & d'où il n'eſt pas permis de ſortir plus d'une piece de huit & demie, à moins qu'on ne paye un pour cent du reſte. Elle eſt voiſine du mont Cayo, toujours couvert de neige. Près de-là eſt le lieu où les rois de Caſtille, de Navarre & d'Arragon pouvaient dîner enſemble à la même table ſans ſortir de leur territoire. Plus loin eſt *Curella*, lieu ſitué ſur une montagne, habité par plus de 1000 familles, riche par ſon commerce, par ſes vignobles & par ſes jardins remplis d'excellens fruits. Nous paſſâmes l'Ebre & l'Arragon, & arrivâmes à *Marſella ;* nous traverſâmes *Tafala*, ville grande & ceinte de murailles, *Barazin*, & enfin Pampelune, capitale de la Navarre, réſidence du vice-roi, des tribunaux & d'un évêque, qui jouit d'un revenu de 22000 pieces de huit. La ville eſt ſur un ſol inégal, au pied des Pirenées, & participe de la plaine, de la colline & de la vallée ; ſon circuit preſque octogone eſt preſque de demi-lieue ; ſes maiſons ſont bien bâties ; les vivres y ſont à

bon marché; les couvens, les églises se distinguent peu; la cathédrale est grande & obscure; la citadelle est vaste & a des murs si épais que deux carrosses peuvent y aller de front; ses fossés sont profonds. Ses habitans sont affables, accueillans pour les étrangers; on y voyage en pleine sûreté.

J'en partis le lendemain de mon arrivée; nous parcourûmes d'abord des vallées bien cultivées, bien peuplées; puis nous gravîmes une montagne fort roide; d'autres montagnes lui succéderent, & nous arrivâmes à *Roncevaux*, lieu si froid qu'on y couvre les maisons avec des planches, parce que le froid y fend les tuiles. Il y a une église & un chapitre, & dans la premiere on montre des armes, des accoutremens & des tombeaux d'anciens Paladins. Trois lieues plus loin nous arrivâmes en France; *S. Jean de pié de port*, capitale de la basse-Navarre, a de bons murs & un petit fauxbourg; le ruisseau qui l'arrose fournit de bonnes truites: auprès est un mont sur lequel est perchée la citadelle; les femmes y ont de petites mantes à la moresque, & les hommes des capuchons qui retombent sur les épaules. Plus loin, le pays nous parut bien cultivé, & rempli de maisons de campagne; il nous conduisit à *Na-*

varreins,

varreins, forterefle du Béarn ; les chemins y font fûrs ; la riviere y fournit des truites : le chemin qui le fuit eft montueux, mais femblable à un jardin continuel ; nous paffâmes la Gave & arrivâmes à *Lefcar*, ville où s'affemblent les Etats de la province, divifée en deux villes, l'une ouverte & dans la plaine, l'autre fermée & dans les montagnes. *Pau* en eft à fix lieues ; la baffe-ville eft arrofée par la Gave, la haute eft le lieu où fiége le parlement ; l'une & l'autre font ouvertes ; mais la derniere a de plus belles maifons, de meilleures boutiques : elle n'a qu'une longue rue fur un fol uni ; celles qui la joignent defcendent de tous les côtés : fon antique château montre des morceaux de fculpture excellens : on y montre la chapelle d'Henri IV, & le lieu où il vint au monde : les allées de fon jardin font toutes couvertes en berceaux, le parterre eft rempli de myrthe ; le parc eft fermé de murs & rempli de hauts arbres rangés en allées. A une lieue de là, eft *Morlans*, la plus ancienne ville de la province, & à cinq lieues les bains de Bagneres.

Nous partîmes de Pau pour nous rendre à Touloufe. Nous vîmes *Tarbes*, dont on trouve d'abord un fauxbourg, puis une ville murée,

puis une autre plus grande, & enfin des maisons dispersées; tout est dans une plaine. Delà nous vinmes à *Lombez*, petite ville environnée d'un fossé plein d'eau, puis à *Plaisance*, & enfin à *Toulouse*, ville célèbre par son université, son parlement, son étendue, ses murs, & ses antiques tours; ses maisons sont de briques; les rues en sont bien pavées; les nobles y sont en grand nombre, les habitans honnêtes & bons envers les étrangers, les vivres à bon marché: le pont sur lequel on y passe la Garonne est magnifique; six carrosses peuvent y passer de front: de-là, on peut aller par eau à Bordeaux & dans l'Océan. J'allai chez les dominicains qui me montrerent dans leur sacristie la tête de St. Thomas d'Aquin, montée sur un buste d'argent. Je vis les capitouls assemblés, affublés d'une robe de couleur cramoisi avec des manches larges garnies de galons d'or, ils siégent dans un palais orné de bustes de marbre & des portraits de leurs prédécesseurs. On y voit Louis XIV à genoux, jurant de conserver les priviléges de la ville: au-dessus sont les portraits des hommes illustres que Toulouse a produit. Je vis le canal qui joint la Méditerranée à l'Océan, les montagnes coupées pour lui faire un passage, des réservoirs

d'eaux, creuſés dans les plaines & ſur le haut des monts, les digues élevées pour ſoutenir & tempérer le cours des rivieres qui les rempliſſent.

Je partis de Toulouſe pour *Montpellier*, & paſſai par *Caſtelnaudary*, *Carcaſſonne*, grande ville commerçante en draps, dont les maiſons ſont bien bâties, les rues belles, les fauxbourgs fort grands, & l'évêque riche de 40,000 liv. de revenus; elle eſt arroſée par l'Aube, des bords duquel on voit une citadelle ſur la colline; *Capeſtan*, ville ceinte de murs, où le canal entre dans une voûte taillée dans le roc pendant 100 pas de longueur; *Beziers*, ſituée ſur une colline que l'Orbe arroſe; ville peuplée, riche, abondante, à trois lieues de la mer; enfin par *Pezenas* qui eſt grande, mais ſans commerce. Tous les chemins ſont pavés & bien entretenus.

Montpellier, ſituée ſur une montagne, parait de loin un théâtre ſingulier; les égliſes, le palais de l'évêque, la maiſon de ville n'ont rien de remarquable: ſes dehors ſont ornés de trophées & de faiſceaux d'armes, faits de main de maître: la promenade qui eſt hors la porte du Payrou eſt belle par la nature & l'art; les regards s'y promenent ſur des campagnes délicieuſes & ſur la mer;

les murs ſont hauts, les foſſés remplis d'eau; les maiſons hautes de quatre à cinq étages, les rues tortueuſes, & peu larges, & les dames très-belles & blanches; le commerce y amene beaucoup de richeſſes.

Je reſtai quelques heures à Montpellier, puis je vins au *Pont de Lunel* où les femmes ſont ombragées de grands chapeaux; je paſſai un bras du Rhône & me trouvai en Provence: bientôt je vis *Arles* où je paſſai l'autre bras du fleuve: c'eſt une ville archiépiſcopale, ſituée ſur une colline, & qu'on croit plus ancienne que Rome: on y voit des reſtes d'un théâtre romain, de belles maiſons, & des rues étroites. Je ſuivis un fameux aqueduc pour arriver à S. *Martin de Crau*, après lequel on entre dans une route aride & pierreuſe qui conduit à *Salon* dont les murs tombent de vieilleſſe: on y voit un ancien & vaſte château qui appartient à l'archevêque d'Arles; ſes maiſons ſont ſans ſimétrie: la voie Aurélienne paſſait, dit-on, par Salon. On y voit auſſi le tombeau de Noſtradamus. Après cinq lieues de chemin dans les montagnes, on arrive à *S. Pons*, au milieu de campagnes étendues où ſont diſperſées les maiſons de campagne des habitans d'Aix. De S. Pons on ne met que quatre heures pour arriver à *Marſeille*.

Cette ville fut bâtie par les Phéniciens, & fut célèbre par son commerce & ses écoles. Son port manque de fond, & souvent on est obligé de le nettayer; son sol est inégal; son circuit n'est que de deux milles, ses rues sont étroites, tortues, sâles, ses maisons belles & hautes; son cours est beau, embelli par de longues avenues, par des bancs, & les maisons désimétriques qui l'environnent: le port est défendu par les châteaux de S. Jean & de S. Nicolas, & par les forts bâtis sur les islots qui en sont à demi-lieue. L'arsenal où l'on fait les galeres a de longues rues couvertes où l'on fait les cables & des canaux: celui qu'on appelle arsenal du roi a un beau pavillon où demeurent les officiers des galeres: là, sont de prodigieux magasins de bois, d'agrès & d'armes: on dit qu'on y peut armer 100,000 hommes: la cathédrale, le palais de l'évêque n'ont rien de remarquable; mais l'hôtel de ville l'est par sa façade & ses belles chambres: le fort S. Jean dont la plate-forme est chargée de batteries qui donnent à fleur d'eau; il est situé sur un roc que la mer baigne de deux côtés. Quarante & une galeres qui étaient dans le port y offraient un spectacle imposant. Celui de S. Nicolas est sur une montagne & a divers ouvra-

ges modernes : ſur une montagne plus élevée s'éleve N. Dame de la Garde.

Je voulus voir *Aix*, capitale de la Provence, & y parvins par un chemin rempli de boue & de pierres, mais agréable par l'aſpect des montagnes & des collines cultivées qui le bordent. Elle eſt ſituée dans une vallée, & quoiqu'elle ſoit le ſiége des tribunaux, ſon circuit eſt petit ; ſes maiſons ſont belles & hautes de quatre à cinq étages ; les rues ſont belles, droites, bien pavées ; elle n'a point de foſſés, ſon égliſe archiépiſcopale eſt grande, mais obſcure. La maiſon de ville eſt fort belle. J'y vis le parlement aſſemblé en robes rouges ou noires, & j'y entendis plaider une cauſe intéreſſante. La grand-chambre eſt la mieux dorée & la mieux peinte. Je retournai le lendemain à Marſeille où je m'embarquai pour Gènes ſur une tartane.

Nous ſortîmes du port avant le coucher du ſoleil, & côtoyant le rivage, nous vinmes jeter l'ancre dans une anſe où nous attendîmes un vent favorable qui s'éleva bientôt. Nous vîmes de loin la montagne de Ste. Beaume, & le ſoir nous fûmes vis-à-vis de Toulon ; le lendemain nous vîmes *Hieres* & ſes isles ; puis le vent ſe renforçant, nous mouillâmes près du fort Ste. Marguerite, ſitué dans une isle abon-

dante en vins. Nous en partîmes le lendemain, vîmes *Antibes*, *Nice*, ſituée dans une plaine au bord de la mer, renfermée par de bonnes murailles, défendue par un château ſur un roc eſcarpé; *Ville-franche*, petite ville murée, au pied de hautes montagnes, défendue par deux forts; *Oviezza*, fort, ſitué ſur une montagne; *Monaco* enfermée par la mer & un foſſé taillé dans le roc, & dont le prince a un magnifique palais: la ville eſt petite, le lieu eſt ſtérile, mais il eſt fort & défendu par une bonne artillerie; ſa garniſon eſt ſoldée par le roi de France, & on y paye un droit de deux pour cent. C'eſt ſur cette montagne qu'était le temple d'Hercule Monœcus qui a donné ſon nom à cette petite principauté.

Nous côtoyâmes enſuite les côtes de Gènes, & vîmes *Vintimiglia*, *S. Remo* abondant en limons, oranges & olives, *Albenga*, Final & ſes deux châteaux, *Noli* dont les maiſons ſont ornées de tours, *Savone*, petite ville, fermée de murailles, ayant un fauxbourg plus grand qu'elle, & entourée de maiſons de campagne avec des jardins ombragés d'arbres fruitiers: ſes égliſes ſont belles, ſon château eſt entouré d'un triple retranchement, d'un foſſé très-profond rempli d'eau, & d'autres ouvrages; ſon

port eſt petit & ſûr ; l'entrée en eſt difficile. A deux lieues de là, eſt une image de Notre-Dame, célèbre par ſes miracles, & dont l'égliſe entretient 700 orphelins. Savone eſt fameuſe par ſes porcelaines ; ſon évêque jouit à peine de 1000 écus de rente. Je partis de Savone dans une felouque, & paſſai devant *Arbiſola*, la plaine délicieuſe d'*Arenzano*, *Cogoletto* & autres beaux villages remplis de maiſons charmantes ; enfin j'arrivai à *Gènes*.

Elle s'éleve peu-à-peu en amphithéâtre ; ſes maiſons ſont enrichies des plus beaux marbres ; ſon circuit eſt de cinq milles, mais les murs nouveaux ont cinq lieues de tour ; les rues y ſont étroites & obſcures ; ſon port eſt vaſte & éclairé par un fanal ; de bons ouvrages défendent ſes deux arſenaux ; on l'appelle la ſuperbe, à cauſe de la fierté de ſes nobles qui ſe reſſouviennent que le roi de France les a humiliés en 1684 ; les dames y ſont belles & ſpirituelles, les hommes n'y parlent que commerce, & n'aſpirent qu'à des richeſſes : le palais du doge eſt un des plus grands de l'Europe, mais il y en a de plus beaux dans Gènes. C'eſt-là qu'on voit les ſtatues d'André & de Jean André Doria, libérateurs de la patrie. Les tribunaux de la république s'y aſſemblent,

& le doge y a de beaux & vaſtes appartemens.

Je viſitai les palais de divers particuliers ; ils ſont dignes de recevoir des rois : on y voit de beaux couvens, & de belles égliſes ; le ſeul cloître de St. Jérôme m'offrit 84 colonnes d'un beau marbre ; l'égliſe de S. Cyr des Peres Théatins a trois nefs voûtées, formées par ſeize colonnes de marbre blanc fort hautes, douze chapelles dont le devant eſt orné de 24 colonnes, il en eſt 24 autres du marbre le plus fin & de diverſes couleurs ſur les autels ; le tabernacle eſt d'un grand prix, le chœur eſt très-beau, & le grand autel l'eſt bien davantage : il a quatre colonnes du marbre noir le plus fin ; la voûte & la coupole ſont peintes & dorées ; mais ce que je puis dire ajoutera peu à l'idée qu'on ſe forme communément de cette ville ; on ſait qu'il en eſt peu qui l'égalent. L'*Albergo* eſt encore un de ſes plus beaux édifices, & la piété à laquelle il eſt conſacré, l'embellit encore. On dit qu'il y a 650 femmes ; les hommes y vivent ſéparés d'elles, & tout y travaille. On y nourrit & éleve les orphelins & les pauvres, on y dote les filles. Dans le grand hôpital, on peut ſoigner à la fois 400 malades.

J'allai voir le ſénat aſſemblé : le doge y préſide en habit rouge : on ſait que ſon gouverne-

ment dure deux ans, & que lorſqu'ils ſont écoulés, on lui donne ſon congé en ces termes : Votre Sérénité a fini le tems de ſon gouvernement, que Votre Excellence ſe retire dans ſa maiſon. Je viſitai le palais Doria, dont le jardin eſt orné d'un Neptune tiré dans une coquille par trois chevaux marins ; la tour du Fanal où l'on allume la nuit 33 lampes pour guider les vaiſſeaux; elle a, dit-on, 600 palmes de haut, & l'on y parvient par un eſcalier de 312 marches ; elle eſt aſſiſe ſur un rocher & degros canons l'environnent. N. Dame de l'Aſſomption ou de Carignan, eſt encore une égliſe remarquable, fondée par Bandinello Sauli, finie par un doge de la même famille, c'eſt dans la montagne de S. George que ſont raſſemblées les plus grandes richeſſes de Gènes : on y voit une antique ſalle ornée de 15 ſtatues de nobles qui ont rendu ſervice à la patrie : la ſalle nouvelle reçoit quelquefois 400 bourgeois qui s'y aſſemblent. La rue neuve eſt la plus belle ; c'eſt-là que ſont les palais des Balbi.

Réſolu de continuer ma route par terre, j'embarquai mes effets ſur un vaiſſeau deſtiné pour Naples, & partis dans une caléche pour Milan. Je paſſai pluſieurs fois la Polſevera, & après avoir promené mes regards ſur la belle côte de

S. Pierre d'Arena, j'entrai dans des montagnes arides, vins à *Taglio*, puis à *Gavi*, & je parvins dans le duché de Milan à Serravalle, petit endroit dans une belle campagne bien cultivée, défendu par un château ſur une colline. Je revins à *Gavi*, puis à *Novi*, ville murée, & à *Tortone*, ſituée dans une plaine environnée d'un foſſé & d'un mur bas, défendue par un château; les maiſons n'en ſont pas belles: *Voghera* eſt deux fois plus grande. Après avoir paſſé le Pô, je vins à *Pavie*, place forte, dont le château reſſemble moins à une putereſſe qu'à un palais, & où l'on voit un arſenal; la ville eſt peuplée, riche, ornée de beaux édifices; plus ancienne que Milan, elle a une univerſité & un couvent de chartreux célèbre par ſes peintures. *Milan*, bâtie par les Gaulois, a deux lieues & demi de tour, & renferme 200,000 habitans; ſa population, la magnificence de ſa cathédrale, ſon château, ſa fameuſe bibliotheque, la commodité de ſa ſituation, ſes révolutions l'ont rendue célèbre. J'en viſitai les principales parties; je remarquai la force de ſa citadelle, l'hôpital orné d'un ſuperbe frontiſpice & d'une cour entourée d'un périſtile ſoutenu par un double rang de colonnes; il renferme 800 malades, tous bien ſervis, & a 160,000 écus de rente; on bâtiſſait

un cimetiere à ſon uſage qui avait déja coûté 200,000 écus : le Lazaret contient plus de 300 chambres, & a un jardin à ſon centre qu'on loue 2000 écus : je vis la bourſe, les écoles palatines, la chaire où S. Auguſtin avait enſeigné, le college où les nobles viennent former les tribunaux. La cathédrale paſſe pour être la huitieme merveille du monde ; elle a 200 coudées de long, 130 de large, eſt bâtie du plus beau marbre, décorée d'excellentes ſtatues & de ſomptueux ornemens. Elle a cinq nefs formées par des pilliers de marbre bien travaillés qui ſoutiennent 70 voûtes très-élevées : par-tout on voit de beaux buſtes, & d'excellens morceaux de ſculpture ; les autels ſont ſuperbes ; le grand a un riche tabernacle d'argent. On dit qu'il y a dans Milan 11 collégiales, 71 paroiſſes & 74 couvens. L'égliſe ſouterraine de la cathédrale renferme le corps de S. Charles dans une chaſſe de cryſtal enchaſſé d'argent, & couverte d'un autre de bronze doré & d'argent. Dans une rue de cette ville, on voit une inſcription latine qui conſerve la mémoire d'un barbier, qui de concert avec le magiſtrat de Santé, avait répandu la peſte dans la ville.

Je partis quelques jours après pour Boulogne, & paſſai par *Lodi* qui a un évêque, un

château,& eſt arroſée par l'Adda; puis,par *Caſale*, par *Plaiſance*, grande ville dans une plaine, dont lès maiſons & les rues ſont belles, mais qui a peu d'habitans. J'y vis les ſtatues d'Alexandre Farneſe & de Ranuce ſon fils, & le palais du duc : il eſt magnifique par ſon architecture & ſes meubles ; le théâtre eſt très-beau ; l'égliſe épiſcopale a d'aſſez beaux autels.

Je fis 5 lieues dans un chemin pavé, bordé de campagnes agréables & bien cultivées juſqu'à la riviere de Stiron, que je ne pus paſſer à gué & m'arrêta juſqu'au lendemain : je vis la ville del *Borgo*, traverſai le Taro, & arrivai à *Parme*, ville dans une plaine, ſur la voie flaminienne ; l'air en eſt très-ſain, les bâtimens beaux, les égliſes fort ornées, les rues très-larges : elle a plus d'une lieue de circuit, la Parme l'arroſe & lui donna ſon nom. Le palais Ducal eſt fort grand, rempli de belles peintures & de meubles riches ; la principale égliſe n'eſt pas la plus belle ; mais le college eſt un des plus beaux édifices qu'on puiſſe voir : il a des chambres pour 260 étudians nobles, pour leurs profeſſeurs, leurs officiers, leurs domeſtiques : le théâtre y eſt petit.

J'entrai enſuite dans le Modenois, & après une courſe de 3 lieues au travers de belles cam-

pagnes, j'arrivai à *Reggio*, ville ſur la voie Emilienne, fondée par le triumvir Lepidus, fameuſe par ſa grande foire, ſes belles égliſes, ſes rues, ſes palais, parmi leſquels on remarque celui de Proſpero Scarufio, dont l'entrée eſt décorée de deux belles ſtatues d'Hercule & de Lepide. J'arrivai enſuite ſur la Secchia, dont les eaux enflées m'arrêterent quelque tems, & parvins à *Modène*, ville ſur la voie Emilienne, ſur un ſol marécageux; ici réſident les princes d'Eſt: ſon circuit eſt d'une lieue; de bons murs & une fortereſſe à la moderne la défendent; ſes rues ſont étroites & ſâles, ſes maiſons communes: au milieu eſt une tour de marbre très-haute. Le palais Ducal eſt encore imparfait; on y voit deux cours environnées de colonnes de marbre.

Plus loin, je paſſai le Panaro, & arrivai à *Caſtel Franco* dans le territoire de Boulogne: cette ville n'a qu'une rue où l'on voit d'aſſez belles boutiques: près d'elle eſt un fort. *Boulogne* eſt auſſi ſur la voie Emilienne; elle eſt très-ancienne, a un archevêque, une univerſité, & de très-beaux édifices, tous ornés de portiques, ſous leſquels on la parcourt à couvert. Elle eſt célèbre par ſa beauté, ſa ſituation, ſa richeſſe, ſa grandeur; on y compte 80,000 habitans; le légat du pape y réſide.

Je fis enſuite 5 lieues dans l'Appennin, dont la pente rapide n'empêche pas qu'on n'y ſeme des grains, & j'entrai dans les Etats du grand-duc ſéparés de ceux du pape par un ruiſſeau qui coule près de Filicaia ; je gravis le Mont Giogo qui me parut être le pays d'Eole, & ſur lequel on voit quelques cabanes habitées par des eſpeces de ſauvages : le chemin qui conduit de ſon pied à Florence eſt toujours pavé.

Florence eſt ſi belle, ſi bien bâtie que Charles-Quint diſait qu'on ne devait la faire voir que dans les jours de fête ; elle ſurpaſſe les autres villes d'Italie par la grandeur de ſes rues, la magnificence de ſes palais, les ornemens de ſes égliſes, la beauté de ſes édifices, de ſes places, de ſes fontaines & de ſes ſtatues. Elle eſt dans une plaine environnée de montagnes ; ſon circuit eſt de 5 milles & renferme 100,000 habitans. J'y allai voir la collégiale de S. Laurent que 14 colonnes diviſent en 3 nefs. Là eſt la chapelle Ducale ; là on trouve ſix tombeaux, dont quatre ſeulement ſont finis, quoiqu'on y travaille depuis 90 ans. On y voit ſix ſtatues de Michel Ange Buonce Rota, & trois de ſes meilleurs diſciples. La cathédrale a une ſuperbe façade de marbre de diverſes couleurs ; on y voit par-tout de belles ſtatues, parmi leſquelles on

diſtingue celle d'Adam, d'Eve, du Chriſt & du Pere Eternel. Dans l'égliſe de S. Jean, on voit les tombeaux de quelques papes Florentins & des ſtatues célèbres. Je vis la ſtatue équeſtre de Coſme de Médicis, la fontaine du géant, entourée de 12 ſtatues de bronze. Il ſerait trop long, je ne dis pas de décrire, mais d'indiquer les belles choſes qu'on voit dans cette ville; il vaut mieux n'en point parler que d'en donner une idée imparfaite.

J'en partis pour me rendre à Naples, nous voyageâmes au travers de montagnes & de collines que la nature avait condamnées à la ſtérilité, & que les Florentins ſurent rendre fécondes. Nous arrivâmes à *Sienne*, ville antique, plus longue que large, placée ſur un ſol en pente, ayant de belles maiſons & habitée par une nobleſſe illuſtre: un tiers de ſon enceinte eſt aujourd'hui occupée par des jardins & des vignes. La cathédrale eſt couverte en dehors de marbre noir & blanc, & ornée de belles ſtatues: en y entrant, on voit trois nefs belles & ſpacieuſes, formées par plus de 30 piliers incruſtés de marbre; la chaire eſt ſoutenue par 22 colonnes, & le contour en eſt rempli de figures délicatement travaillées. J'en ſortis bientôt pour traverſer un pays inégal, bien cultivé, où l'on

rencontre

rencontre de belles payſannes ornées de chapeaux de paille. Plus loin, le pays eſt plus inégal encore; on monte pour arriver à *Radicofani*, village ſur une haute montagne, & après l'avoir deſcendue, il fallut traverſer huit fois le Regio enflé par les pluies : j'arrivai à *Aquapendente*, puis à *Bolſena*, où le froid & la neige me forcerent de ſéjourner. Près de-là eſt un lac, dans lequel ſont deux isles. Je vis enſuite *Montesfiacone*, *Viterbe*, *Ronciglione*, & enfin *Rome*, la reine des villes dont il eſt inutile de parler, parce qu'on ne peut en donner une idée qu'en faiſant un livre entier ſur elle.

J'en partis pour me rendre à *Velitri*, ville longue, ouverte & ſituée dans une montagne, dont les maiſons & les rues ſont commodes, & la place où l'on voit la ſtatue du pape très-belle. Plus loin, eſt *Sermoneta* ſur le haut d'une montagne, & *Piperno* ſur le penchant d'une autre. *Terracine* eſt ceinte de murs antiques; c'eſt près de-là qu'on ſort des Etats du pape. *Fondi* eſt la premiere ville du royaume de Naples. Je vins enſuite au Môle de Gaëte, connu des anciens ſous le nom de *Formia*, paſſai le Cariglian, la Seſſa, près de laquelle on voit les reſtes d'un très-ancien théâtre & d'un long aqueduc. J'arrivai à *Capoue*: l'ancienne eſt détruite; la nou-

velle s'eſt élevée ſur les ruines de l'ancienne Caſilinum. Au-delà je traverſai de belles plaines, & vins à *Averſa*, où je trouvai des amis qui étaient accourus au-devant de moi, & j'entrai avec eux dans Naples, où je me retrouvai parmi les miens après mon long & pénible voyage.

FIN DU TOME II.

